



ISSN 0004-0355

ARCHIVIO STORICO

PER

LA CALABRIA E LA LUCANIA

ANNO LXX (2003)



ASSOCIAZIONE NAZIONALE PER GLI
INTERESSI DEL MEZZOGIORNO D'ITALIA

Piazza Paganica, 13 int. 2 - Roma



ARCHIVIO STORICO PER LA CALABRIA E LA LUCANIA

Prezzi d'abbonamento: per un anno € 40,00; Estero € 45,00.

Direttore: Margherita Isnardi Parente

Condirettore: Vera von Falkenhausen

Comitato scientifico: Antonino Di Vita, Edith Pásztor, Guido Pescosolido, Giovanni Pugliese Carratelli, Giovanni Russo, Salvatore Settis.

Segretaria di redazione: Cinzia Cassani

Aut. Trib. di Roma n. 3158 del 23-2-53

NORME PER I COLLABORATORI

La rivista accoglie scritti di riconosciuto carattere scientifico riguardanti la storia politico-economica della Calabria, della Basilicata, e delle terre facenti parte della Lucania augustea dall'età classica all'attuale.

Gli scritti dovranno pervenire in copia dattiloscritta e nella forma definitiva, muniti di tutto l'apparato di note. Principali norme tipografiche per queste ultime: titoli in corsivo; citazioni ulteriori della stessa opera con solo cognome dell'autore, titolo in forma abbreviata, indicazione delle pagine. Citazione delle riviste: titolo fra virgolette, annata in numeri romani, indicazione dell'anno solare fra virgole, indicazione delle pp.

Abbreviazioni più usuali: p., pp., fol. o foll., cfr., sg., sgg. Citazioni fra virgolette; in corsivo le parole singole straniere.

Le bozze saranno inviate agli autori per la correzione una sola volta; le seconde bozze su esplicita richiesta da parte degli autori stessi. Ai collaboratori saranno date in omaggio 30 copie di estratti (con copertina) di ciascuno scritto che non superi i due sedicesimi. Per gli estratti in più gli autori sono pregati di prendere accordi diretti con la tipografia. Per le illustrazioni fotografiche si prenderanno accordi di volta in volta circa la relativa spesa.

Non si restituiscono i dss. dei lavori pubblicati, mentre i dss. non pubblicati verranno restituiti a richiesta.

ASSOC. NAZ. PER GLI INTERESSI
BIBLIOTECA
Giustino Fortunato
DEL MEZZOGIORNO D'ITALIA

CVI AB



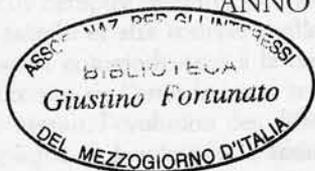
ARCHIVIO STORICO

PER

LA CALABRIA E LA LUCANIA

MIL0119009

ANNO LXX (2003)



ASSOCIAZIONE NAZIONALE PER GLI
INTERESSI DEL MEZZOGIORNO D'ITALIA

Piazza Paganica, 13 int. 2 - Roma

ASSOC. NAZ. PER GLI INTERESSI
BIBLIOTECA
Giustino Fortunato
DEL MEZZOGIORNO D'ITALIA

ARCHIVIO STORICO DEI LA CALABRIA E LA LUCANIA

ASSOC. NAZ. PER GLI INTERESSI
BIBLIOTECA
Giustino Fortunato
DEL MEZZOGIORNO D'ITALIA

ASSOC. NAZ. PER GLI INTERESSI
BIBLIOTECA
Giustino Fortunato
DEL MEZZOGIORNO D'ITALIA



ISSN 0004-0355

Volume stampato con il contributo
del Ministero dei Beni Culturali



EK PROSÔPOU ET STRATÈGES, NOTES SUR LES SUBORDONNÉS DU CATÉPAN D'ITALIE (1)

A Yannick pour son aide jamais démentie.

Si les grandes lignes de l'évolution de l'administration provinciale de l'empire byzantin sont assez bien connues, notamment grâce aux *taktika* et aux sources sigillographiques qui permettent de pallier assez commodément à la destruction des archives, les échelons subalternes de l'encadrement territorial demeurent largement flous. A ce niveau, l'évolution des différentes politiques administratives se complique de la nécessité d'assimiler des populations locales parfois rétives à la domination impériale. On sait l'importance dans ce domaine de la collation des dignités auliques (2). Toutefois, ce système ne pouvait pas répondre entièrement aux revendications des élites locales à une participation effective à l'exercice du pouvoir. Il est donc probable que l'octroi de certaines fonctions, plus ou moins vidées de leur importance originelle, vînt relayer la collation des *axia dia brabeion*, chers aux Byzantins et aux Byzantinistes.

Les possessions italiennes de l'empire se prêtant tout particulièrement à l'étude de cette frange inférieure de l'administration, en raison de l'apport de sources documentaires, V. von Falkenhausen put dresser un tableau des normes administratives en vigueur dans

(1) Principales abréviations: *ByzSlav* = *Byzantinoslavica*; *BZ* = *Byzantinische Zeitschrift*; *EO* = *Echos d'Orient*; *QFIAB* = *Quellen und Forschungen aus Italienischen Archiven und Bibliotheken*; *REB* = *Revue des Etudes Byzantines*; *SBS* = *Studies in Byzantine Sigillography*; *TM* = *Travaux et Mémoires du Centre d'Histoire et de Civilisation de Byzance*; *ZRVI* = *Zbornik radova Vizantološkog Instituta*.

(2) On peut citer de nouveau la fameuse phrase de Michel Psellos selon laquelle, «Deux choses assurent la suprématie de l'empire des Romains, je veux dire les dignités et les richesses, auxquelles il s'en ajoute une troisième en dehors d'elles, le contrôle prudent qu'on y apporte et l'utilisation de la réflexion dans les distributions», MICHEL PSELLOS, *Chronographie*, E. Renauld (trad.), Paris 1926, I, p. 132 (Δύο τοίνυν τούτων τὴν Ῥωμαίων συντηρούντων ἡγεμονίαν, ἀξιομάτων φημί καὶ χρημάτων, καὶ πινος τρίτου ἔμφρονος περὶ ταῦτα ἐπιστασίας καὶ τοῦ λογιωμῶ χρησθῆαι περὶ τὰς διανεμήσεις).

le catépanat d'Italie sans équivalent pour les régions tant balkaniques qu'orientales. Nous voudrions ici y apporter quelques touches supplémentaires en interrogeant deux documents sigillographiques encore inédits.

A la fin du XI^e siècle, les empereurs byzantins décidèrent de l'instauration d'un commandement unifié sur les possessions d'Italie péninsulaire, sous l'autorité d'un duc ou catépan (3). Ce duché italien se distinguait de ses homologues balkaniques ou orientaux du fait qu'il ne venait pas fournir les cadres administratifs d'une zone récemment conquise mais se substituait à une tradition thématique vieille d'un siècle (4). Ici, plus qu'ailleurs, les deux systèmes étaient donc prédestinés à s'interpénétrer, les fonctions à se chevaucher sans qu'il soit toujours facile de déterminer dans quelle mesure l'ancienne nomenclature conservait sa pertinence.

Pour tenter de l'évaluer, il convient sans doute d'observer la situation qui prévalait dans les autres duchés de l'empire. Deux modèles semblent pouvoir être distingués.

En Orient, l'autorité du duc s'appuie sur le relais d'un dense réseau de petits thèmes centrés sur une forteresse et dotés de troupes peu nombreuses secondant les *tagmata* d'élite aux ordres directs du duc. Tel est le schéma qui ressort de l'examen du *taktikon* de l'Escorial et, à un siècle de distance, du traité de Déabolis (5). Historiquement, ces duchés étaient le produit d'une avancée progressive de l'empire tout au long du X^e siècle. Les zones reconquises avaient reçu

(3) N. OIKONOMIDÈS, *Les listes de préséance byzantines des IX^e et X^e siècles*, Paris 1972 (*Le monde Byzantin*, 4), p. 344 et 354 (dorénavant, Oikonomidès, *Listes*). V. VON FALKENHAUSEN, *La dominazione bizantina nell'Italia meridionale IX-XI*, Bari 1978, p. 51 (dorénavant Falkenhausen, *Dominazione*) souligne avec raison que les stratèges de Calabre demeuraient officiellement à la tête d'une circonscription indépendante. Il est toutefois certain que leur politique dépendait entièrement des orientations décidées par le catépan dont ils n'étaient en définitive qu'un relais local.

(4) Le ressort particulier du catépan recouvrait l'ancien thème de Longobardie fondé suite à la prise de Bari en 876; FALKENHAUSEN, *Dominazione*, p. 46-51; J.-M. MARTIN, *La Pouille du VI^e au XII^e siècle*, Rome 1993 (*Collection de l'École Française de Rome*, 179), p. 701-702 (dorénavant, MARTIN, *La Pouille*).

(5) Pour la zone des duchés orientaux, N. OIKONOMIDÈS, *L'organisation de la frontière orientale de Byzance aux X^e-XI^e siècles et le Taktikon de l'Escorial*, Actes du XIV^e Congrès International des Etudes Byzantines, Bucarest 1974, I, p. 285-302; repris dans *Documents et études sur les institutions de Byzance (VII^e-XV^e siècles)*, Londres 1976 (Variorum Reprints), XXIV (dorénavant, OIKONOMIDÈS, *Frontière orientale*); pour le traité de Déabolis, Anne Comnène, *Alexiade*, B. Leib (trad.), Paris 1945, III, p. 133-136.

une population bigarrée, composée d'éléments syriaques, arabes et surtout arméniens, ce dernier groupe fournissant l'essentiel des troupes (6). Socialement, il convient de souligner que ces populations ne disposaient pas d'élites traditionnelles de grande envergure. Les princes arméniens avaient en effet été déplacés vers le cœur de l'empire. Pourtant, la structure du commandement local apparaît si particulière qu'elle incite à rechercher une logique autre qu'administrative à sa mise en place. On constate en effet un nombre aberrant de tourmarques, qualifiés de «grands» ou «petits», qui peuvent représenter jusqu'à 10% de l'effectif total; le corps des officiers dans son ensemble atteint ainsi près de 40% du corps. Ces officiers sont par ailleurs sous payés, ne touchant pour une campagne que 20%, au mieux, de la solde des simples cavaliers des *tagmata* de Thrace et Macédoine (7). Face à cette incongruité, il me semble que la meilleure explication soit d'envisager que la hiérarchie militaire ait ici présenté un décalque des hiérarchies internes traditionnelles, probablement familiales, des populations servant sous les armes. Dans cette hypothèse, le titre de tourmarque des officiers des petits thèmes reconnaît autant qu'il la fonderait l'autorité des cadres militaires locaux.

Dans les Balkans, il me semble nécessaire de distinguer la partie orientale de la péninsule de la partie occidentale (8). La pre-

(6) G. DAGRON et H. MIHAESCU, *Le traité sur la guérilla de l'empereur Nicéphore Phocas*, Paris 1986 (Le monde byzantin, 9), p. 247-248; G. DAGRON, *Minorités ethniques et religieuses dans l'orient byzantin à la fin du X^e siècle et au XI^e siècle: l'immigration syrienne*, TM, 6, 1974, p. 179-198; E. MCGEER, *The Legal Decree of Nikephoros II Phokas concerning Armenian Stratiotai*, T.S. MILLER et J. NESBITT (éds.), *Peace and War in Byzantium. Essays in Honor of George T. Dennis S.J.*, Washington D.C. 1995, p. 123-137.

(7) Voir le cas du thème du Charpézikion tel qu'il apparaît dans les comptes pour l'expédition de Crète conservés dans le *De Ceremoniis*, avec ses 69 tourmarques et 205 drongaires pour un effectif total de 705 soldats; J. HALDON, *Theory and Practice in Xth Century Military Administration. Chapters II, 44 and 45 of the Book of Ceremonies*, TM, 13, 2000, p. 262: seulement cinq *solidi* pour les grands tourmarques et quatre pour les petits contre vingt-cinq pour les cavaliers des *tagmata*. OIKONOMIDÈS, *Frontière orientale*, p. 295-297.

(8) L'évolution de cette zone a fait l'objet d'une synthèse récente, P. STEPHENSON, *Byzantium's Balkan Frontier. A political Study of the Northern Balkans, 900-1204*, Cambridge 2000 (dorénavant, STEPHENSON, *Balkan Frontier*); également, N. OIKONOMIDÈS, *L'évolution de l'organisation administrative de l'Empire byzantin au XI^e siècle (1025-1118)*, TM, 6, 1974, p. 148-150 (dorénavant, OIKONOMIDÈS, *Evolution*) et J.-C. CHEYNET, *Du stratège de thème au duc: chronologie de l'évolution au cours du XI^e siècle*, TM, 9, 1985, p. 183-184 et 191-192 (dorénavant, CHEYNET, *Du stratège au duc*). Sur la question de l'existence de thèmes subalternes dans les Balkans, voir également les remarques de M. MULLET,

mière fut conquise avec une grande rapidité par Jean Tzimiskès puis Basile II et assez rapidement divisée en duchés. Les sources sigillographiques semblent indiquer que le pouvoir du duc s'y appuyait, dans la première moitié du XI^e siècle, sur le relais d'*ek prosôpou* attachés à de grandes villes de garnison (9). On connaît ainsi de tels fonctionnaires pour les cités d'Andrinople (10), Philippoupolis (11), Arcadioupolis (12), Mésembria (13), Môra (14) et Berroia (15). Ces officiers me semblent une spécificité de l'administration des duchés car les *ek prosopou* antérieurs, membres de l'*officium* du stratège de thème (16), exerçaient l'autorité de celui-ci en son absence et n'apparaissent pas sur les sceaux comme rattachés à un ressort géographique précis au sein de la circonscription (17). Il

Theophylakt of Ocbriid. Reading the letters of a Byzantine Archbishop, Aldershot 1997 (Birmingham Byzantine and Ottoman Monographs, 2), p. 60-63.

(9) Voir les remarques de STEPHENSON, *Balkan Frontier*, p. 55-58.

(10) *Catalogue of Byzantine seals at Dumbarton Oaks and in the Fogg Museum of Art, I, Italy, North of the Balkans, North of the Black sea*, J. NESBITT et N. OIKONOMIDÈS (éd.), Dumbarton Oaks - Washington D.C. 1991, 44.2 (dorénavant *DOSeals*, I); B.A. PANCHENKO, *Katalog Molivdovulov*, Sofia 1908, n° 340 (dorénavant cité PANCHENKO, *Katalog*).

(11) I. JORDANOV, *Medieval Plovdiv according to the spragistic data*, SBS, 4, 1995, p. 136-137 (dorénavant, JORDANOV, *Medieval Plovdiv*); W. SEIBT, *Sigillographische Beiträge zur Bulgarischen Geschichte*, *Dobroudja*, 12, 1995, p. 224-232, n° 3 et 4; G. SCHLUMBERGER, *Sigillographie de l'empire byzantin*, Paris 1884, p. 115.

(12) I. JORDANOV, *Novi dannii za istorijata na Mesemvrija prez vtorata polovina na XI v.*, dans V. VELKOV (éd.), *Sbornik v cest na akademik Dimitar Angelov*, Sofia 1994, p. 281-287 (dorénavant cité JORDANOV, *Novi dannii*), n° 1.

(13) *DOSeals*, I, 77.4; J.-C. CHEYNET, C. MORRISSON et W. SEIBT, *Sceaux byzantins de la collection Henri Seyrig*, Paris 1991, n° 185 (dorénavant, *Seyrig*); W. SEIBT, *Die byzantinischen Bleisiegel in Österreich. I. Teil, Kaiserhof*, Vienne 1978, p. 299 (dorénavant cité SEIBT, *Bleisiegel*); également, voir le sceau de *Kyriakos, spatharocandidat, épi tou manglabiou et ek prosôpou* de Mésembria, mis en vente en 1999 (Münz Zentrum, Sale 98, 5-7 mai 1999) et repris dans SBS, 8, p. 242; JORDANOV, *Novi dannii*, p. 281-287.

(14) V. LAURENT, *Documents de sigillographie byzantine. La collection Orghidan*, Paris 1952 (Bibliothèque byzantine. Documents, 1), n° 240 (dorénavant, LAURENT, *Orghidan*); JORDANOV, *Medieval Plovdiv*, p. 136-137.

(15) *DOSeals*, I, 19.1.

(16) OIKONOMIDÈS, *Listes*, p. 342. Il est également possible que, dans certains cas, à la fin du régime des thèmes, ces fonctionnaires aient disposé de compétences spécifiques sur tel ou tel corps de troupes si l'on en croit le témoignage du sceau du XI^e siècle de Nicétas, *ek prosôpou* des Thracéens pour la cavalerie (*Catalogue of Byzantine Seals at Dumbarton Oaks and in the Fogg Museum of Art, III, West, Northwest and Central Asia Minor and the Orient*, J. NESBITT et N. OIKONOMIDÈS (éd.), Dumbarton Oaks - Washington D.C. 1996, 2.7).

(17) Les quelques exceptions se laissent facilement expliquer. *L'ek prosô-*

l'organisation administrative semble avoir été bien différente. Pour autant que je sache, on n'y connaît aucun *ek prosôpou* de cité. En revanche, il semble que l'on y retrouvait les petits thèmes observables en Orient. Ils apparaissent ainsi au milieu du siècle, sous l'autorité supérieure du duc de Dyrrachion (21). Les sources sigillographiques identifient ainsi une telle structure à Kastoria (22), à Iéricho (23), à Morava (24), Nisos (25) et probablement à Bérat en Albanie (26). Yahya d'Antioche indique que, lors de son avance dans ces zones, Basile II plaça des officiers dans les principales places fortes et détruisit les autres (27). Sans doute était-ce là une mesure de précaution face à d'éventuels soulèvements appuyés sur les élites bulgares. Toutefois, c'est bien dans ces régions de l'ancien empire de Samuel et de la dernière résistance autour du mont Tomor, que l'on trouve de petits thèmes correspondant aux forteresses de l'empire bulgare (28) et P. Stephenson a récemment souligné que

correspondent à des points stratégiques et répondirent sans doute à des nécessités ponctuelles car le premier cède sa place à un catépan, sans doute à la tête du duché du Paristrion (*DOSeals*, I, 65.1) et le second laisse précisément sa place à un *ek prosôpou* ou à catépan (voir ci-dessus n. 12 et I. JORDANOV, *Pecatite ot strategijata v Preslav*, Sofia 1993, n. 195 et 196). Le cas du stratège de Presthlavitzia peut s'expliquer par le rôle particulier de la ville qui servait de point de contact entre l'empire et les Russes (*DOSeals*, I, 78). Seul le cas de Preslav (*DOSeals*, I, 69) ne se laisse pas commodément expliquer, mais il ne suffit pas, je crois, à remettre en cause la tendance générale.

(21) KÉKAUMÉNOS, *Sovety i rasskazy Kekauwmena (Cecaumeni consilia et narrationes)*, Moscou 1972, p. 168 et *Ioannis Scylitzae synopsis historiarum*, H.-G. BECK, A. KAMBYLIS et R. KEYDELL éd., Berlin 1973 (*Corpus Fontium Historiae Byzantinae*, 5), p. 471. Cette structure particulière des forces à disposition du catépan de Dyrrachion peut sans doute jusqu'à un certain point rendre compte de la démesure des forces que lui attribuent les chroniqueurs et de leur inefficacité réelle.

(22) *Catalogue of Byzantine Seals at Dumbarton Oaks and in the Fogg Museum of Art, IV, The East*, J. NESBITT et N. OIKONOMIDÈS+ (éd.), Dumbarton Oaks - Washington D.C. 2001, 23.1.

(23) *DOSeals*, IV, 13.1.

(24) *DOSeals*, IV, 36.1.

(25) *DOSeals*, IV, 32.2.

(26) Voir CHEYNET, *Du stratège au duc*, p. 184 et n. 21, corrigeant V. LAURENT, *Un nouveau gouverneur de la Bulgarie byzantine, le géorgien Tzourbanélès*, *Buletinule Societa. Numis. Române*, 38-41, 1944-1947, p. 7-15.

(27) *Histoire de Yahya-ibn-Sa'id d'Antioche, Continuateur de Sa'id-ibn-Bitriq*, L. CHEIKHO, (*CSCO, Scriptorum Arabici*), III, 7, Beyrouth-Leipzig-Paris, p. 217.

(28) A. DUCÉLLIER, *La façade maritime de l'Albanie au Moyen Âge. Durazzo et Valona du XI^e au XV^e siècle*, Thessalonique 1981, p. 95. Il est toutefois

la politique de Basile II lors du conflit visa à progresser en s'attachant les archontes bulgares locaux (29). On retrouverait donc dans la partie occidentale des Balkans une organisation administrative similaire à celle prévalant en Orient, appuyée sur un réseau dense de petites forteresses, résultant d'un processus historique comparable et recouvrant peut-être une réalité sociale assez proche (30).

Ces deux modèles étant identifiés, on peut à présent tenter d'observer la situation administrative en vigueur dans le catépanat d'Italie. La structure de l'organisation défensive consiste en une série de villes fortes à côté de laquelle le maillage de forteresses subalternes semble avoir été faible, malgré l'existence de *kastellia* secondaires dans certaines zones stratégiques (31). En parallèle, on trouve bon nombre d'*ek prosôpou* rattachés par les sources à telle ou telle ville (32). On connaît ainsi ces fonctionnaires à Bari, entre 958 et 1059 (33), à Conversano, entre 1014 et 1053 (34), à Gerace

possible que nombre de ces thèmes soient apparus tardivement lors des guerres contre les Normands.

(29) STEPHENSON, *Balkan Frontier*, p. 67 et 74-75.

(30) Les élites princières bulgares avaient en effet été éloignées des zones, intégrées à l'aristocratie constantinopolitaine et envoyées servir l'empire sur les frontières orientales, J.-C. CHEYNET, *Pouvoir et contestation à Byzance (963-1210)*, Paris 1990 (*Byzantina Sorbônensia*, 9), p. 307.

(31) Voir sur cette question, MARTIN, *La Pouille*, p. 266-268; J.-M. MARTIN, *Note sur l'habitat fortifié médiéval en Pouille*, dans A. BAZZANA, P. GUICHARD et J.-M. POISSON (éd.), *Habitats fortifiés et organisation de l'Espace en Méditerranée médiévale (Table ronde tenue à Lyon les 4 et 5 mai 1982)*, Lyon 1983 (*Travaux de la maison de l'Orient*, 4), p. 105-108 (dorénavant, MARTIN, *habitat fortifié*). J.-M. MARTIN, *Modalités de l'«incastellamento» et typologie castrale en Italie méridionale (X^e-XII^e siècles)*, dans *Castelli. Storia e archeologia*, R. COMBA et A. A. SETTIA (éd.), Turin 1984, p. 94-98 (dorénavant, MARTIN, *Modalités*). J.-M. MARTIN, *Les problèmes de la frontière en Italie méridionale (VI^e-XII^e siècles): l'approche historique*, dans J.-M. POISSON (éd.), *Frontière et peuplement dans le monde méditerranéen au Moyen Âge*, Rome-Madrid 1992 (*Castrum*, 4), p. 267-268; J.-M. MARTIN, *Une frontière artificielle: la Capitanate, Actes du XIV^e Congrès International des Etudes Byzantines*, Bucarest 1974, II, p. 379-385.

(32) Notons toutefois qu'il s'agit pour l'essentiel de sources documentaires et qu'il n'est pas toujours certains que le fonctionnaire soit directement en poste dans la ville où est mentionnée sa présence.

(33) Toutes références au *Codex Diplomaticus Barensis*, FALKENHAUSEN, *Dominazione*, p. 116, n. 41. Le cas de la mention de l'*ek prosôpou* de Bari en 958 semble toutefois contredire le lien que nous établissons entre l'administration provinciale tagmatique et l'apparition des *ek prosôpou* de villes. On peut toutefois remarquer qu'à cette date, l'Italie du sud byzantine est placée sous le commandement de Marianos Argyros. Celui-ci est mentionné comme stratège de Longobardie et Calabre dans un acte de 956, mais il commande lors de sa

en 1059 (35), à Monopoli en 1075, à Tarente en 1059 (36) et à Troia à 1037 (37). Notons d'emblée que l'*ek prosôpou* de Gerace est le seul à n'être attesté que par une source littéraire (38). Il est également le seul à avoir son ressort situé en Calabre. Il est certes possible que cette distinction reflète une meilleure conservation des documents apuliens mais l'on possède tout de même bon nombre d'actes d'archives de monastère calabrais. Il est donc tentant d'envisager que, dans la première moitié du XI^e siècle au moins, l'*ek prosôpou* de ville soit demeuré une spécificité du territoire de l'ancien thème de Longobardie, devenu le ressort personnel du catépan (39). Ainsi, tant le processus historique de formation de cette circonscription, que la structure de son réseau défensif et l'existence d'*ek prosôpou* rattachés à une ville forte plaiderait pour une structure excluant la présence de petits thèmes subalternes au sein du duché (40). De même, la présence récurrente de tourmarques dans les sources documentaires, en raison même de leur multiplicité dans une même ville (41), devrait peut-être être interprétée davan-

descente en Italie les contingents de Thrace et de Macédoine. Or, par la suite, il commande ces mêmes contingents en tant que catépan d'Occident. N'aurait-il pas reçu ce titre alors qu'il opérait encore en Italie, lors de sa campagne contre les émirs de Sicile? Sur ce personnage, J.-F. VANNIER, *Familles byzantines: les Argyroi (IX^e-XI^e siècles)*, Paris 1975 (*Byzantina Sorbonensia*, 1), p. 30-32.

(34) FALKENHAUSEN, *Dominazione*, p. 116, n. 41.

(35) FALKENHAUSEN, *Dominazione*, p. 115, n° 41.

(36) FALKENHAUSEN, *Dominazione*, p. 116, n° 41. Objet de reconstruction et de fortifications de la part des autorités impériales sous Nicéphore Phocas, c'est-à-dire au moment de la formation du catépanat: A. JACOB, *La reconstruction de Tarente par les Byzantins aux IX^e et X^e siècle: à propos de deux inscriptions perdues*, QFLAB 68, 1988, p. 1-19.

(37) FALKENHAUSEN, *Dominazione*, p. 116, n° 41.

(38) GAUFREDO MALATERRA, *De Rebus gestis Rogerii Calabriae et Siciliae comitis et Roberti Guiscardi ducis fratris eius*, E. PONTIERI (éd.), *Rerum Italicarum Scriptores*, 2, V, 1, 1927-1928, I, 32, p. 22 (dorénavant, MALATERRA).

(39) Voir ci-dessus, p. 6.

(40) Voir la présentation du problème d'après les sources italiennes par FALKENHAUSEN, *Dominazione*, p. 113 qui fait justice aux formules standards qui président à la rédaction des privilèges et mentionnent donc les stratèges au tournant de l'an mille. En revanche, OIKONOMIDES, *Listes*, p. 331 se prononce en faveur de l'existence de petits thèmes en Italie sur la foi de la multiplicité des tourmarques qui y apparaissent dans les sources; il me semble possible de proposer une hypothèse alternative; voir plus bas.

(41) FALKENHAUSEN, *Dominazione*, p. 118 offre les exemples suivants: trois à Polignano en 1024; trois à Bari en 1028 et deux à Tarente; quatre à Tarente en 1033; trois à Cannes en 1034-1035.



tage comme l'effet du dépérissement progressif de fonctions thématiques vidées de leur substance et tendant à évoluer vers un titre cautionnant l'autorité locale des notables, que comme une image fidèle des échelons inférieurs de l'administration impériale (42). Le cas du prêtre cumulant avec son magistère ecclésiastique le titre de tourmarque semble d'ailleurs éloquent (43). Notant «l'absence persistante d'une haute aristocratie laïque», J.-M. Martin analyse ainsi le phénomène: «Sous la domination byzantine fleurissent des notables locaux souvent décorés de dignités importantes; mais leur nombre même exclus qu'ils aient formé une véritable aristocratie» (44). La différence de statut entre les tourmarques de petits thèmes orientaux et ceux du catépanat d'Italie reflèterait donc une évolution différente des rapports de force entre les petites élites locales et l'administration impériale lors de la mise en place de la réforme instituant le nouveau duché (45). En revanche, le relais local des stratèges de Calabre et de Lucanie pourrait expliquer que les *ek prosôpou* de cités n'aient pas été implantés dans ces deux ressorts (46).

Il est donc intéressant de noter que deux documents sigillographiques encore inédits semblent aller totalement à l'encontre de cette conclusion.

Le premier, dont le possesseur ne peut être malheureusement identifié, mentionne expressément un stratège de Trani. Le second témoigne de l'activité d'un certain Nicéphore, *ek prosôpou* de Reggio.

X, prôtospathaire et stratègotis (?) de Trani:

N° d'inventaire: IFEB 1014

Édition: inédit.

Diamètre: 2,5

Date: moitié du XI^e siècle.

Droit:

Buste de saint. L'état de conservation ne permet malheureusement pas de l'identifier. La seule lettre qui demeure identifiable est un o à droite de la figure. On pense évidemment à saint Nicolas mais on ne peut aller au-delà de la simple hypothèse.

(42) Voir *contra* FALKENHAUSEN, *Dominazione*, p. 117-120.

(43) FALKENHAUSEN, *Dominazione*, p. 119.

(44) MARTIN, *La Pouille*, p. 694.

(45) Sur cette question de l'évolution des titres de gastaldes et tourmarques comme reflet de l'enracinement progressif des normes administratives byzantines, voir MARTIN, *La Pouille*, p. 696-701 et p. 706.

(46) FALKENHAUSEN, *Dominazione*, p. 62-63.

Revers:

Trace de bordure de grènetis serré. Inscription sur cinq (?) lignes, suivi d'un motif décoratif composé de quatre perles flanquées de part et d'autre d'un tiret:

.....
 . A, Ç
 . SCTRAT .
 ΓΩΤICTP
 ANOY

[. . . .] (πρωτο)σ[παθάρο(ιος)] (και) στρατ[η]γῶτις Τρανοῦ

Le type de lettrage permet de dater le sceau du milieu du XI^e siècle, probablement sous le règne de Constantin IX Monomaque. Le titre de protospathaire pour le stratège d'une circonscription mineure va dans le même sens (47). Le début de la légende est évidemment impossible à préciser. Il ne semble manquer qu'une seule ligne avant l'énoncé de la dignité et l'espace disponible permet difficilement d'envisager la présence d'une invocation, aussi abrégée soit-elle, avant le prénom. Si on l'admet néanmoins, il est probable qu'il s'agissait d'une invocation au Seigneur de type +K(ύρι)ε Β(οή)θ(ει), suivi d'un prénom très abrégé, sans doute Ἰω(άννη). Cette formule était devenue standard et la présence d'un saint au droit n'interdit nullement que le graveur ait opté pour cette formule. Sur les sceaux faisant usage d'un saint au droit, l'emploi plus correct des invocations Ἄγιε, Μάρτυς ou toute autre vocable se référant à celui-ci constituait en réalité plutôt l'exception que la règle (48). A tel point que l'on peut trouver associé au droit l'icône

(47) Sur l'emballement du système de collation des dignités à Byzance au cours du XI^e siècle, voir J.-C. CHEYNET, *Dévaluation des dignités et dévaluation monétaire dans la seconde moitié du XI^e siècle, Byzantion*, 53, 1983.

(48) Il n'est pas évidemment pas question de passer en revue les milliers de sceaux conservés mais si l'on étudie simplement les sceaux d'ecclésiastiques réunis dans V. LAURENT, *Le corpus des sceaux de l'empire byzantin*, V, 1-3, *L'Église*, Paris 1963-72, on dispose d'un matériel d'autant plus sûr que l'on attend des hommes d'Eglise qu'ils soient particulièrement attentifs à la dimension religieuse de leur sceau (pour une étude de ce genre, J. KOTSONIS, *Saints & Cult Centers: A Geographic & Administrative Perspective in Light of Byzantine Lead Seals*, *SBS*, 8, 2003, p. 27-38). Si l'on prend en compte les sceaux montrant les saints Georges, Théodore et Nicolas, particulièrement bien représentés dans le corpus, on observe que 73% de ces pièces y associent une invocation au Seigneur. Un même sondage opéré sur les sceaux des fonctionnaires laïcs, essentiellement civils, ayant choisi de faire figurer saint Georges au droit de leur



IFEB 1014A



IFEB 1014B

d'un saint et l'invocation au Christ (49). La seconde hypothèse, nettement plus satisfaisante, suppose d'admettre une légende au nominatif, le prénom occupant entièrement la ligne manquante. Mais, dans ce cas, la leçon $\sigma\tau\rho\alpha\tau\eta\gamma\omega\tilde{\nu}$ poserait évidemment problème. J'ai toutefois opté pour cette solution car cette dernière difficulté s'efface devant le fait que le titre réel du possesseur peut avoir été $\sigma\tau\rho\alpha\tau\eta\gamma\omega\tau\iota\varsigma$ ou $\sigma\tau\rho\alpha\tau\eta\gamma\omega\tilde{\nu}\tau\iota\varsigma$ (50). Les sceaux ainsi libellés au nominatif sont assez rares mais ne constituent nullement une véritable exception aux Xe-XI^e siècles (51). Ce choix règle en outre le problème posé par la fin de la légende car on attendrait $\tau\omega\tilde{\nu}$ $\tau\rho\alpha\nu\tilde{\omega}\nu$ ou au moins $\tau\omega\tilde{\nu}$ $\tau\rho\alpha\nu\tilde{\omega}$ (52).

L'existence de ce sceau témoignerait donc de la subdivision effective en thèmes du territoire du catépanat d'Italie. Pourtant, il me semble plus probable qu'il relève d'une exception isolée (53). Selon Guillaume de Pouille, lors de la révolte d'Argyros fils de Melo (54), en 1042, appuyé sur les Normands, la ville de Trani fut la seule à s'opposer au rebelle et à conserver sa foi au *basileus* de

sceau, amène au chiffre de 79% d'invocation au Christ. Il est d'ailleurs frappant de constater que le Père Laurent, en cas de doute, reconstruit les invocations endommagées en faisant appel à la classique formule, Κύριε βοήθει (d'après le corpus fourni par V. LAURENT, *Le corpus des sceaux de l'empire byzantin*, II, *L'administration centrale*, Paris 1981).

(49) LAURENT, *Administration centrale*, n° 487 ou 1021.

(50) Voir plus bas, p. 19-20. Dans le premier cas, il faudrait admettre une erreur d'orthographe mais la confusion entre ω et o est très fréquente sur les sceaux. Il suffit de jeter un coup d'œil à la seconde pièce publiée ici pour en avoir un exemple puisque le titre $\epsilon\kappa$ $\pi\rho\omega\sigma\omega\pi\omega\upsilon$ est libellé $\epsilon\kappa$ $\pi\rho\omega\sigma\omega\pi\omega\upsilon$.

(51) On peut d'ailleurs rencontrer une légende au nominatif faisant suite à une invocation. Voir, entre autres, dans les SBS, 8, p. 159 n° 14, p. 165 n° 18, p. 168 n° 1, p. 178 n° 14 ou encore LAURENT, *Administration centrale*, n° 381, 479, 552 par exemple. En Italie, cet usage se transmet aux sceaux normands; voir A. ENGEL, *Recherches sur la numismatique et la sigillographie des normands de Sicile et d'Italie du sud*, Paris 1882, p. 92, pl. III, 8.

(52) Si l'on adopte la première hypothèse, il faudrait en effet reconstruire ainsi la légende: [...]. ($\pi\rho\omega\tau\omicron$) σ [$\pi\alpha\theta\alpha\rho$ ($\iota\omega$)] ($\kappa\alpha\iota$) $\sigma\tau\rho\alpha\tau$ [η]γ $\omega\tilde{\nu}$ τῆς $\tau\rho\alpha\nu\tilde{\omega}\nu$. Il semble que l'usage correct ait été à l'époque de désigner la ville au pluriel; on connaît ainsi un $\tau\omicron\upsilon\sigma\mu\acute{\alpha}\rho\chi\eta\varsigma$ $\tau\rho\alpha\nu\tilde{\omega}\nu$, certainement pour $\tau\rho\alpha\nu\tilde{\omega}\nu$, sur lequel nous revenons plus bas. Evidemment, il existe des génitifs féminins en -ου, mais on ne voit pas pour quelle raison le graveur aurait eu recours à ce modèle plus rare pour un toponyme italien.

(53) On a vu plus haut que les thèmes de Presthavitza et Preslav forment de telles exceptions dans les duchés balkaniques orientaux.

(54) Sur ce personnage et ses ambitions, voir entre autres E. PETRUCCI, *Rapporti di Leone IX con Costantinopoli*, *Studi Medievali*, 14, 1973, p. 711-796 (dorénavant, PETRUCCI, *Rapporti*).

Constantinople. Elle fut alors assiégée durant un mois (55). Une inscription perdue de l'église saint-Marc de Trani commémore la défense de la ville au travers de son chef: *Hic iacet illustris Trani strategota Sellictus / Urbis defensor franca nec gente devictus* (56). Un homonyme apparaît dans un document de 1039 avec rang de toumarque (57). Il est donc très probable que ce personnage assumait la défense de la ville à l'occasion du siège conduit par les Normands. En revanche, rien n'oblige à considérer qu'il le fit dès cette époque avec le titre de stratège. On doit en effet garder à l'esprit que la fidélité de la ville à Constantinople tranchait en cette occasion avec sa tendance sinon à rejeter, du moins à contester l'autorité impériale dans les décennies précédentes (58). Il est probable que l'hostilité de la ville envers sa rivale Bari, d'où était originaire le rebelle, déterminait son choix politique, sans qu'il soit nécessaire de l'expliquer par l'existence d'un thème (59). L'institution d'une nouvelle circonscription militaire ne pouvait d'ailleurs se faire du jour au lendemain, en réponse à une attaque impromptue. Il n'en reste pas moins que la fidélité de cette ville forte au cœur de la zone la plus peuplée du duché, disposant d'un bon port et contrôlant les routes venant tant du nord que de Bénévent, put déterminer le choix des autorités byzantines d'y instaurer par la suite un commandement militaire (60). La description qu'en donne Guillaume de Pouille en

(55) GUILLAUME DE POUILLE, *La Geste de Robert Guiscard*, M. Matthieu, édition, traduction, commentaire et introduction, Palerme 1961 (Istituto Siciliano di Studi Bizantini e Neellenici, Testi, 4), v. 484, p. 124.

(56) F. CARABELLESE, *L'Apulia e il suo Comune nell'alto Medioevo*, Bari 1905 (Documenti e Monografie, 8), p. 214; analyse du texte dans FALKENHAUSEN, *Dominazione*, p. 114.

(57) A. PROLOGO, *Le carte che si conservano nello archivio del capitolo metropolitano della città di Trani*, Barletta 1877, 47, n. 13.

(58) La ville se soulève contre l'autorité de Constantinople en 982, en 1009 et en 1017: J. GAY, *L'Italie méridionale et l'empire byzantin depuis l'avènement de Basile I jusqu'à la prise de Bari par les Normands (867-1071)*, Paris 1904 (*Bibliothèque de l'École Française de Rome*, 90), p. 335, p. 402, p. 411.

(59) Sur la rivalité, notamment au plan ecclésiastique, entre Bari et Trani, voir A. PRATESI, *Alcune diocesi di Puglia nell'età di Roberto il Guiscardo: Trani, Bari e Canossa tra Greci e Normanni, Roberto il Guiscardo e il suo tempo* (atti delle prime giornate normanno-sveve del Centro di studi normanno-svevi dell'Università degli studi di Bari, 28-29 mai 1973), Bari 1973 p. 228-229 et p. 240-241; C.D. FONSECA, *Trani, Itinerari e centri urbani nel mezzogiorno normanno-svevo* (atti delle dixième journées normanno-sveve del Centro di studi normanno-svevi dell'Università degli studi di Bari, 21-24 ottobre 1991), Bari 1993, p. 373-374 (dorénavant, FONSECA, *Trani*). Également, MARTIN, *La Pouille*, p. 567.

(60) La ville tient la route venant de Bénévent et conduisant, vers le sud,

1073, «*urbem divitiis, armis et gente repletam*» s'expliquerait au mieux par l'existence antérieure du thème (61). Un autre point intéressant à noter est l'apparition dans un acte émis en 1021 par le catépan Boïdànès, d'un tourmarque et épiskèptites Falcus de Trani. Les épiskèptites étant à cette époque responsables de la gestion de grands ensembles de biens fonciers relevant de la couronne, le gouvernement impérial bénéficiait dans cette zone de ressources financières immédiatement exploitables pour le financement d'un éventuel effort militaire (62). A l'inverse, l'institution d'un ressort militaire local assurait la protection directe de cette base économique. Il est en outre assez séduisant de rapprocher ce fonctionnaire financier du frère homonyme du stratègote Sellictus (63). Dans les mêmes années, l'évêque local joua pailleurs un rôle diplomatique important et semble avoir été proche du patriarche Michel Cérulaire (64). Il semble que l'élément grec se soit particulièrement renforcé dans la ville au XI^e siècle: les individus, y compris d'origine latine, signant en grec représentent environ un tiers du total contre un peu plus du quart à Bari, capitale du thème (65). On peut d'ailleurs rappeler qu'un aristocrate local semble avoir accédé, à une époque certainement voisine, à la haute charge de stratègote

à Bari et Tarente. Elle contrôle également les communications avec le nord. Ultérieurement, la qualité de son port en fit un lieu privilégié d'embarquement pour les pèlerins désireux de se rendre en Terre sainte, FONSECA, *Trani*, p. 366. Sur le poids démographique de la zone comprise entre Trani et Bari, MARTIN, *Modalités*, p. 95.

(61) GUILLAUME DE POUILLE, vv. 371-372, p. 184.

(62) Voir sur cet acte, MARTIN, *La Pouille*, p. 295.

(63) De nouveau, voir FALKENHAUSEN, *Dominazione*, p. 114. Le frère du défunt n'est toutefois mentionné dans ce texte que comme kritès et panthéote (sur ce dernier titre, voir MARTIN, *La Pouille*, p. 700). On ne peut toutefois exclure qu'il s'agisse d'une phase ultérieure de sa carrière.

(64) Le traité sur les azymes de l'archevêque d'Ochrid est adressé à Jean de Trani; en 1053, celui-ci est envoyé à Constantinople par Argyros, devenu duc d'Italie, choix sans doute dicté par la nécessité d'amadouer le patriarche Michel Cérulaire. Jean fut finalement excommunié par le pape en 1059 (G. DAGRON, *Le temps des changements (Fin Xe-milieu du XI^e siècles)*, J.-M. MAYEUR, Ch. (†) et L. PIETRI, A. VAUCHEZ, M. VÉNARD dir., *Histoire du Christianisme des origines à nos jours*, t. IV, *Évêques, moines et empereurs (610-1054)*, Paris 1993, p. 170-177, p. 338-342; PETRUCCI, *Rapporti*, p. 759-768; FONSECA, *Trani*, p. 374). En général, pour la dimension politique des relations entre Rome et Constantinople dans les années du schisme, voir M. KAPLAN, *La place du schisme de 1054 dans les relations entre Byzance, Rome et l'Italie*, *ByzSlav*, 54/1, 1993, p. 29-37.

(65) MARTIN, *La Pouille*, p. 515.

des Cibyrrhéotes (66). Il me semble donc que le thème de Trani dut être institué après sa résistance à Argyros, notamment lorsque, vers 1046-1047, Pierre fils d'Amicus, à qui la ville avait été dévolue lors de l'assemblée des comtes normands à Melfi, tenta de s'emparer de la cité en l'entourant d'une ceinture de forteresses (67). Que le titre de catépan ait été de fait vacant durant deux ans en 1043-1045 put d'ailleurs jouer un rôle décisif dans l'organisation d'un commandement local (68). Selon moi, il conviendrait donc de ne pas tirer de ce sceau argument pour l'existence d'un réseau de petits thèmes sur le territoire du catépanat dès cette époque. En revanche, il est intéressant de noter que la forme particulière du titre *strategota* de l'inscription se retrouve certainement sur le sceau (στρατηγῶτις), expliquant la forme étrange qu'affecte la fin de la légende sur le sceau qui nous intéresse (69). Cette variante du titre survécut à l'époque normande dans le titre latin de *stratigotus* (70). Ce transfert terminologique, si on le rapproche de la mention des stratèges placés à la tête des villes soumises aux Byzantins à l'occasion de l'arrivée du catépan Abulcharès en 1063/1064 (71), pourrait plaider en faveur d'une extension ultérieure du système des thèmes locaux lorsque les conquêtes normandes mirent un terme à la continuité territoriale des possessions byzantines en Italie. Cette réforme pourrait en retour expliquer l'apparition de *stratigoti* à l'échelon local dans l'administration normande par l'extension d'un système initia-

(66) A. GUILLOU, *Recueil des inscriptions grecques médiévales d'Italie*, Rome 1996 (*Collection de l'école française de Rome*, 222), p. 181. La présence d'un patronyme incite à dater l'inscription du XI^e siècle. En revanche, la lecture de celui-ci (Κλαδών) ne peut être acceptée.

(67) Pour l'assemblée de Melfi et la dévolution de Trani à ce noble normand, GAY, *Italie méridionale*, p. 464-466; sur les tentatives pour s'emparer de Trani, GUILLAUME DE POUILLE, vv. 29-31, p. 130; pour les forteresses environnantes, MARTIN, *habitats fortifiés*, p. 106-107; MARTIN, *Modalités*, p. 99.

(68) MARTIN, *La Pouille*, p. 704.

(69) FALKENHAUSEN, *Dominazione*, p. 114 propose d'y voir une erreur de transcription pour le titre de στρατηγέτης mais notre sceau semble permettre d'accepter la lecture initiale que nous a transmise F. Carabellese.

(70) H. TAKAYAMA, *The Administration of the Norman Kingdom of Sicily*, Leyde-New York-Cologne 1993, p. 75. La meilleure présentation du transfert des titres de stratège et catépan à l'administration normande demeure celle de L.-R. MÉNAGER, *Les actes latins de S. Maria di Messina (1103-1250)*, Palerme 1963, p. 27-42.

(71) Ἡ συνέχεια τῆς χρονολογίας τοῦ Ἰωάννου Σκυλίτζη, E. Th. TSO-LAKES, Thessalonique 1968, voir l'analyse de ce passage dans FALKENHAUSEN, *Dominazione*, p. 114.

lement rencontré en Pouille par les conquérants (72). Quant à la nature exacte des troupes placées sous les ordres de ces officiers, on en est réduit aux hypothèses. Toutefois, il peut être intéressant de souligner que précisément apparaissent dans les années 1040, des troupes auxiliaires légèrement armées, *conterati/κονταράτοι*, qui ne sont pas sans rappeler les fantassins arméniens des petits thèmes d'Orient qui secondaient les *tagmata* de cavalerie aux ordres des ducs. Leur recrutement semble d'ailleurs s'institutionnaliser puisque l'on voit par la suite apparaître dans les listes d'exemption une taxe destinée à leur entretien (73). En revanche, il est probable que le stratège/stratègote subalterne n'ait pas joui de pouvoirs civils. En effet, en 1054, c'est le duc Argyros que l'on voit intervenir à Trani dans une question de droits fiscaux. Si l'on admet que le thème de Trani ait été antérieur, ce jugement tendrait à indiquer que l'autorité des commandants subalternes était limitée aux affaires militaires (74).

Passons à présent au second document, conservé au musée archéologique de Reggio:

Nicéphore, *ek prosôpou* de Reggio:

N° d'inventaire: 70/9.

Édition: inédit.

Diamètre: 2.

Date: deuxième moitié du XI^e siècle.

Droit:

Bordure de grènetis serré. Icône de la Vierge orante avec le médaillon sur la poitrine.

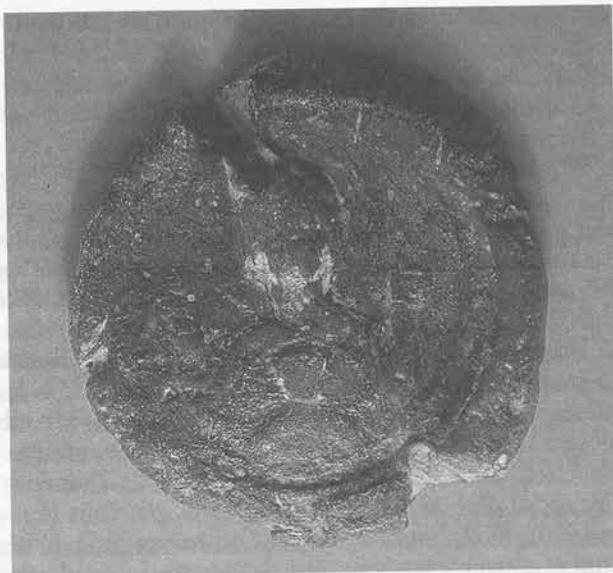
Revers:

Bordure de grènetis serré. Inscription sur quatre lignes suivie d'un tiret sur une cinquième ligne:

(72) Il n'en reste pas moins que le terme n'apparaît que dans les sources latines, la forme grecque semblant toujours demeurer *στρατήγος*.

(73) MARTIN, *La Pouille*, p. 702-713. La taxe, *κοντούρον και κονταράτων ἐξβολή*, pourrait d'ailleurs impliquer qu'une partie des forces pouvaient être dotées de chevaux, si ce n'est pour combattre du moins pour bénéficier d'une mobilité accrue.

(74) MARTIN, *La Pouille*, p. 301.



B 70/9r



B 70/9v

+ΘΚΕΒΟ
 ΗΘΗΝΙΚΗ
 ΦΟΡΕΚΠΡΩ
 Π^οΡΗΓΓΩ

+ Θ(εοτό)κε βοήθη Νικηφόρ(ω) ἐκ πρω(σώ)πο(υ) Ῥηγί(ου)

Pour des raisons techniques, nous avons dû utiliser le signe typographique Ω pour rendre la ligature (ου) qui clôt la dernière ligne. Les deux premières lettres sont surlignées. Sur la troisième ligne, le couple π ρ est en ligature et peu clair. Le petit o est placé au-dessus du π qui le précède.

Le lettrage plaiderait pour une datation haute. Toutefois, le type du sceau (abréviations, répartition des éléments de la légende, type iconographique et éléments décoratifs) amènent à attribuer cette pièce à l'époque de la fin de la domination byzantine en Italie (75). En effet, contrairement à d'autres titres de l'administration byzantine, celui d'*ek prosōpou* ne se perpétua pas dans le royaume normand (76). Nicéphore fut donc, selon toutes probabilités, l'un des derniers gouverneurs byzantins de Reggio. Le *boulloteràion* fut probablement gravé localement. Il est possible que ce sceau ait été trouvé près de Squillace. En effet, G. Cozza-Luzi mentionne que fut trouvé dans cette zone et porté au musée de Reggio le sceau d'un Νικόλαος πρωτοσπαθάριος καὶ ἐκ προτοπλῆς. Etant donné la lecture clairement fautive et l'impossibilité de retrouver cette pièce dans le médaillier du musée, on peut envisager qu'il s'agisse du même sceau (77).

Le témoignage de cette pièce est précieux car il permet de réévaluer l'information donnée par Malaterra de l'existence d'un *ek prosōpou* à Gerace en 1059 (78). Le document d'archive vient donc ici corroborer la source littéraire qu'il ne convient plus de mettre en doute. Toutefois, de nouveau, il semble que ces témoignages aillent à l'encontre du schéma administratif général auquel j'ai abouti plus haut puisqu'apparaissent ici des *ek prosōpou* sur un ter-

(75) Pour un autre cas similaire, voir le sceau de Georges d'Antioche, V. PRIGENT, *Le sceau de l'archonte Georges: prôtos ou émir?*, *REB*, 59, 2001, p. 197-198.

(76) J.-M. MARTIN, *La Pouille du VI^e au XII^e siècle*, Rome 1993, (*Collection de l'École Française de Rome*, 179), p. 705-706 (dorénavant cité MARTIN, *La Pouille*). H. Takayama ne fait d'ailleurs aucune référence à ce titre.

(77) G. COZZA-LUZI, *Lettere calabresi*, 31, *Rivista Storica Calabrese*, 10, 1902, p. 11-13.

(78) Voir ci-dessus n. 34.

naire soumis à un stratège. On pourrait bien sûr arguer de façon générale de la désorganisation induite par les progrès de la conquête normande (79). Toutefois, il est possible qu'il faille plutôt admettre une modification administrative vers le milieu des années 1050. En effet, en 1052, est mentionné dans un colophon le dernier stratège de Calabre que je connaisse, Géorgilas, dont le sceau a récemment été publié (80). Ses dignités de protospathaire et hypatos indiquent clairement qu'il jouit d'une autorité à peine supérieure à celle du stratège plus ou moins contemporain en poste à Trani. La conjonction des deux titres se rencontre en effet fréquemment sur des sceaux de stratèges de thème secondaire ou de fonctionnaires civiles d'envergure quelque peu supérieure (81). Par ailleurs, à la fin de la décennie, à côté de l'*ek prosôpou* de Gerace, on relève la présence en Calabre de taxiarques. Le titre s'attache à

(79) A ce sujet voir les présentations récentes de P. CORSI, *La Calabria bizantina: vicende istituzionale e politico-militare, Storia della Calabria medievale. I Quadri generali*, Rome-Reggio de Calabre 2001, p. 78-79 et F. PORSIA, *Calabria normanna e sveva, Storia della Calabria medievale. I Quadri generali*, Rome-Reggio de Calabre 2001, p. 126-128.

(80) G. GUZZETTA, *Dalla «eparchia delle Saline» al ducato e al thema di Calabria: testimonianze monetali e diplomatiche*, in *Calabria cristiana, Società, Religione, Cultura nel territorio della Diocesi di Oppido Mamertina-Palmi*, a cura di S. LEANZA (†), I, Rubbettino 1999, p. 221-223. Nous nous démarquons de la lecture proposée par l'éditeur pour la titulature de ce fonctionnaire. Selon nous, il convient de lire + Κ(ύριε) βοήθη Γεωργ[ι]λᾶ (πρωτο)στα(θαρίω) ὑπάτω κὲ στρα(τηγῶ) [Καλ.]αβ(ρίας). L'association de ces deux titres est spécifique aux années 1030-1080 environ. Nous revenons sur cette question dans le catalogue des sceaux byzantins de Reggio que nous préparons.

(81) G. ZACOS, *Byzantine Lead Seals*, Berne 1984, n° 494: Himérios, protospathaire, hypatos et stratège de Chaldie; J.-C. CHEYNET, *Sceaux de la collection Zacos (Bibliothèque nationale de France) se rapportant aux provinces orientales de l'Empire byzantin*, Paris 2001, Basile Trichinôpodès, protospathaire, hypatos et stratège d'Anazarbos; V. LAURENT, *Sceau inédit de Christophore stratège d'Artzikè (Arcke)-Arkerabou en Arménie*, *EO*, 30, 1931, p. 452-465: Christophore Ly(…)ounitès, protospathaire, hypatos et stratège d'Artzikè et Arkerabos; *DOSeals*, III, 72. 5: Michel, protospathaire, hypatos, et stratège du Pont Euxin; W. SEIBT, *Ταξίαρχος Μωξηγάζ - Ein byzantinischer Kommandant in Moke' um die Mitte des 11. Jahrhunderts?*, *Handes Amsorya*, 1993, p. 145-148: Constantin Kourtikios, protospathaire, hypatos et taxiarque de Moxegaz; LAURENT, *Administration centrale*, n° 451: X. Hagiozacharite, hypatos, protospathaire impérial et chartulaire du drôme; n° 860: Jean, protospathaire, hypatos, et juge de l'hippodrome; n° 342: Nicolas protospathaire, hypatos, juge du Velum et grand chartulaire du logothésion du génikon; n° 708: Phôtios, hypatos, protospathaire, épi tou Vestiarion; n° 487: Zacharie, protospathaire, hypatos et curateur tòn oxéon; J.-C. CHEYNET, *Les sceaux byzantins de Londres*, *SBS*, 8, 2003, p. 89.

un commandement opérationnel sur un millier de fantassins mais ses officiers ne s'intègrent normalement pas à l'administration thématique (82). On en connaît toutefois attachés à un ressort permanent, à Mokk', Iconium ou Sébastée (83), au moment où l'administration thématique cède partout la place à des duchés (84). Lorsqu'ils sont ainsi placés en garnison permanente les contingents aux ordres de ces officiers se répartissent entre les différentes places fortes de la zone dont ils assurent la protection (85). Il semble que jusqu'alors ce type de militaire ait été absent de Calabre. En revanche, Constantin, taxiarque aux ordres du catépan Tarchaneiotès, est actif à Tricarico au tournant de l'an 1000 (86). La mention d'un taxiarque à Oriolo dès 1019 pourrait s'expliquer au mieux par l'appartenance de cette ville, avant l'institution du thème de Lucanie, au territoire relevant du catépan (87). On ne peut bien sûr aller au-delà de l'hypothèse mais il me semble possible que, vers le milieu des années 1050, les stratèges de Calabre aient disparu laissant la place à des représentants directs du catépan. Il est ainsi remarquable que l'une des premières attaques normandes ait amené

(82) OIKONOMIDÈS, *Listes*, p. 273; FALKENHAUSEN, *Dominazione*, p. 125-127. J.-C. CHEYNET, *Notes sur l'axiarque et le taxiarque*, REB, 44, 1986, p. 233-236. Trois de ces officiers interviennent dans un acte dressé en 1054, A. GUILLOU, *Saint-Jean Théristsès (1054-1264)*, Cité du Vatican 1980 (Corpus des actes grecs d'Italie du sud et de Sicile, 5), n° 1.

(83) Mokk': W. SEIBT, *Ταξίαρχος Μωξηνιάς - Ein byzantinischer Kommandant in Mokk' um die Mitte des 11. Jahrhunderts?*, *Handes Amsorya*, 1993, p. 145-148; Iconium: CHEYNET-MORRISON-SEIBT, *Seyrig*, 181 (ici sous la forme axiarque); Sébastée: *DOSeals*, IV, 49.1 d'après l'exemple précédent, il vaut mieux comprendre le toponyme dans le sens restreint et non par référence au duché.

(84) CHEYNET, *Du stratège au duc*, p. 187-190. Toutefois, il n'y avait bien évidemment aucune impossibilité pour que de tels officiers soient ponctuellement expédiés avec leurs troupes pour seconder un stratège local. Le sceau du taxiarque d'Iconium mentionné ci-dessus, peut ainsi appartenir à une époque légèrement antérieure à la transformation du thème des Anatoliques en duché. Il faut donc rester prudent quant à la signification institutionnelle de la présence de ces taxiarques en Calabre.

(85) C'est le cas dans le duché d'Antioche, J.-C. CHEYNET, *Les effectifs de l'armée byzantine aux Xe-XII^e siècles*, *Cahiers de civilisation médiévale*, Xe-XII^e siècles, 38/4, 1995, p. 327.

(86) FALKENHAUSEN, *Dominazione*, p. 126 et p. 87: les dates du mandat de Grégoire Tarchaneiotès se laissent établir entre 998 et 1006.

(87) FALKENHAUSEN, *Dominazione*, p. 65-72 place (p. 68) la fondation du thème entre 1029 et 1042, probablement en 1035. Oriolo se trouvant plus au nord de Cassano, probable capitale du thème, elle appartenait bien à ce ressort administratif.

à la destruction d'un monastère précisément situé à proximité de Gerace, où apparaît le premier *ek prosôpou* de Calabre (88). On peut d'ailleurs envisager que les deux systèmes se soient un temps chevauchés. En effet, le titre byzantin de duc maintient au XI^e siècle toute son ambiguïté puisqu'il peut désigner tant le chef d'un *tagma* que le gouverneur de la région où celui-ci est cantonné. Or, en 1051, alors que semble encore en poste un stratège de Calabre, Argyros reçoit le titre de duc d'Italie, Calabre, Sicile et Paphlagonie (89). L'ancien rebelle était ainsi à la fois responsable territorial en Italie et commandant opérationnel du *tagma* de Paphlagonie. On peut donc envisager une même interprétation pour titre de duc de Calabre et admettre que des troupes aux ordres du duc d'Italie aient opéré en Calabre avant l'effacement du stratège.

La phase finale de la conquête du vieux thème commence dans la seconde moitié des années 1050 (90). La mention par Lupus Protospatharius en 1058 d'un soulèvement des habitants de Crotone ayant obligé à fuir le patrice Thrymbos, que l'on a proposé d'identifier avec Léon Thrymbos, désigné comme patrice et stratège par son sceau, pourrait marquer le passage d'un système administratif à l'autre (91). Dans ce cadre, le mandat de Nicéphore se serait exercé entre 1058 et 1060, date de la conquête de Reggio par Robert Guiscard (92). Lors de la prise de la ville, les termes de la soumission de la ville prévoyaient le droit pour deux hauts responsables byzantins à quitter indemnes la ville. Il y a fort à parier que Nicéphore fut l'un d'eux (93).

En définitive, bien qu'il convienne de rester prudent, il semble que les deux pièces éditées ici témoignent d'un processus d'adaptation des cadres subalternes de l'administration byzantine face à la montée du péril normand. Dans le premier cas, l'institution du thème de Trani, après 1042, aurait répondu à la nécessité de contrôler les routes stratégiques donnant accès au territoire impérial et de poser un contrepoids à Bari dont les élites s'étaient récemment soulevées. Il est possible que ce modèle de relais de l'autorité

(88) GAY, *Italie méridionale*, p. 504.

(89) Sur cet individu et son titre voir FALKENHAUSEN, *Dominazione*, p. 59-63 et MARTIN, *La Pouille*, p. 704.

(90) GAY, *Italie méridionale*, p. 521.

(91) FALKENHAUSEN, *Dominazione*, p. 106, n. 83.

(92) GAY, *Italie méridionale*, p. 522-523.

(93) MALATERRA, I, 36.

du catépan ait été par la suite étendu (vers 1060?) aux autres villes byzantines face aux progrès des Normands. Le sceau de l'*ek prosôpou* de Reggio semble témoigner d'un phénomène contraire avec l'évincement du système thématique local au profit de représentants directs du catépan. Toutefois, à l'inverse des nouvelles circonscriptions apuliennes, dans le cas de la Calabre, il est peu probable que l'institution thématique, héritée de la période précédente, recouvrait encore un appareil militaire digne de ce nom (94) et de nouveau la réforme visait sans doute au renforcement des moyens d'action militaires du catépan.

VIVIEN PRIGENT

(94) Sur la *strateia* en Italie byzantine, MARTIN, *La Pouille*, p. 702-703 et FALKENHAUSEN, *Dominazione*, p. 65 et p. 130-133. Voir les effets de sa monétarisation sur les armées thématiques d'Asie mineure, J.-C. CHEYNET, *La politique militaire byzantine de Basile II à Alexis Comnène*, ZRVI, 29-30, 1991, p. 70 qui analyse le passage d'Attaliatès à propos de ces soldats «abrutis par la pauvreté, sans armes et sans chevaux, on les avait oubliés, car il y avait des années qu'un empereur n'avait pas fait campagne en Orient, ils n'avaient pas touché leur solde, ils avaient pris l'habitude d'être toujours battus et leur extrême dénuement en avait fait des couards». En revanche, une politique en faveur des fortifications semble avoir été menée, ce qui n'est d'ailleurs nullement en contradiction avec l'effacement du système de conscription thématique, voir sur ce point, J.-M. MARTIN et Gh. NOYÉ, *Les façades maritimes de l'Italie du sud: défense et mise en valeur (IV^e-XIII^e siècle)*, J.-M. MARTIN (éd.), *Zones côtières littorales dans le monde méditerranéen au moyen âge: défense, peuplement, mise en valeur*, Rome-Madrid 2001 (Castrum, 7), p. 493-495; Reggio avait notamment vu ses murailles restaurées au XI^e siècle.



OSSERVAZIONI IN MERITO AD ALCUNI
PROBLEMI INTERPRETATIVI CONCERNENTI
LE SCOMPARE ABBAZIALI BENEDETTINE
DI MILETO E DI SANT'EUFEMIA, IN CALABRIA
(XI SEC.)

Dedicato al prof. Carlo Manganeli Del Fà,
in memoriam.

Premessa

Le presenti osservazioni sono dettate da una duplice motivazione che è strettamente correlata, da una parte, alle recenti indagini di scavo condotte nei siti delle chiese abbaziali di Santa Maria di Sant'Eufemia (fond. 1062) e della SS. Trinità di Mileto (fond. 1063, cons. 1080) ed alle conseguenti analisi interpretative divulgate negli anni successivi, e, dall'altra, alla letteratura critica concernente queste proto-architetture normanne apparsa nell'ultimo decennio (1).

In tutto questo complesso di contributi e di indagini critiche e archeologiche non si può, tuttavia, non notare che, mentre ne sono promosse in modo notevole le nostre conoscenze nell'ambito delle tematiche considerate, spesso però vengono mantenute antiche resistenze e riserve o vengono proposte nuove e inaspettate ipotesi, o addirittura vi emergono dettagli imprecisi e talvolta anche valutazioni lontane da ogni riscontro con i dati di fatto, tutti aspetti che, riaprendo problemi critici fra i più dibattuti per l'architettura d'età normanna, non ne accelerano di certo la soluzione.

È su alcune di queste «testimonianze» che mi propongo di intervenire nelle seguenti pagine con qualche breve considerazione, nell'intento di offrire, se possibile, nuovi elementi di chiarezza, attesa l'importanza che dati chiari e inconfutabili possono assumere nei con-

(1) Di questi fatti (scavi e pubblicazioni varie) verranno dati i necessari ragguagli via via che se ne farà cenno nel corso di questo scritto.

fronti di queste architetture calabresi che si pongono come organismi-chiave per la ricostruzione storiografica del romanico meridionale.

1. *Lo chevet della SS. Trinità di Mileto*

Vorrei affrontare, anzitutto, una vecchia *querelle* riguardante l'abbaziale miletese, e precisamente il problema della congruenza cronologica delle strutture residue con l'assetto originario della fabbrica ecclesiale, in particolare con la sua conformazione presbiteriale di tipo benedettino-cluniacense (fig. 1) voluta e attuata dal suo architetto (2). È, in sostanza, la questione della datazione dei resti murari che mantiene il suo ruolo centrale nella vicenda della restituzione filologica della fabbrica.

Il problema, come sappiamo, è stato posto prima d'ogni altro, da C. Bozzoni. Secondo questo studioso, il coro scalare, anzi tutto l'impianto del presbiterio sarebbe il prodotto di un rifacimento del XII sec. E sarebbe conseguente alla diffusione dei modelli benedettini francesi già verificatasi nell'Italia meridionale e soprattutto in Sicilia (3). Il rifacimento sarebbe stato avviato in conseguenza di un dissesto prodottosi nel 1166, e le reiterate consacrazioni, in particolare quelle del 1122 e del 1166, starebbero a testimoniare che proprio questa parte dell'organismo chiesastico avrebbe sopportato diverse e sostanziali alterazioni.

La posizione del Bozzoni, del resto successivamente superata dallo stesso studioso (4), è stata qui di necessità riassunta per il fatto che è stata difesa a più riprese da M. D'Onofrio (5) e, quindi, da D. Fiorani nella sua recensione al mio libro sulla SS. Trinità (6).

(2) Cfr. G. OCCHIATO, *Robert de Grandmesnil: un abate «architetto» operante in Calabria nell'XI secolo*, «Studi Medievali», 3^a s., XXVIII, 1987, n. 2, pp. 609-666.

(3) C. BOZZONI, *Calabria normanna. Ricerche sull'architettura dei secoli undicesimo e dodicesimo*, Roma 1979, pp. 27-31.

(4) ID., *L'architettura dal tardoantico al medioevo*, in A. PLACANICA (a cura di), *Storia della Calabria medievale*, II, Roma 1999, p. 290.

(5) M. D'ONOFRIO, *Per un itinerario critico della moderna letteratura sull'architettura della Calabria normanna*, «Rivista Storica Calabrese» n.s., XIV, 1993, nn. 1-2, p. 181; ID., *Comparaison entre quelques édifices de style normand de l'Italie méridionale et du royaume de France aux XI^e et XII^e siècles*, in «Les Normands en Méditerranée dans le sillage de Tancrede», Actes du Colloque de Cérisy-la-Salle, 24-27 sept. 1992», Caen 1994, pp. 191-195; ID., *Il panorama dell'architettura religiosa*, in M. D'ONOFRIO (a cura di), *I Normanni popolo d'Europa 1030-1200*, p. 204 sg.

(6) Cfr. «Palladio», n.s., VIII, 1995, n. 16, p. 137.

Anche G. Rubino, in precedenza, aveva asserito che il dibattito su questo punto restava tuttora aperto (7).

Gli scritti di D'Onofrio e della Fiorani non tenevano, però, conto delle considerazioni già espresse nel mio vecchio saggio sulla SS. Trinità (ribadite nella nuova ediz. del 1994), dove davo minutamente conto sia delle opere d'intervento richieste dalle strutture presbiteriali sia delle successive dediche. Facevo, infatti, presente che quella del 1122, attribuita al papa Callisto II, era una consacrazione mai avvenuta, proposta, come per tante altre chiese calabresi, sulla scorta di una bolla scopertamente apocrifia (8). Solo la terza (9) delle dediche realmente celebrate, quella del 1166, era stata motivata da un danneggiamento. La documentazione dell'episodio, però, era sufficiente a renderci certi che il rifacimento non riguardava l'intera zona presbiteriale ma unicamente l'altare, profanato nel suo *munus consecrationis* da un crollo parziale della cupola (10). In base alle testimonianze descritte non si è trattato quindi di un rifacimento totale dello *chevet* ma di un ripristinamento della cupola e dell'altare. Concludevo affermando che le evidenze architettoniche *in situ* erano con certezza pertinenti alla costruzione originaria e non a successive trasformazioni.

Di fronte alla *querelle* rimasta sostanzialmente aperta anche dopo, venivano, com'era logico attendersi, invocati come risolutori interventi di natura archeologica, i soli che avrebbero potuto stabilire la verità (11). Interventi che sono stati eseguiti, sia pure in due brevi campagne, nel 1995 e nel 1999, e che hanno contribuito a fornire le prime prove circa la congruenza cronologica dei resti *sub divo* rispetto alla tipologia cluniacense ivi presente. Le indagini di scavo sono state condotte d'intesa tra la Soprintendenza Archeologica di Reggio Calabria, l'Amministrazione Comunale di Mileto e la cattedra di Archeologia Medievale dell'Università di Salerno, e i risultati sono stati resi noti in due successive pubblicazioni (12).

(7) G. RUBINO, *A proposito della SS. Trinità di Mileto in Calabria*, «Archivio Storico per le Province Napoletane», XCV, 1977, pp. 387-396.

(8) Cfr. G. OCCHIATO, *La SS. Trinità di Mileto e l'architettura normanna meridionale*, Catanzaro 1977, p. 44; ID., *La Trinità di Mileto nel romanico italiano*, Cosenza 1994, p. 105 sg.

(9) Le altre sono quella del 1080 (la prima) e quella di Pasquale II, tra agosto 1099 e giugno 1101 (cfr. OCCHIATO, *La SS. Trinità* cit., p. 43, e ID., *La Trinità* cit., p. 102, 105).

(10) ID., *La SS. Trinità* cit., p. 45, e ID., *La Trinità* cit., p. 106 sg.

(11) Oltre che dallo scrivente, anche da C. Bozzoni, L. Faedo, M. D'Onofrio, G. Rubino, e numerosi altri studiosi.

(12) S. MARINO, *Tra Longobardi e Normanni. Lo scavo di Mileto*, in «Scavi

Durante gli scavi è stata esplorata soltanto una piccola area, la zona strettamente a ridosso dell'abside meridionale, e la ricerca è stata piuttosto fruttuosa. Non sono state rilevate tracce di costruzioni precedenti. «La planimetria della chiesa», afferma Peduto, «fu disegnata incidendo il banco di arenaria» (13). E ciò che più importa è che «la trincea di fondazione risulta perfettamente contigua ai soprastanti muri in opera quadrata» (14).

Non si tratta certo della prova assoluta, quella cioè che è stata finora invocata da tutti, ma è certamente un primo punto a favore dell'ipotesi di partenza, ossia che l'abside sud - e, di conseguenza, tutta la zona dello *chevet* - testimonia una notevole congruenza temporale e strutturale, rivelando un tessuto murario omogeneo sia in fondazione che nell'alzato. Si può essere certi che, se si sonderà l'intera area della regione presbiteriale, si risconterà analoga concordanza fra tutte le restanti strutture. La qual cosa significherebbe anche che l'assetto planimetrico di tipo cluniacense non può che essere coevo alla fondazione, anteriore perciò alle cattedrali normanne della Sicilia che esibiscono analoga attinenza nello sviluppo planimetrico del presbiterio.

2. Il problema dei conci

Proseguendo nella lettura delle due relazioni di scavo precedentemente citate, si può notare come entrambe, a proposito del materiale di costruzione impiegato nella Trinità, parlino di conci di travertino (15).

Medievali in Italia 1994-95. Atti della I Conferenza italiana di Archeologia Medievale, Cassino, 14-16 dic. 1995», Roma, 1998, pp. 85-92; R. FIORILLO, P. PERDUTO, *Saggi di scavo nella Mileto Vecchia in Calabria (1995 e 1999)*, in «II Congresso Nazionale di Archeologia Medievale, Brescia, 28 settembre - 1 ottobre 2000», Firenze 2000, pp. 223-233 (ripubblicato in «Daidalos. Beni culturali in Calabria», II, 2002, n. 2, pp. 52-57).

(13) FIORILLO-PERDUTO, *Saggi di scavo cit.*, p. 223.

(14) *Ibid.*

(15) MARINO, *Tra Longobardi cit.*, p. 86, 91; FIORILLO-PERDUTO, *Saggi di scavo cit.*, p. 223. Nella relazione Marino è pure detto che i resti dell'abside miletense, per tecnica costruttiva, ossia perché «in conci regolari di travertino», sono stati innalzati «secondo una tecnica già utilizzata ... per la vicina abbazia di Sant'Eufemia» (p. 86). Le cose non stanno però così. La muratura della chiesa lametina non è in *opus quadratum* ma consiste in un agglomerato di ciottoloni di fiume e malta con qualche elemento in cotto (Cfr. G. OCCHIATO, *Rapporti culturali e rispondenze architettoniche fra Calabria e Francia in età romanica: l'abbazia normanna di Sant'Eufemia*, «Mélanges de l'École Française de Rome», sez.

Non è, questa, un'affermazione esatta. A tale proposito, già nel 1994 parlavo di blocchi di tufo calcareo (calcarenite o arenite calcarea), dietro indicazione del prof. A. Guerricchio, dell'Istituto di Geologia Applicata e Geotecnica, Università di Bari (16). Sempre sulla scorta delle indicazioni dello stesso studioso, anche per quanto riguarda i conci dei resti absidali della cattedrale normanna di Mileto, da me individuati nel 1977 (17), evidenziavo che, in ordine all'origine geolitologica e al luogo di estrazione dei conci, il prof. Guerricchio era dell'opinione che si trattasse di tufo calcareo (calcarenite) di età miocenica, affiorante nei dintorni di Vibo Valentia, a lato del fiume Mesima (18). Sempre stando allo stesso, la natura e l'origine della pietra impiegata sia nella Trinità che nella cattedrale erano identiche.

Né Marino né Fiorillo-Peduto hanno tenuto conto di ciò. Allora, approfittando di un'amicizia sorta tra me e il prof. Carlo Manganelli del Fà (19) in circostanze non particolarmente liete, chiedevo a questi la cortesia di farmi delle analisi di alcuni campioni prelevati dalle due fabbriche normanne. I campioni provenivano dalla Trinità (abside sud, coro centrale, navate sinistra e destra) e dalla cattedrale (abside destra e navata centrale), e consistevano in tre frammenti di roccia e tre di malta.

Per quanto riguarda la roccia dei blocchi absidali di entrambi i monumenti, l'esame faceva emergere risultati identici per tutt'e due

Moyen Age - Temps Modernes, t. 93, 1981, n. 2, p. 574). Solo i resti di una torre vicina, essa pure fabbricata con lo stesso materiale, presentano blocchi angolari in granito. Ciò non è sfuggito a G. DI GANGI (*Alcune note su un problema di architettura medievale: l'abbazia normanna di S. Eufemia - Scavo 1993*, «Archeologia Medievale», XXI, 1994, p. 347), che, a proposito dei sondaggi eseguiti nel 1993 nella zona dell'abside meridionale, parla di muratura composta da grosse pietre sbazzate con un nucleo di ciottoli, malta abbondante e laterizi.

(16) Cfr. OCCHIATO, *La Trinità* cit., p. 44.

(17) ID., *La Cattedrale normanna di Mileto. Rilettura critica di un monumento scomparso*, «Brutium», LVI, 1977, n. 1, pp. 12-16; ID., *Interpretazione dell'antica cattedrale normanna di Mileto attraverso la scoperta di nuove testimonianze*, «Quaderni dell'Istituto di Storia dell'Arte, Facoltà di lettere e filosofia, Università di Messina», III, 1979, pp. 7-15.

(18) OCCHIATO, *La Trinità* cit., p. 191, nota 13.

(19) Geologo e petrografo, dirigente di ricerca presso il laboratorio del CNR Opere d'Arte di Firenze, deceduto improvvisamente nel corso del 2001, prima che potesse consegnarmi l'esito delle analisi che generosamente si era assunto di farmi fare su alcuni campioni provenienti dai ruderi normanni di Mileto. Le analisi sono state completate dalla dott.ssa Emma Cantisani e dal dott. Fabio Fratini, ai quali esprimo da queste pagine il mio più sincero ringraziamento. L'intera documentazione riguardante le analisi è in mio possesso.

le chiese, rivelando trattarsi di roccia calcarea sedimentaria ad alta porosità (con 40% circa di porosità). Riporto l'esito di uno solo dei campioni, che è il seguente:

Roccia sedimentaria calcarea con tessitura microcristallina, definibile come «*tufo calcareo*», costituita da una matrice micritica che ha subito estesi fenomeni di ricristallizzazione. Tale cristallizzazione ha causato la formazione di cristalli di calcite di dimensione di circa 20 micron. La roccia è costituita prevalentemente da calcite; dall'analisi diffrattometrica è visibile la presenza di dolomite in tracce.

La macroporosità osservabile al microscopio è elevata ed è costituita da pori di forma irregolare e con dimensioni comprese tra 400 micron e 1 mm. Numerosi pori sono riempiti da ossidi. In una porzione della sezione è presente un sottile strato di malta costituita da abbondante aggregato di natura prevalentemente silicatica (quarzo, feldspato, biotite), e da una minore porzione carbonatica (calcarei micritici e frammenti di fossili).

Gli altri sono analoghi. Quanto alle malte, tra i vari campioni sono emerse soltanto lievi differenze. Riporto l'esito dell'esame relativo all'abside della cattedrale:

Malta costituita da scarso legante ed abbondante aggregato di granulometria compresa tra 200 micron e 2 mm; il grado di classazione è basso. L'aggregato è costituito da granuli di quarzo e feldspati e, secondariamente, da miche (quali muscovite e biotite) ed in uguale misura da una frazione più fine con natura prevalentemente carbonatica, in alcuni casi si tratta di rocce carbonatiche, microcristalline. Sono visibili, all'interno della sezione, due grossi resti di cottura (grumi carbonatici). Il campione è attraversato da microfratture.

Come si può notare, tanto le indicazioni del prof. Guerricchio quanto le analisi del CNR escludono che si possa trattare di travertino, che è sì una roccia calcarea (di origine chimica) ma con i blocchi impiegati a Mileto non ha nulla a che vedere. La valle del Mesima, dalla quale i conci provengono, è certamente più facilmente raggiungibile che non qualsiasi altra cava per il rifornimento del travertino, che, come del resto osserva lo stesso Marino, risulta «difficilmente reperibile in zona» (20).

3. Le doppie torri sulla facciata della SS. Trinità

Prima di affrontare questo punto, è bene far sapere che finora si era a conoscenza di una sola torre campanaria, posta a sud della fac-

(20) MARINO, *Tra Longobardi* cit., p. 91.

ciata della Trinità; ne avevamo notizia attraverso Diego Calcagni, storico dell'abbazia, e la raffigurazione in pianta contenuta nelle tre tavole, già note, conservate presso il Collegio Greco di Roma. Nella relazione Fiorillo-Peduto viene, invece, ipotizzata la realizzazione in fasi successive, tra l'XI e il XVII sec., di due campanili situati simmetricamente sul prospetto della chiesa (21). Entrambi i campanili sarebbero stati in piedi alla fine del sec. XVII, tant'è vero che se ne leggerebbero le sagome superstiti nella nota incisione di P. Schiantarelli eseguita «dal vero» subito dopo il sisma del 1783 (22). Oltre che nella suddetta incisione, sono state rilevate, a nord-ovest, nel punto opposto alla torre campanaria principale, le tracce di un ambiente che R. Fiorillo e P. Peduto attribuiscono al basamento di un campanile minore (23). I due campanili avrebbero costituito, secondo la suddetta relazione, un *westwerk* e un *eastwerk* posti sulla fronte occidentale della chiesa in corrispondenza della prima campata (24).

Esaminando bene la questione alla luce delle nostre conoscenze in proposito e dello stesso disegno di Schiantarelli, ci si rende conto che nessuna di tali affermazioni corrisponde alla realtà dei fatti. Puntiamo, in primo luogo, l'attenzione su quella che vorrebbe la presenza di un *westwerk* posto a sud e di un *eastwerk* posto a nord (l'asse longitudinale della chiesa è est-ovest). Si tratta, come si può facilmente notare, di un controsenso, anzi di una contraddizione in termini. A parte la stranezza del termine di nuovo conio *eastwerk*, inusitatamente composto di una voce inglese (*east*) e di una tedesca (*werk*), si deve far osservare che il *westwerk* nella sua concezione architettonica classica consiste in un corpo di fabbrica assai complesso posto a occidente dell'edificio ecclesiale in luogo della facciata (25) e che l'ipotizzato *eastwerk* sarebbe dovuto trovarsi situato

(21) D. CALCAGNI, *Historia chronologica brevis Abbatiae Sanctissimae Trinitatis Mileti*, Messanae, Typis Dominici Costa, 1699, p. 8. Le tre tavole contenenti la planimetria della chiesa sono conservate presso l'archivio del Pontificio Collegio Greco di Roma (ACG). Per comodità le citeremo con i numeri ordinali. La prima è datata 1581, la seconda si situa verso il 1680; sono entrambe contenute nel vol. 83; la terza, contenuta nel vol. 85, risale al 1638.

(22) FIORILLO-PERDUTO, *Saggi di scavo* cit., p. 225, didascalia della fig. 4: «Sul vertice della dorsale, a sinistra, sono riprodotti ancora in piedi i due campanili della abbazia». L'incisione cui si fa riferimento è quella della tavola IX dell'*Atlante* allegato all'*Istoria de' fenomeni del terremoto avvenuto nelle Calabrie, e nel Valdemone nell'anno 1783*, pubblicata a Napoli nel 1784.

(23) *Ibid.*, p. 225, didascalia della fig. 3.

(24) *Ibid.*, p. 224.

(25) Di derivazione carolingia e ottoniana, diede origine a forme più semplificate, come la doppia torre di facciata (*Doppelturmfassade*), la quale ebbe un

a oriente e non a nord, così come congetturato nel caso della Trinità. Se così fosse, non di un *westwerk* si dovrebbe allora parlare, ma, più pertinentemente, di una facciata a due torri, come nei duomi siciliani di Mazara del Vallo, Catania, Cefalù e Monreale.

Ma vediamo se c'erano effettivamente i due campanili. Incominciamo con l'osservare la raffigurazione dello Schiantarelli (fig. 2). Solo un'osservazione poco attenta può individuare in essa due campanili, mentre un'analisi più accurata consente di leggere meglio e con risultati differenti il disegno. Ci si accorge, allora, che non di campanili si tratta ma di enormi muraglie in parte diroccate, specialmente quella a sud (il supposto *westwerk*), assai ampia e massiccia, mentre quella a nord è più slanciata e culminante a punta e potrebbe facilmente essere scambiata per un campanile. Ma campanile non è, così come non lo è neppure l'altra sagoma, perché si tratta di ben altro, e precisamente dei residui «vottanti» o contrafforti o ripedamenti che sappiamo essere stati innalzati nel XVII sec., dopo il terremoto del 1638 (26), e rimasti in piedi dopo il crollo della chiesa nel 1783. La sagoma nord, alta e cuspidata ma più snella, è in realtà lo spigolo superstite del «vottante», che qui girava ad angolo retto, come si evince sia dall'analisi dei ruderi sia dalla tavola del 1638 (27). L'apparente cuspidè è stata originata dal crollo della parte superiore dei due lati ad angolo, come si può chiaramente notare dal particolare ingrandito dell'incisione dello Schiantarelli. Questo residuo di contrafforte, meno resistente di quello sud, è successivamente scomparso, forse crollato, forse de-

grande sviluppo nei secc. XI e XII in Francia, soprattutto in Normandia (Jumièges, Caen, Boscherville, ecc.). In Italia la facciata a due torri compare in ambienti in rapporto con le chiese d'oltralpe (S. Giacomo a Como, la cattedrale di Bobbio, S. Salvatore al Monte Amiata, S. Martino Nuovo di Farfa, duomo di Anglona e, naturalmente, le cattedrali siciliane già citate nel testo).
 Folta è la bibliografia in proposito; qui cito solamente pochi contributi: H. REINHART, E. FELS, *Etude sur les églises-porches carolingiennes et leur survivance dans l'art roman*, «Bulletin Monumental», XCII, 1933, pp. 331-365, e XCVI, 1937, pp. 425-469; H. SCHAEFER, *The origin of the two-tower façade in romanescque architecture*, «The Art Bulletin», XXVII, 1945, pp. 85-108; A. MANN, *Westwerke*, in *L'Exposition Charlemagne - Oeuvre Rayonnement et Survivances*, Aix-la-Chapelle 1965, pp. 416-421; H.E. KUBACH, *L'architettura romanica*, Milano, 1972, pp. 33-39; E. ADAM, *Preromanico e romanico*, Milano 1973, pp. 8-17 e 44.

(26) Cfr. G. OCCHIATO, *Addenda allo studio della SS. Trinità di Mileto (Calabria): la cupola e la c. d. «Scarpa della Badia»*, «Archivio Storico per la Calabria e la Lucania», LV, 1988, pp. 79-93.

(27) *Ibid.*, p. 92.

molto, mentre quello meridionale, più imponente, si è conservato fino ai giorni nostri con il nome di «Scarpa della Badia».

E allora le tracce basamentali del campanile «minore» rinvenute durante i lavori del 1999, di cui al rilievo riprodotto nella fig. 3? (28). Possono senz'altro riferirsi, dal momento che non consentono di scorgervi un muro di grande spessore, ad un ambiente ricavato in fondo alla navata non sappiamo quando né per quale scopo né in seguito a quale necessità; potrebbe pertanto essere stato adibito a qualsiasi uso, come deposito, battistero, ecc. Il fatto è che questo creduto campanile non compare in nessuna delle tre tavole romane dell'ACG. Se fosse esistito, sarebbe stato riprodotto o nell'una o nell'altra. Invece no. Di una cosa siamo certi, però, ed è che non è stato costruito per la riedificazione barocca della chiesa (1660-1698) (29) in quanto apprendiamo dalla didascalia della seconda tavola dell'ACG che l'antica torre campanaria non era crollata nel terremoto del 1659, rivelatosi, questo, particolarmente disastroso nei confronti della regione presbiteriale (transetto-cupola-triplice coro); nella didascalia infatti si legge: «servirà l'istessa porta e Campanile della chiesa grande» (30).

A che sarebbe servito, d'altro canto, un secondo campanile? Non certamente a sostituire quello monumentale, né a dare al prospetto della chiesa l'aspetto di una *Doppelturmfassade*, che sarebbe stata concepibile solo se costruita nell'XI sec., ma non successivamente. Si fa presente a questo proposito che la facciata a due torri in Normandia (figg. 3, 4) aveva lo scopo di conferire una forma monumentale all'ingresso occidentale ma in Sicilia aveva anche un significato e un valore ideale, dovendo essere interpretata come segno e simbolo di potenza regale (Cefalù e Monreale sono fondazioni regali; Mazara e Catania non lo sono, ma indicano come già fin dall'epoca di Ruggero I esistessero simili aspirazioni) (31). Se le cose stanno così, i due campanili-torre non avrebbero potuto che sorgere simultaneamente ai tempi del granconte Ruggero, secondo un progetto unitario e mirato; dopo, non avrebbero avuto più senso.

Le cose stanno diversamente, però. La torre campanaria antica non è coeva all'impianto planimetrico originario della fabbrica ec-

(28) FIORILLO-PERDUTO, *Saggi di scavo* cit., p. 225.

(29) Sulla ricostruzione seicentesca della chiesa, cfr. OCCHIATO, *La Trinità* cit., pp. 51-62, 86-91 e 148-152.

(30) *Ibid.*, p. 52.

(31) Si veda su ciò W. KROENIG, *Il duomo di Monreale e l'architettura normanna in Sicilia*, Palermo 1965, pp. 173-177, in particolare le conclusioni a p. 177.

clesiale, ma è una addizione seriore; forse di poco, ma sempre seriore. Lo veniamo a sapere dalla lettura dei ruderi, tanto che R. Fiorillo e P. Peduto osservano essere stata inserita in una seconda fase costruttiva. Non solo, ma quand'anche si fosse voluto innalzare una seconda torre a *pendant* della prima, anche a questa i costruttori avrebbero conferito forme altrettanto imponenti e massicce; in caso contrario, la facciata a due torri sarebbe risultata disarmonica e non avrebbe corrisposto affatto all'idea di monumentalità che invece avrebbe dovuto esprimere (32).

4. *Un problema nuovo: archi o trabeazione sui colonnati della SS. Trinità di Mileto?*

Una questione di non piccola rilevanza è il problema concernente il linguaggio dato alla struttura architettonica soprastante ai colonnati della navata della abbaziale miletese. La questione è stata sollevata di recente da Marilisa Morrone Naymo, anche se in forma tutt'altro che ultimativa, anzi quale ipotesi aperta alla discussione (33), e qui io la riprendo, nella speranza di apportare – così come la studiosa si augura – nuovi «elementi utili alla definizione del problema», inserendomi in quel «cordiale e costruttivo confronto scientifico» instauratosi tra me e lei, come la stessa Morrone Naymo amabilmente sottolinea (34).

Riassunta qui di seguito, la questione consiste nel fatto che sono pervenute fino a noi alcune lastre di trabeazione, intere o frammentarie, appartenute alla chiesa della SS. Trinità, cornici in marmo proconnesio (35) (facenti parte del cospicuo complesso di marmi classici di spoglio, ivi trasportati da Vibo Valentia, Roma,

(32) FIORILLO-PERDUTO, *Saggi di scavo* cit., p. 225, didascalia della fig. 3.

(33) Cfr. M. MORRONE NAYMO, *Riuso dell'antico nei monumenti ruggeriani di Mileto*, in *Ruggero I e la «provincia Melitana»*, Catalogo della mostra a cura di G. Occhiato, pp. 37-49.

(34) MORRONE NAYMO, *Riuso dell'antico* cit., p. 63, nota 7. Desidero qui esprimere la mia gratitudine alla professoressa Marilisa Morrone Naymo perché con estrema cortesia mi ha fornito alcuni dei testi utili per il presente lavoro, testi che mi sarebbe stato difficile poter reperire in breve tempo.

(35) I marmi sono stati studiati da P. Pensabene, il quale ipotizza la loro provenienza dalla trabeazione sporgente del frontescena dell'antico teatro romano di *Hipponium/Vibo Valentia*. Cfr. P. PENSABENE, *Edilizia pubblica e committenza. Marmi e officine in Italia meridionale e Sicilia durante il II e III sec. d.C.*, in *Rendiconti della Pontificia Accademia Romana d'Archeologia - Italia meridionale e Sicilia durante il II e III sec. d.C.*, vol. LXIX, pp. 28-40.

Ostia, e reimpiegati nella chiesa), la cui presenza, non potendosi giustificare altrimenti, postula una lettura consequenziale: e la studiosa, difatti, avanza in proposito una tesi nuova, consistente nel formulare, nonostante la tradizione consolidata che vuole archi sui valichi tra le colonne, l'ipotesi di una trabeazione rettilinea. Quindi non più archi soprastanti le colonne, ma «architravi orizzontali sul modello delle basiliche altomedievali, che si ritrovano in alcune chiese romane ancora nel XII sec. e sono costituiti quasi sempre da trabeazioni classiche in reimpiego» (36). All'opzione per il partito colonne-trabeazione l'architetto della chiesa, l'abate Robert de Grandmesnil, sarebbe stato indotto dall'aver assimilato, durante il suo soggiorno romano del 1061 (37), il modello basilicale tardo-classico, condiviso, quindi, e reinterpretato dalle maestranze specializzate chiamate alla rielaborazione e messa in opera dei marmi antichi nella chiesa miletense (38). L'ipotesi viene riconfermata dalla stessa studiosa con nuovi elementi di riflessione resi noti su «Daidalos», per i quali si avvale della terza tavola dell'ACG, del 1638, elaborata in vista di notevoli interventi di consolidamento da mettere in opera a pro delle strutture compromesse dal terremoto di quello stesso anno (figg. 5, 6); essa nota come alle colonne siano stati addossati «pilastrini rettangolari [...] per creare un sostegno suppletivo alla colonna, e quindi per ampliare la superficie d'appoggio all'architrave» (39); se ci fossero stati degli archi, i pilastrini non avrebbero avuto un'efficace funzione di sostegno e di appoggio, dato che i soli punti di scarico degli archi sono i capitelli.

Fin qui, l'assunto della Morrone Naymo.

In via preliminare, dico subito che non sono d'accordo con la studiosa su questa interpretazione. Secondo me, il solo fatto di non sapersi spiegare altrimenti la presenza delle lastre di cornice non giustifica affatto il loro riuso esclusivamente in funzione di architravi, anche perché tale lettura poggia su dati di fatto (la presenza delle lastre e l'ausilio dei pilastrini in muratura) che possono essere spiegati diversamente, come vedremo. L'inserimento di cornici clas-

(36) MORRONE NAYMO, *Riuso dell'antico* cit., p. 45.

(37) Il Grandmesnil fu a Roma in due distinti periodi del 1061, in gennaio (per pochi giorni) ed in autunno; quest'ultimo periodo fu più lungo e si protrasse fino a dicembre, Cfr. OCCHIATO, *Robert de Grandmesnil* cit., p. 636 sg.

(38) MORRONE NAYMO, *Riuso dell'antico* cit., p. 46.

(39) EAD., *Architettura normanna a Mileto e in Calabria. Il reimpiego dei materiali classici*, «Daidalos. Beni culturali in Calabria», II, 2002, n. 2, pp. 58-65; il brano citato è a p. 61.

siche in età medievale avveniva per lo più in punti di rilievo, come ad esempio portali, absidi, angoli degli edifici, facciate, campanili, ecc.; non sempre, infatti, i materiali antichi venivano riutilizzati nei nuovi contesti in modo analogo ai contesti originari, ossia secondo una ripresa rigorosamente filologica, anzi spesso lo erano in una funzione completamente diversa, finendo per assumere valore di puro materiale, anche se poteva pure succedere che venissero utilizzati in modo più mirato, con maggiore attenzione alle giuste proporzioni e all'uniformità degli stessi, come asserisce A. Esch (40) e come è possibile osservare nelle chiese che hanno fatto largo impiego di elementi di spoglio, in tutta l'Italia romanica (41).

Detto questo, passo alle altre considerazioni che provano se non in modo risolutivo per lo meno abbastanza plausibile la presenza degli archi; esse sono di ordine testimoniale, storico e archeologico.

Alla prima categoria appartengono alcune attestazioni scritte che, sebbene tutte posteriori al 1659 – anno in cui la fabbrica normanna rovinò a causa dei terremoti – possono essere tuttavia considerate degne di credito. Queste sono:

A) La testimonianza dell'abate Diego Calcagni, il quale ha lasciato scritto che sulle colonne insistevano grandissimi archi (*prae-grandes arcus*) (42). Anche se il Calcagni non può essere considerato testimone oculare in quanto non ebbe modo di ammirare l'edificio normanno, avendovi svolto la funzione di vicario generale tra gli ultimi anni del '600 e i primi del '700, non possiamo dubitare della sua affermazione perché in fondo non erano trascorsi che pochi decenni – quattro in tutto – dal crollo della chiesa. È impensabile che il Calcagni abbia potuto prendere un abbaglio così vistoso, attribuendo al sacro organismo arcate in luogo di architravi, dato che ancora la memoria di un edificio così sontuoso e famoso, e in particolare di un dettaglio così rilevante quale le due

(40) Cfr. A. ESCH, *Reimpiego*, in *Enciclopedia dell'Arte Medievale*, vol. IX, Roma 1998, pp. 876-883.

(41) Cfr. P. PENSABENE, *Ipsa ruina docet. Marmi antichi nelle chiese normanne*, in «*Kalòs. Arte in Sicilia*», VI, 1994, n. 6, pp. 28-35. Cfr. pure dello stesso: *Contributo per una ricerca sul reimpiego e il «recupero» dell'Antico nel Medioevo. Il reimpiego dell'architettura normanna*, «*Rivista dell'Istituto Nazionale d'Archeologia e Storia dell'Arte*», S. III, XIII, 1990, pp. 5-138, e di M. MORRONE NAYMO, *L'antico nella Calabria medievale fra architettura di prestigio e necessità*, «*Mélanges de l'Ecole Française de Rome, Moyen Age-Temps Modernes*», 110, 1998, n. 1, pp. 342-357.

(42) CALCAGNI, *Historia chronologica* cit., p. 9.

serie di archeggiature, doveva essere viva nella mente e nell'animo di quanti – e, fra costoro, sicuramente numerosi religiosi della stessa abbazia – la ricordavano così com'era per averla avuta a lungo sotto gli occhi.

B) Il disegno della seconda tavola dell'ACG (fig. 7) reca, in calce alla raffigurazione della variante barocca degli anni 1660-1698, la seguente legenda: «*Chiesa fabricata di nuovo in mezzo della Vecchia con pilastri in luogo di Colonne con soprani arcate...*» (43). Il testo fa chiaramente intendere che le «*Colonne con soprani arcate*» erano state sostituite nella variante seicentesca da pilastri sorreggenti essi pure degli archi.

C) La terza tavola dell'ACG (del 1638) è accompagnata da una *Relazione* sui dissesti subiti dalla chiesa a causa del terremoto di quello stesso anno, nella quale, al punto 11, si legge: «*Per rifare un arco nel mezzo dell'ala destra di detta Chiesa ruinato ci vorrà...*» (44). Anche questo testo parla chiaramente: si tratta di un arco che deve aver risentito più degli altri della forte scossa sismica, e la spesa per risarcirlo (50 ducati) è piuttosto notevole. Che la *Relazione* si riferisca proprio a uno degli archi del colonnato e non di altro punto dell'edificio normanno è confermato dal fatto che anche la porzione di quinta soprastante era crollata insieme a parte del tetto, come si legge al punto 10: «*Nella quinta dell'ala destra della Chiesa bisogna farsi da dodici canne di fabrica in circa (...) et farsi il tetto per riparo...*» (45). Quindi questa parte centrale di colonnato dell'ala destra aveva sopportato un grave dissesto che coinvolgeva uno degli archi con la soprastante quinta muraria e il tetto. Questa testimonianza esclude in modo netto la possibilità che le colonne sorreggessero architravi e non arcate a tutto sesto.

D) Vi è ancora la testimonianza di Ignazio Piperni che, nelle sue memorie miletesi del 1744, al foglio 19, a proposito delle colonne della Trinità, annota: «e dette colonne sostenevano tutti l'archi di detta chiesa, e l'archi della cappella, cappelloni ed altare maggiore...» (46). Benché la voce del Piperni risuoni solo come una lontana eco della bellezza e della magnificenza del tempio scomparso, sta tuttavia a indicare come ancora nel 1744 il ricordo

(43) OCCHIATO, *La Trinità* cit., p. 52.

(44) *Ibid.*, p. 254.

(45) *Ibid.*, p. 254.

(46) G. OCCHIATO, F. BARTULI, *Una «memoria» inedita di Ignazio Piperni sull'antica città di Mileto (1744)*, Vibo Valentia 1984, p. 81.

degli archi soprastanti ai due colonnati fosse vivo. E l'esistenza degli archi è ancora indirettamente desumibile dalle pagine dello stesso memorialista, e precisamente dal f. 20 dove, paragonando l'edificio chiesastico miletese al duomo di Messina, asserisce che era «in tutto similissimo alla chiesa madre di Messina, fabricata ancora da detto Conte Ruggiero sino dai fondamenti...» (47): duomo che, come tutte le fabbriche normanne della Sicilia, era ad arcate; se la Trinità fosse stata ad architravi, ne sarebbe stata sicuramente messa in evidenza la difformità, trattandosi di un dettaglio di non scarsa rilevanza.

Alla serie delle testimonianze sopra riportate vanno aggiunte e tenute in considerazione le seguenti argomentazioni di natura storica e archeologica.

a) In primo luogo, l'asserzione che sia stato lo stesso Grandmesnil a suggerire una soluzione ad architravi invece che ad archi non può che apparire poco plausibile e piuttosto forzata solo se si considera il panorama architettonico esistente ai tempi dell'abate-architetto - si parla, a un dipresso, degli anni 1050-1065 - e si seguono miratamente i luoghi da lui conosciuti durante gli spostamenti fatti tra Francia e Italia (Roma, Campania e Puglia). In Francia, le chiese conosciute dal Grandmesnil erano tutte ad archi, a partire da Cluny II (figg. 8, 9) (ora individuata e studiata dall'archeologo K.J. Conant) (48), e poi Jumièges (fig. 10), Lessay e Bernay (fig. 11), quest'ultima ancora in fase di completamento; e gli archi continueranno a caratterizzare, per tutti i secc. XI, XII e oltre, le chiese romaniche, nessuna esclusa, della Normandia, che sarebbe superfluo qui elencare. In Italia, lo scenario era pressoché identico, Roma compresa. Poche le eccezioni, almeno attorno alla metà dell'XI sec.; la diffusione della trabeazione nelle chiese di Roma sarà avviata solo nel XII sec. e portata avanti nel XIII.

Quanto agli edifici romani trabeati citati dalla Morrone Naymo a supporto della sua tesi (chiese di S. Maria Maggiore, S. Stefano Rotondo, SS. Quattro Coronati, S. Prassede; portici di S. Lorenzo in Lucina, SS. Giovanni e Paolo, S. Giorgio al Velabro e S. Lorenzo fuori le mura), dai quali l'abate-architetto avrebbe potuto assimilare, assieme al linguaggio tardo-classico, anche il partito dell'archi-

(47) *Ibid.*

(48) Cfr. K.J. CONANT, *Cluny II and St-Bénigne at Dijon*, «*Archaeologia*», 99, 1965, pp. 179-194; Id., *Cluny, les églises et la maison du chef d'ordre*, Mâcon 1968.

trave, è possibile osservare quanto segue. Sia la basilica di S. Maria Maggiore che la chiesa dei SS. Quattro Coronati nell'XI sec. erano ancora ad arcate, e solo più tardi venivano modificate con il motivo della trabeazione: la prima, infatti, è stata ricostruita nel corso del XII sec. e la seconda nel 1115 ca. Resterebbero solo S. Prassede e S. Stefano Rotondo, il quale ultimo, fra l'altro, è a pianta circolare e perciò lontano da quell'ideale di basilica professato programmaticamente da tutta l'Europa romanica e dal Grandmesnil. Quanto, poi, ai portici delle chiese sopra ricordate, basterà solo dire che sono cosmateschi e risalgono al XII e al XIII sec., cosa del resto ammessa anche dalla Morrone Naymo; quindi all'epoca del soggiorno romano del Grandmesnil non esistevano ancora e, di conseguenza, non avrebbero potuto influire sul suo orientamento architettonico. Né vi era ancora, a quell'epoca, o per lo meno era solo agli albori, quella ripresa della tradizione paleocristiana che, a partire dagli ultimi decenni dell'XI sec. (S. Maria in Cappella, ad architravi, per esempio, è una delle primissime: del 1090) e per tutto il XII e XIII sec. farà sì che Roma veda il rinnovamento della sua *facies* architettonica (49). A quell'epoca, come ho già scritto altrove (50), le basiliche romane, ad eccezione di qualche isolato esemplare (praticamente solo S. Prassede e, forse, anche S. Martino ai Monti), erano tutte ad archi (51); S. Pietro in Vaticano e S. Giovanni in Laterano avevano

(49) Cfr. PENSABENE, *Edilizia pubblica* cit., p. 7 sg.; MORRONE NAYMO, *Riuso dell'antico* cit., p. 45 sg. L'impiego della trabeazione sui colonnati si diffuse in Roma soprattutto ad opera delle grandi famiglie dei Vassalotto e dei Cosmati, anche se il motivo appare già alla fine dell'XI sec. in S. Maria in Cappella. Gli esempi più noti di tale orientamento - per lo più antiche chiese ricostruite o modificate - sono: S. Maria Maggiore, i SS. Quattro Coronati, S. Lorenzo fuori le Mura (caduto in oblio già nel IX sec. e in seguito diroccato; la sua forma attuale risale al XIII sec.), S. Maria in Trastevere. Numerose furono pure le chiese che vennero corredate di quadriportici architratavi; oltre a quelle sopra menzionate, si ricordano S. Clemente, S. Giovanni a Porta Latina, S. Cecilia in Trastevere. Non tutte le chiese, però, adottarono il sistema architratavo; S. Clemente, S. Crisogono, S. Maria in Cosmedin, ad esempio, furono ricostruite con archeggiature.

(50) OCCHIATO, *Robert de Grandmesnil* cit., p. 651.

(51) Se ne potrebbero citare a decine: S. Pietro in Vincoli, S. Sabina, S. Vitale, S. Agnese fuori le Mura, S. Maria in Domnica, SS. Silvestro e Martino, S. Maria in Cosmedin, SS. Quattro Coronati, S. Giorgio in Velabro, S. Maria in Aracoeli, S. Pudenziana, Mausoleo di S. Costanza, S. Prisca, S. Sebastiano, S. Lorenzo in Lucina, S. Marco, ecc. (Cfr. E. LAVAGNINO, *Storia dell'arte medioevale italiana*, Torino 1936; P. TOESCA, *Il medioevo*, rist. Torino 1965; R. KRAUTHAIMER, S. CORBETT, A.K. FRAZER, *Corpus basilicarum christianarum Romae (IV-X sec.)*, Città del Vaticano, 1955-1993; A.M. ROMANINI, M. ANDALORO, A.

architravi nei colonnati interni ma archi su quelli esterni, e anche S. Lorenzo fuori le Mura possedeva un matroneo con arcate. Per non parlare, infine, della basilica presso la quale il Grandmesnil, come sappiamo, soggiornò, e che era la splendida abbazia di S. Paolo fuori le Mura (fig. 12), con tutti i suoi quattro colonnati sorreggenti arcate; di essa sappiamo pure che costituì fonte d'ispirazione per molte altre chiese e che, fra l'altro, venne presa a modello dall'abate St. Mayeul per l'edificazione di Cluny II (52).

Il motivo delle arcate non era caratteristica esclusiva delle chiese di Roma. È superfluo che io ripeta qui ciò che ho già scritto a proposito delle chiese conosciute dal Grandmesnil nel corso dei suoi viaggi nell'Italia centro-meridionale, in Campania e in Puglia (S. Vincenzo al Volturno, S. Salvatore a Corte, S. Angelo in Formis, duomi di S. Maria di Capua Vetere, di Capua, di Benevento, in Campania; e in Puglia, le cattedrali di Bovino, Vieste, Trani, Salpi, Bari, il S. Basilio di Troia, ecc. (53), che erano tutte ad archi, nessuna esclusa.

Era questo il *background* culturale del Grandmesnil, un immenso scenario da nord a sud dominato dalla scelta basilicale della chiesa con colonne e archi. Ora, se tutto il panorama a lui contemporaneo – senza dimenticare quello che si sarebbe sviluppato di lì a poco anche in Calabria (duomi di Reggio, Gerace, della stessa Mileto, Tropea, ecc.) e in Sicilia (Mazara, Catania, Messina, Cefalù, Monreale, Palermo, ecc.) – esibiva questo identico aspetto di interno con arcate sui sostegni, com'è pensabile che solo lui si volgesse ad altro indirizzo, svolgendo fra l'altro un ruolo fortemente in anticipo sui tempi, e scegliesse, in contrasto con l'imperante tendenza dell'epoca, il sistema della trabeazione orizzontale sui colonnati? Non solo, ma vi è da considerare un altro fatto, che è molto importante ed è rappresentato da un ulteriore edificio finora non considerato. Si tratta della chiesa abbaziale di Santa Maria di Sant'Eufemia. Come sappiamo, è la prima delle fondazioni monastiche affidate dal Guiscardo al Grandmesnil (54). La sua fondazione, del 1062, precede di poco quella di Mileto, che è del 1063. Qui il *protomagister* normanno sperimenta per la prima volta le nuove disposizioni planimetriche: corpo longitudinale a tre navate e presbitero di tipo cluniacense. Ma ciò che più interessa ai fini di questo scritto

CADEI, F. GANDOLFO, M. RIGHETTI TOSTI CROCE, *L'arte medievale in Italia*, (Storia dell'Arte Classica e Italiana), Firenze 1988, rist., 1996.

(52) OCCHIATO, *Robert de Grandmesnil* cit., p. 651, nota 135.

(53) *Ibid.*, p. 652.

(54) OCCHIATO, *Rapporti culturali* cit., p. 571, nota 9.

è che i sostegni che tripartivano l'aula (non sappiamo ancora se pilastri o colonne) sorreggevano archi, a testimonianza dei quali si è per fortuna conservata fino a noi una traccia evidentissima, un avanzo dell'esordio di un'arcata dell'ala sud (fig. 13), notata e descritta da me nel 1981 (55). Quindi, in considerazione di ciò, anche Sant'Eufemia era ad archi. Durante la costruzione dell'abbaziale lametina veniva dato inizio pure alla Trinità di Mileto da parte dello stesso abate-architetto, ed è ragionevole argomentare che questi anche per questa chiesa abbia scelto lo stesso partito architettonico degli archi.

A meno che non si voglia intendere il ruolo del Grandmesnil come quello di uno straordinario innovatore (56) in quanto *fortemente* anticipatore di quel fenomeno di ripresa tardo-classica della trabeazione rettilinea sopra accennato, era il motivo degli archi il suo ideale, il suo modo d'intendere gli spazi e le strutture all'interno di un'aula basilicale, il suo mezzo per definire in modi sontuosi la funzione celebrativa del mondo normanno; erano gli archi l'ideale dominante, per non dire unico, di quel vasto e profondo fenomeno della romanizzazione che stava riplasmando il volto dell'intera l'Europa. Erano questi che suscitavano l'idea della *romanitas*, e da questo partito egli non intendeva discostarsi; così come pure il suo committente, il granconte Ruggero, erano gli archi che sicuramente voleva, quelli che gli avrebbero pienamente espresso il senso del prestigio e della fama conseguita, che avrebbero rappresentato con la loro monumentalità il segno tangibile della sua affermazione politica, per cui la sua chiesa-mausoleo, nobilmente contrassegnata da una grandiosa *via triumphalis* composta di colonnati e imponenti archeggiature, avrebbe dovuto e potuto uguagliarsi, oltre che alle grandi basiliche, anche alle antiche fabbriche romane. Pensare, quindi, che il Grandmesnil abbia voluto un sistema architravato sarebbe, perciò, improponibile e assolutamente anacronistico.

b) Le cornici architettoniche. A questo proposito, va detto anzitutto che la quantità delle cornici rinvenute (sette lastre quasi intatte e diversi frammenti sparsi) (57) non è tale da giustificare né

(55) *Ibid.*, p. 581.

(56) È bene ricordare che il Grandmesnil in effetti fu un grande iniziatore per la nuova architettura di Calabria e Sicilia, con la grande innovazione di Mileto (e forse anche di Sant'Eufemia), fondendovi la tradizione latino-mediterranea con l'antica lezione di Cluny II.

(57) Cfr. PENSABENE, *Edilizia pubblica* cit., p. 29 e p. 30, nota 116.

da postulare di per sé l'esistenza di una trabeazione. Anche se siamo certi che un gran numero di lastre potè essere calcinato o asportato, sono sempre comunque pochi i pezzi superstiti, il che fa supporre che anche all'origine non dovessero essere molti, quanti cioè ne sarebbero occorsi per una trabeazione di misure tanto estese. Basti fare il confronto con le colonne e i capitelli pervenuti a noi in numero davvero cospicuo; in proporzione, anche delle lastre di cornici se ne sarebbe dovuta conservare una quantità più elevata. Invece, si tratta di un gruppo piuttosto esiguo, specialmente se si presume che la trabeazione avrebbe dovuto distendersi per circa 40 metri su ciascun lato: complessivamente, quindi, erano 80 buoni metri da corredare di una cornice orizzontale, che perciò sarebbe dovuta risultare composta di un centinaio di pezzi: lastre che sarebbero dovute essere tutte uniformi affinché non si creassero disarmonie; e il criterio dell'uniformità era una di quelle regole alle quali l'architettura romanica a partire dall'XI sec. prestava grande attenzione (58). Al contrario, le lastre prese in considerazione da Pensabene e dalla Morrone Naymo sono tutte diverse l'una dall'altra e con modanature difformi tra loro (figg. 14, 15, 16, 17, 18). Non ve ne sono due uguali. C'è da osservare, inoltre, che alcune recano segni di rilavorazione d'età medievale (eseguiti ad opera degli artefici che le utilizzarono), e anche questo fatto contribuisce alla loro estrema varietà e quindi ad allontanarci ancor più dall'idea di una trabeazione composta di elementi tutti uguali fra loro. Non solo, ma è da supporre che queste lastre, così rilavorate, non siano state utilizzate nella loro originaria funzione, bensì siano state ruotate orizzontalmente in modo che, nel nuovo contesto, le antiche modanature risultassero incassate nella muratura, mettendo in mostra solo le nuove.

Ma, allora, si chiede la Morrone Naymo, «come spiegare il riuso delle cornici in presenza di archi?» (59).

Legittima domanda. Se le cornici ci sono, non si può far finta di niente; una spiegazione ci deve pur essere. Occorre, cioè, chiedersi dove potessero essere collocate. È un problema analogo a quello della presenza dei capitelli a gruccia, conservatisi in numero limitato ma pur sempre notevole (60), per i quali potrebbero essere anche

(58) Cfr. ESCH, *Reimpiego* cit., p. 87.

(59) MORRONE NAYMO, *Riuso dell'antico* cit., p. 45.

(60) Ve ne sono tre interi e altri due frammentari, e sono esposti nel museo statale di Mileto.

proposte molteplici ipotesi. Solo che, essendo venuto meno l'edificio o gli edifici da cui si pensa che provengano, non si può correre il rischio di compiere ricostruzioni azzardate e, perciò, indifendibili.

Dove, dunque, potevano essere inserite? Se l'ipotesi della Morrone Naymo deve essere respinta perché poco plausibile, occorre tentarne di nuove, anche se l'impresa si rivela tutt'altro che agevole per la stessa ragione accennata sopra, e cioè per il fatto che conosciamo pochissimo dell'alzato della chiesa. Sappiamo che c'era un campanile, probabilmente seriore rispetto alla fondazione dell'organismo chiesastico, una cupola su pilastri cruciformi, colonne con archi, e una facciata con ampio e grandioso portale, conservatasi col campanile fino al 1783; quanto al monastero annesso, ne conosciamo attraverso la tavola del 1581 solo la disposizione dei vari ambienti, che non erano di particolare spicco, il chiostro era assente, il refettorio e il capitolo erano a semplice sala. Non sembra perciò possibile dover attribuire ornamentazioni marmoree ad alcuno degli ambienti monastici, escludendo i quali resterebbe solo la chiesa.

Se la destinazione delle cornici era diversa da quella di una trabeazione, dove, allora, potevano trovarsi inserite? Grandi erano la fantasia e l'abilità tecnica degli artefici professionisti preposti alla messa in opera dei marmi, come dimostrano gli studi in materia di reimpiego dei marmi antichi (61). I possibili siti non mancavano: le fiancate della chiesa, i portali laterali nonché quelli delle testate dei transetti o di accesso all'abbazia, la facciata occidentale col suo grandioso portale decorato di marmi bianchi e anche il campanile, per il quale potrebbe essere ipotizzata almeno una cornice a marcapiano. Si potrebbe perfino pensare a un loro reimpiego per la decorazione architettonica dell'arca tombale del granconte Ruggero, ubicata nell'ala destra. Si potrebbe, infine, anche pensare ad una eventualità non del tutto remota, e cioè che al di sopra delle arcate corresse non un epistilio vero e proprio ma una cornice o fascia orizzontale modanata lungo i due lati della navata, soluzione che è possibile riscontrare in tante chiese romaniche e anche gotiche.

I numerosi esempi riportati da Pensabene nello studio citato (62) ci consentono di verificare in che modo potevano essere incastonati i marmi delle antiche trabeazioni nei nuovi contesti romanici: por-

(61) La letteratura sull'argomento è assai vasta. Cfr., in proposito, l'esauriente bibliografia in calce alla voce *Reimpiego* di A. Esch, nel IX vol. dell'*Enciclopedia dell'Arte Medievale*, Roma 1998, p. 882 sg.

(62) PENSABENE, *Contributo per una ricerca* cit.

tale del transetto sud del duomo di Pisa (63), facciata della cattedrale di Sessa Aurunca (64), portale maggiore e portale di accesso all'episcopio della stessa cattedrale (65), facciata della cattedrale di Troia (66), portale minore della chiesa di S. Basilio di Troia (67), marcapiani della torre campanaria di S. Angelo in Formis (68), stipiti del portale destro del duomo di Benevento (69): esempi tutti che rivelano molteplici modalità di reimpiego di cornici romane in portali, campanili, facciate. Per non dire del tipo di reimpiego già indicato più sopra, secondo cui le lastre spesso venivano ruotate – come nel caso di Mileto – per essere inserite nella muratura in modo da nascondere il lato elaborato in antico e mettere in evidenza le modanature medievali.

c) Un'ultima considerazione per quanto riguarda la tavola del 1638. Alla luce di quanto fin qui osservato, i «pilastrini» in muratura accostati alle colonne della navata – ai quali si è già accennato in precedenza – che compaiono nella tavola eseguita in vista dei lavori di risarcimento e consolidamento delle parti compromesse dal terremoto, possono avere una spiegazione diversa da quella proposta dalla Morrone Naymo: essi, infatti, venendo a mancare la presenza degli architravi, non avevano la funzione descritta dalla studiosa bensì quella di offrire un rinforzo alle colonne cui erano addossate (rimaste probabilmente indebolite o lesionate in seguito al sisma) dato l'enorme peso che, attraverso i piedritti degli archi, le quinte murarie soprastanti scaricavano su di esse. Non siamo in grado di immaginare l'aspetto volumetrico di tali rinforzi o puntelli, i quali avrebbero potuto anche non essere necessariamente a tutt'altezza rispetto alle colonne ma innalzarsi solo fino a un certo punto delle stesse, a seconda del tipo di guasto cui dovevano porre riparo.

5. Riformulazione delle icnografie di Sant'Eufemia e di Mileto

I risultati degli scavi, precedentemente citati in queste pagine, rendono necessaria la riformulazione delle planimetrie delle due

(63) *Ibid.*, p. 9, fig. 4.

(64) *Ibid.*, p. 29, fig. 37.

(65) *Ibid.*, p. 31, figg. 40, 41.

(66) *Ibid.*, p. 36, fig. 49; p. 39, figg. 53, 54.

(67) *Ibid.*, p. 41, fig. 58.

(68) *Ibid.*, p. 78, fig. 108.

(69) *Ibid.*, p. 114, figg. 163, 164.

chiese, in particolare per ciò che attiene allo *chevet*; esse, pertanto, si riconfermano senz'ombra di dubbio come organismi rientranti nella schiera delle chiese benedettine che hanno adottato la forma scalare delle absidi e un transetto sporgente oltre le fiancate dell'edificio. Le piantine qui riprodotte sono state ridisegnate tenendo appunto conto di quanto è emerso durante le indagini archeologiche.

In proposito, per quanto riguarda la Trinità di Mileto (figg. 19, 20, 21), è possibile fare le seguenti osservazioni: le lesene che ornano l'abside sud (che è stata esplorata sino alle strutture fondali) sono sei e non quattro, come precedentemente ipotizzato; il tondo absidale centrale si allungava in profondità più di quanto non appaia nelle tre tavole dell'ACG; i vani laterali del transetto erano leggermente più lunghi rispetto al quadrato di crociera (ml. 10,70 ciascuno, i primi; ml 10,15 il secondo); è, inoltre, venuto fuori l'esordio dell'abside della sacrestia.

Circa l'abbaziale lametina (fig. 22) è possibile osservare che il vano di crociera è costituita da un rettangolo, non da un quadrato, e che è ipotizzabile, ai fini di una restituzione ideale del transetto, la replica modulare del vano di crociera in entrambe le ali. Le indagini condotte da G. Di Gangi nel 1993 hanno confermato l'ipotesi di un presbiterio con coro tripartito e absidi gradonate in uso nelle chiese benedettine d'oltralpe. Questo rivela, con la Trinità di Mileto, un identico piano ideativo, pur con le necessarie divergenze e diversità di svolgimento. Vi è analogia fra le due chiese, analogia che però non significa identità, in quanto le soluzioni adottate nell'una divergono da quelle adottate nell'altra (70). Identico è il concetto ispiratore, che manifesta in entrambe le chiese chiare aderenze progettuali di matrice cluniacense. Che poi lo *chevet* di Sant'Eufemia riveli stringenti attinenze formali col duomo di Cefalù

(70) Risulta perciò confermata l'affermazione dello scrivente che, a proposito dell'adozione in entrambi gli edifici dello schema benedettino-cluniacense, faceva rilevare come fosse ipotizzabile un identico concetto ispiratore per l'impianto lametino e per quello miletense (OCCHIATO, *Rapporti culturali* cit., p. 585). Con questo non si voleva dire che le due chiese fossero perfettamente identiche – non esistono due chiese identiche – ma che fra entrambe va notata una «rispondenza icnografica» intesa nel senso che lo svolgimento planimetrico di entrambe le chiese rientra in un «identico piano ideativo ispiratore». DI GANGI (*Alcune note* cit., p. 350, nota 24) e G. DI GANGI, C.M. LEBOLE DI GANGI (*Aspetti e problemi dell'età normanna in Calabria alla luce dell'archeologia*, «Mélanges de l'École Française de Rome, Moyen Age-Temps Modernes», 110, 1998, p. 405) si spingono invece ad affermare che non vi sono analogie, il che è inesatto, come si è cercato di chiarire sopra.



piuttosto che con Mileto, questo è senz'altro uno dei risultati di più alto interesse fra quelli scaturiti dagli scavi, scavi che personalmente auguro possano proseguire, in modo che si getti finalmente luce anche sull'altro grande problema rimasto tuttora insoluto quale quello riguardante la natura dei sostegni che tripartivano l'aula.

GIUSEPPE OCCHIATO

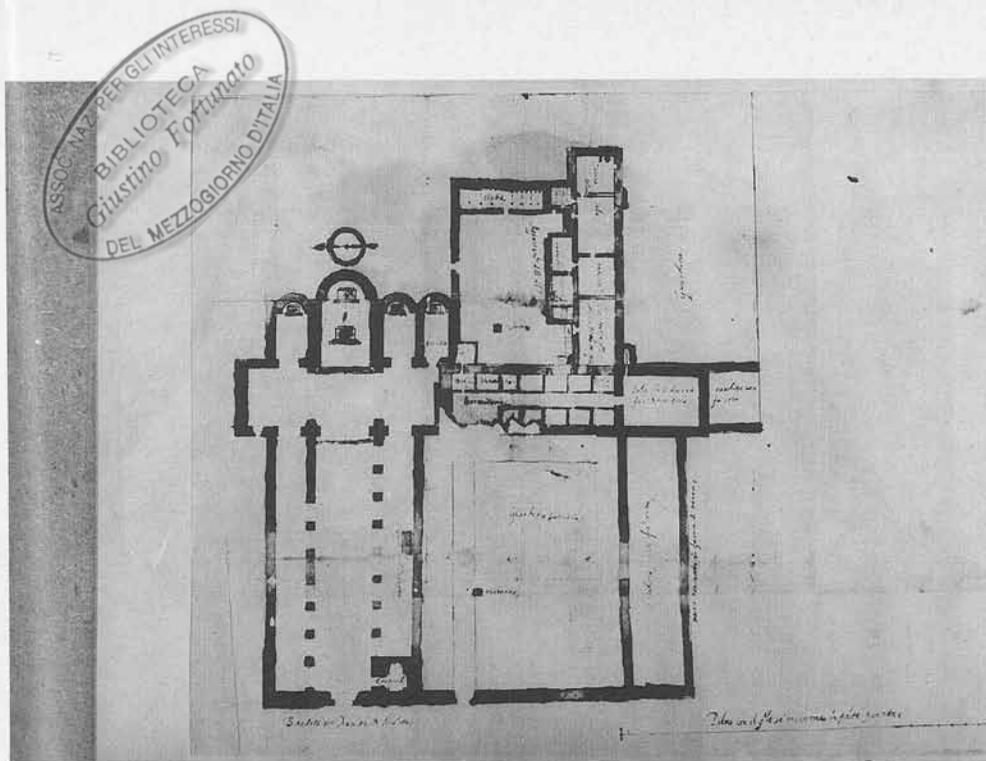


Fig. 1. Mileto vecchia. Il complesso abbaziale della SS. Trinità nella tavola del 1581 (ACG, vol. 83, f. A).

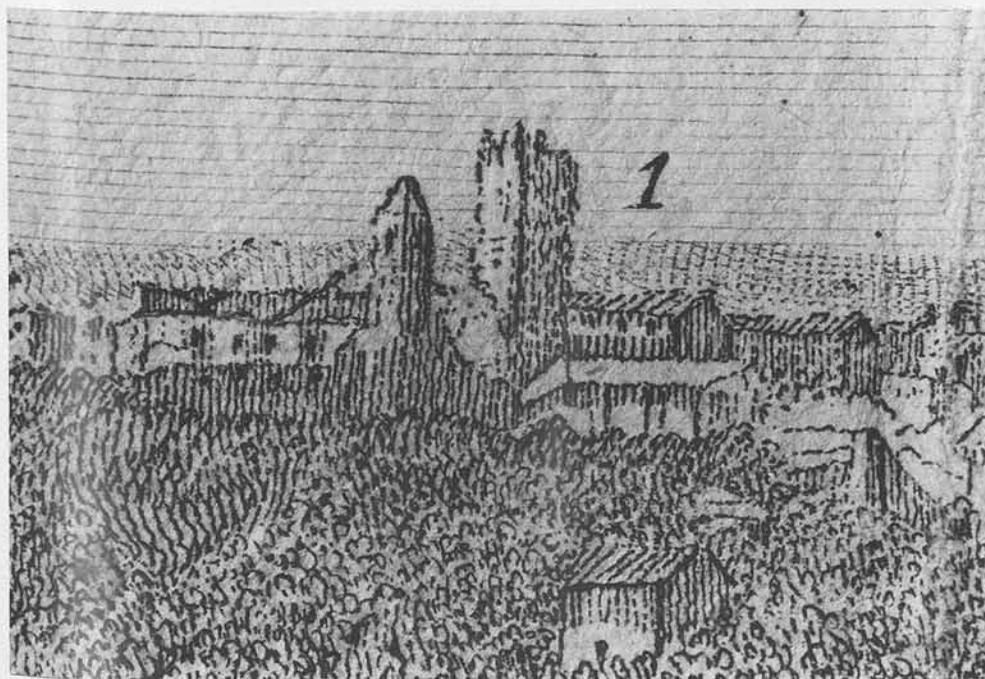


Fig. 2. Particolare della tavola IX di P. Schiantarelli del 1784 con la riproduzione dei ruderi della SS. Trinità di Mileto.

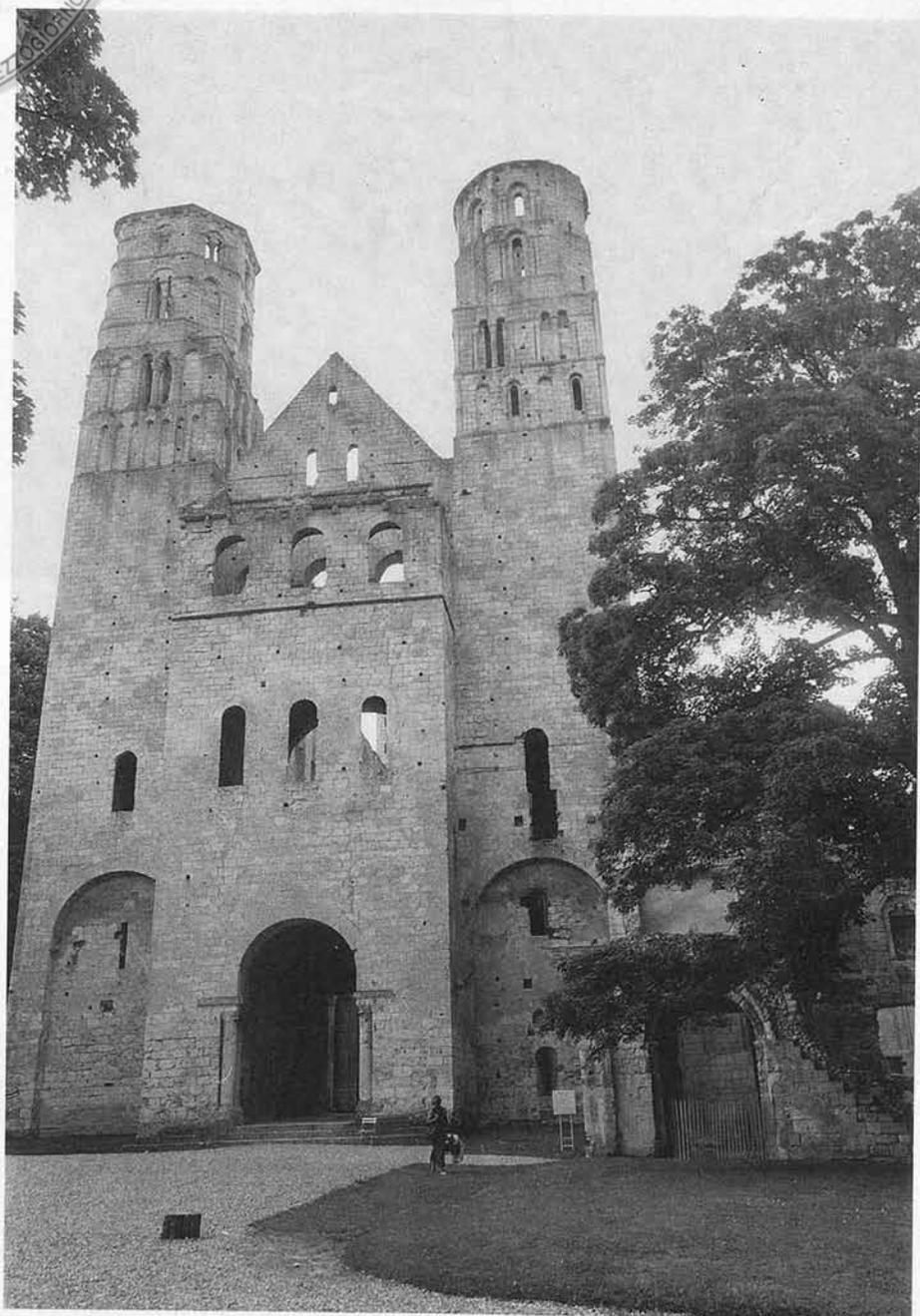


Fig. 3. Jumièges. Chiesa abbaziale, facciata a due torri.

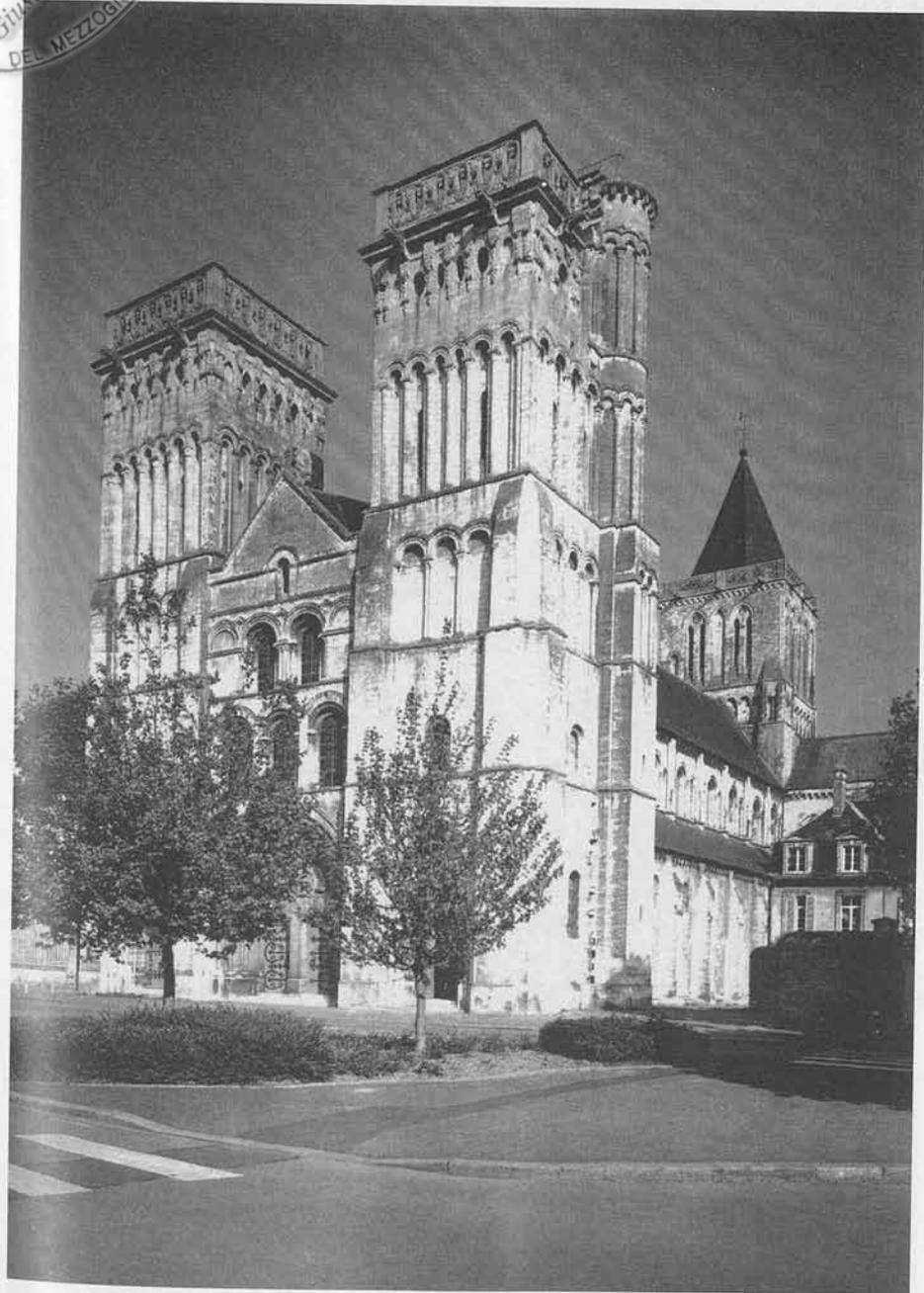


Fig. 4. Caen. Abbaye aux Dames, facciata a due torri.

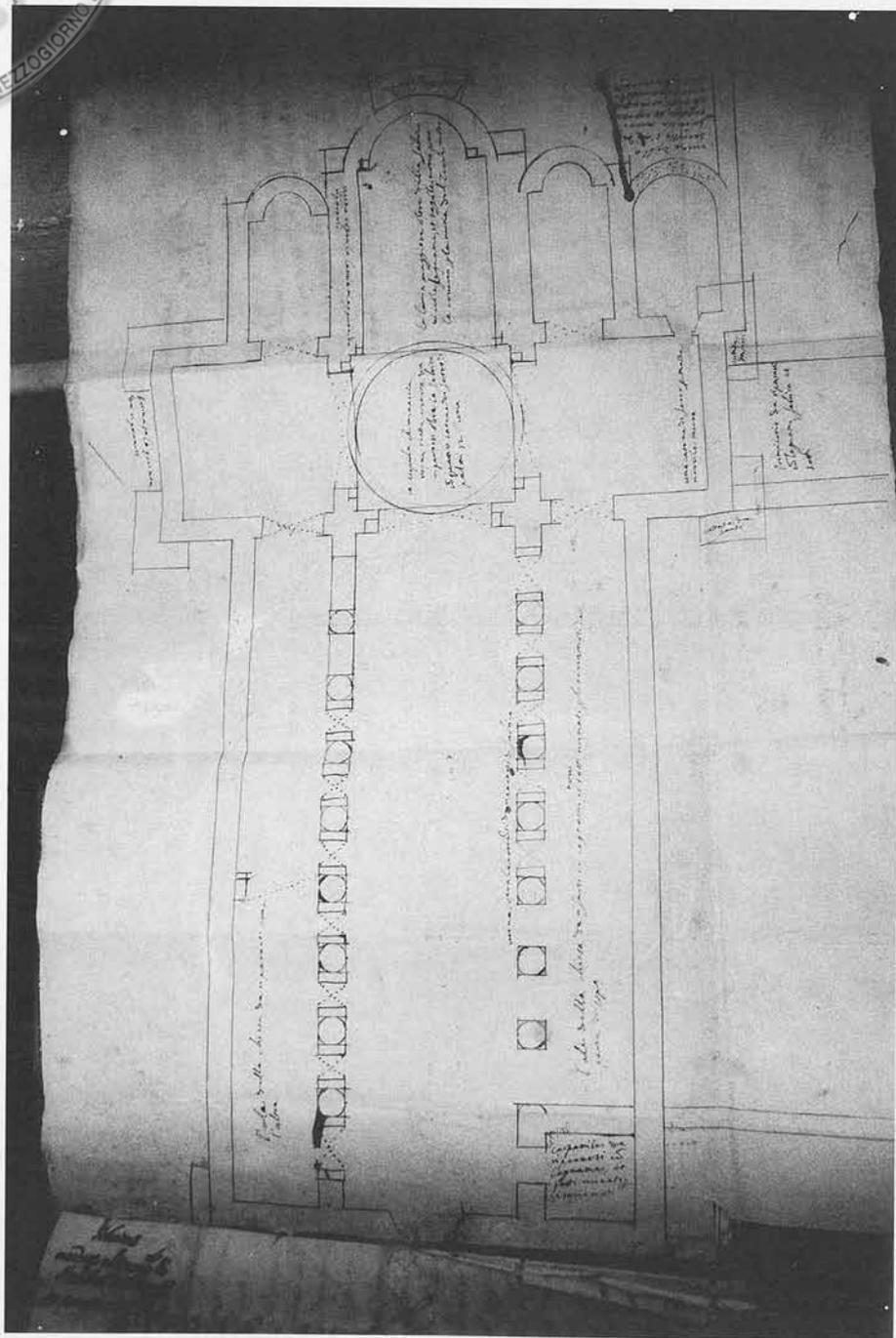


Fig. 5. Mileto vecchia. La chiesa della SS. Trinità nel disegno del 1638 (ACG, vol. 85, t. f. t.).

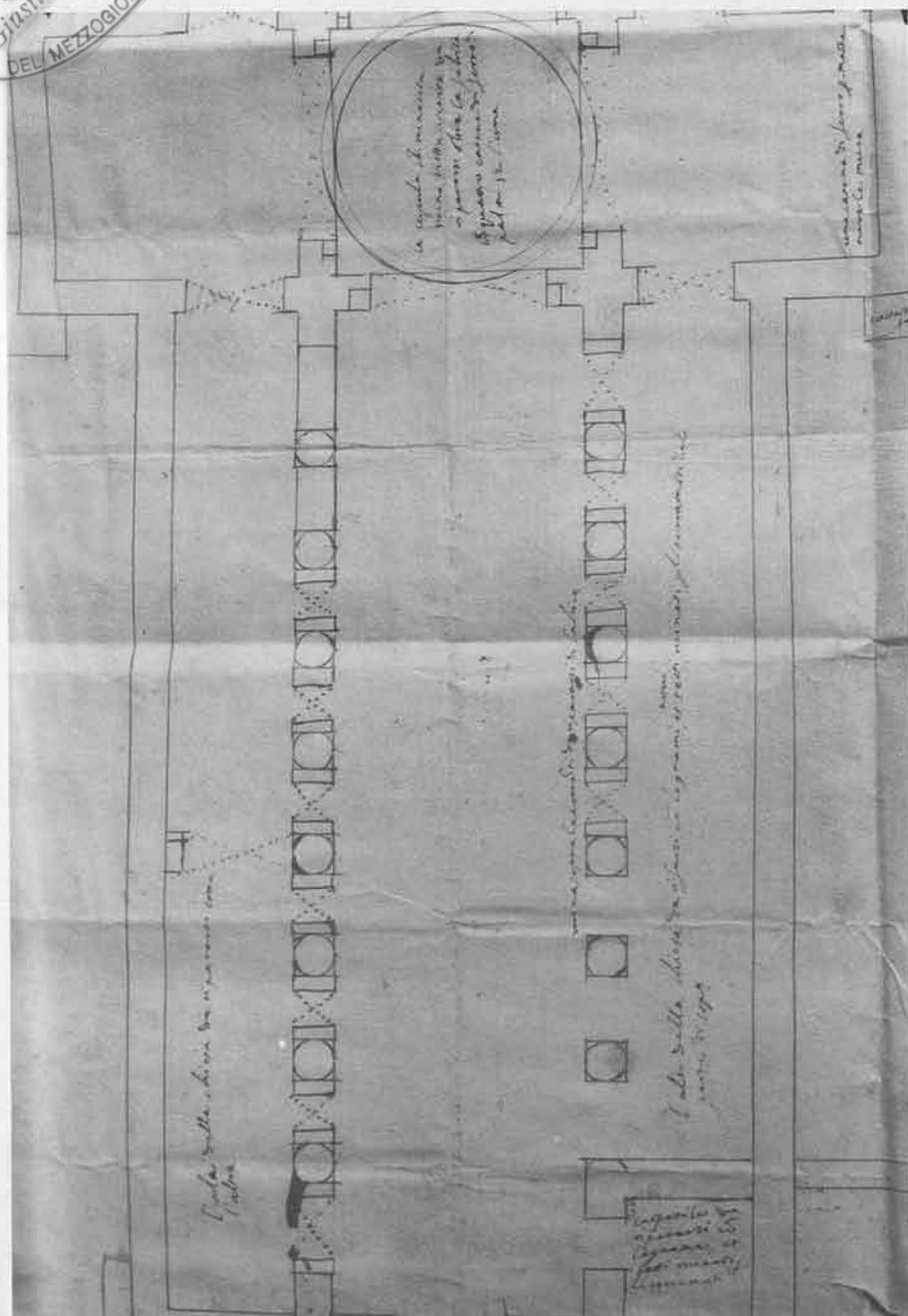


Fig. 6. La chiesa della Trinità nel disegno del 1638. Particolare della zona longitudinale.

ASSOC. NAZ. PER GL'INTERESSI
BIBLIOTECA
Giustino Fortunato
DEL MEZZOGIORNO D'ITALIA

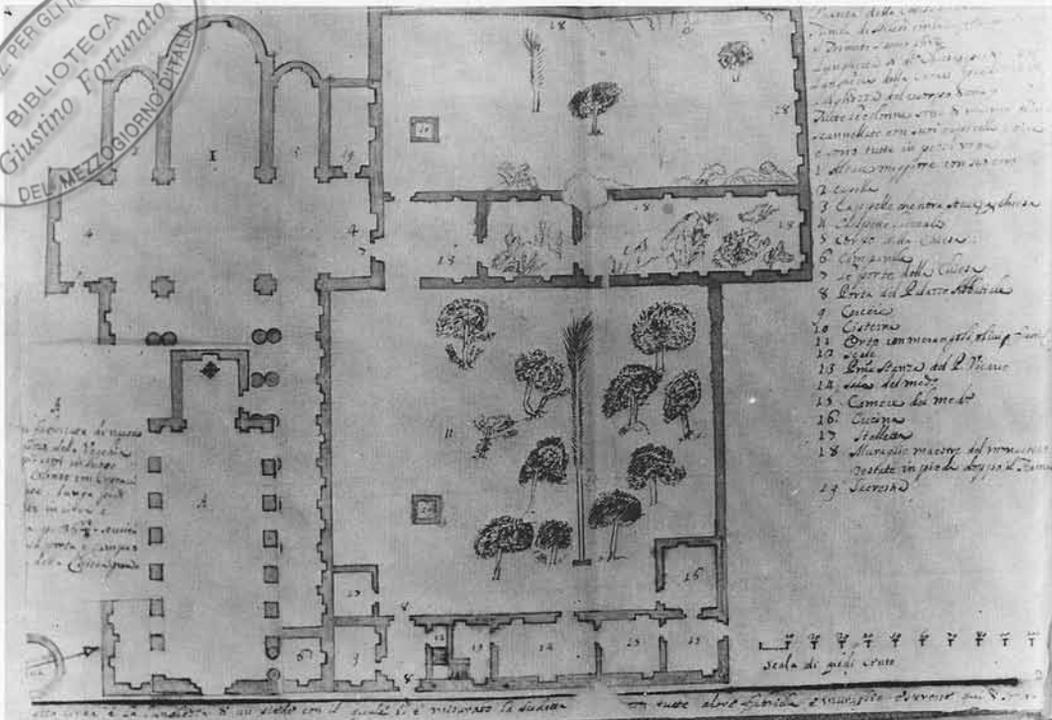


Fig. 7. La SS. Trinità di Mileto nella tavola B del vol. 83 dell'ACG di Roma.

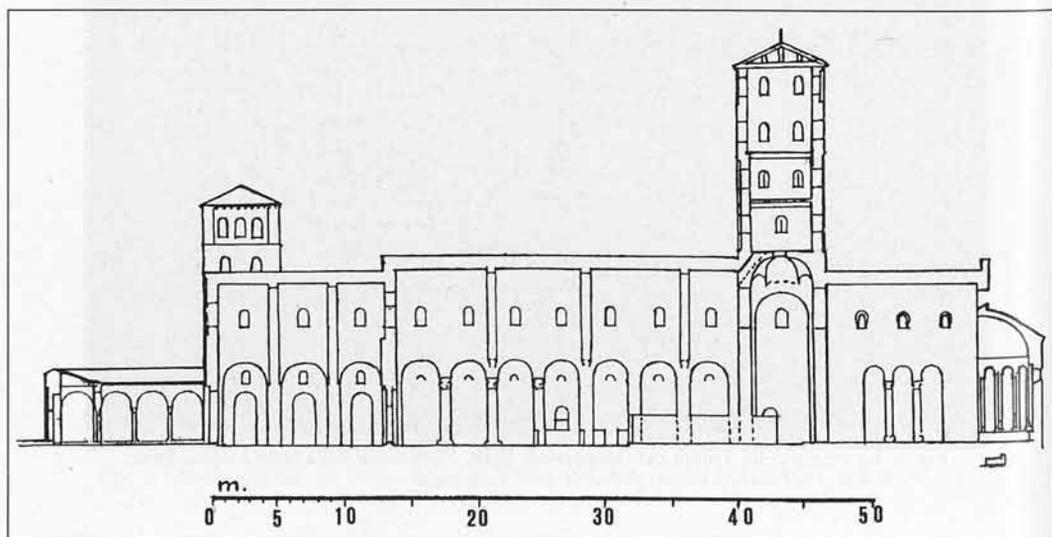


Fig. 8. Cluny II. Pianta della chiesa consacrata nel 981 (da Conant).

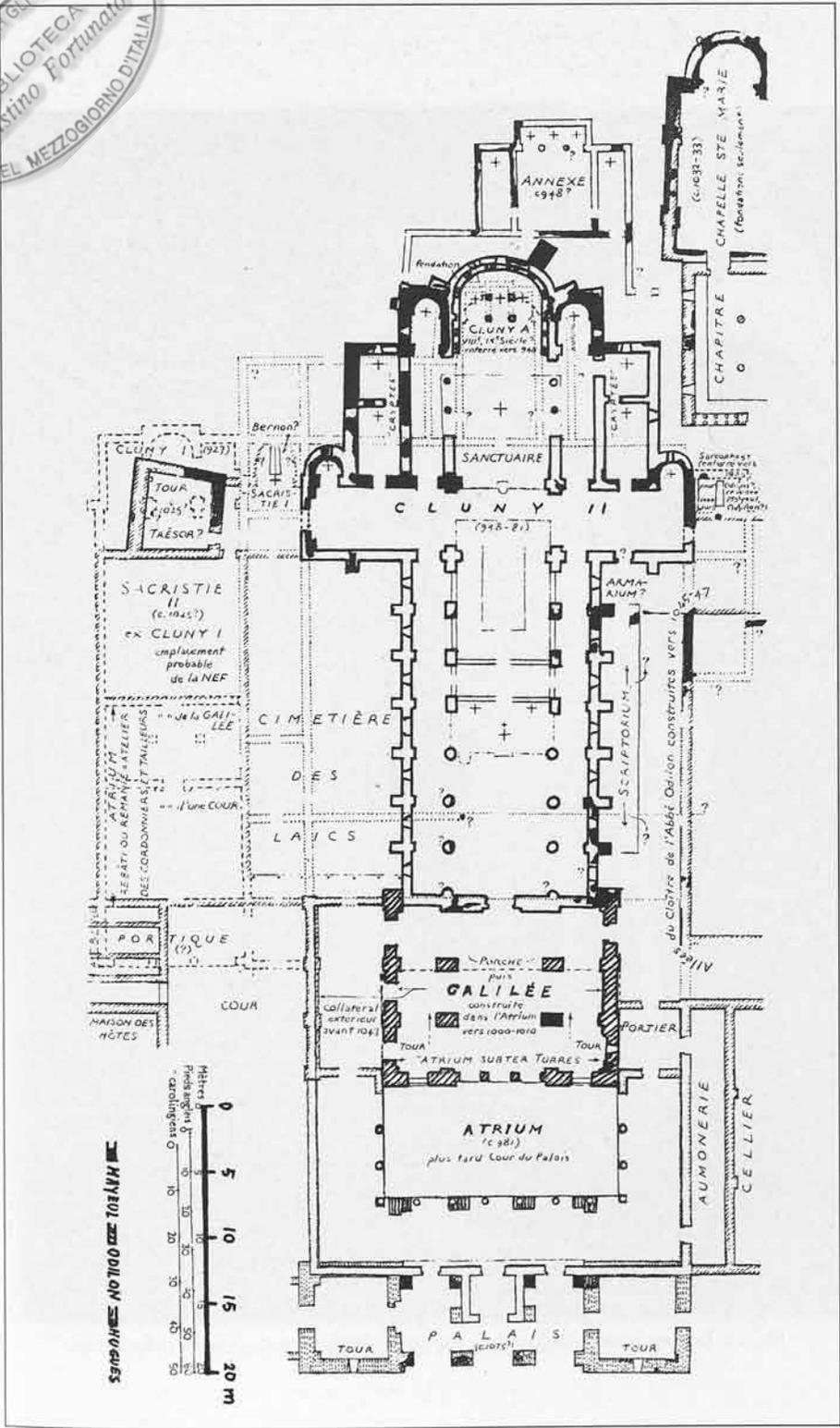


Fig. 9. Cluny II. Sez. longitudinale della chiesa (da Conant).



Fig. 10. Bernay. Interno della chiesa abbaziale. Particolare degli archi della navata.



Fig. 11. Jumièges. Resti della chiesa abbaziale. Particolare dell'interno.



Fig. 12. Roma. La basilica di S. Paolo f. l. M. dopo l'incendio del 1823 (da un disegno di B. Pinelli).



Fig. 13. S. Eufemia Vetere. Ruederi della chiesa abbaziale. Parete di controfacciata ovest con esordio di arco dell'ala sud.



Fig. 14. Mileto. Frammento marmoreo di cornice classica proveniente dai ruderi della SS. Trinità.

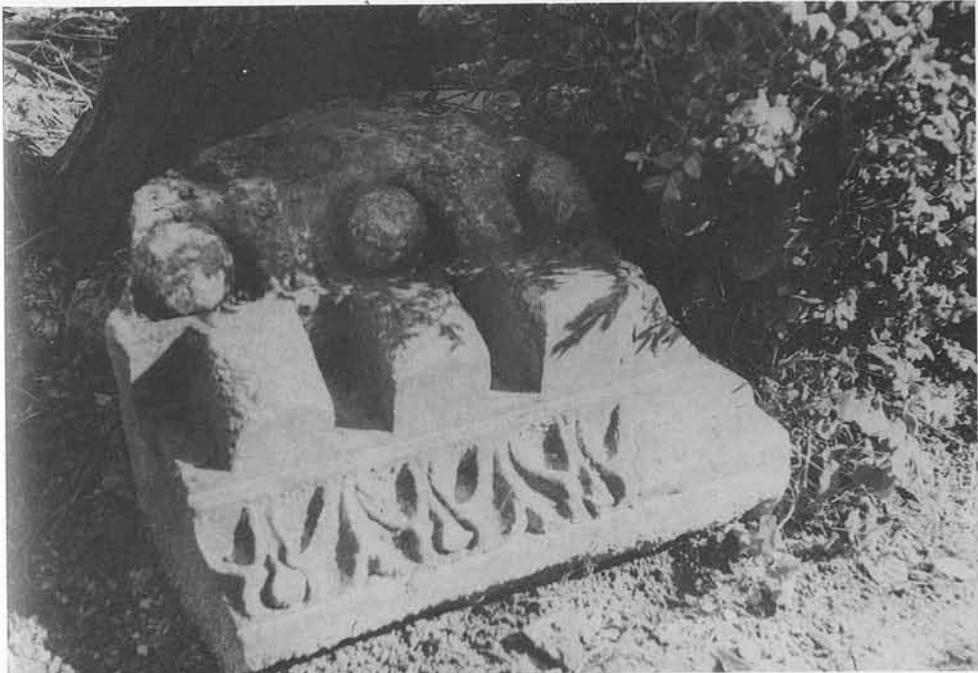


Fig. 15. Mileto. Frammento marmoreo di cornice classica proveniente dai ruderi della SS. Trinità.



Fig. 16. Mileto. Frammento marmoreo di cornice classica proveniente dai ruderi della SS. Trinità.



Fig. 17. Mileto. Frammento marmoreo di cornice classica proveniente dai ruderi della SS. Trinità.



Fig. 18. S. Costantino Calabro. Casa Lombardi Comite, lastra di cornice erratica. (Dai ruderi della SS. Trinità di Mileto?).

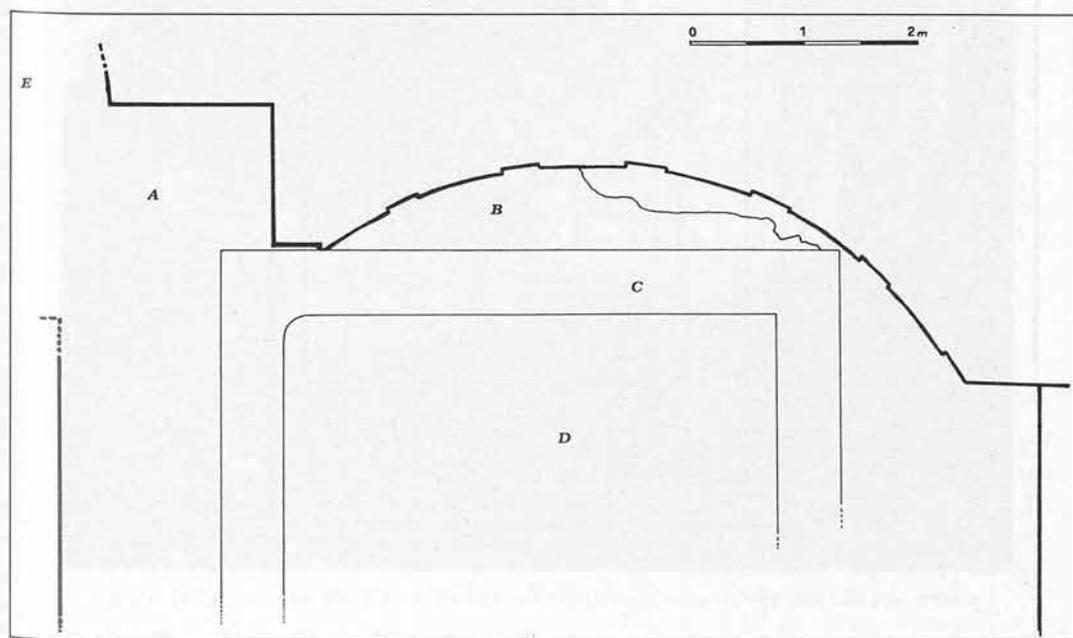


Fig. 19. Mileto vecchia. SS. Trinità, resti dell'abside meridionale. A) Tratto di muro del coro centrale. B) Parte residua dell'abside. C, D) Costruzione posteriore al 1659, adibita a cappella. E) Esordio dell'abside centrale.

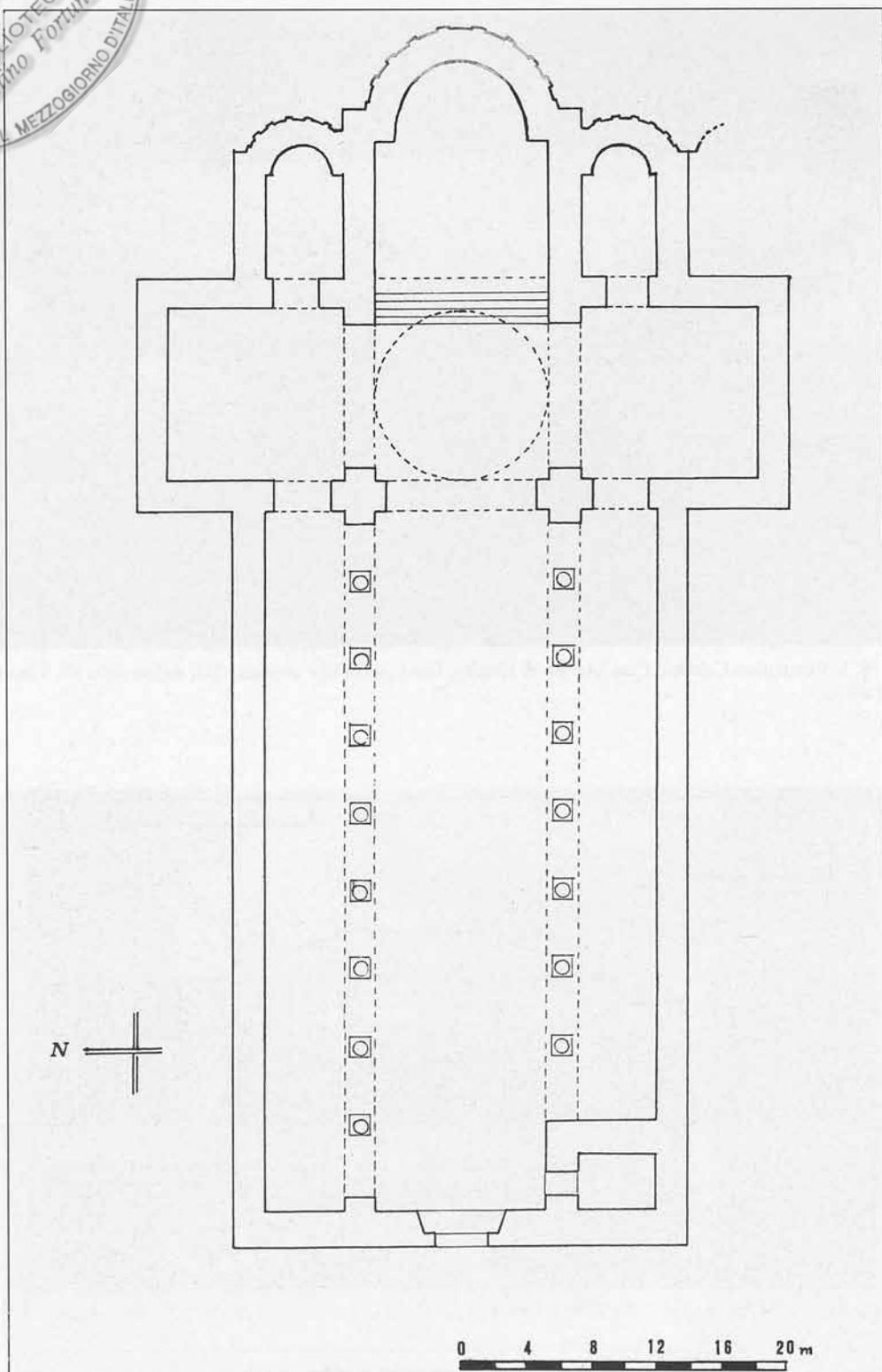


Fig. 20. Mileto, SS. Trinità. Saggio di restituzione grafica dell'impianto planimetrico.



Fig. 21. Mileto vecchia, SS. Trinità. Ruderì dell'abside normanna e della cappella seicentesca.

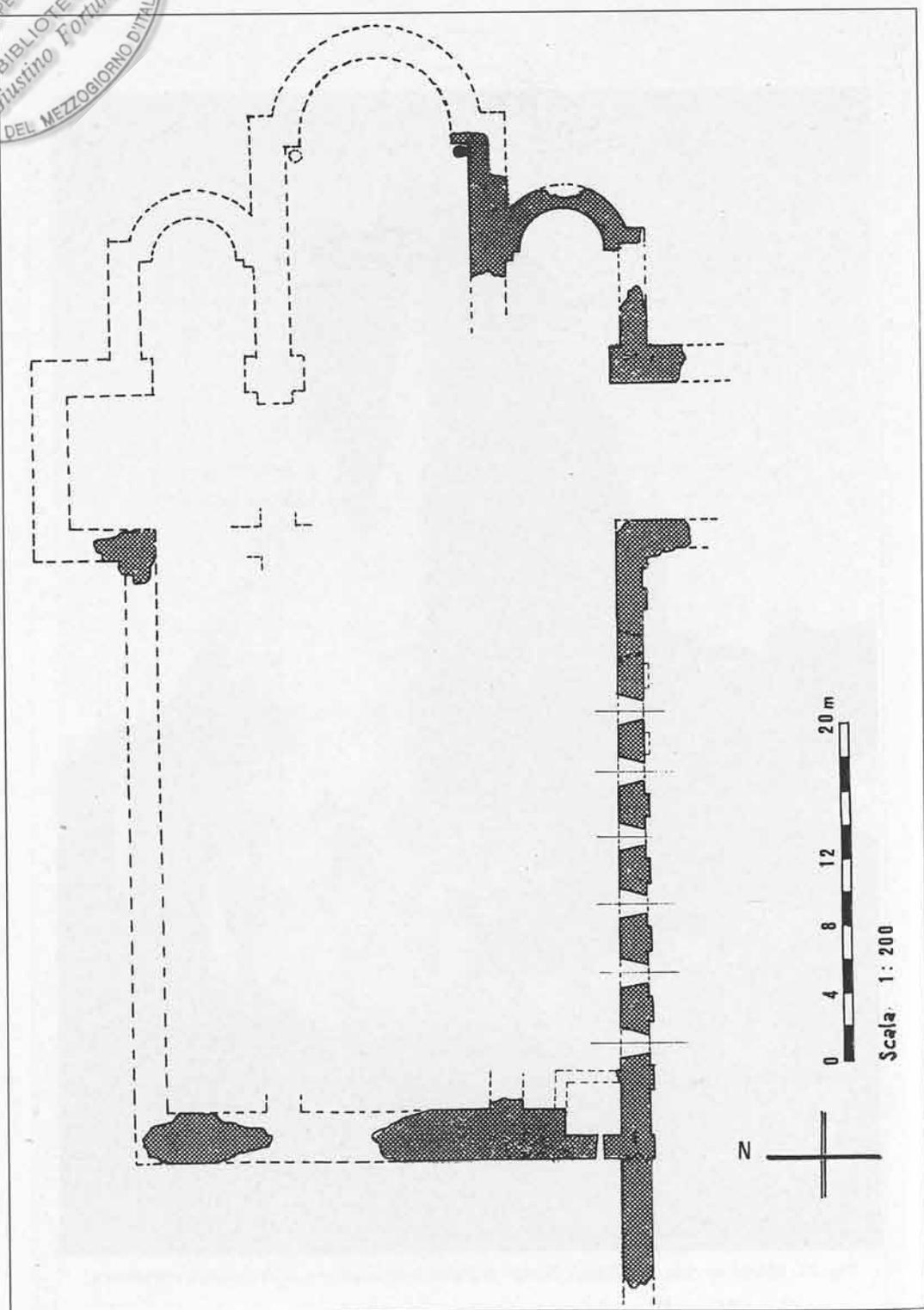


Fig. 22. S. Eufemia Vetere, chiesa abbaziale. Saggio di restituzione grafica dell'impianto planimetrico. (Il disegno tiene conto della pianta disegnata da Di Gangi).

LA STORIOGRAFIA DEGLI ULTIMI DIECI ANNI SULLA CALABRIA MEDIEVALE: BILANCIO DEGLI STUDI E PROSPETTIVE DI RICERCA

È sempre maggiore l'attenzione della storiografia nei confronti degli studi di storia locale, ovvero quel particolare settore d'indagine che ha per oggetto realtà territoriali e comunitarie limitate.

L'interesse per la storia economica e sociale, per la spiritualità, la religiosità, la mentalità, il costume sia dei ceti superiori che dei più vasti strati della popolazione ha portato alla ribalta questo tipo di storia, che sta meritando sempre più l'attenzione degli accademici. Come è stato ampiamente dimostrato fare storia locale presenta dei vantaggi, ma anche delle difficoltà peculiari: è di certo più facile avvicinare la quotidianità e focalizzare nella loro interezza vicende e aspetti relativi alle aree indagate, perché circoscritte; le difficoltà, però, sono dovute sia alla limitatezza, alla dispersione e all'atipicità della documentazione di interesse locale, che andrebbe ricercata anche presso sedi lontane dal luogo indagato, sia all'esigenza di conciliare le visioni circoscritte con quelle generali, di interesse più ampio (1).

Questo discorso porta direttamente a quello sugli autori. Le pubblicazioni di soggetto locale richiederebbero dagli autori spiccate doti di perizia, ma anche particolare esperienza e cautela metodologica. Al contrario troppo spesso studiosi 'improvvisati' hanno prodotto lavori di tipo semplicemente descrittivo, approssimati, che non hanno apportato nulla alla conoscenza storica e che, magari, hanno distolto risorse e interesse dalle indagini serie e affidabili. Fortunatamente da un lato non tutti gli esiti dei 'privati cultori' sono negativi, poiché alcuni hanno prodotto ricerche ben condotte anche sul piano metodologico e della documentazione esaminata; dall'altro la cultura storica ufficiale si è aperta alla storia locale, i

(1) Cfr. R. DONDARINI, *Per entrare nella storia*, Bologna 1999, pp. 185-186.

cattedratici si interessano e divulgano indagini circoscritte, spesso frequentano le Deputazioni, partecipano a convegni scientifici su tematiche locali, scrivono su riviste locali. L'esigenza di inquadrare metodologicamente questo tipo di studi ha indotto sin dagli anni '80 studiosi di grosso calibro ad interrogarsi sulla storia locale ed un Congresso si è tenuto a Pisa su temi, fonti e metodi di questo ambito della ricerca (2).

In tale prospettiva si è data una spinta agli studi e si sono fatti bilanci storiografici, come è avvenuto nel giugno '82 in Calabria, durante il IV Convegno Nazionale dell'Associazione dei medioevalisti italiani incentrato sulla storiografia del secondo dopoguerra riguardante il Mezzogiorno medievale. In quell'occasione era emerso un panorama storiografico fortemente articolato, nel quale a regioni «forti» si contrapponevano regioni «deboli», aree marginali anche dal punto di vista della ricerca, panorama in cui la Calabria si configurava come regione «emergente» (3).

Si è, a quanto pare, proseguiti nella stessa direzione, poiché la produzione storiografica degli ultimi dieci anni sulla regione nel medioevo è fortunatamente abbondante, ma vale quanto detto in generale sui 'cultori' ed i loro lavori, i cui limiti, ad eccezione di alcuni casi, possono essere rappresentati dal cattivo o parziale uso delle fonti, o dal carattere 'localistico' sia dal punto di vista metodologico, che della diffusione dei saggi ed apertura critica nei confronti di altri studiosi. D'altro canto riviste specialistiche locali, quali la *Rivista storica calabrese*, legata alla Deputazione, l'*Archivio storico per la Calabria e la Lucania*, *Cassiodorus*, *Historica*, *Rogierius*, *Vivarium Scyllacense*, la *Miscellanea di studi storici* del Dipartimento di Storia dell'Università della Calabria hanno contribuito a raccogliere gli interventi ed a curarne la diffusione; oltre queste, altre riviste hanno dato spazio a contributi sulla Calabria medievale o segnalato saggi. Non tutti i lavori, specialmente quelli editi localmente, sono però scientificamente degni di nota; in questa sede, pertanto, si darà maggiore spazio a quegli apporti storiografici ritenuti più originali, interessanti e condotti con rigore metodologico.

I campi d'indagine aperti agli studiosi erano ovviamente tanti, di tipo politico, istituzionale, religioso, economico, sociale, culturale

(2) Cfr. *La storia locale. Temi, fonti e metodi della ricerca storica locale*, a cura di C. Violante, Bologna 1982.

(3) *Il Mezzogiorno medievale nella storiografia del secondo dopoguerra: risultati e prospettive*, atti del IV Convegno nazionale dell'associazione dei medioevalisti, a cura di P. De Leo, Soveria Mannelli 1985.

in senso lato e nella realtà sono stati esplorati un po' tutti, in maggiore o minore misura e con risultati differenti. Prima di passare ad un'analisi tematica dei contributi, un riferimento obbligato deve essere fatto alla edizione di fonti, che sta vivendo in Calabria una stagione positiva. In una regione considerata in passato e a torto «povera di testimonianze scritte» è iniziata da alcuni anni la pubblicazione del *Codice Diplomatico della Calabria*, a cura di Pietro De Leo, che si propone l'edizione di atti pubblici e privati, fonti seriali, quantitative, narrative, di ambito sia civile che ecclesiastico, volte a far luce su una storia per tanti versi ancora incompleta (4). Altre edizioni si segnalano principalmente per il settore ecclesiastico, testi inerenti la liturgia, come il *Liber usuum* della Chiesa cosentina, o il culto (a cura di Adorisio) (5), la storia di ordini religiosi (*Le Fonti certosine* editate dalla Falchini, che riguardano anche la Certosa di Serra San Bruno e la vita di Brunone di Colonia) (6); per l'ambito civile, le *Pergamene angioine* editate dal Naymo o l'edizione e commento di un contratto matrimoniale del 1343 (7).

Accanto a ciò, si manifesta un rinnovato interesse intorno ad alcune grandi figure di calabresi, di cui si pubblicano o ripubblicano le opere, come per Gioacchino da Fiore (*Adversus Judaeos*, *Dialogi de prescientia Dei et predestinatione electorum*, *Trattati sui quattro Vangeli*, *Introduzione all'Apocalisse*) (8) o Barlaam di Semi-

(4) *Codice Diplomatico della Calabria*, a cura di P. De Leo: voll. I, 1 e I, 2 *La Platea di Santo Stefano del Bosco*, Soveria Mannelli 1998; voll. II, 1 e II, 2 *I documenti fiorenti*, Soveria Mannelli 2001, 2004.

(5) A.M. ADORISIO (ed. comm.), *Il «Liber usuum ecclesiae Cusentinae» di Luca di Casamari, ai monasteri di San Giovanni in Fiore e di Santa Maria di Altilla nella Sila di Calabria*, Casamari 2000; Id. (ed. comm.), *Reliquie, reliquiari e culti di abbazie cistercensi calabresi in un inventario di Santa Maria della Matina del 1492*, in «Rivista Cistercense», 14 (1997), pp. 9-40.

(6) C. FALCHINI, *Una parola dal silenzio. Fonti certosine I. Le lettere*, Magnano (Biella) 1997; EAD., *I Padri Certosini, fratelli nel deserto. Fonti certosine II. Testi normativi, testimonianze documentarie e letterarie*, Magnano (Biella) 2000.

(7) V. NAYMO (ed.), *Le pergamene angioine dell'archivio Carafa di Roccella (1313-1407)*, Catanzaro, Università degli Studi «Magna Graecia», 1998; *Un matrimonio del 1343 a Squillace*, ediz. e commento di una pergamena conservata nell'Archivio vescovile della città, in «Vivarium Scyllacense», XIII/1-2 (2002), pp. 73-82.

(8) M. LIRITANO (trad. e comm.), *Agli Ebrei. Adversus Judaeos*, Soveria Mannelli 1998; G.L. POTESTÀ, *Ioachim abbas Florentis Dialogi de prescientia Dei et predestinatione electorum*, Roma, Istituto storico italiano per il Medio Evo, 1995; L. PELLEGRINI (trad.), G.L. POTESTÀ (comm), *Gioacchino da Fiore Trattati sui quattro Vangeli*, Roma 1999 e K.V. SELGE (ed.), G.L. POTESTÀ (trad.), *Gioacchino da Fiore Introduzione all'Apocalisse*, Roma 1995 (editi dal

nara (*Opere contro i latini*) (9) o le vite, come per i santi italogreci (*Vita di san Filareto di Seminara*) (10).

Ma le fonti consultabili non sono solo quelle scritte, perché ci sono anche quelle materiali in genere, i resti di esseri vissuti, il cui studio rappresenta uno stimolo ed una possibilità di operare un salto di qualità nella maniera di fare ricerca storica locale. Agli studi basati su tali fonti si farà riferimento nella sezione riguardante la 'cultura materiale', ma qui piace ricordare, per originalità, un contributo di De Leo-Fornaciari, uno storico ed un paleopatologo che, attraverso lo studio dei resti, hanno fornito nuovi elementi per la storia di Enrico VII e Gioacchino da Fiore (11).

Prendendo quindi in considerazione opere di tipo generale, si segnala con piacere l'uscita dei volumi sul medioevo nell'ambito della *Storia della Calabria*, diretta prima da Cingari e poi da Placanna (il primo volume presenta i «quadri» politici, economici, religiosi etc. il secondo è incentrato su cultura, arti, tecniche). E sempre aspetti generali, relativi però ad alcune fasi della storia medievale della regione, sono stati affrontati in un convegno di studi sulle invasioni barbariche, nel riesame delle fonti «tra Bizantini, Saraceni e Normanni» tentato dalla Noyé, nella raccolta di studi del Pertusi, nelle segnalazioni storiografiche di Tramontana; da Dalena ed Hervé-Commereuc, che si sono soffermati sull'età normanna; dall'Orlando, sulla regione intorno all'anno Mille, nell'intervento di De Leo su «La Calabria in età sveva» o nell'«affresco» scientifico e al tempo stesso divulgativo dello stesso «tra natura, arte e storia» o nel volume sui «Segni del sacro» o quello sulle «vie dell'acqua». Quadri più propriamente culturali ed artistici, se pur miranti ad esporre caratteri generali di particolari periodi, sono i volumi curati da Pace sulla Calabria bizantina ed i saggi della Di Dario Guida

Centro Internazionale di Studi Gioachimiti di San Giovanni in Fiore); *Scriptorium Ioachim Abatis Florentis. Opere di Gioacchino da Fiore nel codice 322 della Biblioteca Antoniana di Padova*, a cura del Centro Internazionale di Studi Gioachimiti, Bari 1998.

(9) A. FYRIGOS (ed. trad. comm.), Barlaam Calabro, *Opere contro i Latini*, Città del Vaticano, Biblioteca Apostolica Vaticana, 1998, voll. 2 (Studi e testi 347-348).

(10) *Vita di San Filareto di Seminara*, a cura di U. Martino, Reggio Calabria 1993.

(11) *L'impronta indelebile. Enrico VII di Svevia e Gioacchino da Fiore alla luce delle indagini paleopatologiche*, a cura di P. De Leo e G. Fornaciari, Soveria Mannelli 2001.

sulla Calabria federiciana e sulla cultura artistica nella regione dall'alto medioevo all'età aragonese (12).

Riguardo alle particolari tematiche di studio, bisogna in primo luogo considerare la necessità di conoscere l'impatto che dominazioni ed eventi politici di differente portata hanno avuto sulla realtà calabrese o in circoscritte zone della regione, la fisionomia ed il funzionamento delle istituzioni pubbliche civili a livello locale, gli interventi legislativi (privilegi, consuetudini, statuti). Guerre e strategie ad esse legate si segnalano negli interventi di Alvermann sulla battaglia di Ottone II contro i Saraceni del 982, di De Leo sui patti tra la Corona d'Aragona ed il Centelles e sulle strategie difensive in età angioina, di Miceli di Serradileo sull'assedio di Rende nel 1422 (13).

(12) *Storia della Calabria medievale. Cultura, arti, tecniche*, a cura di A. Placanica, Roma 1999, *Storia della Calabria medievale. I quadri*, a cura di A. Placanica, Roma 2000; *Le invasioni barbariche nel meridione dell'impero: Visigoti, Vandali, Ostrogoti*. Atti del Convegno svoltosi alla Casa delle culture di Cosenza dal 24 al 26 luglio 1998, Soveria Mannelli 2001; G. NOYÉ, *La Calabre entre Byzantins, Sarrasins et Normands*, in *Cavalieri alla conquista del Sud. Studi sull'Italia normanna in memoria di Léon-Robert Ménager*, a cura di E. Cuozzo e J.M. Martín, Roma-Bari 1998, pp. 90-116; A. PERTUSI, *Scritti sulla Calabria medievale*, Soveria Mannelli 1994; S. TRAMONTANA, *A proposito di recenti studi sulla Calabria bizantina*, in «Rivista storica calabrese», XXII (2001), pp. 259-273; P. DALENA, *La Calabria in età normanna: aspetti e problemi*, in *Istituzioni religiose e quadri ambientali nel Mezzogiorno medievale*, Cosenza 1997; C. HERVÉ-COMMERÉUC, *La Calabre dans l'état normand d'Italie du Sud (XI-XIII siècles)*, in «Annales de Normandie», 45 (1995), pp. 3-25; A. ORLANDO, *La Calabria intorno al Mille. Storia di una diversità*, Soveria Mannelli 1995; P. DE LEO, *La Calabria in età sveva*, in *Mezzogiorno-Federico II - Mezzogiorno*, a cura di C.D. Fonseca. Atti del convegno internazionale di studio promosso dall'Istituto Internazionale di Studi Federiciani CNR, ottobre 1994, Roma 1999, pp. 381-398; ID., *In Calabria. Tra natura, arte, storia*, Soveria Mannelli 2003; *I Segni del Sacro in Calabria*, a cura di P. De Leo, Soveria Mannelli 2001; *Le vie dell'acqua in Calabria e in Basilicata*, Soveria Mannelli 1995; *Calabria bizantina*, a cura di V. Pace, Roma 2003; M.P. DI DARIO GUIDA, *Calabria federiciana*, in *Federico II. Immagine e potere*, Catalogo della mostra (Bari 1995), Venezia 1995; EAD., *La cultura artistica in Calabria dall'alto medioevo all'età aragonese*, Roma 1999.

(13) D. ALVERMANN, *La battaglia di Ottone II contro i Saraceni nel 982*, in «Archivio storico per la Calabria e la Lucania», LXII (1995), pp. 115-130 (sui musulmani nel Sud della regione anche un piccolo contributo di G. SICARI RUFFO, *La prima volta dei Musulmani nel Sud della Calabria*, in «Historica», LV (2002), pp. 31-33); P. DE LEO, *I patti tra la corona d'Aragona e il Centelles*, in «Archivio storico per la Calabria e la Lucania», LX (1993), pp. 93-110; P. DE LEO, *Strategie difensive, riorganizzazione e restauro di torri e castelli in Calabria ai tempi di Roberto d'Angiò*, in «Miscellanea di studi storici» - Dipartimento di Storia Università della Calabria, X (1995-97), pp. 127-155; A. MICELI DI SERRADILEO, *Francesco Sforza nell'assedio di Rende nel 1422*, in «Archivio storico per la Calabria e la Lucania», LXVI (1999), pp. 87-92.

Il rapporto potere-monachesimo in età bizantina emerge da un saggio della Cilento; il dominio normanno traspare dai saggi inseriti in una miscellanea su Ruggero I e la zona di Mileto, da un contributo su Adelasia del Vasto della Falkenhausen; alcune riflessioni sugli statuti di Calabria si devono ad un lavoro di De Leo (14).

Per quanto riguarda le realtà locali, la storia delle città e delle micro-comunità, in passato campo quasi esclusivo degli 'eruditi', già da alcuni anni è diventata a pieno titolo campo di ricerca degli storici professionisti, che ne hanno rivalutato l'importanza per cogliere il rapporto centro-periferia, per riscontrare in ambiti determinati problemi di carattere generale. Si segnala innanzitutto il proseguimento della collana *Le città della Calabria*, con interventi di qualificati specialisti (l'ultimo volume edito è quello su Castrovillari) (15) e poi numerosi contributi su località più o meno grandi, fotografate nel lungo periodo o in particolari momenti della loro storia, tra cui risaltano per rigore metodologico quelli di Burgarella-Guillou su Castrovillari, di Mosino su Galliciano, di Rhodio e Vaccaro su Squillace, della Falkenhausen su Mileto e Nicotera, gli atti sulla storia di Sant'Eufemia d'Aspromonte curati dal Leanza e poi le voci «Rossano, Squillace, Santa Severina, San Marco Argentano, Stilo, Tropea» curate da De Leo e «Reggio Calabria», curata da Kamp per i volumi più recenti del *Lexicon des Mittelalters* (16).

(14) A. CILENTO, *Potere e monachesimo. Ceti dirigenti e mondo monastico nella Calabria Bizantina (secoli IX-XI)*, Firenze 2000; *Ruggero I e la «provincia Melitana»*, a cura di G. Occhiato, Soveria Mannelli 2001; V. VON FALKENHAUSEN, *Zur Regentschaft der Gräfin Adelasia del Vasto in Kalabrien und Sizilien (1101-1112)*, in *Aetos. Studies in honour of Cyril Mango*, a cura di I. Sevcenko, I. Hutter, Stuttgart-Leipzig 1998, pp. 87-115; P. DE LEO, *Per gli statuti di Calabria e Basilicata: appunti, riflessioni e suggerimenti per una prossima edizione*, in *Repertori territoriali di fonti statutarie* (San Miniato, 10-11 settembre 1994), in corso di stampa.

(15) *Le città della Calabria*, collana diretta da F. Mazza, Soveria Mannelli: *Reggio Calabria*, 1993; *Catanzaro*, 1994; *Vibo Valentia*, 1995; *Rossano*, 1996; *Cirò*, 1997; *San Giovanni in Fiore*, 1997; *Paola*, 1999; *Tropea*, 2000; *Lamezia*, 2001; *Scilla*, 2002; *Castrovillari*, 2003.

(16) F. BURGARELLA, A. GUILLOU, *Castrovillari nei documenti greci del Medioevo*, a cura di L. Di Vasto, Castrovillari 2000; S. LEANZA (a cura di), *Sant'Eufemia d'Aspromonte*, Soveria Mannelli 1998; F. MOSINO, *Storia del villaggio greco di Galliciano in Calabria e notizie del Medioevo Calabrese*, Bova 2000; G. RHODIO, *Squillace e il comprensorio dagli Svevi al tracollo della feudalità: spigolature storiche*, in «Vivarium Scyllacense», IV (1993), pp. 9-37; A. VACCARO, *Per la storia della città di Squillace tra medioevo ed età moderna*, in «Miscellanea di studi storici», X (1995-97), pp. 185-209; ID. (a cura di), *Squillace dall'età antica all'età moderna, ossia «Squillacii redivivi libri IV» di Giuseppe Lottelli*, Rende

Sulla storia di aree omogenee si segnalano, invece, gli interventi di Dalena sull'alto tirreno cosentino e di Calogero sulla presila catanzarese (17).

Sono stati fatti solo alcuni esempi, ma restano comunque aperti altri campi d'indagine nell'ambito della storia politica e civile: la documentazione consultabile non è esaurita, ci sono fonti seriali e quantitative che andrebbero edite e studiate meglio, si dovrebbero vincere le riluttanze dei proprietari di archivi privati per potere scavare all'interno delle comunità, tra le associazioni di uomini, sui funzionari, sugli eventuali 'schieramenti' politici.

Gli studi di storia economica e sociale sul Medioevo iniziano a

1999; V. VON FALKENHAUSEN, *Mileto tra Greci e Normanni*, in AA.VV., *Chiesa e Società nel Mezzogiorno. Studi in onore di Maria Mariotti*, Soveria Mannelli 1998, pp. 109-133; EAD., *Nicotera nel XII secolo*, in «Bollettino della Badia Greca di Grottaferrata», 53 (1999), pp. 173-185; *Squillace*, a cura di P. De Leo, in *Lexicon des Mittelalters*, vol. VII (1995), coll. 2150-2151, *Santa Severina*, a cura di P. De Leo, *ibidem*, col. 1203, *San Marco Argentano*, a cura di P. De Leo, *ibidem*, col. 1176, *Rossano*, a cura di P. De Leo, *ibidem*, col. 1041, *Reggio Calabria*, a cura di N. Kamp, *ibidem*, coll. 570-571, *Stilo*, a cura di P. De Leo, vol. VIII (1997), coll. 184-185, *Tropea*, a cura di P. De Leo, *ibidem*, coll. 1043-1044. Si segnalano altri interventi in questo ambito, in stretto ordine alfabetico: V. ARETINI, *Sambatello: una comunità rurale nella storia reggina*, in «Historica», LII (1999), pp. 3-14; 55-62; S. CORELLI, *Per la storia delle città nell'Italia meridionale: Cosenza alla fine del Medioevo*, in «Rivista storica calabrese», XXII (2001), pp. 63-83; R. FUDA, *Sui feudatari di Ragusia, poi Gioiosa, in Calabria*, in «Rivista storica calabrese», XVIII (1997), pp. 101-124; R. LIBERTI, *Santa Cristina d'Aspromonte*, Oppedo Mamertina 1998; R. MAIOLO, *Il feudo di Castro Maynardi in Calabria Ultra. Feudatari e frammenti di vicende della Baronia*, Filadelfia 1997; D. MONTUORO, F. GARGANO, *Un privilegio di Alfonso V d'Aragona all'Università di Tiriolo (12 febbraio 1445)*, in «Rogerius» 3,2 (2000), pp. 17-27; V. NAYMO, *Il castello di Gioiosa in Calabria Ulteriore*, Gioiosa Ionica 1996; D.G. ROMEO, *I Suffeudi della terra di Siderno in età feudale*, in «Historica», LI (1998), pp. 91-93; ID., *Siderno: dalle origini all'elevazione a comune autonomo*, in «Historica», LIII (2000), pp. 123-129; C. TURANO, *Reggio durante la guerra gotico-bizantina*, in «Historica», XLVII (1994), pp. 168-176; ID., *Reggio dalla restaurazione giustiniana alla fine del VII secolo*, in «Historica», XLVIII (1995), pp. 55-66; ID., *Reggio bizantina nell'VIII secolo*, in «Historica», XLIX (1996), pp. 3-10; ID., *Reggio bizantina dal IX secolo all'arrivo dei Normanni*, in «Historica», XLIX (1996), pp. 55-63; L (1997), pp. 55-71; LI (1998), pp. 8-2; ID., *Storia e Geografia di Reggio e provincia attraverso i toponimi dei comuni*, in «Historica», LIII (2000), pp. 55-63.

(17) P. DALENA, *L'area dell'alto Tirreno cosentino nel basso medioevo: un modello di ambito territoriale definito*, in ID., *Ambiti territoriali, sistemi viari e strutture di potere nel Mezzogiorno medievale*, Bari 2000, pp. 161-170; A. CALOGERO, *La pre-Sila catanzarese in epoca angioina: Taverna, Simeri, Barbaro, Belcastro e Sellia*, in «Rivista storica calabrese», XXI (2000), pp. 187-222.

dare i loro frutti anche nel Mezzogiorno ed in Calabria. Qualche lavoro privilegia le fonti più utili in questi settori, i documenti privati (come quello di Vaccaro su alcuni documenti conservati nell'Archivio di Stato di Cosenza) (18), gli inventari di beni, dai quali, attraverso uno studio mirato, traspaiono elementi caratterizzanti l'assetto e l'organizzazione amministrativa del territorio, la feudalità, il regime fondiario e le attività agricole, ma anche la società che li caratterizza (popolazione, mestieri, onomastica etc.). Economia e società in determinati comprensori emergono da alcuni studi di Caridi sul territorio delle Serre e su Oppido Mamertina-Palmi, di chi scrive sul territorio della Certosa di Serra S. Bruno, di Falcone su Bisignano, di Noyé sul Bruzio, di Plastino sul territorio della SS. Trinità di Mileto (19). Le analisi settoriali per quanto attiene alla storia dell'agricoltura nella regione sono praticamente inesistenti, se si eccettua il contributo di Dalena sull'*olivicoltura nel Bruzio* (20), nello stesso modo si è dato pochissimo spazio allo studio delle attività artigianali e mercantili.

Particolarismi ed erosione delle giurisdizioni del potere centrale da parte della classe feudale, forte potere delle istituzioni ecclesiastiche (i lavori sui comprensori riguardano per lo più territori feudali di tali enti), scarso sfruttamento del territorio, prevalenza di agricoltura e pastorizia tra le attività economiche emergono da questa storiografia. Ma, ripeto, questo settore di studi è ancora agli inizi per la Calabria: forse dagli esiti dell'areofotografia, oltre che

(18) A. VACCARO, *Di alcuni documenti inediti di età medievale nell'Archivio di Stato di Cosenza (secc. XIV-XV)*, in «Miscellanea di studi storici», Dipartimento di Storia Università della Calabria (1992-94), pp. 109-147.

(19) G. CARIDI, *Il comprensorio bruniano nella Platea di Carlo V*, in «Archivio storico per la Calabria e la Lucania», LX (1993), pp. 111-122; ID., *Aspetti politici, economici e sociali del territorio dell'attuale Diocesi di Oppido Mamertina-Palmi in età moderna*, in «Archivio storico per la Calabria e la Lucania», LXVI (1999), pp. 87-92; M. SALERNO, *Terre ed uomini della certosa di S. Stefano del Bosco attraverso la Platea cinquecentesca*, in «Archivio storico per la Calabria e la Lucania», LXIV (1997), pp. 111-159; L. FALCONE, *Mercanti, società e politica economica nel territorio di Bisignano nei secoli X-XVI*, in «Rivista storica calabrese», XV (1994), pp. 145-156; *Bisignano e la Val di Crati tra passato e futuro*, a cura di R. Fasanella D'Amore, L. Falcone, M. Pugliese, Soveria Mannelli 1993; G. NOYÉ, *Economia e società nella provincia Bruttiorum-Lucaniae dal IV secolo alla guerra greco-gotica*, in *Le invasioni barbariche cit.*, pp. 321-350; C. PLASTINO, *La giurisdizione dell'abbazia della SS. Trinità di Mileto nei secoli XVI e XVII*, in «Rivista storica calabrese», XV (1994), pp. 99-119.

(20) P. DALENA, *L'olivicoltura nel Bruzio tra Tardoantico e Alto Medioevo*, in «Rivista storica calabrese», XXI (2000), pp. 179-186.

approfondendo il discorso su fonti scritte e materiali, potrebbero venir fuori ulteriori elementi per un'analisi storica del territorio, sia dal punto di vista dello sfruttamento agricolo, sia relativamente ad artigianato e commercio.

Sulla popolazione della regione nel medioevo, sulle minoranze etniche sono interessanti contributi come quelli di Burgarella su *Brettia e Brettii* e della Cilento, che si basano su fonti bizantine, di Colafemmina e della Proverbio Delio sugli ebrei, di Mosino sui calabro-greci, il repertorio bibliografico di Vaccaro sugli Arbëreshë (21). Poche le indagini sulla società dal versante della vita quotidiana, del vivere comune, del mondo del lavoro, degli usi e costumi: in questo ambito si possono segnalare gli atti dell'VIII Congresso storico calabrese (22), mentre sulle famiglie che hanno legato le proprie sorti alla Calabria medievale si possono ricordare i lavori di Caridi e della Pollastri sui Ruffo, di Campolongo e Celico, che hanno pubblicato registi di atti che riguardano i Sanseverino (23).

Restano certamente aperti altri campi d'indagine anche nell'ambito della storia sociale, con la possibilità di approfondire la storia delle famiglie, con ricerche prosopografiche, le composizioni etni-

(21) F. BURGARELLA, *Brettia e Brettii nelle fonti bizantine*, in *I Brettii. Cultura, lingua e documentazione storico-archeologica*, a cura di G. De Sensi Sestito, Atti del I corso seminariale Itraceb, Soveria Mannelli 1995, pp. 295-297; A. CILENTO, *Presenze etniche nella Calabria Medievale: Testimonianze di fonti agiografiche italo-greche*, (secc. IX-XI), in «Rivista storica calabrese», XVI (1995), pp. 91-117; C. COLAFEMMINA, *Per la storia degli ebrei in Calabria*, Soveria Mannelli 1996; V. PROVERBIO DELIO, *Gli Ebrei nella Calabria citra del XV secolo*, in «Archivio storico per la Calabria e la Lucania», LXVIII (2001), pp. 61-75; F. MOSINO, *Note sui Calabro-greci sotto l'antico regime* (secc. XVI-XVIII), in «Rivista storica calabrese», XVIII (1997), pp. 447-458; A. VACCARO, *Italo Albanensia, repertorio bibliografico sulla storia economica, sociale e religiosa degli Arbëreshë dal sec. XVI ai giorni nostri*, Cosenza 1994.

(22) AA.VV., *Mestieri, lavoro e professioni nella Calabria medievale*, Atti dell'VIII Congresso Storico calabrese, Soveria Mannelli 1993.

(23) G. CARIDI, *La spada, la seta, la croce. I Ruffo di Calabria dal XIII al XIX sec.*, Torino 1995; S. POLLASTRI, *Les Ruffo di Calabria sous les Angevins: le contrôle lignager (1268-1435)*, in «Mélanges de l'Ecole française de Rome-Moyen Age», 113 (2001), pp. 543-577; A. CAMPOLONGO, G. CELICO, *I Sanseverino conti di Lauria, signori di Laino e duchi di Scalea. Regesto dal sec. XII al sec. XVI*, Soveria Mannelli 2001 (si ricorda anche un breve contributo di A. CAMPOLONGO, *Della nobiltà e chiarezza di alcune famiglie di San Marco Argentano*, in «Historica», XLVI (1993), pp. 171-176). Alcuni riferimenti alla storia di nobili casate calabresi, a partire dal XV secolo, in un manoscritto studiato da M. FALANGA, *Il manoscritto Da Como fonte sconosciuta per la storia della Calabria dal 1437 al 1710*, in «Rivista storica calabrese», XIV (1993), pp. 223-315.

che e le stratificazioni sociali di comunità piccole e grandi, le migrazioni e gli spostamenti e, non ultima, la storia di donne e bambini, i soggetti 'deboli' della società che altrove stanno guadagnando un posto privilegiato nella ricerca storica sul Medioevo.

Il settore che si è guadagnato anche in Calabria come altrove una cospicua produzione storiografica riguarda la storia delle Chiese locali, poiché le indagini sulla distrettuazione ed organizzazione ecclesiastica, su Chiesa regolare ed Ordini religiosi, sulle forme di vita religiosa laicale sono mezzi che consentono di pervenire, attraverso circoscritte ricostruzioni, a conclusioni di portata generale. Naturalmente, come per gli altri ambiti di ricerca, risultati positivi dipendono dal grado di penetrazione degli studiosi in quelle particolari realtà, dalla capacità di utilizzare al meglio tutti i tipi di fonti disponibili, non solo scritte e specialmente quelle poco utilizzate in passato, operando serie indagini sugli archivi ecclesiastici (visite pastorali, libri di capitoli, necrologi etc.) ed adoperando fonti materiali (archeologiche, iconografiche).

In questo importante ambito di ricerca, ricordando il ruolo svolto nella diffusione dei contributi dalla *Rivista di Storia della Chiesa in Italia*, che include una parte sulla storia locale divisa per regione, si segnalano innanzitutto contributi su visite o interventi papali nella regione, come quelli di Dalena su Urbano II o di Musca sulla strage dei Valdesi (24).

Abbastanza dibattuti risultano i problemi relativi alla distrettuazione ecclesiastica, all'origine delle diocesi, come nei contributi di Otranto sulla formazione delle diocesi calabresi, della Bettocchi sul quadro delle diocesi emergente dalle lettere di papa Gregorio Magno, di Prostamo sull'origine della diocesi di Mileto, di Rullo su quella di Oppido, di Aubert su quella di Isola, suffraganea di S. Severina (voce per il *Dictionnaire d'histoire et de géographie ecclésiastiques*) (25); ci si è soffermati su particolari figure di vescovo e

(24) P. DALENA, *Urbano II e la Calabria*, in «Bollettino storico della Basilicata», 9 (1993), pp. 45-65 (riedito in ID., *Urbano II e la Calabria*, in *Istituzioni religiose e quadri ambientali nel Mezzogiorno medievale*, Cosenza 1997); ID., *Urbano II e Brunone di Colonia*, in «Rivista storica calabrese», XVI (1995), pp. 119-144 (riedito in ID., *Urbano II e Brunone di Colonia*, in *Istituzioni cit.*); G. MUSCA, *Una piccola crociata postmedievale. La persecuzione dei Valdesi di Calabria nel secolo XVI*, in «Quaderni medievali», 55 (2003), pp. 45-91.

(25) G. OTRANTO, *La cristianizzazione della Calabria e la formazione delle diocesi*, in «Vetera Christianorum», 32 (1995), pp. 339-378; S. BETTOCCHI, *La Calabria nel «Registrum epistularum» di Gregorio Magno*, in «Vetera Christianorum», 35, 1998, pp. 17-38; D.A. PROSTAMO, *Il Sigillum Aureum e la fonda-*

sull'accertamento della cronotassi episcopale, come in due studi di De Leo su un vescovo di Cassano, il primo, e basato su un *mandatum* federiciano, il secondo, di Ferrante sul primo vescovo di Bova, di Fedalto su un vescovo di Gerace, di Longo su Atanasio Calceopulo, vescovo di Gerace, di D'Agostino sui vescovi della diocesi di Tauriana, di Liberti su quelli di Oppido, di Rhodio su quelli di Squillace (26); si sono inoltre studiati elementi caratterizzanti la storia delle diocesi o i rapporti vescovi-poteri laici, come nei saggi di Falcone sul vescovado di Bisignano, di Lucà sulle diocesi di Gerace e Squillace, e negli atti del convegno su società, religione e cultura nella diocesi di Oppido-Palmi, curati dal Leanza, oppure le vicende di un vescovo di Agrigento a Mileto (Cortese) (27).

Alle presenze religiose provenienti da oriente ed al complesso rapporto tra clero greco e clero latino, ai processi di latinizzazione ed alle persistenze greche, nel tentativo di sgomberare il campo

zione della Diocesi di Mileto, in «Rogerius», 5,1 (2002), pp. 49-62; S. RULLO, *Intorno all'origine della Diocesi di Oppido*, in «Historica», XLVIII (1995), pp. 130-137; R. AUBERT, *Isola, Insula, Aisyli, Asila*, in *Dictionnaire d'histoire et de géographie ecclésiastique*, Paris, XXVI, 1997, p. 283.

(26) P. DE LEO, *Per la storia dell'episcopato e delle classi dirigenti nella Calabria Medievale*, in «Archivio storico per la Calabria e la Lucania», LXV (1998), pp. 21-30; Id., *Di uno sconosciuto diploma di Federico II a Giovanni [IV?] vescovo di Cassano al Jonio*, in «Rivista di storia della Chiesa in Italia», LIII (1999), pp. 119-122; N. FERRANTE, *San Luca, primo vescovo di Bova*, in «Calabria sconosciuta», 19/70 (1996), pp. 43-46; G. FEDALTO, *Simone Atumano, vescovo di Gerace (1348-1366)*, in *Calabria bizantina. Civiltà bizantina nei territori di Gerace e Stilo*, Soveria Mannelli 1998, pp. 43-55; C. LONGO, *Athanásios Halkeópulos, vescovo di Gerace (1461-1497)*, in *Calabria bizantina. Civiltà bizantina* cit., pp. 57-72; E. D'AGOSTINO, *La diocesi di Tauriana*, in «Rivista storica calabrese», XVIII (1997), pp. 71-10; R. LIBERTI, *I vescovi di Oppido dalle origini all'unione con Gerace (1053-1471)*, in «Historica», XLVI (1993), pp. 107-117; G. RHODIO (a cura di), *I Vescovi della Chiesa di Squillace. Nuova cronotassi*, in *La Cattedrale di Squillace, terzo millennio adveniente*, in «Vivarium Scyllacense», VII (1996), pp. 43-204.

(27) L. FALCONE, *Il vescovado di Bisignano e la politica religiosa dei Normanni in Calabria nella Val di Crati*, in «Rogerius», 3,2 (2000), pp. 9-16; Id., *Tradizione giuridica bizantina e prassi canonica latina nella diocesi di Bisignano*, Soveria Mannelli 2000; S. LUCA, *Le diocesi di Gerace e Squillace: tra manoscritti e «marginalia»*, in *Calabria bizantina. Civiltà bizantina* cit., pp. 245-343; S. LEANZA (a cura di), *Calabria Cristiana. Società Religione Cultura nel territorio della Diocesi di Oppido Mamertina-Palmi*, Atti del convegno di studi (Palmi, Civitanova, 21-25 novembre 1994), Soveria Mannelli 1999; M.T. CORTESE, *Gerlando di Besançon a Mileto*, in *Arabi e Normanni in Sicilia*. Atti del convegno internazionale euro-arabo, Agrigento 22-25 febbraio 1992, Agrigento 1993, pp. 201-206.

della letteratura storica calabrese da false interpretazioni, fanno riferimento i contributi di Guillou sulla figura del vescovo nella Calabria bizantina, di Foresi sui rapporti Calabria e penisola balcanica tra VI e VII secolo, di Dalena sulla latinizzazione in seguito alla conquista normanna, di Fortino sulla chiesa bizantina albanese, mentre sulle istituzioni religiose greche site in particolari zone della regione hanno scritto Minuto (su chiese e monasteri delle Saline) e Naymo (su quelli di Gerace) (28).

La produzione storiografica locale è ampia anche sugli Ordini religiosi, il monachesimo, a partire da quello italo-greco, sulla duplice forma di fondazioni autonome e di strutture centralizzate, sui rapporti con il clero secolare, l'Ordinario e le esenzioni. Va prima di tutto ricordata la particolare esperienza monastico-culturale del *Vivarium* di Cassiodoro, sulla quale sono incentrati gli atti di un convegno tenuto a Squillace (curati dal Leanza) ed un contributo di De Simone; sul monachesimo bizantino si segnalano un saggio di Morini su aspetti organizzativi e spiritualità, la bibliografia della Marinelli, un contributo della Falkenhausen, altri due, di Burgarella e di Napolitano, incentrati sull'eparchia di Mercurio; su alcuni monasteri greci gli interventi di De Leo (su un inventario di S. Adriano), di D'Agostino (su S. Filippo d'Argirò), di Breccia e di Renzo (su S. Maria del Patir), di Martino (su S. Elia Speleota) e l'«itinerario» curato da Givigliano (29).

(28) A. GUILLOU, *La Calabria provincia dell'impero bizantino. La figura del vescovo*, in *Sugli studi bizantini*. Atti del seminario inaugurale, Rossano 24 settembre 1991, a cura di G. De Sensi Sestito, Soveria Mannelli 1995, pp. 28-38; A. FORESI, *Calabria e penisola balcanica tra VI e VII secolo. La diaspora dei vescovi balcanici*, in «Miscellanea di studi storici», Dipartimento di Storia Università della Calabria, X (1995-97), pp. 99-111; P. DALENA, *La conquista normanna e la latinizzazione della Chiesa in Calabria*, in «Quaderni Lametini», 29 (1994), pp. 17-34; E.F. FORTINO, *La Chiesa bizantina albanese in Calabria. Tensione e comunione*, Cosenza 1994; D. MINUTO, *Appunti su chiese e monasteri greci delle Saline*, in «Rivista storica calabrese», XVII (1996), pp. 77-110; V. NAYMO, *Chiese e monasteri greci di Gerace dall'XI al XVI secolo*, in *Calabria bizantina. Civiltà bizantina cit.*, pp. 165-244.

(29) Cassiodoro. *Dalla Corte di Ravenna al Vivarium di Squillace*. Atti del Convegno Internazionale di Studi. Squillace, 25-27 ottobre 1990, a cura di S. Leanza, Soveria Mannelli 1993 (Bibliotheca Vivariensis 2); G.P. DE SIMONE, *L'esperienza monastico-culturale del «Vivarium» di Cassiodoro*, in *Il monachesimo occidentale dalle origini alla «Regula Magistri»*. Atti del XXVI Incontro di studiosi dell'antichità cristiana, Roma 8-10 maggio 1997, Roma 1998; E. MORINI, *Monachesimo greco in Calabria. Aspetti organizzativi e linee di spiritualità*, Bologna 1996; E. MARINELLI, *Il monachesimo bizantino in Calabria*, in «Rogerius», 4,2 (2001), pp. 55-61; V. VON FALKENHAUSEN, *Gregor von Bartscheid und das*

Su una delle prime abbazie benedettine fondate dopo l'arrivo dei normanni nella regione è intervenuto il Burgarella; sui primi insediamenti cistercensi, in particolare la Sambucina di Luzzi si segnala il contributo di De Leo (che ha curato anche la voce relativa nel *Lexicon des Mittelalters*) e che allo stesso Ordine, oltre che ai Certosini, ha dedicato un lavoro con edizione di fonti inedite che riguardano principalmente gli insediamenti calabresi dei due Ordini; sempre sui «monaci bianchi» ed il loro impegno spirituale e sociale si ricordano un saggio della Zinzi, oltre che un contributo di Potestà al convegno su *Certosini e Cistercensi in Italia* (30).

Sui Certosini e la figura del loro fondatore, Bruno di Colonia, si è avuta negli ultimi anni una maggiore produzione storiografica, stimolata dalle celebrazioni per il nono centenario prima della fondazione della certosa calabrese e poi della morte del santo: oltre al già citato saggio di De Leo (che ha curato anche la voce «Santo Stefano del Bosco» per il *Lexicon des Mittelalters*), si ricordano, a cura dello stesso, gli atti del Convegno *San Bruno e la Certosa di Calabria*, e poi

griechische Mönchtum in Kalabrien, in «Römische Quartalschrift», 93/1998, B. 4, pp. 215-250; F. BURGARELLA, *L'eparchia di Mercurio: territorio e insediamenti*, in «Rivista di Studi Bizantini e Neoellenici», 39 (2002), pp. 59-92; S. NAPOLITANO, *Il Basilianesimo di età bassomedievale e moderna nella regione monastica del Mercurion*, in «Bollettino della Badia greca di Grottaferrata», LV (2001), pp. 231-248; P. DE LEO, *L'inedito inventario-sommario dell'Archivio del monastero italo-greco di S. Adriano in archidiocesi di Rossano (a. 1584)*, in «Archivio storico per la Calabria e la Lucania», LXIV (1997), pp. 91-109; E. D'AGOSTINO, *Il Monastero di San Filippo d'Argirò in Gerace attraverso il Cod. Vat. Lat. 10606 ed altri documenti*, in *Calabria bizantina. Civiltà bizantina cit.*, pp. 345-382; G. BRECCIA, *Alle origini del Patir*, in «Rivista di Studi Bizantini e Neoellenici», 35 (1998), pp. 42ss.; L. RENZO, *Il monastero di S. Maria del Patire di Rossano*, Cosenza 2003; P. MARTINO, *S. Elia Speleota e il santuario delle Grotte presso Melicuccà - Notizie storiche*, Villa San Giovanni 2000; *Sulle orme di Atanasio Calceopulo. L'itinerario calabrese del «Liber Visitationis»*, a cura di G.P. Givigliano, Cosenza 2001.

(30) F. BURGARELLA, *A proposito del diploma di Roberto il Guiscardo per l'abbazia di Santa Maria di Sant'Eufemia (1062)*, in *Tra l'Amato e il Savuto*, a cura di G. De Sensi Sestito, t. II, Soveria Mannelli 1999, pp. 381-406; P. DE LEO, *L'insediamento dei cistercensi nel «Regnum Siciliae». I primi monasteri cistercensi calabresi*, in «Cîteaux», 44 (1993), pp. 287-320; *Sambucina*, a cura di P. De Leo, in *Lexicon des Mittelalters*, vol. VII (1995), coll. 1339-1340; ID., *Certosini e Cistercensi nel Regno di Sicilia*, Soveria Mannelli 1993; E. ZINZI, *I Cistercensi in Calabria. Presenze e memorie*, Soveria Mannelli 1999; G.L. POTE-
STÀ, *Eremiti e cenobi latini in Calabria: le nuove istituzioni dalla fine del secolo XI alla fine del XII*, in *Certosini e cistercensi in Italia (secoli XII-XV)*, Atti del convegno (Cuneo-chiusa Pesio-Rocca de' Baldi, 23-26 settembre 1999), pp. 33-58.

una biografia del santo e alcuni scritti sulla Certosa di Serra San Bruno prodotti da certosini (il Posada ed il Caminada), il catalogo della mostra *Bruno di Colonia tra l'Europa e la Calabria*, la rassegna di studi di Cavallaro, mentre si attende l'uscita degli atti di due convegni internazionali, tenuti uno a Roma e l'altro a Serra San Bruno in occasione del nono centenario della morte del fondatore (31).

Anche sull'Ordine fiorentino ed il suo fondatore gli studi sono tanti, nati in buona parte grazie al lavoro del Centro internazionale di studi gioachimiti di San Giovanni in Fiore, oppure ospitati nella rivista dell'istituto, *Florensia*, (come quello di De Leo sul cartulario dell'istituzione); si ricordano ancora gli atti del V congresso internazionale di studi gioachimiti (con contributi di Andenna, Daniel, De Fraja, Egger, Fonseca, Mantuano, Picasso, Potestà, Reeves, Rusconi, Selge, Troncarelli), un intervento di Falcone, che ripercorre fasi salienti della vita del fondatore, uno di Penco sulla protezione da parte della Chiesa romana richiesta da Gioacchino per la propria congregazione, la monografia di Verardi sulle abbazie fiorentine, alcuni diplomi di Federico II per Fonte Laurato editi e studiati da Höflinger e Spiegel (32).

Si nota la presenza di studi che riguardano i secoli XIV-XV, e la penetrazione dei nuovi gruppi religiosi nel tessuto sociale, culturale e politico calabrese, i contributi di Esposito e Accetta sui Domenicani, di Boaga sui Carmelitani, della Mariotti, di Foca, di Accetta,

(31) P. DE LEO (a cura di), *San Bruno e la Certosa di Calabria*, Atti del Convegno internazionale di studi per il IX centenario della Certosa di Serra S. Bruno, (Squillace-Serra San Bruno 15-18 settembre 1991), Soveria Mannelli 1995; *Santo Stefano del Bosco*, a cura di P. De Leo, in *Lexicon des Mittelalters*, vol. VII (1995), coll. 1203-1204; UN CERTOSINO (G. POSADA), *San Bruno maestro e padre dei monaci*, Roma 1998; B.M. CAMINADA, *La Certosa di San Bruno. Scritti storici*, a cura di T. Ceravolo, Vibo Valentia 2002; *Immagine di un santo: Bruno di Colonia tra l'Europa e la Calabria, 1101-2001. Nono centenario della morte di San Bruno di Colonia*, a cura di T. Ceravolo, D. Pisani, A. Zaffino, Serra San Bruno-Soveria Mannelli 2001; A. CAVALLARO, *San Bruno, la sua certosa, i certosini: una rassegna di studi recenti*, in «Rogerius», 5,2 (2002), pp. 159-162.

(32) P. DE LEO, *I manoscritti di Nicola Venusio e la ricostruzione del cartulario fiorentino*, in «Florensia», 10 (1996), pp. 7-107; *Gioacchino da Fiore tra Bernardo di Clairvaux e Innocenzo III*. Atti del V Congresso internazionale di studi gioachimiti, San Giovanni in Fiore, 16-21 settembre 1999, a cura di R. Rusconi, Roma 2001; L. FALCONE, *Alcune considerazioni sull'ideale monastico di Gioacchino da Fiore*, in «Rogerius», 1,2 (1998), pp. 5-10; G. PENCO, *Gioacchino da Fiore e la «protectio apostolica»*, in «Benedictina», 40 (1993), pp. 493-496; L. VERARDI, *Le abbazie fiorentine. Fonte Laurato anno 1201*, Cosenza 1995; K. HÖFLINGER, J. SPIEGEL, *Ungedruckte Urkunden Kaiser Friedrichs II. für das Florenserkloster Fonte Laurato*, in «Archiv für Diplomatik», 40, 1994, pp. 105-122.

Milella sugli Agostiniani (33). Su san Francesco di Paola ed il suo Ordine si ricordano gli interventi di Benvenuto, la «storia dell'istituzione» di Fiorini Morosini, i viaggi del santo analizzati da Dalena. Sulle fondazioni femminili, invece, il cui sviluppo non è paragonabile a quello dei monasteri maschili – ed anche la storiografia relativa ne risente – si può segnalare la storia di un monastero della città di Gerace, fondato per le monache basiliane (34). E proprio sulle istituzioni femminili, ma anche sulla diffusione nella regione di Ordini come i Mendicanti (in particolare i Francescani), il loro ruolo nel processo di latinizzazione di monasteri calabro-greci, sulle dipendenze calabresi delle istituzioni religiose di Terra Santa (Templari, Ospedalieri, S. Maria di Valle Josaphat etc.) o sui legami di dipendenza di fondazioni calabresi da siciliane si auspica un maggiore interesse da parte della ricerca che, dunque, non ha per nulla esaurito i suoi «spazi aperti» anche nell'ambito della storia religiosa.

Non abbastanza diffuso sembra essere, inoltre, l'interesse per forme di vita religiosa laicale, mentre decisamente in aumento è quello per le pratiche devozionali, il culto dei santi, per la sfera della spiritualità in genere, spinto principalmente dalla vita e dall'opera di alcuni grandi religiosi calabresi, dalle influenze del loro pensiero nel resto d'Italia e al di fuori. Considerevoli e prodotti da studiosi di varie nazionalità sono gli studi su Gioacchino da Fiore dal versante specifico degli ideali, della spiritualità analizzati attraverso la sua opera: si ricordano, tra i tanti, i contributi di Adorisio sugli ideali monastici, di Franco sulle influenze nella cultura occidentale, di Leonardi e di Potestà sugli «aspetti profetici», di Lerner

(33) L.G. ESPOSITO, *I domenicani in Calabria*, a cura di G. Cioffari, Napoli-Bari 1997; F. ACCETTA, *Insediamenti e strategie dell'ordine domenicano in Calabria (secc. XV-XIX)*, in «Rivista storica calabrese», XXI (2000), pp. 223-259; E. BOAGA, *La presenza dei Carmelitani in Calabria e il convento di S. Elia in Curinga*, in «Carmelus», 42 (1995), pp. 197-236; M. MARIOTTI, A. FOCA, *Per uno studio sulla riforma agostiniana in Calabria (secc. XV-XVIII)*, in *Geronimo Seripando e la Chiesa del suo tempo nel V centenario della nascita*, a cura di A. Cestaro, Roma 1997, pp. 291-380; F. ACCETTA, *I conventi agostiniani della Congregazione degli Zumpani in Calabria*, in «Analecta Augustiniana», 61 (1998), pp. 5-41; O. MILELLA, *Gli Agostiniani in Calabria*, in «Analecta Augustiniana», 64 (2001), pp. 325-363.

(34) R. BENVENUTO, *Il «giovane eremita» Francesco di Paola*, in «Bollettino Ufficiale dell'Ordine dei Minimi», XXXVIII/4, ott.-dic. 1999, pp. 521-538; G. FIORINI MOROSINI, *Il carisma penitenziale di S. Francesco di Paola e l'Ordine dei Minimi. Storia e spiritualità*, Roma 2000; P. DALENA, *I viaggi di San Francesco da Paola*, in *Dagli Itinera ai percorsi. Viaggiare nel Mezzogiorno medievale*, Bari 2003; L. FURFARO, *Il monastero di Sant'Anna (1344-1891)*, Gioiosa Ionica 1998.

e di Manselli su Gioacchino e l'escatologia medievale, di Liritano sul rapporto dell'abate con l'ebraismo, di Troncarelli su una profezia a lui attribuita (35).

Sempre nell'ambito della spiritualità, vista attraverso lo studio della vita dei santi, si segnala un contributo della Luzzati Laganà su Nilo di Rossano (oltre che la voce relativa al santo curata da Dell'Omo per il *Lexicon des Mittelalters*), di Caruso su Elia da Reggio ed i «profili di santi» curati dal Minuto; aspetti inerenti alla vita ed al culto di un altro santo calabro-greco, san Fantino di Tauriana, sono stati affrontati dalla Follieri e dalla Acconcia Longo; la voce Elia lo Speleota nel *Dizionario biografico degli italiani* è stata curata dalla von Falkenhausen; Burgarella è intervenuto sulla *passio* di san Senatore e compagni, mentre sulla diffusione del culto di un altro grande santo calabrese, san Francesco di Paola, si è soffermato Sodano e la voce che lo riguarda nell'appena citato *Dizionario* è stata affidata al Giordano. Il culto dei santi porta al discorso sulla pietà popolare ed alle tradizioni ad essa legate: nella collana sulla *pietà popolare in Italia* è uscito il volume riguardante la Calabria, curato da Viscardi, Lerou, Mariotti, D'Agostino, mentre una realtà particolare, quella della chiesa bisignanese, è stata analizzata da Falcone. Per restare al tema delle pratiche religiose, si segnala un originale contributo di De Leo sul pellegrinaggio dei calabresi a Santiago de Compostela, una delle tre grandi mete di pellegrinaggio medievali, oltre Roma e Gerusalemme, mentre sul *Liber usuum* della chiesa cosentina, visto nell'ambito del rinnovamento della liturgia durante il pontificato di Innocenzo III, è intervenuto Adorisio (36).

(35) A.M. ADORISIO, «*Stabilis debet esse amicitia*». *L'amicizia tra Luca di Casamari e Gioacchino da Fiore*, in «*Florensia*», 13-14 (1999-2000), pp. 15-29; J.E. FRANCO, *A utopia da «idade do Espírito Santo» de Joaquim de Flora*, in «*Brotéria*», 151 (2000), pp. 544-552; C. LEONARDI, *Ma Gioacchino è un profeta?*, in «*Florensia*», 12 (1998), pp. 147-149; G.L. POTESTÀ, *Progresso della conoscenza teologica e critica del profetismo in Gioacchino da Fiore*, in «*Cristianesimo nella storia*», vol. XVII/2 giugno 1996; R.E. LERNER, *Refrigerio dei santi. Gioacchino da Fiore e l'escatologia medievale*, Roma 1995; R. MANSELLI, *Da Gioacchino da Fiore a Cristoforo Colombo. Studi sul francescanesimo spirituale, sull'ecclesiologia e sull'escatologismo bassomedievali*, Roma, Istituto storico italiano per il Medio Evo 1997; M. LIRITANO, *Gioacchino da Fiore e l'ebraismo*, in «*Florensia*», 13-14 (1999-2000), pp. 139-157; F. TRONCARELLI, *Il re degli asini. Una profezia perduta attribuita a Gioacchino da Fiore*, in «*Quaderni medievali*», 55 (2003), pp. 6-23.

(36) F. LUZZATI LAGANÀ, *Catechesi e spiritualità nella Vita di San Nilo di Rossano: donne, ebrei e «santa follia»*, in «*Quaderni storici*», 31 (1996), pp. 709-737; *Neilos v. Rossano*, voce curata da M.A. Dell'Omo, in *Lexicon des Mittelal-*



In una regione nella quale cultura greca e latina sono mirabilmente convissute, non potevano mancare i lavori in questo campo, nel quale si ravvisa una produzione rilevante, sia dal punto di vista dei contenuti che degli autori. Influenzata nel corso dei secoli da presenze e dominazioni diverse, infatti, la Calabria è 'terra di confine' tra cultura occidentale e cultura orientale, per cui la civiltà bizantina e gli influssi culturali sono tra l'altro oggetto del volume *Calabria Bizantina. Civiltà Bizantina nei territori di Gerace e Stilo* (dal quale sono tratti alcuni saggi già citati in precedenza); la cultura, ancora viva, degli ultimi ellenofoni di Calabria risalta in un volume che prende in considerazione il territorio greco da Leucopetra a Capo Bruzzano (in cui si segnala uno studio della Acconcia Longo); sempre l'«identità» dei Greci di Calabria è il tema di un contributo di Burgarella, e Lucà ridimensiona la conclamata rinascita della cultura ellenofona in età normanna (37).

ters, vol. VI (1993), col. 1085; S. CARUSO, *Sulla cronologia della Vita di s. Elia da Reggio*, in «Byzantion», 70 (2000), pp. 25-56; *Profili di santi nella Calabria bizantina*, a cura di D. Minuto, Reggio Calabria 2002; E. FOLLIERI, *Il culto di san Fantino a Venezia in San Marco: aspetti storici e agiografici*. Atti del Convegno internazionale di studi, Venezia 26-29 aprile 1994, a cura di A. Niero, Venezia 1996, pp. 504-519; A. ACCONCIA LONGO, *La Vita e i Miracoli di S. Fantino di Tauriana e l'identificazione dell'imperatore Leone «eretico»*, in «Rivista di Studi Bizantini e Neoellenici», 32 (1995), pp. 77ss.; *Elia lo Speleota, santo*, voce curata da V. von Falkenhausen, in *Dizionario biografico degli italiani*, vol. 42 (1993), pp. 461-463; F. BURGARELLA, *A proposito della passione di San Senatore e compagni*, in «Rivista di Studi Bizantini e Neoellenici», 36 (1999), pp. 47-73; G. SODANO, *S. Francesco di Paola: l'itinerario del santo e la diffusione del culto*, in *Pellegrinaggi e itinerari dei santi nel Mezzogiorno medievale*, a cura di G. Vitolo, Napoli 1999, pp. 79-89; *Francesco di Paola, santo*, voce curata da S. Giordano, in *Dizionario biografico degli italiani*, vol. 49 (1997), pp. 814-817; *La pietà popolare in Italia. I. Calabria*, a cura di G.M. Viscardi, P. Lerou, M. Mariotti, E. D'Agostino, Paris-Roma 1996; *I santi della chiesa bisignanese tra realtà storica e tradizione popolare*. Atti del Convegno di studi (Bisignano 1999), a cura di L. Falcone, Bisignano 2000; P. DE LEO, *Per un'indagine sul pellegrinaggio dei Calabresi a Santiago de Compostela*, in *Viaggi di monaci e pellegrini*, a cura di P. De Leo, Soveria Mannelli 2001, pp. 69-76; A.M. ADORISIO, *L'opera dimenticata di Luca di Casamari arcivescovo di Cosenza. Premessa all'edizione del «Liber usuum ecclesiae cusentinae»*, in *Federico II e Casamari*. Atti del Convegno nazionale di studi nell'ottavo centenario della nascita di Federico II (Casamari, 16 settembre 1995), Casamari 1996.

(37) AA.VV., *Calabria Bizantina. Civiltà Bizantina nei territori di Gerace e Stilo*, Soveria Mannelli 1998; A. ACCONCIA LONGO, *S. Leo, S. Luca di Bova e altri santi italogreci*, in *Calabria bizantina: il territorio greco da Leucopetra a Capo Bruzzano*, Soveria Mannelli 1995, pp. 75-84; F. BURGARELLA, *L'identità dei Bizantini di periferia: i Greci di Calabria*, in «Etudes Balkaniques. Cahiers Pierre

Mentre si segnala l'uscita del volume relativo al censimento del patrimonio delle biblioteche calabresi, si vogliono ricordare i numerosi saggi che hanno riguardato libri, codici e scritture in aree calabresi: Adorasio si è occupato di dinamiche librerie cistercensi e di libri di vescovi di Cosenza, Bisignano e Tropea del '300 e Troncarelli dei libri del *Vivarium* di Cassiodoro; De Leo parla di un codice conservato a Leida probabilmente proveniente dallo stesso *Vivarium* e di manoscritti di scienze naturali nei monasteri di Calabria; Breccia ha analizzato scritture greche provenienti dai monasteri di S. Maria della Matina di San Marco Argentano e di S. Giovanni Terista di Stilo; altri codici greci prodotti o conservati in Calabria sono stati oggetto di quattro studi di Lucà (uno in particolare sui «manufatti librari» conservati nel monastero di S. Maria di Polsi), mentre Viscido ha individuato scribi di origine calabrese e copisti che svolsero la loro attività nella regione ed il già citato Troncarelli, in tre differenti saggi, ha analizzato codici cassiodorei e gioachimiti (38).

Belon» VI (1999), pp. 131-157; S. LUCA, *I Normanni e la rinascita del sec. XII*, in «Archivio storico per la Calabria e la Lucania», LX (1993), pp. 1-91.

(38) *Catalogo delle biblioteche d'Italia. Calabria*, Roma-Milano ICCU 2001; A.M. ADORASIO, *Dinamiche librerie cistercensi: da Casamari alla Calabria. Origine e dispersione della biblioteca manoscritta dell'abbazia di Casamari*, Casamari 1996; ID., *Libri di vescovi calabresi del Trecento*, in «Specola», 2 (1992-93); F. TRONCARELLI, *Vivarium. I libri, il destino*, Steenbrugge-Turnhout 1998 (Instrumenta patristica 33); P. DE LEO, *Un manoscritto di «Vivarium» a Leida?*, in «Vivarium Scyllacense», 7 (1996), pp. 9-10; ID., *Manoscritti di scienze naturali nei monasteri di Calabria*, in «Séminaire international: Nature, science et société dans la Méditerranée (IXème-XVème siècles), Cosenza 25-27 Mars 1999», Report 31, Venice 2000, pp. 51-58; G. BRECCIA, *Scritture greche documentarie di area calabrese. I. Le pergamene Aldobrandini (Vat. lat. 13.489)*, in «Archivio storico per la Calabria e la Lucania», LXVI (1999), pp. 7-49; ID., *Scritture greche documentarie di area calabrese. II. Le pergamene del monastero di S. Giovanni Terista di Stilo*, in «Archivio storico per la Calabria e la Lucania», LXVII (2000), pp. 15-56; S. LUCA, *Lo scriba e il committente dell'Addit. 28270 (ancora sullo stile «rossanese»)*, in «Bollettino della Badia greca di Grottaferrata», 47 (1993), pp. 165-225; ID., *Il monastero di S. Maria di Polsi. Note storiche e manufatti librari*, in «Bollettino della Badia greca di Grottaferrata», 49-50 (1995-96), pp. 151-171; ID., *Codici greci dell'Italia Meridionale* (Roma 2000), in «Archivio storico per la Calabria e la Lucania», LXVI (1999), pp. 165-173; ID., *Frammenti di codici greci in Calabria*, in «Archivio storico per la Calabria e la Lucania», LXVII (2000), pp. 171-188; L. VISCIDO, *Copisti greci della Calabria medievale dal X al XIV secolo*, in «Rivista storica calabrese», XVIII (1997), pp. 301-315; F. TRONCARELLI, *Litteras pulcherrimas. Correzioni di Cassiodoro nei codici di Vivarium*, in «Scrittura e civiltà», 20 (1996), pp. 89-109; ID., *Alfa e acciuga. Immagini simboliche nei codici di Cassiodoro*, in «Quaderni medievali», 41/96, pp. 6-26; ID., *Gerarchie grafiche e metodi di correzione in due antichi codici gioa-*

All'opera di calabresi illustri o di figure che vissero nella regione e diedero un loro apporto culturale sono dedicati altri lavori: ancora una volta sono la figura di Cassiodoro e la sua scuola ad attrarre gli studiosi, per cui si ricordano, in generale, le monografie di Bürgsens e di Caruso, il contributo della Cuppo Csaki, e trattazioni di tematiche più particolari, come educazione e cultura in Cassiodoro (Doria), i saperi in quell'età (numeri monotematici della rivista *Cassiodorus*), l'organizzazione dello studio nel monastero Vivariense e sua originalità (Viscido) (39). Per recuperare invece la memoria e l'operato di un monaco vissuto tra XIII e XIV secolo, Barlaam Calabro, si è tenuto nel 1999 un Convegno internazionale; all'opera *Contra Latinos* è dedicato un saggio (Demetracopoulos), un altro è incentrato sul ruolo del monaco nell'Umanesimo (Fyrigos); nel *Lexicon des Mittelalters* compare la voce sull'eremita e profeta del XIV secolo «Telesphorus v. Cosenza», curata da Schlageter (40).

Per completare il quadro 'culturale', una parte di un contributo di Cataldo su presenze musicali a Gerace interessa il Medioevo, mentre sempre interessanti sono gli studi 'linguistici' del Mosino, su un'analisi linguistica condotta in particolare per l'età sveva, su un

chimiti (Laur. Conv. Sopp. 358, Padova Ant. 322), in «Medieval Studies», 55 (1993), pp. 273-283. Si segnalano, inoltre, le brevi note di D. ROTUNDO, *La stampa è stata inventata in Calabria?*, in «Historica», LIII (2000), pp. 146-147 e della G. SICARI-RUFFO, *Sugli antichi codici dell'abbazia Florense*, in «Historica», LIV (2001), pp. 97-99.

(39) W. BÜRGENS, *Flavius Magnus Aurelius Cassiodorus senator: Einführung in die geistlichen und weltlichen Wissenschaften*, Bochum 1998; A. CARUSO, *Cassiodoro. Nella vertigine dei tempi di ieri e di oggi*, Soveria Mannelli 1998 (pubblicazioni dell'Istituto di Studi su Cassiodoro e il Medioevo in Calabria); L. CUPPO CSAKI, *Beatus Cassiodorus*, in «Vivarium Scyllacense», 8 (1997), pp. 13-34; M.C. DORIA, *Educazione e cultura in Cassiodoro*, in *Memoria del passato, urgenza del futuro. Il mondo romano fra V e VII secolo*. Atti delle V giornate di studio sull'età romano-barbarica, Benevento 18-20 giugno 1998, a cura di M. Rotili, Napoli 1999, pp. 135-139; *I saperi nell'età di Cassiodoro*, in «Cassiodorus», 6-7 (2000-2001), pp. 71-157; L. VISCIDO, *Appunti sulla scuola di Vivarium*, in «Res publica litterarum», 16 (1993), pp. 93-100; A. MANCINELLI, *Cassiodoro, Variae 2,10; 2,11; 4,40. Un caso interessante e alcuni problemi di metodo*, in «Cassiodorus», 3 (1997), pp. 291-299.

(40) *Barlaam Calabro: l'Uomo, l'Opera, il Pensiero*. Atti del Convegno internazionale Reggio Calabria-Seminara-Gerace, 10-12 dicembre 1999, a cura di A. Fyrigos, Roma 2001; J.A. DEMETRACOPOULOS, *Barlaam the Calabrian's Contra Latinos*, in «Byzantinische Zeitschrift», 96 (2003), pp. 83-122; A. FYRIGOS, *Barlaam calabro tra Umanesimo italiano e antiumanesimo bizantino*, in *Calabria bizantina. Civiltà bizantina nei territori di Gerace e Stilo*, pp. 31-41; *Telesphorus v. Cosenza*, a cura di J. Schlageter, in *Lexicon des Mittelalters*, vol. VIII (1997), col. 530.

proverbio latino del XIV secolo, su *italofoni, dialettofoni ed alloglotti* nel XV secolo (41).

Un ultimo importante riferimento va fatto agli studi sulla cultura materiale in genere, *in primis* quelli legati alle manifestazioni di tipo architettonico ed iconografico, a volte fondamentali non solo nella comprensione della storia del sito, ma anche delle relazioni e della temperie culturale ed artistica nella quale nascevano e si sviluppavano determinate fondazioni. Numerosi sono gli studi relativi sia a strutture civili che religiose. Per quanto attiene alle prime si segnalano lavori su *castra* e località fortificate o su altri particolari insediamenti, come quelli di Ceraudo e Spadea sul castello di Santa Severina, di Donato e Raimondo su quello di S. Maria del Mare a Staletti, di Noyé, Raimondo sul sistema di fortificazioni tra tardoantico ed età bizantina ed in particolare sul Monte Tiriolo; il contributo della Martorano su S. Niceto, i saggi di Roma, relativi alla Calabria settentrionale, sull'insediamento altomedievale di Sassone, sul sistema di fortificazioni longobarde lungo i fiumi Crati e Savuto, ed ancora su necropoli ed insediamenti oggetto di scavi archeologici; gli interventi della Zinzi sull'impianto medievale della città di Catanzaro, di tipo metodologico sulla pianificazione territoriale, prendendo come esempio il centro fortificato di Squillace, ed ancora dati sull'insediamento in Calabria. In occasione delle celebrazioni per l'VIII centenario della nascita di Federico II si è tenuto a Reggio un seminario di studio che ha privilegiato aspetti culturali ed artistici dell'epoca dell'imperatore svevo (in particolare la Paolino si è soffermata sul castello e sul duomo di Cosenza e la Martorano sul castello di Vibo Valentia). L'analisi architettonica, attraverso esempi documentati, di un tipico elemento dell'arte costruttiva bizantina nella regione si deve al Minuto, mentre Arslan si è occupato di monete, curando un catalogo su quelle bizantine, ed intervenendo sulla circolazione della moneta in rame nella regione (42).

(41) V. CATALDO, *Presenze musicali a Gerace dal 1482 alla prima metà del Novecento*, in «Rivista storica calabrese», XVI (1995), pp. 237-253; F. MOSINO, *Per la storia del latino in Calabria*, in «Rivista storica calabrese», XVII (1996), pp. 373-380; ID., *Un proverbio latino del sec. XIV*, in «Historica», XLIX (1996), p. 71; ID., *Italofoni, Dialettofoni e Alloglotti nella Calabria del Quattrocento*, in «Historica», LVI (2003), pp. 133-148.

(42) G. CERAUDO, R. SPADEA (a cura di), *Il Castello di Santa Severina*, Soveria Mannelli 1998; E. DONATO, C. RAIMONDO, *Nota preliminare sull'utilizzo e la produzione nella Calabria postclassica. I mattoni dello scavo del «castrum» di S. Maria del Mare a Staletti (CZ)*, in «Mélanges de l'Ecole française de Rome-Moyen Age», 113 (2001), pp. 173-201; C. RAIMONDO, *Un deposito di granate dal*

Facendo ora riferimento alle strutture religiose, continuano gli studi nel solco di una tradizione ben consolidata per quanto attiene al Medioevo calabrese. In questo ambito si segnalano, tra gli altri, la guida al museo della Certosa di Serra San Bruno; uno studio su un affresco della Madonna Achirópita a Rossano e sulla grotta di San Michele Arcangelo a San Donato di Ninea (Roma); le «riletture» della Zinzi sulla cattedrale di S. Maria Assunta di Rossano, su S. Omobono di Catanzaro e lo studio sui luoghi in cui Cassiodoro operò nell'ultima fase della sua vita (territorio di Stalettì); un volume contenente analisi architettoniche e storiche di chiese e castelli (Martorano); un saggio che analizza elementi architettonici di alcune chiese (Cannatà); l'itinerario storiografico sull'architettura calabrese nel XII secolo (D'Onofrio); un lavoro sulla chiesa di S. Maria Vetere di Stalettì (Casalenuovo); un altro sulla chiesa ed il chiostro di S. Adriano a San Demetrio Corone (Martino) ed alcune note sull'abbazia normanna di S. Eufemia (Di Gangi) (43).

castrum bizantino di Santa Maria del Mare (Catanzaro), in «Mélanges de l'Ecole française de Rome-Moyen Age», 112 (2000), pp. 305-310; G. NOYÉ, C. RAIMONDO, A. RUGA, *L'enceintes et l'église du Monte Tiriolo en Calabre*, in *Società e insediamento in Italia meridionale nell'età dei Normanni: il caso della Calabria*. Actes du séminaire de Rocelletta di Borgia, Parco archeologico Scolacium, 12-13 novembre 1994, a cura di G. Noyé, J.M. Poisson, Roma 1998 = «Mélanges de l'Ecole française de Rome-Moyen Age», 110 (1998), pp. 431-471; F. MARTORANO, *S. Niceto nella Calabria medievale. Storia, architettura, tecniche edilizie*, Roma 2001; G. ROMA, *L'insediamento altomedievale di Sassone nella Calabria settentrionale*, in «Vetera Christianorum», 32 (1995), pp. 379-394; ID., *Sulle tracce del Limes longobardo in Calabria*, in «Mélanges de l'Ecole française de Rome-Moyen Age», 110 (1998), pp. 7-27; ID. (a cura di), *Necropoli e insediamenti fortificati nella Calabria settentrionale. I. Le necropoli altomedievali*, Bari 2001; E. ZINZI, *Catanzaro. L'impianto medievale della città agli inizi del Cinquecento. Tre immagini*, in «Archivio storico per la Calabria e la Lucania», LXIV (1997), pp. 161-167; EAD., *Analisi storico-territoriale e pianificazione. Un'esperienza metodologica nel sud d'Italia*, Soveria Mannelli 1997; EAD., *Dati sull'insediamento in Calabria dalla conquista al «regnum». Da fonti normanne e arabe*, in *Società e insediamento cit.*, pp. 279-298; *Federico II. Cultura, istituzioni, arti*. Atti del Seminario di studio, Reggio Calabria 21-21 maggio 1994, a cura di E. Bentivoglio, Quaderni del Dipartimento «Patrimonio Architettonico e Urbanistico» - Università degli Studi di Reggio Calabria 1996; D. MINUTO, *Osservazioni sull'OPUS MIXTUM nei parametri murari della Calabria bizantina*, in «Rivista storica calabrese», XIX (1998), pp. 37-63; *Catalogo delle monete bizantine del Museo Provinciale di Catanzaro*, a cura di F.A. Arslan, Catanzaro 2000; E.A. ARSLAN, *Ancora sulla circolazione della moneta in rame nella Calabria del X-XII secolo*, in *Società e insediamento cit.*, pp. 359-378.

(43) *Il Museo della Certosa*, Serra San Bruno 2001; G. ROMA, *La Madonna e l'Angelo*, Soveria Mannelli 2001; E. ZINZI, *Rossano. Cattedrale di S. Maria*

Parlando di chiese si vuole, infine, far riferimento a qualche studio inerente oggetti sacri, come quello di Adorasio sulle croci d'argento della cattedrale di Cosenza, della Di Dario Guida sulla stauroteca della stessa cattedrale e sulle icone calabresi, di Leone sull'iconografia di santi calabrogreci (44).

Senza la pretesa di essere stati esaustivi, si è solo tentato di fornire un quadro generale – più o meno completo – della produzione storiografica degli ultimi dieci anni sul Medioevo calabrese, per cercare di capire gli orientamenti della ricerca, le tematiche privilegiate e ci si scusa, pertanto, in anticipo per qualche involontaria dimenticanza.

Per tentare un bilancio, si può affermare che è sicuramente positivo per quanto attiene al numero totale delle pubblicazioni, ma non tutte sono di pari valore scientifico e, cosa principale, non tutte hanno avuto ed hanno abbastanza 'visibilità' al di fuori della regione: sono sempre pochi, infatti, gli interventi sulla Calabria medievale editi in riviste di carattere nazionale e ancora meno in quelle straniere.

Senza voler ripetere quanto già osservato analizzando le diverse tematiche di studio, i settori che più degli altri meriterebbero una maggiore attenzione sono alcuni ambiti della storia civile, principalmente della storia economica e sociale, ma anche, per alcuni aspetti, della storia religiosa, tutti campi che aprono diverse piste, ma nello stesso tempo 'sfide' che si spera vengano raccolte dalla ricerca, al

Assunta. Problemi d'intervento e di nuova lettura, in «Rivista storica calabrese», XIV (1993), pp. 191-196; EAD., *Una scheda per Sant'Omobono. Catanzaro*, in «Rivista storica calabrese», XVII (1996), pp. 261-262; EAD., *Studi sui luogbi cassiodorei in Calabria*, Soveria Mannelli 1994; F. MARTORANO, *Chiese e castelli medievali in Calabria*, Soveria Mannelli 1996; F. CANNATA, *Elementi architettonici in stucco in alcune chiese calabresi: influssi islamici e bizantini*, in «Rivista storica calabrese», XVIII (1997), pp. 271-299; M. D'ONOFRIO, *Per un itinerario critico della moderna letteratura sull'architettura della Calabria normanna*, in «Rivista storica calabrese», XIV (1993), pp. 171-187; R. CASALENUOVO, *La chiesa di S. Maria de Vetere Squillacio in Staletti: la prima basilica mariana di Calabria*, Roma 1996; C. MARTINO, *Kloster und Kirche S. Adriano in S. Demetrio Corone*, in «Römische Quartalschrift für christliche Altertumskunde und für Kirchengeschichte», 93 (1998), pp. 251-266; G. DI GANGI, *Alcune note su un problema di architettura medievale: l'abbazia normanna di S. Eufemia. Scavo 1993*, in «Archeologia medievale», 21 (1994), pp. 343-350.

(44) A.M. ADORASIO, *Croci d'argento perdute della cattedrale di Cosenza, in Chiesa e società nel Mezzogiorno* cit., pp. 1381-1384; M.P. DI DARIO GUIDA, *Riflessioni sulla stauroteca della Cattedrale di Cosenza*, in *Chiesa e società nel Mezzogiorno* cit., vol. II, pp. 1355-1380; EAD., *Icône di Calabria ed altre icone meridionali*, Soveria Mannelli 1993; G. LEONE, *Primi appunti per una ricerca sull'iconografia dei santi calabrogreci. I tre san Fantino*, in *Chiesa e società nel Mezzogiorno* cit., vol. II, pp. 1309-1353.

fine di cercare di colmare un *gap* esistente tra la conoscenza storica della Calabria e quella di altre regioni italiane, per non parlare di altri paesi europei.

Non bisogna infine dimenticare che il rinnovamento della storiografia di carattere locale anche in Calabria deve passare attraverso la tutela del patrimonio storico-artistico. Iniziative di studio e di divulgazione che prendano in esame aree limitate comportano una sorta di rilevamento capillare dei retaggi storico-artistici ancora esistenti. Forme paesaggistiche, toponomastica, resti di edifici di interesse storico, chiese, cappelle con eventuali corredi documentari e iconografici possono essere così messi in evidenza e preservati dall'incuria. A patto, però, che le istituzioni sostengano iniziative veramente scientifiche, si attivino nell'organizzazione di musei e biblioteche, sovvenzionino ricerche, in modo da divulgare e rendere fruibili i risultati e, quindi, offrire un servizio alla collettività.

MARIAROSARIA SALERNO

1) D. B. BOURG, *Crusades and empire in the Mediterranean in the age of Pope II Innocent*, Basingstoke, 1966 (ed. orig. 1947). Il tema Mediorientale nella cronaca medievale del 1099 alla fine di Laporta. Atti del convegno di studi storici e organizzati dalla Fondazione Giorgio Cini, Venezia, 6-11 ottobre 1971, a cura di G. De Sanctis, Firenze, Mulino, 1978.

2) Su Valdes, si veda anche gli studi di Massimo Freni, *Die christlichen Eroberungen Italiens im Jahre 1072* e il raddoppiamento nella sua edizione del *Corpus della lingua italiana*, Firenze, Garzanti, 1991 e in, *Die romanische Sprachen in Italien*, ed. von J. von Walden e G. F. Hoffmann, München, Beckmann, 1976. *Die Sprache*, 1976, con anche a P. Lauer, *Die romanische Sprachen in Italien*, München, 1976.

3) P. SERRAVALLE, *Il medioevo calabrese* = *I Valdesi di Calabria* (1934-1936), Napoli, Edizioni Scientifiche, 1956. Il tema Valdesi G. Serravallo, *Il medioevo calabrese* = *Il medioevo di Calabria* (1934-1936), Napoli, Edizioni Scientifiche, 1956. Il tema Valdesi G. Serravallo, *Il medioevo calabrese* = *Il medioevo di Calabria* (1934-1936), Napoli, Edizioni Scientifiche, 1956.



La biblioteca Giustino Fortunato è stata fondata nel 1908 dal conte Giustino Fortunato, che ne ha donato la collezione personale di libri e documenti. L'edificio che ospita la biblioteca è stato costruito nel 1910 e ha subito diverse ristrutturazioni nel corso degli anni. La biblioteca è attualmente gestita dalla Regione Campania e ha una collezione di circa 100.000 volumi, tra cui opere di autori italiani e stranieri, manoscritti e incunabili. La biblioteca è aperta al pubblico e organizza diverse iniziative culturali, tra cui mostre, conferenze e corsi di lettura.

La biblioteca Giustino Fortunato è una delle biblioteche più importanti del Mezzogiorno d'Italia. La sua collezione è molto ricca e diversificata, e la sua gestione è molto attenta e qualificata. La biblioteca è un luogo di incontro e di studio per tutti gli appassionati della lettura e della cultura.

La biblioteca Giustino Fortunato è stata fondata nel 1908 dal conte Giustino Fortunato, che ne ha donato la collezione personale di libri e documenti. L'edificio che ospita la biblioteca è stato costruito nel 1910 e ha subito diverse ristrutturazioni nel corso degli anni. La biblioteca è attualmente gestita dalla Regione Campania e ha una collezione di circa 100.000 volumi, tra cui opere di autori italiani e stranieri, manoscritti e incunabili. La biblioteca è aperta al pubblico e organizza diverse iniziative culturali, tra cui mostre, conferenze e corsi di lettura.

La biblioteca Giustino Fortunato è una delle biblioteche più importanti del Mezzogiorno d'Italia. La sua collezione è molto ricca e diversificata, e la sua gestione è molto attenta e qualificata. La biblioteca è un luogo di incontro e di studio per tutti gli appassionati della lettura e della cultura.



APPUNTI PER UNA STORIA DELL'INQUISIZIONE IN CALABRIA TRA CINQUE E SEICENTO

A cavaliere tra Cinque e Seicento la soluzione delle guerre civili francesi e l'affermazione (conseguenziale) incontrastata delle potenze protestanti di Inghilterra, Olanda e Francia a dispetto dell'oneroso impegno di Filippo II contro il dilagare politico dell'eresia segnava la transizione a una fase nuova della storia europea, ma anche della costruzione dello Stato moderno. Inoltre, la battaglia di Lepanto non era riuscita a frenare la pressione turca nel Mediterraneo e così il *mare nostrum* sempre più abbandonato in favore delle maggiormente prospere rotte atlantiche restava preda di guerre, di pirati e di corsari (1). Al contempo, la Chiesa della Controriforma incontrava ostacoli ad affermarsi anche laddove minori sembravano essere i rischi di contagio ereticale come nel Regno di Napoli (dopo l'apparente sconfitta del circolo di Valdés) (2) isolato – se si eccettua il caso dei Valdesi (3) – da contatti con il vivace mondo che aveva definitivamente disconosciuto la paternità catto-

(1) F. BRAUDEL, *Civiltà e imperi del Mediterraneo nell'età di Filippo II*, Torino, Einaudi, 1986 (ed. orig. 1949). Si veda *Mediterraneo nella seconda metà del '500 alla luce di Lepanto*. Atti del convegno di studi promosso e organizzato dalla Fondazione Giorgio Cini, Venezia, 8-10 ottobre 1971, a cura di G. Ben-zoni, Firenze, Olschki, 1974.

(2) Su Valdés, si rimanda agli studi di Massimo FIRPO, *Tra alumbadosi e 'spirituali'. Studi su Juan de Valdés e il valdesianesimo nella crisi religiosa del Cinquecento italiano*, Firenze, Olschki, 1990 e ID., *Dal sacco di Roma all'Inquisizione: studi su Juan de Valdes e la Riforma italiana*, Alessandria, Edizioni dell'Orso, 1998, ma anche a P. LOPEZ, *Il movimento valdesiano a Napoli: Mario Galeota e le sue vicende col Sant'Uffizio*, Napoli, Fiorentino, 1976.

(3) P. SCARAMELLA, *L'Inquisizione romana e i Valdesi di Calabria (1554-1703)*, Napoli, Editoriale Scientifica, 1999. Si veda inoltre G. ROMEO, *L'inquisizione a Napoli e nel Regno di Napoli nell'età di Filippo II: un bilancio*, in *Filippo II e il Mediterraneo*, a cura di L. Lotti e R. Villari, Roma-Bari, Laterza, 2004, pp. 629-640.

lica (4). Il controllo dell'ortodossia affidato all'inquisizione fu sollecitato in Calabria come in altre aree periferiche da diverse fattispecie (5). Nel Viceregno di Napoli le resistenze all'«imperio della legge», come lo ha definito Galasso (6), erano la regola della vita politica tanto da spingere baroni e briganti ad una singolare alleanza cementata dalla comune ostilità al tentativo di introdurre leggi che modificassero l'assetto socio-politico. Rivolte antifeudali (basti pensare alla famosa congiura di Campanella) (7) e ribellioni come quella del Principe di Salerno portarono alla dissoluzione delle princi-

(4) M. ROSA, *La Chiesa meridionale nell'età della Controriforma*, in *Storia d'Italia. Annali IX. La chiesa e il potere politico dal Medioevo all'età contemporanea*, a cura di G. Chittolini e G. Miccoli, Torino, Einaudi, 1986, pp. 291-345; *Il Concilio di Trento nella vita spirituale e culturale del Mezzogiorno tra 16. e 17. secolo: atti del Convegno di Maratea, 19-21 giugno 1986*, a cura di G. De Rosa e A. Cestaro, 2 voll., Venosa, 1988; C. DE FREDE, *La diffusione delle idee riformate nel Mezzogiorno*, in *Geronimo Seripando e la Chiesa del suo tempo nel V centenario della nascita*, a cura di A. Cestaro, Roma 1997, pp. 105-117 e ora in Id., *Religiosità e cultura nel Cinquecento italiano*, Bologna, il Mulino, 1999, pp. 1-14.

(5) Si vedano, oltre al mio *Libertas philosophandi: Agostino Doni da Cozenza a Cracovia*, in «Archivio storico per la Calabria e la Lucania», LXIX (2002), pp. 117-131, F. MONTELEONE, *Aspetti della Riforma e Controriforma religiosa in Calabria*, Vibo Valentia 1930; G. CONIGLIO, *Aspetti della società meridionale nel secolo XVI*, Napoli, Fiorentino, 1978 e A. PLACANICA, *La Calabria in età moderna*, vol. I, *Uomini strutture economie*, vol. II, *Chiesa e società*, Napoli, Esi, 1985-1988. Per la storia dell'Inquisizione nel Regno di Napoli ancor utile L. AMABILE, *Il Santo Ufficio della Inquisizione in Napoli, narrazione con molti documenti inediti*, 2 voll., Lapi, Città di Castello 1892 (rist. anast.: Rubbettino, Soveria 1987), P. VILLANI, *Origine e carattere della nunziatura di Napoli (1523-1569)*, in «Annuario dell'Istituto storico per l'Età moderna e contemporanea», IX-X (1957-1958), pp. 5-79 e G. ROMEO, *Una città, due inquisizioni: l'anomalia del Sant'Ufficio a Napoli nel tardo '500*, in «Rivista di storia e letteratura religiosa», XXIV (1988), pp. 42-67.

(6) *La Calabria nel Cinquecento*, in *Atti del 3° Congresso storico calabrese (19-26 maggio 1963)*, Napoli, Fiorentino, 1964, pp. 21-52; Id., *Alla periferia dell'impero. Il Regno di Napoli nei secoli XVI-XVII*, Torino, Einaudi, 1994. Si veda anche A. PLACANICA, *La Calabria in età moderna*, vol. I, *Uomini strutture economie*, vol. II, *Chiesa e società*.

(7) L. AMABILE, *Fra Tommaso Campanella: la sua congiura, i suoi processi e la sua pazzia: narrazione con molti documenti inediti politici e giudiziari, con l'intero processo di eresia e 67 poesie di fra Tommaso finoggi ignorate*, Napoli, Antonio Morano, 1882; U. BALDINI e L. SPRUIT, *Campanella tra il processo romano e la congiura di Calabria: a proposito di due lettere inedite a Santori*, in «Bruniana & Campanelliana», VII (2001), pp. 179-187. Si vedano inoltre G. ERNST, *Tommaso Campanella. Il libro e il corpo della natura*, Laterza, Roma-Bari, 2002 e EAD., *Il carcere il politico il profeta: saggi su Tommaso Campanella*, Roma-Pisa, Istituti Editoriali e Poligrafici Internazionali, 2002.

pali signorie feudali... era in gioco il controllo politico anche se non bisogna esagerare il profilo di questa conflittualità per non correre il rischio di cadere nello stereotipo del nobile furfante e mascalzone (8). A rendere meno netto il contrasto può giovare il quadro che emerge dalla documentazione inquisitoriale; infatti, analizzando la corrispondenza residua, conservata nell'Archivio romano del Sant'Uffizio (ora Congregazione per la dottrina della fede) proveniente da alcune diocesi calabresi, emergono diverse questioni: casi di eretici, apostati, giudaizzanti, ma conquista anche particolare attenzione la proverbiale resistenza delle popolazioni, soprattutto degli aristocratici, a mordere il freno imposto dal rispetto dell'ortodossia. Ritrosia che trovava giustificazione nella passività e sudditanza dei vescovi nei confronti dei diversi signorotti locali - dalle cui fila spesso provenivano -, ma anche nella facile possibilità di corrompere e di far chiudere un occhio rispetto a prassi ormai consolidate. Nella maggior parte dei casi non si tratta di eterodossia razionalmente scelta quanto piuttosto della rivendicazione di autonomia (una sorta di idiosincrasia ad ogni forma di controllo) anche nella sfera religiosa. A questo quadro si aggiunga che le vessazioni fiscali impedivano il progresso economico di una regione in realtà ricca di risorse: come osserva Barrio, i piccoli sovrani locali e i tiranni «che la saccheggiano e la scorticano, e come altri Campani lestrigoni, per l'inesinguibile sete e l'inesausta avarizia, si nutrono ogni giorno delle fatiche dei mortali» (9).

Attraverso l'accusa di eresia, come è facile pensare, spesso si intendeva colpire la resistenza al potere ecclesiastico e politico: nella diocesi di Squillace, diretta dal potente Guglielmo Sirleto (10), ma ormai affidata dal 1573 al nipote, Marcello, dopo i casi occorsi nel

(8) *Rivolte antifeudali nel Mezzogiorno e altri studi cinquecenteschi*, Napoli, De Simone, 1984. Si veda inoltre G. GALASSO, *Economia e società nella Calabria del Cinquecento*, Napoli, Guida, 1992, p. 73 e sgg.

(9) G. BARRIO, *Antichità e luoghi della Calabria*, trad. it. di E.A. Mancuso, Cosenza, Brenner, 1979, pp. 146-147 (ed. orig. 1571).

(10) P. PASCHINI, *Tre ricerche sulla storia della chiesa nel Cinquecento*, Roma, Edizioni liturgiche, stampa 1945; Id., *Il Cardinale Guglielmo Sirleto in Calabria*, in «Rivista di storia della Chiesa in Italia», I (1947), pp. 22-37; P.E. COMMODORO, *Il cardinale Guglielmo Sirleto, 1514-1585*, Catanzaro, Grafiche Abramo, 1985; G. DENZLER, *Il cardinale Guglielmo Sirleto, 1514-1585 vita e attività scientifica: un contributo alla riforma Post-Tridentina*, Catanzaro, Istituto di Scienze Religiose di Catanzaro e Squillace, 1986; *Il card. Guglielmo Sirleto (1514-1585): atti del convegno di studio nel IV centenario della morte (5-7 ottobre 1986)*, a cura di L. Calabretta e G. Sinatora, Catanzaro 1989.

1570, di Nardo Faresi e di Cesare Santoro, rei di aver introdotto e propagandato, dopo averle attinte direttamente a Ginevra (11), le fresche e innovative dottrine *luterane*, nel 1573 si riapre il caso di Marcantonio Passalacqua (12), il quale «nel tempo che era inquisito fe salvare e fugire Gregorio Faresi fratello di Francesco Faresi dichiarato eretico» (13). Il dottor Francesco Rodia era in possesso della denuncia articolata di «Giovan Gregorio d'Alemagna» contro Passalacqua: l'inquisito aveva manifestato dubbi su «molte cose quale il purgatorio; poteva deponere di esso Marcantonio fandolo fugere e salvare sopra una nave in Messina per mezzo di Alcuni soi amici». Inoltre, risulta che l'imputato fosse in possesso dei libri proibiti di Machiavelli (14). L'accusa principale colpiva l'atteggiamento tenuto durante la Messa: «...Il detto Marcantonio Passalacqua in volersi comenciar la predica se ne usciva fora di la chiesa con grandissimo scandalo e suspitione de tutto il populo il che è notorio per li homeni de la città de Squillace continuando in questi atti per tutta la quadragesima» (15). Sulla base delle accuse, Passalacqua è processato e, dopo aver sentito il memoriale, ottiene, il 1 febbraio 1575, gli arresti domiciliari con pegno di mille scudi (16) e successivamente, nel maggio, fu esonerato anche da quel provvedimento e, dietro l'obbligo di presentarsi quando fosse stato convocato (17). Il 26 gennaio 1576 il caso di Antonino Macri, correo con Passalacqua, fu invece affidato al vescovo (18).

(11) Della loro presenza a Ginevra non ve n'è traccia nel saggio di T.R. CASTIGLIONE, *Il rifugio calabrese a Ginevra nel XVI secolo*, in «Archivio storico per la Calabria e la Lucania», 1936, pp. 165-201. Si veda anche *Ginevra e l'Italia*, raccolta di studi promossa dalla Facoltà Valdese di Teologia di Roma, Firenze, Sansoni, 1959.

(12) Risulta infatti che nel 1571 Passalacqua aveva rivolto una supplica a Guglielmo Sirlotto affinché non fosse dato credito alle voci messe in giro da maligni: Biblioteca Apostolica Vaticana (d'ora in poi BAV), Vat. lat. 6191, lettera dell'8 settembre 1571, f. 111r.

(13) Archivio della Congregazione per la dottrina della fede (d'ora in poi ACDf), Sant'Offizio, Stanza Storica LL3c, carte da Squillace, n.n., lettera del 3 aprile 1573. Altre testimonianze del caso di Faresi si trovano in BAV, Vat. lat. 6191: 139r-140r, 170r.

(14) ACDf, St.St.LL.3c, carte da Squillace, c. n.n., fascicolo Passalacqua.

(15) Un simile atteggiamento di irrisione della Messa è riscontrabile in diversi casi di eretici, tra i quali segnalo quello dei Sozzini da me analizzato in *I Sozzini e l'Inquisizione*, in corso di pubblicazione negli atti del convegno *Faustus Socinus and his Heritage*, svoltosi a Cracovia dal 24 al 26 settembre 2004.

(16) ACDf, SO, St.St.P4b, 1575: f. 253v.

(17) ACDf, SO, Decreta 1574-1575, f. 109r.

(18) ACDf, SO, Decreta 1574-1575, f. 171r.

Eretodossia, resistenza all'autorità ecclesiastica, apostasia, ma nella frastagliata e complessa realtà calabrese l'inquisizione è chiamata ad affrontare anche molti casi di ebrei convertiti (19): di alcuni provenienti dalla Sicilia residenti nella diocesi di Catanzaro, si era già discusso nel 1577 (20): il vescovo di Catanzaro, Ottavio Moriconi, (21) esprimeva dubbi riguardo a quelli che «estrinsecamente vivono da cristiani; tuttavia io vo dubitando ch'intrinsecamente anchor' non iudaizzino». In particolar modo sospettava di Antonino Vento il quale «è della predetta razza per cotesta strada quando venisse a tortura, potrà Vostra Signoria Illustrissima farlo interrogare sopra qualche particolare come meglio gli parerà spediente...» (22). Poi, nell'aprile 1579, un'altra lettera denunciava: «In la città di Catanzaro, Montilioni et altri lochi della provintia di Calabria vi sono molti de nation giudaica che passorno da cinquanta o sessantanni fa da Sicilia di li quali molti sono cristianissimi et omini da bene et alcuni sono fatti religiosi e celanti de lo onor di Dio e de la chiesa santa»; a fronte di queste conversioni sincere, «pero vi sono molti altri che non ostanti che siano battizzati et habiano recevuto il santissimo sacramento del battesimo giudaizano etenimo secreta setta e legono la Bibbia massime lo Deuteronomio»: questi dunque sono criptogiudei che simulano l'adesione convinta alla Chiesa di Roma (23). La situazione era pericolosa perché questi «non credino

(19) *Clero e società nell'Italia moderna*, a cura di M. Rosa, Roma-Bari, Laterza, 1992 e *L'Inquisizione e gli ebrei in Italia*, a cura di M. Luzzati, Roma-Bari, Laterza, 1994.

(20) Si veda lo studio di P. SCARAMELLA, *La campagna contro i giudaizzanti nel Regno di Napoli (1569-1582): antecedenti e risvolti di un'azione inquisitoriale*, in *Le inquisizioni e gli ebrei (Roma 20-21 dicembre 2001)*, Roma, Accademia nazionale dei Lincei, 2003, pp. 363-373. Scaramella rimandava alla documentazione inquisitoriale conservata presso l'Archivio Diocesano di Napoli di cui ora è disponibile l'Inventario: *Il fondo Sant'Ufficio dell'archivio storico Diocesano di Napoli. Inventario (1549-1647)*, a cura di Giovanni Romeo, volume monografico di Campania Sacra, 2004, p. 102.

(21) K. EUBEL, *Hierarchia catholica Medii aevi sive summorum pontificum, SRE cardinalium, ecclesiarum antistitum series*, Monasterii, 1913-1923: III, p. 174.

(22) ACDF, St.St.LL3a, lettera del 12 marzo 1579 al cardinal Savelli, f. 399r.

(23) Sul criptogiudaismo in altra realtà storica, si veda M. ALPERT, *Cripto-Judaism and the Spanish Inquisition*, Basingstoke, Palgrave, 2001. Sulla condizione degli ebrei in Italia meridionale, si rimanda a D. ABULAFIA, *Il Mezzogiorno peninsulare dai bizantini all'epulsione (1541)*, in *Storia d'Italia. Annali XI. Gli ebrei in Italia*, a cura di C. Vivanti, I, *Dall'alto Medioevo all'età dei ghetti*, Torino, Einaudi, 1996, pp. 5-44.

Cristo né cosa alcuna della chiesa e questo male giornalmente va accrescendo e sono molti». Individuava anche le responsabilità di una realtà a cui non era stato posto freno, né rimedio alcuno: il vescovo Ascanio Geraldino già dodici anni prima era stato avvisato di tutto: al «poco zelo di prelati» era stata dunque attribuita la responsabilità di aver «fatto quasi crescere questo male per la poca cura ch'hanno avuto». Ad aggravare il tutto e a rendere pressoché vana la speranza e la possibilità di *sgominare* la setta, stava la lucida constatazione che «questa è una setta che tutta unita può spendere da sessanta o settanta milia docati», capacità economica che ovviamente poteva arrestare qualsiasi provvedimento inquisitoriale «e si crede indubbitamente che subito che alcun prelado fa qualche motivo, donano tanti delli dinari che occupano ogni cosa». Perciò «è necessario provvedere con gran prodentia e committendosi a qualche vescovo per informazioni» (24), ma affiancandogli ecclesiastici fidati, e a tal fine suggeriva i nomi di alcuni gesuiti. Ma la «setta è tanta potente ogniuno se dubita e di prelati che si ritrovano in provintia non pare che vi sia persona più confidente di nostro vescovo di Squillace» (Marcello Sirleto), di cui si fidava perché incorruttibile. Per sfondare il muro dell'omertà si poteva provare interrogando Antonino Vento «dal detto si po sapere il tutto poiché lui tiene molti che sono capi di questa sinacoga». Il 30 settembre 1579 il vescovo informava il Sant'Uffizio di essersi «sforzato di formare il processo contra questi giudaizzanti attendendo a esaminare quanti testimoni ho potuto havere e mi sono anco assicurato d'alcuni che mi parevano più inditiati, non ho proceduto ad altro aspettando resolutione et ordine da Vostra Signora Illustrissima si come l'ho supplicato per altre mie e lei mi promette per l'ultima sua di xi di questo, con la quale accusa la ricevuta del processo che gl'inviati con una mia de xxviii del passato». In attesa di istruzioni, confermava i sospetti su Antonino Vento che doveva essere denunciato anche al Vicario di Napoli. Ma i sospetti e i timori del denunciante riguardo alla solerzia dell'azione episcopale trovavano conferma nella successiva documentazione: il 12 dicembre 1579 nel processo contro i giudaizzanti, il vescovo prendeva le parti del notaio accusato di aver ricevuto troppi soldi dagli imputati (25). Dopo circa un anno, il 24 novembre 1580, il processo si era ampliato sino a coinvolgere i familiari di Antonino Vento (26). Ancora, dopo circa venti

(24) ACDF, St.St.LL3a, ff. 398r-v, 509r-v.

(25) ACDF, St.St.LL3a, f. 394r.

(26) ACDF, St.St.LL3a, f. 400r.

anni, da Roma si cercavano nuove informazioni sull'imputato, per accertarsi che avesse rispettato gli obblighi impostigli: il vescovo di Catanzaro, Nicola de Oratiis (27) rispondeva di non aver trovato la copia del processo in archivio, ma di essersi informato dal parroco: «detto Antonino è stato in Catanzaro ogn'anno si è comunicato con tutta la sua fameglia nella parrocchia alla solennità di Pascha di Resurrezione et è stato veduto udire le messe e prediche, massime la quadragesima» e che al momento si trovava a Napoli (28).

Risulta evidente che la difesa dell'ortodossia e della fede cristiana vacillasse ampiamente anche per le continue accuse alla gerarchia ecclesiastica, dietro alle quali si celavano strategie politiche come pure trovavano sfogo tensioni locali. Il 20 maggio 1587 Marc'Antonio Polito, poi autore di una storia di Reggio Calabria (29), denunciava una serie di circostanze che lo avevano profondamente turbato e preoccupato: «Lo zelo della conscientia, et l'obbligo della Santissima fede cristiana, nella quale per gratia di Dio sono nato et vissi, et vivo, mi forza fare intendere alli Signori Vostri Illustrissimi et Reverendissimi come molti anni sono in questa citta di Rheggio di Calabria, vi son stati molti inquisiti della peste dell'heresia, delli quali molti ne foro condannati alla morte, altri alle galere, altri a portare l'habitelli, comme alle Signorie Vostre Illustrissime et me consta per li processi in questo tempo fatti» (30). Dunque, una città con una evidente propensione all'eresia che andrebbe costantemente osservata e tenuta sotto controllo: «Al presente si bene molti, per quello che per li effetti estrinseci, si può conoscere mostrano vivere cristianamente, non ne mancano alcuni che manifestamente con la lingua avvelenata, et con li effetti dimostrano perseverare nella malvagità prima loro opinione». Dunque una realtà in cui la simulazione e la dissimulazione dominavano senza alcun imbarazzo (31),

(27) EUBEL, *Hierarchia catholica* III, pp. 173-174.

(28) ACDF, St.St.LL3a, f. 440r-v.

(29) *Cronica della nobile fedelissima citta di Reggio*, composta da Marcantonio Politi, in Messina, Pietro Brea, 1617.

(30) ACDF, St.St.LL3c, f. 579r.

(31) Per alcune riflessioni sulla pratica di simulazione e sul nicodemismo, si rimanda ad A. ROTONDO, *Atteggiamenti della vita morale italiana del Cinquecento. La pratica nicodemitica*, in «Rivista Storica Italiana», LXXIX (1967), pp. 991-1030; P. SIMONCELLI, *Evangelismo italiano del Cinquecento. Questione religiosa e nicodemismo politico*, Roma, Istituto storico italiano per l'età moderna e contemporanea, 1979; ID., *Inquisizione romana e Controriforma*, in «Rivista Storica Italiana», C (1988), pp. 5-125; J.P. CAVAILLÉ, *Dis/simulations Dis/simulations: religion, morale et politique au 17. siècle: Jules-César Vanini, François La Mothe Le Vayer, Gabriel Naudé, Louis Machon et Torquato Accetto*, Paris, Champion, 2002.

sia per il criptogiudaismo che per l'adesione all'eterodossia, tra quelli che non avevano rinunciato alle proprie idee, preoccupava molto «Antoniello Forti delli principali heretici che foro per quel tempo, condannato et abbiurato all'hora che porta l'habitello»; questi «sempre ha mostrato opere manifeste di eretici». Soprattutto non rispettava il divieto di esercitare la professione medica «di non posser medicar ammalati senza prima farli confessare, et comunicare, non solamente con alcuni non lo ha fatto, né fe, ma è stato causa forse della dannatione di quelli medesimi». Il caso era noto: non aveva fatto loro «pigliare li santissimi sacramenti et dicendoli che star bene, et che non importa, li fa così morire, forse havendo poca fede alla virtù dell'uno et dell'altro santissimo sacramento». Si trattava di una pratica pericolosa ancor più perché nei giorni precedenti «essendosi amalato uno principale della Città, nomato Silvio Barone, homo di malissima vita», Antonello lo aveva curato e assistito «vicino alla morte, senza che quello pigliasse li santissimi sacramenti, anzi quelli negandoli et morendo ostinatamente senza volersi mai né confessare né comunicare». Non era tutto: «oltra a questo, sotto fintione di dar licentia come a mal disposto di mangiar cibi prohibiti nelli giorni prohibiti della Santa romana chiesa, et quelli sono persone santissime, del che nasce publico scandalo alli cristiani». E non si era nemmeno limitato a questo, ma aveva sostenuto «che le litanie de santi non son necessarie nelli sette salmi penitenziali, che bastano solamente li sette psalmi per quello offitio, et ha detto publicamente che quello che scrisse Galeno è più vero di quello che scrisse San Giovanne...». E tutto ciò senza alcun ostacolo: un provvedimento precedente aveva stabilito che fosse impedito ad Antonello di esercitare, ma egli non aveva mai rispettato quell'obbligo in virtù della parentela che lo legava all'Arcivescovo, quindi nonostante tutto il carico di prove contro l'eretico, non si era proceduto contro «perché Antonello è suo medico e con lui imparentato». Quindi, per prendere informazioni, suggeriva di rivolgersi al nunzio di Napoli o ad altri che non fossero coinvolti, ammonendo ad agire rapidamente dal momento che il «detto Antonello con altri stava, et sta per fuggire in Genevra» (32).

Ancora a Catanzaro, un altro vescovo sarebbe stato denunciato al Sant'Uffizio perché considerato indegno del ruolo che ricopriva. Testimone della riottosità al potere centrale, che fosse politico o religioso poco cambia, l'accorata denuncia nel gennaio del 1610 del

(32) ACDF, St.St.LL3c, f. 579r-v.

predicatore cappuccino Bonaventura Campagna da Reggio (33), che si trova offeso e ostacolato nel suo compito quaresimale e continuamente sottoposto a provocazione e a umiliazione, ragione per cui aveva deciso di rivolgersi all'arcivescovo di Caserta, Deodato Gentile, sopravanzando il vescovo di Catanzaro, Giuseppe Piscullo (Pisvuglio) (34): «Predicando io in questa quadragesima passata in Simeri, Diocesa di Catanzaro, et riprendendo generalmente i vitij sì come mi comanda iddio il sacro concilio tridentino et la regola del mio padre S. Francesco delle mie generali repressionsi alcuni poco desiderosi della Medicina ... cominciorno a balbettare, mormorare, et anco minacciare» (35). Chiaro l'intento di quei mormorii di spaventare il cappuccino, adombrandogli quanto era successo a «un altro predicatore i gran peccati che ivi si ritrovavano l'assaltorono nella propria casa, et non possendo avere lui nelle mani ferirono malamente il compagno». Coraggiosamente e tenacemente, fra Bonaventura non si era lasciato intimidire: «non per questo restando dall'off. mio conforme all'obbligo, una mattina fra l'altre le disse. Qualmente loro s'andavano abusando della mia dolceza et amorevolezza et che io non temevo dalle loro latrate et minaccie, ma che sequitaria a far l'offitio mio». Aveva però avvertito la necessità di non lasciare impunito tale atteggiamento: «et bisognando haria posto la mano alla penna et scritto a mons. Vescovo di Caserta, o agli Illustrissimi Cardinali et far castigare questi tali come si dovea severamente». La decisione di rivolgersi al Vescovo di Caserta era scaturita dalla considerazione di «quanto poco temevano il loro Vescovo, quale parole pigliate sinistramente da quelli». Scoperte le intenzioni di fra Bonaventura, quelli «subito si avisorno al vescovo di Catanzaro di dirle che havea nominato al vescovo di Caserta commissario della santa inquisitione. Onde egli mosso dalle parole di costoro, mandò il suo vicario ...». Non avendo avuto risposta, il cappuccino tornava a scrivere il 4 maggio 1610 per segnalare i casi riscontrati di Vitaliano Ferrari e di Fabio Lucro: quest'ultimo aveva argomentato circa l'impossibilità di rispettare l'obbligo di non lavo-

(33) Secondo il *Lexicon Capuccinum*, Bonaventura era «in rebus historicis valde peritus» come mostra la *Cronaca capuccina in cui si tratta del principio et origine de' Frati Minori Capuccini in questa Provincia di Reggio* ancora manoscritta, conservata presso l'Archivio generale dell'Ordine, *Lexicon Capuccinum*, Roma 1951, p. 246.

(34) EUBEL, *Hierarchia catholica*, IV, p. 141. Si veda anche per altri casi di conflitto giurisdizionale GALASSO, *Economia*, p. 336 e sgg.

(35) ACDP, St.St.LL3a, f. 436r.

rare nei giorni di festa soprattutto nelle vigne, che «se non si piantano di festa non fanno vino». Superstiziosi riti di fertilità che però nel gioco di provocazioni iperboliche e paradossali, sono superate da Vitaliano Ferrari che, come altri della diocesi di Simeri, al predicatore proponeva dei quesiti sempre più arguti e quindi sempre più pericolosi: egli, infatti, andava sostenendo che un usuraio condannato all'inferno potesse essere salvato qualora il figlio avesse restituito il maltolto alla vittima: 'habbi detto che uno usurario condannato all'inferno si salva se il figliuolo restituisse il mal acquistato con usura' (36). Dopo il procedimento inquisitorio risulta chiaro dalle deposizioni di tutti i testimoni «che esso Vitaliano essendo andato a visitare il detto Padre tra gl'altri ragionamenti fu proposto questo dubbio cioè se stando un infermo obbligato alla restituzione non potendosi confessare e morendo avanti che havesse fatta la restituzione se il figlio restituendo il mal tolto quell'anima si salverebbe». Interessante la risposta all'interrogativo proposto che subdolamente conteneva un tranello: «Il detto dottore rispose, che se quell'infermo havesse havuta buona disposizione di voler restituire, e contritione si deveria credere che si salvarebbe e tutti i testimoni deponeno l'istesso». Ma le affermazioni dell'imputato erano dovute all'interrogativo proposto e non scaturivano da sue riflessioni autonome: «fu per modo di discorso, o disputa» (37). Il procedimento non restava confinato nella terra di Calabria, ma arrivava a essere discusso nella congregazione romana: in seguito alla denuncia del cappuccino Bonaventura, il Sant'Uffizio, il 28 aprile 1610, infatti, scriveva al vescovo di Catanzaro «qui sumat informationes et certiore» (38) per poi, il 28 luglio, constatare che dalle informazioni raccolte dal vescovo di Catanzaro era «demonstratum a fratre Bonaventura de Reggio Cappuccino nihil revelans resultare» (39). L'operato del vescovo fu poi oggetto di ancor maggior attenzione dopo la denuncia del prete Fabritio Moio, il quale, il 7 settembre 1613, enumerava diversi capi di imputazione, prospettando enormi rischi se non si fosse intervenuto presto: «Il Vescovo di Catanzaro, fra Giuseppe Piscullo dell'ordine minore di San Francesco, vive tanto scandalosamente et con tanta offesa di Dio, e della dignità episcopale, che se dalla potente mano delle Signorie Vostre Illustrissime quanto prima efficacemente non viene corretto essa città et sua Dio-

(36) ACDF, St.St.LL3a, f. 435r.

(37) ACDF, St.St.LL3a, f. 435r.

(38) ACDF, SO, Decreta 1610, f. 89r.

(39) ACDF, SO, Decreta 1610, f. 165v.

cesti, con suo cattivo esempio presto s'empierà d'heresie» (40). L'audacia del Vescovo si era spinta ad assolvere «per danari uno il quale era stato fatto carcerare del Giustitiere seu potestà di Taverna, terra di sua Diocesi», e l'assoluzione era ancora più grave «essendo quello persona sospetta d'heresia perché havea un libro di Maumetto, et dicea esser meglio la legge di Maumetto che la legge nostra perche la legge nostra assolveva li peccati carnali dandoli dispense per dinari, et quella era piu vera et sincera». Affermazioni eretiche che Moio aveva sentito riferite da testimoni di cui riportava il nome per dare maggior credito alle denunce. Inoltre, il vescovo aveva liberato «dalle Carceri del Capitano della Terra di Sibari sua Diocesi un nigromante, c'havea un libro di nigromantia, et di fattucchierie, nel quale libro erano invocazioni de Demonii, et altre parole et circoli con li quali costringeva i Demonii». Poi aveva oltrepassato le proprie competenze ordinando la liberazione «senz'ordine della Santa inquisitione (di) uno Chierico chiamato Chianetta huomo di malissima vita et biastematore, il quale havea biastemato hereticalmente il nome di Dio, della Beatissima Vergine, et il sangue di Christo, et anco havea ferito un Monaco de Minimi Predicatore, havendoli tirato con un archibugietto fuor di pragmatica in presenza di molti». In cambio poi di seta aveva dispensato dalla irregolarità, una volta divenuto vescovo, un sacerdote chiamato Don Pietro Angelo Cascione, il quale precedentemente era stato dichiarato irregolare dallo stesso vescovo «per haver quello conversato più, et più anni con una meretrice essendo stato ammonito più volte, et havendolo fatto astenere da celebrare più anni». Le accuse erano già notevolmente pesanti visto che Moio era riuscito a raccogliere prove di eterodossia, corruzione e simonia... Ma non si limitavano a questo: il vescovo aveva addirittura preso a pugni e quindi procurato la morte di «un giovane della terra di Cropani per li quali versando sangue dela bocca, naso, et orecchie il terzo giorno si morì come si appare in processo per fede de medici, et piu testimoni esaminati quale si trova in Roma nell'ufficio del Palmerio». D'indole violenta, dunque, «diede pubblicamente schiaffi, et bastonate ad un sacerdote di Taverna a tempo che faceva il sinodo nella Cathedrale in presenza del Clero, et dopo hà celebrato, et celebra nonostante la scomunica nella quale è incorso piu anni sono...» così come «a un sacerdote di Catanzaro chiamato Don Alfonso Madiglia ha dato più pugni, et schiaffi in faccia». Le tremende accuse non ebbero seguito

(40) ACDF, St.St.LL3a, f. 444r.

dal momento che il vescovo aveva prontamente informato, il 5 ottobre 1613, il Sant'Uffizio per segnalare che Fabritio Moio, prete concubino, era stato «preso con l'archibugetto piccolo in piazza, e d'altri eccessi. E perche lo trovai che parlava senza licenza in uno di questi monasteri di monache lo feci carcerare» (41), ed era riuscito a procurarsi un'esenzione dalla giurisdizione vescovile e al contempo aveva mandato quella lettera di denuncia a Roma, lettera che aveva fatto il giro della città e aveva rinfocolato le inimicizie del vescovo.

Di altro tenore perché relativo a speculazioni sulla vita ultraterrena è il caso esaminato dal Tribunale romano, ricordato in una lettera da Mileto del 27 aprile 1613: Alessandro Carlizzi si autodenunciava davanti al cardinale Ascoli per aver creduto a lungo «che tutto il Mondo si salva così li Christiani andarebbono in Paradiso» (42). Molto interessante la genesi dell'errore come lo definisce il cardinal Ascoli: «et in questo errore, disse, esser caduto ingannato da certi spiriti, che in tempo che stava ammalato gli appariro in forma di Pecorari, et di Donne alcune bianche, et alcune nere schiave, le quali gli mostravano una scala per dove ascendevano, et discendevano colombe bianche, et gli persuasero l'errore sopradetto». Seguendo la procedura, l'imputato era stato esaminato «per conoscere se veramente haveva assentito a questo errore, et se l'haveva ad altri comunicato, et se si s'era altre volte confessato». Con sorpresa il cardinale scoprì «che veramente egli ha creduto all'errore; che ad altri ha rivelato l'apparitione predetta, che altre volte si n'è confessato, et che i Confessori l'hanno sempre assoluto». Tuttavia «questa Pasqua il Confessore non l'ha voluto assolvere», e l'aveva invece sollecitato a rivolgersi direttamente al Cardinale «acciò denunciasse l'errore che sin' hora ha tenuto». Ad un comportamento prudente e riservato era stato improntata l'azione di Ascoli, che però precisava di aver così proceduto «non perche non conoscessi la qualità dell'errore, et l'abiuratione che deve fare, ma per la qualità della Persona la quale depone che in quel tempo fu infermo di cervello». Si tratta di affermazioni che richiedevano comunque di essere suffragate da prove: «Ho procurato ancora di intendere con distrezza et modo segreto in che stato hora si trovi, et mi si riferisce che patisce assai d'humor malinconico». Dunque la visione di Carlizzi era stata provocata dalla melanconia che aveva alterato significativamente la percezione; Ascoli considerava la condizione come attenuante. Inol-

(41) ACDF, St.St.LL3a, f. 441r-v, 469r.

(42) ACDF, St.St.LL3b, lettera del Cardinal Ascoli al cardinal Millini, c.n.n.

tre, dal momento che «dalla denuncia et dall'essersi confessato dell'errore tante volte, et dal timore co'l quale comparvi innanzi a me et dal discorrer seco, non mi pare privo di discorso». Per questa ragione, si era deciso «che abiuri de formali in segreto, che si gli imponghino penitenze salutari, che si gli assegni un Confessore discreto e dotto, et si comunichi almento tutte le feste della prima Classe». Misure sufficienti della cui validità rimetteva il giudizio alla Congregazione dell'Inquisizione, che pregava qualora fosse giunta a decisioni diverse, di avvertirlo prontamente in modo «accià questo poverello sia ispedito» (43). Risulta evidente che affermazioni di Carlizzi sovvertono la costruzione stessa del sistema di premi e punizioni. Del caso denunciato si occupava poi anche la congregazione romana, arrivando a un nulla di fatto e invitando il Cardinale ad assicurare Carlizzi alle cure mediche. Sorprendentemente prevale un atteggiamento cauto e moderato, laddove nel caso di Carlizzi l'idea del Paradiso per tutti avrebbe potuto riecheggiare motivi erasmiani diffusi in Italia come testimoniano le diverse traduzioni del *De immensa Dei misericordia* (44), ma che la spiegazione medico-scientifica, la melanconia, poteva derubricare da eresia a errore.

Dubbi e sospetti sull'operato degli ecclesiastici, incertezze dottrinali, eresie ... abbondano inoltre casi di cristiani costretti alla conversione all'Islam in seguito al rapimento e alle scorribande dei Turchi (45): capitava frequentemente, come testimonia l'occorrere

(43) ACDF, St.St.LL3b, f. 226r.

(44) Si veda ora ERASMUS, *Collected works. Disputatiuncula de taedio, pavore, tristitia Iesu; Concio de immensa Dei misericordia; Modus orandi Deum; Explanatio symboli apostolorum; De praeparatione ad mortem*, ed. by J.W. O'Malley, Toronto, University of Toronto Press, 1998, inoltre la traduzione in volgare italiano è pubblicata in Erasmo, *Scritti religiosi e morali*, a cura di C. Asso, Torino, Einaudi, 2004, pp. 309-366. Cfr. S. SEIDEL MENCHI, *Erasmus in Italia*, Torino, Bollati Boringhieri, 1987, *passim* e rimando anche a quanto detto in Sanguisitibundi vultures. *La polemica anti-inquisitoriale in Erasmo, Agrippa di Nettesheim, Girolamo Massari e Justus Velsius*, in *Per il Cinquecento religioso italiano. Clero, cultura, società*. Atti del Convegno internazionale di studi, Siena, 27-30 giugno 2001, Roma, Edizioni dell'Ateneo, 2003, pp. 487-500.

(45) Si veda Barrio, *Antichità e luoghi della Calabria*, p. 146. Ma si veda anche la supplica di Guardavalle al cardinal Sirleto il 1 marzo 1571 in seguito all'assalto e saccheggio a cui fu sottoposto il paese, in BAV, Vat. lat. 6191, f. 18r. Si veda inoltre, Achille RIGGIO, *Schiavi calabresi in Tunisia barbaresca (1583-1701)*, in «Archivio storico per la Calabria e la Lucania», 1935, pp. 131-177; B. BENNASSAR, *I cristiani di Allah: la straordinaria epopea dei convertiti all'islamismo nei sec. 16. e 17*, Milano, Rizzoli, 1991 e R.C. DAVIS, *Christian slaves, Muslim masters: white slavery in the Mediterranean, the Barbary coast and Italy, 1500-1800*, Basingstoke, Palgrave Macmillan, 2003.

del caso anche ai fratelli Cervantes (46). Per di più, molte erano le leggende sul minaccioso e terribilmente affascinante Giovanni Dionigi Galeno, rapito e poi 'inturcatosi' per salvarsi dalla condanna a morte fino a divenire valente comandante delle flotte ottomane (47). Inoltre, nel 1570, un certo Pietro Paolo de Arcuri di Cariati era stato arrestato per aver predicato pubblicamente 'la legge maomettana' (48). Una conversione all'Islam forzata è quella segnalato dal vescovo di Mileto, Mario de Alexandris (49), il 31 ottobre 1584 per il quale interveniva il Duca di Monteleone, Ettore III, a garantire della sincera conversione: «Agostino Borreo francese, cinque o sei anni sono, fu preso da Turchi in poter de quali egli dice che per mali trattamenti rinegò la nostra Santa fede a tempo che era d'età di quindici anni in circa, ma poi sempre hebb'intentione di ritornare alla fede Christiana» (50). Appena gli si era presentata l'occasione, «nel mese passato essendo venuta l'Armata turchesca qua ala dietro marina di Calabria, il detto con il suo padrone, et altri Turchi essendo sbarcat'in terra, procurò di restarsi»: «e per tal causa si nascose in certo luogo con intentione per quanto referisce di riconciliarsi con Dio Benedetto, e con Santa Chiesa». Era riuscito così a sfuggire ai Turchi «et essendo stato ritrovato da Christiani venn'ultimamente nele mani del Signor Duca di Monteleone, il quale avendo veduto in esso molti segni di contritione, e pentimento, mi fece istanza, ch'io l'assolvesi, et havendolo io risposto di non haver auctorità, et esser caso riservato alla sed'apostolica, m'ha ricercato, ch'io ne dessi conto a Vostra Signoria Illustrissima con supplicando a dignarsi di commettere qua *in partibus* l'assoluzione, se sarà possibile, e conveniente». Richiedeva quindi la facoltà di assolvere, facoltà che avrebbe dovuto essere concessa «tenendo volontà detto Signor Duca», il quale aveva espresso l'intenzione «di servirsene dopo che sarà assoluto, con haver occhio di farlo vivere Christianamente per tanto Vostra Signoria Illustrissima sia servita di comandarmi quel che vuol che Si faccia in questo caso, che l'obedirò subito».

(46) M.A. GARCÉS, *Cervantes in Algiers: a captive's tale*, Nashville, Vanderbilt University Press, 2002. Si vedano anche G. VALENTE, *Calabria, Calabresi e Turcheschi nei secoli della pirateria (1400-1800)*, Chiaravalle 1973; C. DE FREDE, *Cristianità e islam: tra la fine del Medio Evo e gli inizi dell'età moderna*, Napoli, De Simone, 1976 e M. MAFRICI, *Mezzogiorno e pirateria nell'età moderna: secoli 16-18*, Napoli, Edizioni scientifiche italiane, 1995.

(47) Vedi G. BENZONI, *sub voce*, in *Dizionario Biografico degli Italiani* (d'ora in poi DBI), LI, Roma, 1998, pp. 409-415.

(48) Il caso è ricordato da GALASSO, *Economia*, p. 408.

(49) EUBEL, *Hierarchia catholica*, III, p. 261.

(50) ACDF, St.St.LL3b, lettere da Mileto, c.n.n.

Un caso analogo si presenta all'arcivescovo di Cosenza, Giovan Battista Costanzo (51), che il 17 giugno 1594 scriveva al Cardinale di Santa Severina, Giulio Antonio Santoro (52). Un giovane rapito dai turchi aveva abiurato al cristianesimo, ma affermava di averne serbato in animo la fede: «Gasparro di Vincenzo di Trapani di anni vent'uno fu preso da Turchi tanti anni sono, dai quali li fu fatto rinnegare la Santa fede christiana con la bocca solamente per quanto esso dice poichè col cuore dice non essersene mai discostato, et fu anco circonciso» (53). Ora, essendo riuscito a fuggire, chiedeva di essere riammesso nel grembo della chiesa romana «et essendosene in questa costa di Calabria fuggito nel presente mese, comparso qui da me, e mi ha fatto istanza di essere riconciliato, e ricevuto al grembo di Santa chiesa cattolica». Il caso offriva il pretesto per chiedere le facoltà di risolvere i casi di tutti questi *apostati per forza* che spesso gli si presentavano: «ho voluto darne conto alle Signorie Vostre Illustrissime per ricevere da loro commandamento di quanto debbia eseguire e perche spesso soglio qui occorrere di detti rinnegati, le supplico a concedermi facoltà, per sempre di riceverli, et assolverli dalle censure con le diligenze e requisiti altri volte ordinatimi da costesta sacra Congregatione».

Ancora a Santoro, ma per ben altre esigenze, si era rivolto il vescovo di Cariati, Properzio Resta, il 16 febbraio 1593, per evidenziare le difficoltà con cui si doveva confrontare la gerarchia ecclesiastica: «In queste parti si ritrova uno M. Giovanni Domenico inglese da Campana Diocesi di Rossano, et nel temporale del Duca di Seminara, quale al mio giuditio, lo tengo per mal christiano, che essendo capitano di Cerentia, et alloggiato nelle stanze del Vescovato non è andato mai in chiesa, né ascoltar Messa, non solo i giorni feriali, ma ne anco la Domenica, et altre feste, non ostante fosse del continuo chiamato, et sempre recusato andarci, usato molte insolentie a preti» (54). L'audacia e la trasgressione non si limitava al fatto, ma sconfinava alle spiegazioni di tali atteggiamenti poichè il capitano affermava «publicamente che lui fa più conto di un minimo cenno del Duca, che di mille escomuniche, et tutto ap-

(51) Fu vescovo dal 1591 al 1617, F. Russo, *Storia dell'Arcidiocesi di Cosenza*, Napoli, Rinascita artistica editrice, 1958, pp. 487-493.

(52) Su Santoro, si veda ora S. Ricci, *Il sommo inquisitore: Giulio Antonio Santori tra autobiografia e storia (1532-1602)*, Roma, Salerno, 2002, ma anche la recensione di P. Scaramella in «Rivista storica italiana», CXVI (2004), pp. 236-250.

(53) ACDF, St.St.LL3a, f. 149r.

(54) ACDF, St.St.LL3a, f. 367r.

pare per informazione fatta pigliare da me». Un oltraggio e una sfida lanciata all'autorità ecclesiastica per cui il vescovo chiedeva sostegno per l'azione che intendeva intraprendere contro di lui e dal momento che risultava trattarsi di «tristo homo, et è dottore di legge: et ne aspetto risposta...».

A casi di manifesta insubordinazione si affiancavano anche quelli di eresia: uno dei protagonisti del Concilio di Trento, tanto devoto alla causa di riforma e di cura delle anime da voler rinunciare alle riunioni conciliari per assolvere la sua missione, l'arcivescovo di Reggio Calabria, Gaspare Del Fosso (55), il 17 maggio 1589, si rivolgeva al Cardinale di Santa Severina per segnalare il ritorno in città dell'erede di un eretico. «Sono da venticinque anni in tempo che questa città patì d'heresia che si partì da essa un Melchiorre Grasso, et se ne andò in Genevra con tutta la sua fameglia de quali mai piu s'è inteso altro, se non che la settimana passata arrivò in Rheggio un giovane che si fa chiamare Horatio Grasso, et dice di esser figlio del predetto Marchionne» (56). Il giovane era arrivato «con le galere di Malta con un signor francese qual serviva», aveva «intentione che visitati li parenti se ne voleva tornare su le dette galere», ma «havutone io notitia l'ho fatto ritenere et esaminare, dalla cui depositione ne mando copia al Santo Offitio affinché delle Signorie Vostre Illustrissime mi sia comandato quello che io deva fare, perché senza ordine loro io non procedero ad'ispezione alcuna di lui...». Orazio sarebbe poi stato esaminato il 15 giugno 1589 affinché fosse istruito «in fide cattolica» (57).

Non altrettanto zelante, ma al contrario tiepida e quasi assonnata appare l'azione dell'arcivescovo Floccaro a Rossano, almeno a prestar fede alle lamentele di fra Celio di Muro, che scriveva, il 25 aprile 1592, al cardinale di Santa Severina per segnalare la tiepida azione contro un dotto ebreo: «Giovan Vincenzo Giriberto habitante nella diocesi di Rossano, et proprio nella Terra di Cropalati, dove per la mediocrità di quelle genti, et per essere lui letterato si

(55) Dal 1560 al 1623 arcivescovo di Reggio Calabria fu Gaspare Ricciulli Del Fosso, il quale in gioventù avrebbe avuto delle simpatie luterane (C. CANTÙ, *Gli eretici d'Italia*, 3 voll., Torino, Unione Tipografico editrice, 1864-1866, III, p. 29). Si veda Francesco RUSSO, *Storia dell'archidiocesi di Reggio Calabria*, 3 voll., Napoli, Laurenziana, 1965: III, pp. 170-180. Si veda inoltre, M. SANFILIPPO, *sub voce*, in *DBI*, 36, Roma, 1988, pp. 561-3 e *Gaspare Del Fosso e riforma cattolica tridentina in Calabria: atti del Convegno*, Rogliano, Paola, Reggio Calabria, 5-7 dicembre 1992, Reggio Calabria, Laruffa, 1997.

(56) ACDF, St.St.LL3c, f. 580r.

(57) ACDF, So, Decreta 1589, f. 104v.



ritrova in molta stima, questi è di nation ebrea, et ha tenuto appo quelle genti alcune conclusioni le piu inique et enormi, che havessero mai tenuto, et Arrio, et Calvino, et Lutero, o qual si fia sceleratissimo eretico». Del fatto era «venuto ciò in cognitione a Monsignor Reverendissimo Floccaro (i.e., Scipione Floccaro) all' hora nostro Arcivescovo ne prese informazioni et e die aviso a Vostra Signoria Illustrissima, et a cotesti signori della Sacra Inquisitione e già furon serviti dar ordine ad esso Monsignore al che far dovia sopra un tanto negozio»; «ma lui procede sopra cio molto tepidamente, et nel prender l'informazione con molta difficultà veniano li testimoni ad essaminatosi per la potenza dell'inquisito, et tanto più che non erano molto stretti a dire il vero»: il vescovo dunque non esortava, come avrebbe dovuto, i testimoni a deporre il vero. Con lo zelo del delatore, chiudeva «d'esso Monsignore che Iddio il perdoni di tanta omissione, poichè il sudetto Giovan Vincenzo non avveduto del suo errore, con ostinata perfidia intendo che continui la sua prava opinione». La benevolenza del vescovo provocava danni considerevoli visto che non solo non estirpava il loglio, ma ne favoriva addirittura la fioritura.

Con questi appunti sparsi di alcuni casi della documentazione inquisitoriale residua dalle diocesi calabresi tra la fine del Cinquecento e il primo decennio del Seicento, si delinea il profilo frammentario della realtà socio-politico e religiosa calabrese confusa da nuove teorie religiose, ignoranza, resistenza al potere centrale e continui assalti turchi e pirateschi. Resta da evidenziare come tratto comune dell'azione inquisitoriale la diffusa pratica delatoria, conseguenza di un'altrettanto invalsa strategia della denuncia al Sant'Uffizio al fine di sottrarre ambiti di legittimità all'operato episcopale in un contesto in cui l'ortodossia era costantemente messa alla prova non solo dall'eresia, ma soprattutto dalla diffusione di ebraismo e islamismo. Le fondamenta dell'instabile edificio dell'ortodossia cattolica, sigillo di garanzia e stabilità della sovranità statale, vacillavano sotto i colpi portati da casi che, seppur soggetti a logiche di potere, rivelavano un'embrionale consapevolezza di come ormai la religione fosse avvertita come *instrumentum regni*.

MICHAELA VALENTE

TURCO-BARBARESCHI
E DEVOZIONE LEONARDIANA
NELL'ALTO TIRRENO COSENTINO
(XV-XVII SECOLO)*

1. Le incursioni dei turco-barbareschi si addensano lungo le coste della Calabria, per giungere, superando l'accidentata orografia del territorio, fin nelle aree interne della regione, tra la seconda parte del XV e il XVII secolo (1), dopo una lunga parentesi di relativa tranquillità seguita alle numerose invasioni saracene che le avevano funestate durante il Medioevo.

La violenza predatoria dei musulmani non si indirizzava solo verso monasteri e residenze signorili, ma si scatenava contro la popolazione inerme e i suoi averi. Gabriele Barrio ci ha lasciato testimonianza, per la Calabria cinquecentesca, di questo flagello che tormentava senza tregua prima di tutto i borghi marini («maritima plaga annis singulis gravissime a pyratis infestatur»), tramandandoci

* Questo lavoro avrebbe perso molto in precisione e completezza senza l'apporto di attenti cultori di storia locale: Giovanni Celico per Aieta e Tortora, Enzo De Vito e Vincenzo Errico per Scalea, Luigi Marino per Grisolia, Angelo Rinaldi per Verbicaro. A tutti va la mia più viva riconoscenza.

(1) A. TENENTI, *I corsari nel Mediterraneo all'inizio del Cinquecento*, in «Rivista storica italiana», LXXII (1960), pp. 234-87; S. BONO, *I corsari barbareschi*, Torino 1964; G. BENZONI (a cura di), *Il Mediterraneo nella seconda metà del '500 alla luce di Lepanto*, Firenze 1974; R. PANETTA, *Pirati e corsari, turchi e barbareschi nel Mare Nostrum. XVI secolo*, Milano 1981; S. BONO, *Corsari nel Mediterraneo. Cristiani e musulmani fra guerra, schiavitù e commercio*, Milano 1993; *I Turchi, il Mediterraneo e l'Europa*, a cura di G. MOTTA, Milano 1998; J. HEERS, *I barbareschi. Corsari del Mediterraneo*, tr. it., Roma 2003; P. PARTNER, *Corsari e crociati. Vite e avventure del Mediterraneo*, tr. it., Torino 2003. Per il Mezzogiorno e la Calabria, si veda G. VALENTE, *Calabria, calabresi e turcheschi nei secoli della pirateria (1400-1800)*, Chiaravalle C/le 1973; M. MAFRICI, *Mezzogiorno e pirateria nell'età moderna (secoli XVI-XVIII)*, Napoli 1995; EAD., *I mari del Mezzogiorno d'Italia tra cristiani e musulmani*, in *Storia d'Italia, Annali 18*, Torino 2002, pp. 71-121; *Guerra di corsa e pirateria nel Mediterraneo*, Atti del Convegno internazionale di studi, Crotone-Cariati 30 nov./3 dic. 1995, Cosenza 1999.

di città e villaggi sottoposti al più spietato saccheggio, alla furia incendiaria e all'efferatezza sanguinaria («oppida pagique crebro direptioni, sanguini et igni traduntur»), di messi, vigneti, oliveti e ogni altro genere di alberi dati alle fiamme («segetes exuruntur, vincta olivetaque, ceteraeque arbores exciduntur»), di razzie perperate nei confronti di greggi ed armenti («pecora ac pecudes»).

Ma l'aspetto più sconvolgente – del resto la cifra caratteristica anche delle incursioni islamiche alto-medievali (2) – era costituito dalla sistematica cattura di uomini e ragazzi, poi ridotti in schiavitù e costretti a convertirsi alla religione musulmana: una sorte che coinvolgeva anche le donne («utriusque sexus et omnis aetatis homines praedae dantur») (3), magari dopo aver subito l'affronto dello stupro. L'abiura della religione cristiana e la riduzione in schiavitù di un gran numero di individui inducevano lo Stato napoletano, di concerto con la Chiesa, ad intraprendere iniziative militari o diplomatiche per riscattare o affrancare i prigionieri restituendoli alla libertà cristiana («magnam captivorum manum recenseat eosque a barbarica servitute redimat, et Christianae libertati reddat») (4).

A conferma del *planctus* barriano, sovengono i dati storici, che ci elencano, nel basso Tirreno cosentino, due scorrerie a San Lucido nel 1534 e nel 1555, quando il paese fu preso e bruciato da Dragut uccidendo e facendo schiavi «molti centenari di persone», (5), mentre nell'alto Tirreno analoga sorte toccò, nel 1534 (6) e tra il 1557-1570 (7), a Cirella, che nella seconda circostanza fu distrutta e gli abitanti costretti ad emigrare nelle vicine Maierà, Verbicaro e Diamante, fondando alcuni di essi Cirella inferiore (8). Gli

(2) V. D'ALESSANDRO, *Servi e liberi*, in *Uomo e ambiente nel Mezzogiorno normanno-svevo*, Atti delle ottave giornate normanno-sveve, Bari 20-23 settembre 1987, Bari 1989, pp. 296-300.

(3) G. BARRIO, *De antiquitate et situ Calabriae* (prima ed. Roma 1571), a cura di T. ACETI, Roma 1737, libro I, cap. XXII.

(4) *Ibidem*.

(5) M. MAFRICI, *L'antica angoscia delle coste calabresi: la pirateria turca e barbaresca tra Cinquecento e Settecento*, in *Storia della Calabria moderna e contemporanea. Età presente. Approfondimenti*, a cura di A. PLACANICA, II, Reggio Calabria-Roma 1997, p. 342, nota 15; EAD, *Mezzogiorno e pirateria* cit., pp. 57-88.

(6) MAFRICI, *Mezzogiorno e pirateria* cit., p. 69.

(7) *Ibidem*; VALENTE, *Calabria, calabresi e turcheschi* cit., pp. 165-66, mentre O. CAMPAGNA, *La «Regione mercuriense» nella storia delle comunità costiere da Bonifati a Palinuro*, Cosenza 1982, p. 131 conviene per l'anno 1567 e F. CIRILLO, *Diamante e Cirella. Storie, leggende, itinerari, curiosità e dialetti*, Diamante 1993, pp. 10-12 propende per il 2 agosto 1569.

(8) V. PAGANO, *Sopra l'invasione dei turchi nella Calabria*, in «Rivista storica calabrese», XI, 1903, pp. 358-63; BONO, *I corsari barbareschi* cit., pp. 151-52.

attacchi ai litorali calabresi nord-occidentali, di cui abbiamo notizia già nell'agosto 1533 quando i turchi «assalirono in la isola de Dino e fecero prigioniero il mercante Johanne Benvenuto di Maratea, il quale navigava con due navigli e con gli altri marinari e compagni, con buona quantità di robe acquistate a Napoli» (9), proseguirono nei decenni successivi, tanto che il problema della difesa costiera assillò, con risultati insoddisfacenti, la politica dello stato napoletano, a corto delle risorse finanziarie necessarie all'impianto di torri di avvistamento e di guardia (10).

In ogni caso, l'organizzazione difensiva tra Scalea e Reggio comprendeva nel 1537 alcune decine di torri, parecchie delle quali medievali (11). Con la politica viceregnale, tuttavia, furono consolidate molte di quelle esistenti e se ne impiantarono di nuove, razionalizzando nel contempo la rete delle fortificazioni (12) spesso scaglionate anche in profondità rispetto al tracciato costiero, sicché a metà del Seicento il tratto tra Tortora e Belvedere includeva la torre di Castrocucco alla marina di Tortora (13); gli avamposti della Nave e del Fumarulo alla marina di Aieta (14); i bastioni di FiuZZi (15) e

(9) G. CELICO, *Peregrinazioni storiche*, Cosenza 1980, p. 19.

(10) MAFRICI, *L'antica angoscia* cit., pp. 320-39. Gli armati addetti al presidio delle torri erano detti «soldati» se appiedati, «cavallari» se dotati di cavallo. Questi ultimi venivano eletti in pubblico parlamento dagli amministratori delle Università di concerto con il governatore. Restavano in carica tre anni ed erano divisi in ordinari e straordinari (G. VALENTE, *Le torri costiere della Calabria*, Chiaravalle C/le 1972, pp. 91-92). In generale, sulle torri antibarbaresche, si vedano V. FAGLIA, *Tipologia delle torri costiere di avvistamento e segnalazione in Calabria Citra e in Calabria Ultra dal XII secolo*, Roma 1984 (I vol., pp. 191-96, II vol., pp. 234-97) e D. DE MAIO, *Fanoi: Calabria, musulmani, torri costiere*, Bergamo 1990.

(11) M. MAFRICI, *Il sistema difensivo calabrese nell'età viceregnale*, in «Rivista storica calabrese» n.s., I (1980), p. 33; EAD., *Mezzogiorno e pirateria* cit., pp. 181-303, dove, dal periodo viceregnale di massima drammaticità del fenomeno turco-barbaresco, al Mezzogiorno austriaco quando la pirateria conosce il declino, sono ricostruite la politica napoletana di difesa delle coste, le strutture all'uopo create e le tecnologie adottate. Della stessa Autrice, si veda anche *I mari del Mezzogiorno d'Italia* cit., pp. 105-21.

(12) VALENTE, *Calabria, calabresi e turcheschi* cit., pp. 390-94 e FAGLIA, *Tipologia delle torri costiere* cit., p. 59.

(13) Risalente al XIV secolo, sembra fosse stata costruita da un privato come abitazione e difesa dei propri possedimenti (G. GUIDA, *Aieta. Pagine della sua storia civile e religiosa*, Cosenza 1991, p. 43).

(14) Torre Nave, di forma rettangolare, fu innalzata nel XVI secolo. Poteva ospitare sei uomini ed era attrezzata con due cannoni calibro 4 (*Ibidem*, p. 44).

(15) La Torre di FiuZZi, edificata nel XVI secolo - sembra sui resti di una torre angioina - è quadrangolare e merlata. Ha scala esterna, ponte levatoio e

dell'isola Dino (16), integrati dal castello normanno-svevo situato sul declivio della località Foresta, nell'odierno territorio praiese; il baluardo di San Giorgio nell'attuale San Nicola Arcella (17); torre Talao (18) a Scalea, rafforzata dalle rocche di Giuda e di Cimalonga; il fortino della Bruca nella contemporanea Santa Maria del Cedro; infine, le torri di Cirella, di Diamante e di Belvedere (torre Tirone, che interagiva con l'altra di Santa Litterata) (19).

Un impianto di prevenzione di tutto rispetto e con postazioni molto ravvicinate, segno che questa zona della Calabria era particolarmente presa di mira dai turco-barbareschi, i quali, grazie alle isole di Dino e di Cirella e alle numerose cavità naturali offerte dalle rocce a strapiombo sul mare, qui potevano facilmente nascondersi e agire di sorpresa.

Nel XVI-XVII secolo non erano di uso comune i termini pirateria e pirata. Si parlava più precisamente di corsa barbaresca, mentre si usava il termine pirateria con riguardo alle azioni guerresche in mare di francesi, inglesi e olandesi. Ciò che accomunava, tuttavia, i due sistemi erano le analoghe modalità di speronamento e abbordaggio dei vascelli commerciali, le tecniche di assalto alle coste, le atrocità inflitte agli abitanti dei paesi assaliti e gli sventurati destini riservati a coloro che venivano fatti prigionieri e che alimentavano un fiorente e intenso mercato degli schiavi.

La pirateria – in questo si può essere d'accordo con Braudel (20) – era nel Mediterraneo una «industria vecchia quanto la storia» e rappresentava un collaudato sistema predatorio, diametralmente opposto a quello della guerra di corsa, nella quale il corsaro era legittimato ad

caditoie. Poteva alloggiare 12 uomini aventi a disposizione cannoni calibro 12 (*Ibidem*, pp. 44-45).

(16) Concepita come torre di avvistamento, comunicazione ed allarme, essa fu realizzata a pianta quadrata e con la possibilità di accogliere un presidio di una diecina d'uomini (*Ibidem*, p. 45).

(17) Considerata la torre più grande della zona, quella dell'isola Dino poteva acquartere una ventina di armati muniti di due cannoni calibro 6 e 8 (*Ibidem*, p. 46; J. MAZZOLENI, *Fonti per la storia della Calabria nel Vicereame (1503-1734)*, Napoli 1968, p. 349).

(18) Di forma cilindrica, era una torre adibita a difesa del principe Spinelli. Aveva un presidio di tre uomini comandati da un torriere (GUIDA, *Aieta* cit., p. 46).

(19) MAFRICI, *Il sistema difensivo calabrese* cit., pp. 33 e 50; R. CISTERNINO, *Torri costiere e torrieri del Regno di Napoli (1521-1806)*, in «Castella», n. 15, 1978, pp. 103 ss.

(20) F. BRAUDEL, *Civiltà e imperi del Mediterraneo nell'età di Filippo II*, tr. it., II, Torino 3ª ed. 1986, pp. 940-45.

agire in base a una lettera-patente di concessione regia (21). La pirateria era un mezzo per vivere e per questo non aveva confini, né limitazioni. Predavano turchi e barbareschi, ma anche i cristiani, i cosiddetti «ponentini», la qualifica riservata agli occidentali che razziavano nel Mediterraneo di levante. Una pirateria meno nota e clamorosa negli esiti, ma non per questo meno cruenta (22) e che per la nobiltà e l'aristocrazia mercantile italiane era, tra l'altro, occasione per l'acquisto di moretti e *murat* turchi (23) raffigurati in tante opere pittoriche cinque-sei-settecentesche: si pensi alla *Pala di Santa Lucia* e alla *Santa Lucia giudicata* di Lorenzo Lotto, alla *Cena in casa di Levi* di Paolo Veronese, alla *Betsabea al bagno* di Sebastiano Ricci, alla *Lettera del moro* di Pietro Longhi. Manufatti artistici con cui le corti e la ricca borghesia dei commerci affidavano all'elemento esotico l'ostentazione del proprio potere e della propria ricchezza, agognando e negando nello stesso tempo il "diverso" costituito dal mondo ottomano e barbaresco (24).

Più di tutti, sono comunque i Turchi a suggestionare le coscienze dell'Europa: positivamente – si pensi alla turcomania di moda in Francia nel XVII secolo, ma anche in Italia già dal Cinquecento, come riflette l'uso del turbante nella cosiddetta *Schiava turca* e nel ritratto della contessa Gazzadini eseguiti dal Parmigianino – o, più spesso, negativamente. «I turchi – si è osservato – sono stati uno dei principali temi di conversazione, di passione, di scrittura. Perché non erano un qualsiasi popolo infedele e nemico: al contrario, erano insieme esterni e interni alla storia europea. Con i turchi si intesseva un rapporto intenso, tormentato, impastato di odio, terrore, deprecazione, ma anche di curiosità, attrazione, malcelata ammirazione» (25).

Il Mediterraneo diventa un «lago musulmano», a dire di Ibn-Khaldun, nei primi decenni del XVI secolo, da quando si fanno frequenti e pericolose le minacce degli islamici alle coste italiane. I pirati beneficiano dei centri corsari della Barberia – di Tunisi ed

(21) BONO, *Corsari nel Mediterraneo* cit., p. 9. Su pirateria e guerra di corsa, anche se limitatamente all'area di Nizza-Villafranca e del Ponente ligure, si veda il recente lavoro di L. LO BASSO, *In traccia de' legni nemici. Corsari europei nel Mediterraneo del Settecento*, Ventimiglia 2002.

(22) BRAUDEL, *Civiltà e imperi del Mediterraneo* cit., pp. 928-31.

(23) G. RICCI, *Ossessione turca. In una retrovia cristiana dell'Europa moderna*, Bologna 2002, pp. 43-57.

(24) D. PEROCCO, *Vicissitudini di una mitologia esotica: l'Africa negata, l'Africa ricercata*, in *Africa. Storia di viaggiatori italiani*, Milano 1986, pp. 240-49.

(25) RICCI, *Ossessione turca* cit., p. 8.

Algeri in particolare – dove trovano protezione, possibilità di rifornimenti e mano d'opera qualificata. Le due città maghrebine erano mercati attivi per la tratta degli schiavi e la liberazione/scambio dei prigionieri, tanto che per il XVI-XVII secolo Braudel ha giudicato «prodigiosa» la fortuna di Algeri (26).

La Calabria contribuì in misura significativa alla formazione dei nuovi stati musulmani, grazie all'afflusso costante nelle Reggenze di Algeri, Tunisi e Tripoli di cristiani intenzionati «a prendere il turbante». Un gesto al quale si risolvevano non solo schiavi stremati dalla prigionia, ma anche tanti «servi del feudo», che coglievano al volo l'occasione di un vascello che attraccava nei porti del Tirreno o dello Jonio per «tentare la fortuna» imbarcandosi clandestinamente verso la Barberia, anche col ricorso, se del caso, ad accordi con i rinnegati (27).

Tanto meglio, poi, se questi erano conterranei che, passando all'Islam, si erano affermati in campo militare, amministrativo o commerciale, come pascià o bey, rais o giudice, imprenditore o amministratore. Un esempio clamoroso, che riguarda la Calabria, è relativo al tristemente noto Ulug Ali, o Ucciali, o Occhiali, originario del crotonese (al secolo Giovanni Dionigi Galeno), responsabile del saccheggio di Trebisacce nel 1576, assunto a pascià di Algeri e Tripoli e successivamente, certo per le sue indubbie capacità organizzative e strategiche, ad ammiraglio della flotta turca che riorganizzò dopo la sconfitta di Lepanto. Risultati che lo resero beneficiario di tanta fama da indurre Cervantes a nominarlo quale «audace e fortunato corsaro» nel capitolo trentanovesimo del *Don Chisciotte* (28).

«Il fatto è – hanno osservato i Bennassar – che le società musulmane dell'epoca, perlomeno quelle che si affacciavano sul Mediterraneo, erano più aperte delle società cristiane. Là il privilegio di nascita non contava quasi nulla, e si faceva fortuna grazie al merito, all'audacia, alla scaltrezza. [...] Molti uomini che, per la loro nascita sarebbero stati condannati a una condizione subalterna, si vedevano offrire nell'Islam splendide occasioni di promozione sociale, spesso accompagnate dalle piacevoli tentazioni della carne. E

(26) BRAUDEL, *Civiltà e imperi del Mediterraneo* cit., pp. 936-42.

(27) G. BENZONI, *Il «farsi turco» ovvero l'ombra del rinnegato*, in *Venezia e i turchi. Scontri e confronti di due civiltà*, Milano 1985, p. 126; B. e L. BENNASSAR, *I cristiani di Allah*, tr. it., Milano 1991.

(28) G. VALENTE, *Vita di Occhiali. Da schiavo a re di Tunisi, Tripoli e Algeri*, Catanzaro 1994.

non possiamo dimenticare il potere di attrazione di una religione che prometteva la salvezza eterna a tutti i credenti» (29).

I litorali della Calabria e del Regno, grazie se non altro alla loro relativa vicinanza ai centri di diffusione del fenomeno piratesco, costituivano, quindi, uno degli obiettivi privilegiati di fuste e galere turco-barbaresche, mosse dalla brama di incettare grano, ma anche da una feroce caccia a uomini idonei al remo o al lavoro e a donne da destinare agli harem. «Di conseguenza – è stato ben dedotto (30) – nei centri travolti dall'orda musulmana, non poteva non cambiare il ritmo di vita: non più gli inequivocabili “segni” che scandivano i tradizionali mestieri, non più contrattazioni nelle piazze, non più fiere e mercati; e, quindi, interruzione dell'attività lavorativa nelle campagne, nelle botteghe artigianali, chiusura dei luoghi di culto. Insomma, un sovvertimento degli usi quotidiani della collettività e del singolo». Senza tralasciare i tracolli demografici subiti dai centri rivieraschi in conseguenza delle centinaia di profughi e di deportati con effetti devastanti sugli insediamenti urbani, nonché le dinamiche sociali che scaturivano dai contatti tra mondi tanto diversi per cultura e religione, se pensiamo che non erano affatto eccezionali i turco-barbareschi acquistati o fatti schiavi da aristocratici e famiglie agiate cristiane, che li utilizzavano di solito come “famuli”, domestici, sorte riservata principalmente alle donne morresche (31).

Nei paesi della cristianità sorgono un po' dappertutto organismi per il riscatto dei prigionieri: a Napoli la «Casa santa della redenzione dei Cattivi» nel 1548, a Palermo l'«Arciconfraternita della redenzione dei Cattivi» nel 1596, a Genova il «Magistrato per il riscatto degli schiavi» nel 1597 (32). È evidente che occorre

(29) BENNASSAR, *I cristiani di Allah* cit., p. 15; giudizio confermato anche da S. BONO, *Il paese dei Barbareschi*, in *Africa* cit., p. 134.

(30) MAFRICI, *L'antica angoscia* cit., p. 320.

(31) R. SARTI, *Viaggiatrici per forza. Schiave «turche» in Italia in età moderna*, in D. CORSI (a cura di), *Altrove. Viaggi di donne dall'antichità al Novecento*, Roma 1999, pp. 241 ss.; L. VALENSI, *Esclaves chrétiens et esclaves noirs à Tunis au XVIIIe siècle*, in «*Annales ESC*», 1967, pp. 1287 ss.; R. LIBERTI, *Schiavi turchi nella Piana di Terranova*, in *Guerra di corsa e pirateria nel Mediterraneo* cit., pp. 125-134; F. ARILLOTTA, *Schiavi e schiavotte a Reggio Calabria dal Cinquecento al Settecento*, in «*Rivista storica calabrese*» n.s., XXIII (2002), 1-2, pp. 267-84.

(32) V., per Napoli, G. BOCCADAMO, *Prime indagini sull'origine e l'organizzazione della confraternita napoletana della «Redenzione dei Cattivi» (1548-1588)*, in «*Campania sacra*», VIII-IX (1977-1978), pp. 123 ss.; per la Repubblica di Genova si rinvia a E. LUCCHINI, *La merce umana. Schiavitù e riscatto dei liguri nel*

istituzioni amministrative specifiche per risolvere gli enormi problemi scaturenti dalla morte civile di coloro che erano finiti prigionieri, come di coloro che in qualche modo riuscivano a ritornare, spesso dopo inenarrabili peripezie, ai paesi d'origine (33). Il rilascio, del resto, richiedeva tempi molto lunghi e disponibilità economiche da parte della famiglia del prigioniero, benché questa condizione non sempre fosse una garanzia. Ne fanno fede il caso di Giangiacomo Pallamolla – nobile di Scalea – al quale, per l'impossibilità di riscattare il nipote, vennero restituiti i ducati versati nel maggio 1555, e la situazione di Paolo Matricino – anch'egli di Scalea – che in quello stesso anno ebbe il rimborso di quanto anticipato per il rilascio della moglie Lesionna Cavallo (34).

Uno speciale riguardo veniva posto alla salvezza delle anime degli schiavi, affidando questo compito agli Ordini religiosi, in primo luogo ai Lazzaristi di San Vincenzo de' Paoli, che diverso tempo dopo risultavano di casa nella diocesi di Cassano (con giurisdizione ecclesiastica sul territorio di cui si parla), come testimonia mons. Gennaro Fortunato nelle relazioni *ad limina* del 1733 e 1739 (35). I missionari venivano sovente incaricati delle operazioni di rilascio degli schiavi attivando negoziati sfibranti e interminabili, che, almeno per i ceti aristocratici, vedevano il coinvolgimento persino della Santa Sede (36), salvo i casi – non numerosi ma neppure infrequenti – di coloro che riuscivano a realizzare fughe rocambolesche dai «bagni» marocchini, tunisini, algerini e libici ritenendosi miracolati da un santo protettore o da un'immagine mariana (37).

Ben vero che con la navigazione *more piratico* era normale fare

Seicento, Roma 1990 e a L. LO BASSO, *Il prezzo della libertà. L'analisi dei libri contabili del Magistrato per il riscatto degli schiavi della Repubblica di Genova all'inizio del XVIII secolo*, lavoro presentato al seminario di studio organizzato dall'École française de Rome su *Négociations et transferts. Les intermédiaires dans l'échange des captifs en Méditerranée (XVIe-XVIIe siècle)*, Roma 25-26 gennaio 2002 ora nel vol. del medesimo *A vela e a remi. Navigazione, guerra e schiavitù nel Mediterraneo (secc. XVI-XVIII)*, Ventimiglia 2004, pp. 152-74.

(33) HEERS, *I barbareschi* cit., pp. 203 ss.

(34) A. TRIPODI, *Pirateria e schiavitù nella Calabria dei secoli XVI-XIX*, in *Guerra di corsa e pirateria* cit., p. 215.

(35) Archivio Segreto Vaticano, *Congr. Conc., Relat., Dioec., Cassanen*, 198 A, ff. 235r, 237r, 258v.

(36) Si vedano alcuni casi citati da P.F. RUSSO, *Regesto Vaticano per la Calabria*, nn. 14778, 15703, 15829, 15910.

(37) Si rinvia, a titolo di esempio, al caso di Castellaro, nell'area ligure di Ponente, ricostruito da I. ARNALDI, *Nostra Signora di Lampedusa. Storia civile e materiale di un miracolo mediterraneo*, Milano 1990.

la guerra alle persone, alle imbarcazioni, alle città per impadronirsi della ricchezza altrui, attivando in tal modo transazioni di merci e uomini. Ciò configurava insospettate geografie e «politiche» degli scambi, grazie al fatto che sovente i comandanti delle navi turche erano dei rinnegati (il che favoriva il contrabbando con i coregionali), ma anche grazie ai redentori, come venivano chiamati i membri dei sodalizi che portavano in Barberia il contante o le merci per i riscatti. Per questa ragione, Braudel ha puntualizzato che, pur non essendo «perfetto», quello della pirateria era comunque un commercio (38) che configurava un «Mediterraneo irregolare» (39), dove la *corsa* barbaresca nei tre secoli dell'età moderna rimase endemica e refrattaria anche ai grandi eventi storici.

La pressione degli islamici lungo i litorali e nell'interno dell'Italia meridionale è pesante e micidiale nel Cinque-Seicento, benché per il XVII secolo, per l'area in esame, disponiamo a tutt'oggi solo di scarse testimonianze, come l'attacco alla marina praiese ordinato dal rais Amurat nell'agosto 1604, allorché, per la resistenza opposta dagli abitanti di Aieta guidati da tal Vitigno, assunto ad eroe e martire della difesa del paese (40), la ciurma di sei vascelli turchi ripiegò sulla prossima Scalea. Il paese, secondo la leggenda, fu assalito con la connivenza del preposto al fortino (da allora noto come «torre di Giuda»), ma non fu conquistato grazie alla strenua difesa organizzata dal principe Francesco Spinelli, che in quella circostanza trovò la morte per mano degli infedeli (41). Nel 1661 fu rinnovato l'attacco a Cirella (42), mentre altre incursioni si possono desumere dalla necessità di riparare nel 1695 la torre a difesa del borgo.

Comprensibile che le popolazioni, periodicamente alle prese col pericolo musulmano e atterrite dalle conseguenze che ne derivavano, di fronte alle quali si ritrovavano spesso inermi per l'insufficiente opera di difesa assicurata dal governo napoletano, avver-

(38) BRAUDEL, *Civiltà e imperi del Mediterraneo* cit., pp. 946, 956-57.

(39) P. PRETO, *Il Mediterraneo irregolare: pirati, corsari, razzie, schiavi, rinnegati e contrabbando*, in Atti del Convegno internazionale su Carlo V, Napoli e il Mediterraneo, Napoli 11-13 gennaio 2001, in «Archivio storico per le Provincie napoletane», CXIX (2001), pp. 157-69.

(40) GUIDA, *Aieta* cit., pp. 47-48.

(41) A. PEPE, *La torre di Giuda*, in Atti del 3° Congresso storico calabrese 19-20 maggio 1963, Napoli 1964, p. 762; VALENTE, *Calabria, calabresi e turchi* cit., pp. 277-79.

(42) M. SIRAGO, *La Calabria nel Seicento*, in *Storia della Calabria moderna e contemporanea. Il lungo periodo*, a cura di A. PLAGANICA, Reggio Calabria-Roma 1992, p. 237.

tissero la necessità di votarsi alla Madonna (nello specifico alla Madonna della Catena o delle Catene) (43), oppure ad un santo funzionale alla circostanza, quale San Leonardo, sulle cui attestazioni culturali la storiografia calabrese non mi consta abbia speso finora qualche considerazione, proprio in rapporto al fenomeno piratesco, che, dopo l'interesse suscitato negli anni Trenta-Quaranta (44), ha avuto poi scarsi approfondimenti, eccettuati i ricordati ampi studi di Gustavo Valente e Mirella Mafri.

2. Singolare vicenda devozionale quella dell'abate di Noblat, detto anche *nobiliacum*, a cominciare dalla sua incerta esistenza che sarebbe originata nel V-VI secolo nella Francia merovingica con i natali da una famiglia aristocratica (45). Il suo culto, con la complicità dei Normanni, sembra sia pervenuto nell'Italia meridionale dopo il Concilio di Limoges del 1030 che ne aveva elaborato il *bios*, mentre dei suoi miracoli sarebbe stata disponibile la silloge solo a partire dal 1280 (46).

La venerazione di San Leonardo si impianta inizialmente nel materano e nell'antica Siponto (odierna Manfredonia). E qui forse sarebbe rimasta relegata se l'iconografia ufficiale del santo, che lo rappresenta con delle corde o delle catene, non avesse riproposto il limosino a una più ampia cerchia di fedeli, adattando la simbologia ligamica al particolare clima indotto dal martellante pericolo turco-barbaresco (47). Ce lo rammenta un rimatore calabrese quattrocentesco – il Coletta – che appella il santo come «advocato de quanti so

(43) R. LIBERTI, *Il culto della Madonna della Catena nell'Italia meridionale*, Cosenza 1996 e dello stesso *Il culto della Madonna della Catena nell'antica diocesi di Oppido*, in «il Normanno», XIII (1987), n. 20, pp. 30-32.

(44) Si vedano le pagine, frutto di ricerche negli archivi tunisini, pubblicate sull'«Archivio storico per la Calabria e la Lucania» da A. RIGGIO (*Schiavi calabresi in Tunisia barbaresca (1503-1701)*, V (1935), 2, pp. 131-77; *Corsari tunisini nei mari di Calabria*, VII (1937), 1, pp. 19-34; *Schiavi calabresi nell'Ospedale Trinitario di Tunisi*, VIII (1938), 1, pp. 31-41; *Comunità calabresi nell'Archivio dei Cappuccini italiani in Tunisia (1777-1807)*, IX (1939), pp. 363-77; *Musulmani in Calabria convertiti al cristianesimo*, XVIII (1949), 1-2, pp. 45-59) e da C.F. CRISPO (*Incursioni barbaresche in Calabria alla fine del sec. XVIII*, VIII (1938), 1, pp. 31-41).

(45) *Bibliotheca Sanctorum*, VII, coll. 1198-1208.

(46) C. CHEIREZY, *Hagiographie et société: l'exemple de Saint Léonard de Noblat*, in «Annales du Midi. Revue de la France méridionale», CVII (1995), pp. 418-26.

(47) RICCI, *Ossessione turca* cit., cap. IX.

captivi in barbaria», dedicandogli altresì questi versi: «Sancto Leonardo fo dela matina / Che fece sto miracolo per mia / Roppe li ferri et roppe la catina / Roppe le porte de la presonia / Roppe lo laccio et la corda più fina / Quella che più restricto me tenia / Sancto Leonardo fo la medicina / Che posse in libertà la vita mia / Che tanto tempo se vecte meschina / In le toy mano heretica Iudia / Or va che possy diventar regina / Et io non habia bisogno de tia» (48).

Benché la devozione leonardiana si sia rivelata funzionale anche alla protezione delle partorienti e delle levatrici (49), oltre che dei malati in genere, estendendo il significato concettuale delle catene al cordone ombelicale e alla soggezione alle infermità (50), queste valenze taumaturgiche sembra abbiano riscosso scarse adesioni, potendo contare gli intercedenti su soggetti – la Vergine in primo luogo – ben più collaudati alle bisogna e già profondamente radicati nell'immaginario della pietà popolare.

Il *nobilium*, dunque, è stato protagonista, almeno nella Calabria Citeriore, di una devozione specifica nell'oggetto e nel tempo: esempio calzante il caso di Verbicaro su cui stiamo per soffermarci, dove di San Leonardo, che vanta diverse attestazioni iconografiche, ormai si ignora *ab immemorabili* la pratica devozionale e l'onomatico è completamente in disuso. La diffusione del culto in Calabria dimostra che esso, pur essendosi propagato dalla seconda parte del Quattrocento, abbia conosciuto un forte impulso solo nel XVI e XVII secolo. I riscontri vengono dall'innalzamento di cappelle in suo onore a Cosenza (1582), a Castrovillari, a Montalto Uffugo (1594), a Civita, Lungro, Morano, Bocchigliero (1639), oltre che da un altare eretto a Saracena nel 1662 in Santa Maria del Gamio (51), dal compatronato riconosciutogli da Cariati (52) che lo festeggia il 6 novembre, e dalla venerazione che gli tributa Trebisacce.

(48) *Classici della letteratura calabrese. Rimatori del XV secolo. Roda-Cotta-Maurello*, a cura di P. CRUPI, Soveria Mannelli 2002, pp. 56 e 82.

(49) B. CROCE, *Storie e leggende napoletane*, ried., Milano 1990, p. 259.

(50) Al santo merovingio, in alcune aree dell'Occidente europeo, ricorrevano anche i contadini per le malattie che colpivano gli animali domestici. J. DELUMEAU, *Rassicurare e proteggere. Devozione, intercessione, misericordia nel rito e nel culto dell'Europa medievale e moderna*, tr. it., Milano 1992, p. 150, ricorda che a tal fine nella Carnia austriaca e nella Germania meridionale si credeva di ottenere la guarigione delle bestie circondando di oggetti metallici i santuari leonardiani.

(51) *Atlante del barocco in Italia, Calabria*, a cura di R.M. CAGLIOSTRO, Roma 2002, p. 656.

(52) L. RENZO, *Culti popolari in Calabria. La liturgia, la Madonna, i Santi*, Cosenza 1993, pp. 168-71.

Nel limite geografico di queste note, il culto leonardiano è attestato da modeste chiese a Tortora (dove l'edificio nei pressi del cimitero è databile, così come appare oggi, alla fine dell'Ottocento, ma che non escluderei possa essere di molto anteriore), ad Aieta, a Grisolia e ad Orsomarso. A queste testimonianze architettoniche, si aggiungono quelle iconografiche di Scalea, Verbicaro (ben quattro, di cui una incisa sul bronzo di una campana) e Grisolia. Tre, infine, sono i toponimi leonardiani: quelli di Grisolia in cui sorge il rudere della cappella omonima, di Buonvicino (a ridosso del centro abitato) e di Verbicaro, nei quali ultimi non si riscontrano residui murari antichi.

L'edificio ecclesiale orsomarsese è ad aula rettangolare con absidiola esterna a lunetta e copertura a ghiera plurima. Questo particolare, i *subsellia* delimitanti l'area presbiteriale e il sistema del doppio ingresso centrale e laterale imparentano la chiesa a quella di Santa Maria di Mercure, posta, sempre nello stesso territorio, alla confluenza dell'Argentino col Lao e che al tempo del monachesimo italo-greco ha rappresentato un saldo punto di riferimento dei numerosi asceteri che popolarono il Mercurion.

Per questa costruzione, va senz'altro accolta la proposta di datazione al XIV secolo (53) (e quindi ad un periodo di certo ancora influenzato dai tardi epigoni del monachesimo italo-greco, che potrebbero essersi fatti interpreti del culto leonardiano segnalato in due *tipikà* criptoferratensi, benché in annotazioni a margine di epoca molto tarda) (54), tanto più che i due principali affreschi con San Fantino e un altro santo di difficile identificazione non sembrano attribuibili oltre il primo decennio del XVI secolo (55), come si desume sia dal *titulus* apposto in calce a uno di essi e che riporta l'anno 1411 (escludendo abrasioni), sia dalla medesima declinazione stilistico-tecnica con quelli campiti nella parrocchiale cittadina di San Giovanni Battista (56).

(53) D. MINUTO - S. VENOSO, *Chiesette medievali calabresi a navata unica. Studio iconografico e strutturale*, Cosenza 1985, pp. 24-25 e 171.

(54) T. MINISCI, *Vestigia del culto di San Leonardo del Limosino tra gli italo-greci*, in «Bollettino della Badia greca di Grottaferrata» n.s., VIII (1954), pp. 51-53.

(55) M.P. DI DARIO GUIDA, *Cultura artistica della Calabria medievale. Contributi e primi orientamenti*, Cava de' Tirreni 1978, p. 26; EAD., *La cultura artistica in Calabria*, Reggio Calabria 1999, pp. 115-17.

(56) In proposito rinvio al mio *Il basilianesimo in età basso-medievale e moderna nella regione del Mercurion*, in «Bollettino della Badia greca di Grottaferrata» n.s., LV (2001), in particolare alle pp. 244-48, ora incluso nel mio

Dal momento che gli affreschi testé menzionati possono appartenere alla prima decade del XV secolo e che una testimonianza rinvenuta nell'archivio orsomarsese di San Salvatore colloca la «fondazione» di San Leonardo al 1527, se ne può dedurre la possibilità che l'intestazione della chiesa al limosino sia avvenuta in quest'ultimo turno di tempo, magari per impulso di qualche missione operante nella diocesi di Cassano (57). La venerazione potrebbe perciò essere stata concepita in risposta al pericolo turco-barbaresco, destinando a San Leonardo – ritenuto *confractor carcerum* e *spes captivorum* – la chiesa in argomento, forse anticamente con altro titolo. Non è improbabile, inoltre, che attengano a questo santo i brani di un affresco assegnabile al XVII secolo, qui stesso di recente portato alla luce, e che sembra alludere a un personaggio monastico, salvo che non si tratti di un San Giovanni descritto come «pittat'a freco» in un inventario del 1683 conservato nell'archivio testé citato.

Ben poco è noto del culto leonardiano ad Aieta, di cui si tramanda il ricordo nei ruderi di quello che nel XVI-XVII secolo fu un povero sacello intitolato al limosino, intestatario inoltre, nel 1686, come risulta da un documento conservato nella parrocchia della Visitazione, di un altare indicato come giuspatronato delle famiglie La Provitera e Rinaldi (58).

Interessante e del tutto ignota finora la cappella (che si può convenire al XV-XVI secolo) di San Leonardo a Grisolia, recuperata alla visibilità degli studiosi da un prezioso lavoro sul territorio svolto dall'Associazione Culturale "Italo Muti", alla quale si deve l'opuscolo *Χρῦσολευία* edito a Scalea nel 1996. Ubicato nella località omonima, l'edificio, completamente diruto, di 4 mt. x 3 circa conserva tre affreschi molto rovinati ma in qualche modo ancora decifrabili, uno dei quali contempla un santo dal volto imberbe e una larga tonsura, col saio benedettino, un libro e una catena, tutti con-

volume *La storia assente. Territorio, comunità, poteri locali nella Calabria nord-occidentale (XV-XVIII secolo)*, Soveria Mannelli 2003, pp. 49-82.

(57) E. NOVI CHAVARRIA, *L'attività missionaria dei Gesuiti nel Mezzogiorno d'Italia tra XVI e XVIII secolo*, in G. GALASSO - C. RUSSO (a cura di), *Per la storia sociale e religiosa del Mezzogiorno d'Italia*, II, Napoli 1982, pp. 159-85; *I Gesuiti e la Calabria*, a cura di V. SIBILIO, Atti del Convegno di Reggio Calabria, 27-28 febbraio 1991, Reggio Calabria 1992; D. VIZZARI, *Le missioni popolari dei «Pii Operari»*, in «Dimensioni e problemi della ricerca storica», n. 2, 1994, pp. 270-90 e *ivi* L. MEZZADRI, «*Istruire i semplici e cambiare il loro cuore*». *La predicazione lazzarista*, pp. 172-87.

(58) GUIDA, *Aieta cit.*, pp. 79 e 96.

trassegni di San Leonardo (59). Un altro dipinto mostra Santa Caterina in trono col Bambino (evocazione dello spozalizio mistico della martire con Cristo) (60), mentre l'ultimo suggerisce una figura monastica maschile di ignota identità. I manufatti sembrano riferibili a non oltre i primi decenni del XVI secolo, come induce a credere, peraltro, la comparazione con quelli di Scalea e Verbicaro, con i quali presenta forti consonanze stilistiche e compositive.

In San Nicola in Plateis a Scalea, posta a un centinaio di metri dalla Torre Talao (sito preistorico, ma anche promontorio di avvistamento/guardia testimoniato dal fortilizio che lo sovrasta), si conservano, nella cripta, il busto reliquario ligneo del XVII secolo di un santo prigioniero (61) che potrebbe ragionevolmente essere l'abate di Noblat, e un affresco assegnabile al Cinquecento con la SS. Trinità, il santo titolare della chiesa (tradizionale patrono dei marinai) (62) e San Leonardo. Il limosino vi è effigiato nel modulo canonico (saio, tonsura e libro), ma, diversamente da quello di Grisolia, con la barba e una catena portata di traverso sul petto.

Si tratta di un modello ribadito anche in una delle tre raffigurazioni verbecaresi di Santa Maria ad Nives o della Neve (quella datata in calce 1539, dove il merovingio è abbinato a San Marco), salvo le varianti del volto glabro e della catena con i blocchi metallici pendenti a una estremità e portata sulla spalla destra trattenendola con una mano. Nell'altra rappresentazione, invece, – imputabile tra gli ultimi decenni del XV secolo e i primi del XVI e che include nella stessa composizione Sant'Antonio da Padova, riconoscibile dai gigli che si tripartiscono all'altezza del volto, e due imprecisate Madonne in trono – San Leonardo, con fattezze giovanili, esibisce i ceppi assicurati al consueto supporto retto dalla mano sinistra (63).

Questa personificazione è ripresa in modo pedissequo nell'ultimo dei tre dipinti in argomento, collocato sulla stessa parete del precedente e al quale sembra coevo. Le differenze, che risaltano nel-

(59) G. KAFTAL, *Iconography of the Saints in Central and South Italian school Painting*, Firenze 1965, coll. 688-89.

(60) *Bibliotheca Sanctorum*, III, coll. 963-75.

(61) A.V. VALENTE, *La chiesa di San Nicola in Plateis a Scalea*, Milano 2003, p. 36.

(62) A. CABANTOUS, *Le ciel dans la mer. Christianisme et civilisation maritime. XVIe-XIXe siècle*, Paris 1990, pp. 123-171.

(63) Un generico accenno a questi dipinti si trova in M.P. DI DARIO GUIDA (a cura di), *Itinerari per la Calabria*, Roma 1983, p. 240 e in F. ABBATE, *Storia dell'arte nell'Italia meridionale, Il Cinquecento*, Roma 2001, p. 336.

la foto a corredo del presente lavoro, riguardano l'angolazione di postura della figura e i serramenti, che sono quasi branditi dal santo con la mano destra e ancorati a una catena che scende alle sue spalle.

Ma a Verbicaro – tra tutti senz'altro il caso più singolare ed eclatante – le testimonianze attinenti al limosino non si esauriscono qui. Infatti, su una delle quattro campane della parrocchiale dell'Assunta (fusa nel 1464, ragionevole *terminus a quo* per la cronologia degli affreschi) è inciso un monaco nell'atto di aiutare due uomini ad uscire da una torre. La veste abbaziale e l'episodio narrato rendono di palmare evidenza che si tratta di San Leonardo in soccorso di prigionieri.

I ridondanti richiami al *nobiliacum* nella chiesetta della Neve e sulla campana, più che con una particolare drammaticità del fenomeno turco-barbaresco a Verbicaro, si giustificano verosimilmente col fatto che le immagini di San Leonardo sono degli *ex-voto*, magari di scampati dei paesi costieri, se non specificamente di cireliesi ivi rifugiatisi dopo qualche tragica incursione, come quelle memorabili del 1534 e del 1557-1570. A sostegno di questa ipotesi, si può addurre l'esistenza a Verbicaro dell'antroponimo Cirello o Cirelli, documentato nel Cinque-Seicento e, in modo sporadico, ancora oggi, a denuncia di una indubbia provenienza di individui dal borgo rivierasco.

Ad eccezione della rappresentazione scaleota in cui San Leonardo appare adulto e barbuto, in tutti gli altri casi il santo ha sembianti da giovane: una caratteristica riscontrabile, per un altro contesto, nei simulacri venerati a Cariati e Trebisacce. Il fatto potrebbe avere un significato preciso, in quanto possibile riferimento ai tanti giovani fatti prigionieri dai turco-barbareschi e la cui liberazione, restituendoli alle famiglie, per le quali erano forza lavoro e strumento di prosecuzione degli assi ereditari, costituiva un'aspettativa di vitale importanza.

Credo sia utile soffermarsi sul particolare che in una delle pitture di Verbicaro l'immagine del limosino risulti appaiata a quella della Madonna: un'impaginazione evocativa di esempi "alti", come quello di Bicci di Lorenzo nella Porta di San Giorgio a Firenze del XV secolo (64), ma che nel nostro caso rivela forse più banalmente lo spontaneo bisogno di votarsi contro la minaccia musulmana non solo a San Leonardo, ma anche alla Vergine. Una supposizione che ritengo possa essere efficacemente illustrata e avvalorata dalla dulia praiese della Madonna della Grotta.

(64) *Bibliotheca Sanctorum*, VII, coll. 1204-08.

Secondo la leggenda fatta risalire al Trecento, la statua della Vergine avrebbe trovato dimora in una cavità del Monte Vingiolo dopo che un bastimento carico di merci, con equipaggio turco e padrone cattolico, rimase incagliato nella marina di Praia, liberandosi dalle secche solo dopo che il capitano ebbe sistemato fuori dell'imbarcazione il simulacro al quale aveva impetrato aiuto e che i marinai turchi avevano violentemente scaraventato in mare in segno di contestazione del suo gesto (65).

All'origine della vicenda culturale praiese viene, dunque, posto il contrasto religioso tra la ciurma turca della nave e il padrone della medesima: l'una infedele, l'altro cristiano. Il nemico era dunque l'eresia, esemplata dalla religione musulmana, a cui la Chiesa cercava di sottrarre le popolazioni costiere facilmente deviate, per timore o opportunismo, verso l'islamismo dall'imperversare delle scorrerie turco-barbaresche. Della drammaticità di queste minacce ci fornisce una preziosa testimonianza il vescovo di Policastro Filippo Spinelli in una relazione *ad limina* del 1592, dove lamenta la desolazione dei paesi tirrenici a causa di questo flagello, che peraltro imponeva spesso ai presuli la scomunica dei diocesani che abbracciavano la religione di Allah (66).

Il caso praiese è esemplare della coincidenza di molti culti mariani in località costiere con le scorribande turchesche, a difesa dalle quali una doppia o tripla advocatura – a Verbicaro, la Madonna e Sant'Antonio, anch'egli invocato da prigionieri e naufraghi (67), a Scalea San Nicola – poteva risultare più efficace dell'appoggio di un solo protettore (68).

(65) V. LOMONACO, *Monografia sul Santuario di nostra Signora della Grotta nella Praja degli Schiavi e sul Comune di Aieta in provincia di Cosenza*, Napoli 1858, pp. 7-8. La leggenda è stata ripresa anche da S. GIUGNI LOMONACO, *Terra e tempio di Maria*, Sapri 1952; T. DE SANTIS, *Da Praia ad Amantea*, in L.M. LOMBARDI SATRIANI (a cura di), *Santi, streghe e diavoli. Il patrimonio delle tradizioni popolari nella società meridionale e in Sardegna*, Milano 1971, p. 316; A. RIVIERA, *Il mago, il santo, la morte, la festa. Forme religiose nella cultura popolare*, Bari 1988, pp. 347-48.

(66) G. DE ROSA, *I codici di lettura del «vissuto religioso»*, in *Storia dell'Italia religiosa*, 2, *L'età moderna*, Bari 1994, pp. 330-31; B. BENNASSAR, *Conversion ou reniement? Modalités d'une adhésion ambiguë des chrétiens à l'Islam (XVIe-XVIIIe siècles)*, in «Annales ESC», XLIII (1988), n. 6, pp. 1351 ss; A. FOA - L. SCARAFFIA (a cura di), *Conversioni nel Mediterraneo*, Atti del convegno, Roma 25-27 marzo 1996, in «Dimensioni e problemi della ricerca storica», n. 2, 1996.

(67) R. GIORGI, *Santi*, Milano 2002, pp. 42-44.

(68) Sul caso praiese, rimando al mio *Religiosità controriformistica e politica delle Missioni. Analisi di alcuni casi studio ai confini calabro-lucani (1556-1770)*, in «Daedalus», n. 12 (1995-96), pp. 100-10.

3. In una quarantina di chilometri – da Tortora a Belvedere Marittimo – si concentrano, dunque, diverse strutture difensive e varie testimonianze del culto leonardiano con un rinvio specifico al pericolo turco-barbaresco. La loro dislocazione interessa la linea di costa, con le parziali eccezioni di Tortora, Aieta, Orsomarso e Verbicaro in posizione arretrata rispetto ad essa, ma in pratica con estensione dei rispettivi confini fino alla marina tirrenica.

Si può considerare del tutto accidentale la fitta trama di segni devozionali riferiti all'abate di Noblat, tenuto conto che nello stesso contesto si è radicato a Praia a Mare (un tempo territorio di Aieta) il leggendario culto della Madonna della Grotta?

Facile sostenere che una venerazione con punti così ravvicinati nello spazio e coincidente con una linea difensiva costiera forte di una quindicina di torri disposte in modo serrato, funzionasse come cordone protettivo da un'assillante aggressività musulmana, nello stesso tempo che denuncia l'angoscia delle razzie e delle prigionie inflitte a uomini e donne dei paesi colpiti.

Deduzioni sensate, che aprono lo spiraglio a una domanda: perché l'accanimento contro queste comunità, di cui l'analogo sembra riscontarsi sul versante jonico tra Trebisacce e Cariatì? Non è infondato rispondere che i turco-barbareschi avessero la convenienza a sottoporle ad incursioni ripetute, poiché in quest'area erano possibili bottini consistenti (alla stregua di quanto può dirsi per i paesi della ferace piana di Sibari) e numerose schiavitù coatte, così come è facile ipotizzare che le popolazioni interessate e le signorie locali, quando si vedevano a mal partito, evitassero, se potevano, lo strazio di razzie, distruzioni e violenze acconsentendo volontariamente alla cessione e alla transazione di beni e persone, attivando così un'inopinata e pur sempre conveniente "politica" commerciale.

Questo è quanto probabilmente doveva avvenire nell'odierna Praia a Mare, il cui poleonimo (da *plaga sclavorum*, «spiaggia degli schiavi»), rinvia, a mio modesto avviso, o a un luogo di imbarco di schiavi verso la Barberia, o a una piazza di affari per la tratta dei medesimi, oppure, volendo avvalorare un'ipotesi che non appare in contrasto col discorso sviluppato in queste pagine, ad un'*enclave* dove sarebbero stati deportati nel corso del Cinque-Seicento musulmani (non necessariamente di provenienza nord-africana, penso ad abitanti della Slavonia, oggi Croazia) (69) fatti schiavi dai cristiani.

(69) F. MOSINO, *Storia linguistica della Calabria*, Cosenza 1987, I, p. 88; contra *Dizionario di toponomastica*, Torino ed. 1994, p. 517, secondo cui una deportazione di slavi sarebbe avvenuta nel X secolo ad opera dei Bizantini.

In effetti, il comprensorio tra Tortora e Belvedere rivestiva in quella congiuntura storica una significativa rilevanza economico-commerciale. A Tortora, i Ravaschieri, principi di Belmonte, e a Scalea gli Spinelli erano dediti alla produzione della cannamele – intrapresa nel corso del Cinquecento (70) – da cui ai principi di Scalea derivavano nel 1601-1602 qualcosa come 1.228 ducati. Introiti consistenti ricavano dalla stessa coltivazione i Sanseverino a Diamante (casale di Belvedere) con 1.000 ducati nel 1607-1610, ad Abatemarco e a Bonifati (casale di Sanginetto). Redditi che diminuirono solo verso gli anni Sessanta del XVII secolo con la concorrenza dello zucchero proveniente dall'America, tant'è che in quel torno di tempo fu intrapresa una politica di riconversione colturale destinando a riso i terreni di Tortora e ad agrumeti e vigneti quelli di Bonifati e Sanginetto (71).

Il molo di Scalea, del resto, era fervido di traffici mercantili già nel corso del Medioevo. Ne fa cenno Giovanni Boccaccio nel *Decamerone* (V, 6, 11), ma lo ribadiscono fonti dell'epoca, che ne parlano come di un porto dove venivano convogliati molti prodotti del circondario, in primo luogo l'olio e il vino provenienti dalle terre vicine: dall'odierna Santa Domenica Talao (72), da Orsomarso, Abatemarco, Cirella, Verbicaro, Grisolia e Belvedere. In questi paesi, specialmente a Cirella e Verbicaro, si producevano pregevoli moscatelli e guarnacce noti come "vini di Scalea", che venivano esportati nel resto del Mediterraneo fino a Tunisi, dove per i liquidi veniva adottata una non meglio specificata misura in uso nella cittadina calabrese (73) da cui prendeva il nome.

(70) G. GALASSO, *Economia e società nella Calabria del Cinquecento*, rist., Milano 1975, pp. 174-81.

(71) SIRAGO, *La Calabria nel Seicento* cit., pp. 259-60. Le cosiddette «imprese delli zuccheri» risultano inattive a Belvedere e Buonvicino nel 1652, ad Abatemarco nel 1682 e nel 1685 a Tortora, tanto che qui il barone Daniele Ravaschieri richiedeva l'esenzione fiscale «per essere detta industria incerta et vi corre più spesa che perviene d'utile, per lo che ne sono dismesse diverse imprese del convicino, stantino le male stagioni e spese esorbitanti, che più tosto hanno causato danno, che utile conform'è notorio» (L. COVINO, «*Dubitar sempre col principio di Cartesio*». *Aspetti politici, amministrativi e giurisdizionali del governo feudale in Calabria Citra (1650-1800)*, tesi di dottorato, Università di Napoli «Federico II», X ciclo (1995-1998), p. 121 e nota 41. Ringrazio l'Autore per avermi consentito di attingere queste informazioni dal suo lavoro).

(72) A. LUCCHESI - D. DE GIORGIO - M.E. MUSCARELLO - M.G. e M.M. PAOLINO (a cura di), *Santa Domenica da feudo degli Spinelli a terra di briganti*, Scalea 2002, pp. 33-35.

(73) G. CHERUBINI, *I prodotti della terra: olio e vino*, in *Terra e uomini nel Mezzogiorno normanno-svevo*, Atti delle settime giornate normanno-sveve, Bari 15-17 ottobre 1985, Bari 1987, pp. 208-09, 215-16.

Ancora nel corso del Cinque-Seicento, quello di Scalea rappresentava, quindi, in *pendant* col molo della vicina Cirella, il più importante punto di approdo della regione, frequentato dai navigli commerciali (74) e ambito da quelli pirateschi, i quali ultimi potevano avvantaggiarsi all'occorrenza della favorevole conformazione montuosa del territorio. In questa zona confluivano, per lo smercio e l'esportazione, non solo la cannamele (fino a quando non andò in crisi), ma soprattutto il vino, prodotto in notevole quantità (75), nonché l'olio e il grano, che a Diamante, Belvedere ed Abatemarco rendeva prospera e redditizia l'industria molitoria, certificata da numerosi mulini in parte ancora visibili (76). A queste derrate vanno aggiunti i panni di lino lavorati nei paesi interni di Morano e Mormanno, quelli di lana che ad Aieta venivano contrattati in un'accorsata fiera, il legname che a San Lucido e Paola, in particolare, alimentava l'attività cantieristica (77) e che era destinato fino a Barcellona e Cartagena (78), nonché la seta, di cui gli Spinelli erano intraprendenti e spregiudicati contrabbandieri (79) e che annoverava nelle sue «matricole» diversi mercanti della zona, come i Pallamolla di Scalea (80) e i tortoresi Pietro di Leone (1603), Giuseppe De Marco (1623), Benedetto Ponzi (1637), Domenico Casella (1692) e Francesco D'Arleo (1696) (81).

Non è un caso, infatti, se il ricordato, tragico attacco dei pirati bisertani a Cirella intorno al 1570 sia stato guidato da un mercante di Roma convertitosi all'islamismo e che si riteneva ingannato dai cirelllesi nell'acquisto di una grossa partita di vino, il prelibato

(74) GALASSO, *Economia e società* cit., pp. 153-54.

(75) *Ibidem*, p. 271, dove si riferisce del fatto che a Scalea e Cirella si vedesse il mosto "alla voce" e che i vini della Calabria tirrenica avessero trovato apprezzamento in una lettera del 1532 del Cardinale Colonna a Carlo V (p. 153).

(76) COVINO, «*Dubitar sempre col principio di Cartesio*» cit., p. 139, che sottolinea la costante ascesa del reddito immobiliare dei mulini di Diamante e Belvedere tra Sei e Settecento, passando dal 50,6% del 1652 al 52,7% del 1706 al 64,8% del 1788, con un incremento, tra il 1706 e il 1788, del 192%.

(77) C. PORZIO, *La congiura de' Baroni del Regno di Napoli contra re Ferdinando Primo*, edizione a cura di E. PONTIERI, Napoli 1964, p. 319.

(78) SIRAGO, *La Calabria nel Seicento* cit., pp. 255-64.

(79) EAD., *Organizzazione e trasformazione della feudalità*, in *Storia della Calabria moderna e contemporanea. Età presente. Approfondimenti* cit., p. 274.

(80) D. MUSTO, *I mercanti e gli artigiani calabresi iscritti nelle matricole dell'arte della seta conservate presso l'Archivio di Stato di Napoli*, in *Atti del 3° Congresso Storico Calabrese*, Napoli 1964, p. 476.

(81) G. CELICO, *Tortora e terre vicine. Cronaca e storia dal 1600 al 1700*, Cosenza 1998, p. 11.

“chiarello” (o “cerello”), decantato anche da Torquato Tasso come «uno degli onori d'Italia, superiore ai vini di Francia» (82).

Nell'economia commerciale dell'epoca, una rilevanza speciale, oltre che al vino e all'olio di cui il circondario continua ad essere un buon produttore benché nel corso del XVIII secolo non sempre raggiungessero un'eccellente qualità (83), spetta alla frutta, in particolare ai fichi di Cirella e Sanginetto (84). Senza contare il peso dell'attività peschereccia che nell'alto Tirreno calabrese aveva una consistenza notevole, come dimostrano gli affitti pagati dai pescatori di Scalea e Cirella per l'uso delle “poste”, ossia delle alture per l'avvistamento del pesce spada, oppure le tasse o le decime sulle sciabiche e sul pesce usuali ad Aieta, Tortora, Scalea, Cirella, Bonifati, Belvedere, i cui abitanti si dedicavano alla conservazione dei prodotti ittici (85), base di un'intensa attività di scambio e perciò fonte non secondaria di sostentamento.

4. Questo contributo ha avuto lo scopo di recuperare alla valutazione storica alcune attestazioni del culto di San Leonardo di Noblat nell'alto Tirreno calabrese – dove ormai è del tutto estinto e dimenticato – individuandone la ragione nella particolare gravità del fenomeno piratesco soprattutto durante il XVI-XVII secolo.

A sua volta, l'intensità delle incursioni è stata interpretata alla luce del notevole interesse che doveva suscitare nei turco-barbareschi un territorio con buone, e talvolta ottime, risorse economiche, in gran parte destinate per lo smercio ai porti di Scalea e Cirella. Ciò incoraggiava gli attacchi dei musulmani, rendendo indispensabile un arco difensivo compatto e con strutture a distanze ravvicinate, come dimostrano le torri di avvistamento/guardia piazzate nella litoranea tra Tortora e Belvedere. Esse costituivano più che altro un sistema di allarme e – per quel che poteva valere – di desistenza, essendo la difesa vera e propria dagli assalti pirateschi demandata – quando riusciva e comunque sempre con costi umani ragguardevoli – alle popolazioni locali.

Apprestamenti difensivi comunque ingiustificabili senza incur-

(82) VALENTE, *Calabria, calabresi e turcheschi* cit., pp. 165-67.

(83) L. DE ROSA, *Conflitti e squilibri nel Mezzogiorno tra Cinque e Ottocento*, Bari 1999, p. 56, che riprende un giudizio di G.M. GALANTI, *Nuova descrizione geografica e politica delle Sicilie*, Napoli 1789, III, p. 216.

(84) SIRAGO, *La Calabria nel Seicento* cit., pp. 267-69.

(85) *Ibidem*, pp. 264-65; COVINO, «*Dubitar sempre col principio di Cartesio*» cit., pp. 118-19.

sioni frequenti, e incursioni che difficilmente sarebbero state insistenti se l'area di cui parliamo fosse stata misera, spopolata e inespugnabile. In realtà, dai non abbondanti dati che tuttora si conoscono su queste vicende, è facile ipotizzare che i prodotti naturali e i manufatti prima citati fossero oggetto, più spesso di quanto riusciamo ad immaginare, di scambi anche tra le popolazioni locali e i pirati, sia a livello di transazione monetaria, sia a livello di baratto di beni e uomini.

Tra i pirati, del resto, era prassi corrente non solo rivendere quanto razziano in alcuni grandi porti, come Livorno, ma anche farne oggetto di scambio. Sistema applicato soprattutto nei riguardi dei prigionieri, il cui commercio era fonte di lucrosi guadagni, nei quali primeggiavano i barbareschi, che, se nulla lo impediva, aprivano già sulle spiagge di sbarco i negoziati per i riscatti (86).

Gli uomini catturati erano in prevalenza avviati ai lavori forzati sulle galere (87), stante che gli abitanti della Calabria citeriore tirrenica avevano fama, a detta di Camillo Porzio, di essere degli ottimi marinai, perché «usano [...] più di tutti i regnicoli il mare» (88). Era prassi corrente, tuttavia, che essi venissero acquistati come schiavi, o affrancati, dai cristiani. Per la nostra zona, siamo al corrente, in questo senso, di alcune situazioni: quelle di Cesare di Paulo da Belvedere, schiavo del genovese Osta Morato, riscattato nel gennaio 1615 da Battista Della Torre «con 407 scudi d'oro di Spagna e 7 aspre, per ordine di G.B. Giustiniani, governatore di Tabarca»; di un «Salvator da Belvedere» venduto nel marzo 1616 a Gio. Giacomo Campagna per 220 scudi d'oro di Spagna; di Gio. Domenico Di Marco Passalacqua, ancora di Belvedere, riscattato nel settembre 1617 dal citato Campagna «mediante 133 scudi d'oro da 64 aspre, più 23 scudi per la Porta»; di un abitante di Cirella, Giulio Cesare d'Ascanio Berardo, che risultava debitore al solito Gio. Giacomo Campagna «di 199 scudi d'oro da 64 aspre», pagati per il suo riscatto; di tale Domingo Rizzo, belvederese anch'egli, che aveva «ricevuto da Mathio Coadro, milanese, 100 pezze da 8 reali per pagare il saldo del suo riscatto» nel giugno 1643; di Gio. Maria Ricciardi, un ennesimo cittadino di Belvedere, che «deve a Marco

(86) J. CARPENTIER - F. LEBRUN (a cura di), *Histoire de la Méditerranée*, Paris 2001, pp. 251-53.

(87) MAFRICI, *I mari del Mezzogiorno d'Italia* cit., pp. 82-94; C. MANCA, *Il modello di sviluppo economico delle città marittime barbaresche dopo Lepanto*, Napoli 1982.

(88) PORZIO, *La congiura de' Baroni* cit.

Carlo, da Napoli, 204 ducati napoletani, pagati a saldo del suo riscatto» nei primi decenni del Seicento (89).

Il riscatto e l'affrancamento dei prigionieri, dunque, erano talvolta conseguenza dell'opera di mediazione degli Ordini religiosi e delle Confraternite, e, per i nobili e i ricchi, di esponenti dell'aristocrazia laica ed ecclesiastica, ma più spesso esito di una costosa transazione in denaro (90). In ogni caso, era scontato attribuirne il merito, soprattutto da parte della gente povera e diseredata, all'intercessione della Madonna o di San Leonardo, destinatario, quest'ultimo, di processioni solenni, nel corso delle quali i prigionieri ritornati nei paesi d'origine e ai loro affetti spezzavano e donavano al limosino le catene con cui erano stati tenuti schiavi dagli islamici.

Nell'area geografica in esame ci sembra che tra pericolo turco-barbaresco, economia locale e culto leonardiano vi sia stata una correlazione meritevole di essere ulteriormente approfondita, sia per chiarire l'incidenza della pirateria sugli orientamenti devozionali delle popolazioni alle prese con quel dramma, sia per focalizzare meglio, guardando oltre lo stereotipo semplicistico del rapporto vittime-carnefici, l'effettivo ruolo svolto nell'ambito del fenomeno tanto dai musulmani quanto dai cristiani.

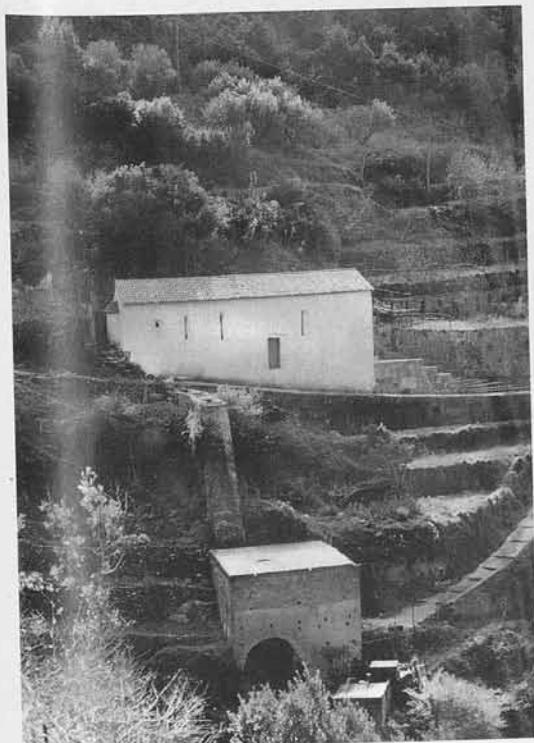
SAVERIO NAPOLITANO

(89) RIGGIO, *Schiavi calabresi in Tunisia barbaresca* cit., 172-74.

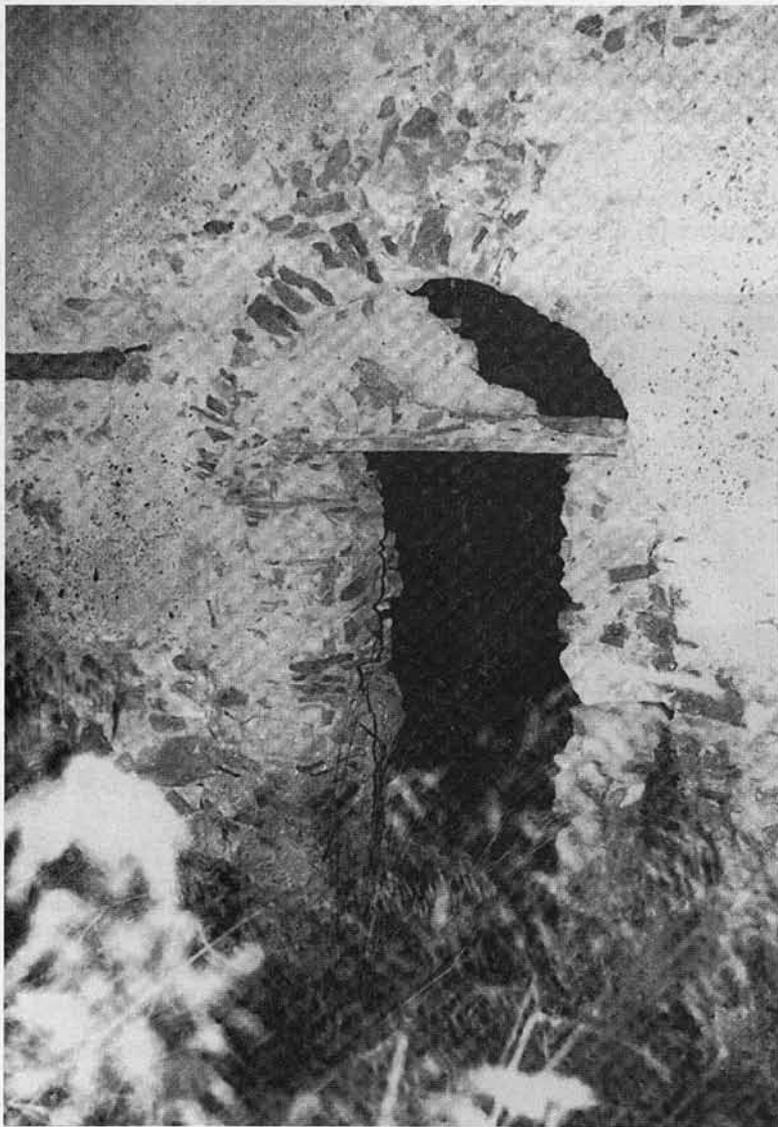
(90) MAFRICI, *Mezzogiorno e pirateria* cit., pp. 89-164; EAD., *I mari del Mezzogiorno d'Italia* cit., pp. 95-100; G. BONAFFINI, *La Sicilia e i Barbareschi. IncurSIONI corsare e riscatto degli schiavi (1570-1606)*, Palermo 1983.

ASSOC. NAZ. PER GLI INTERESSI
BIBLIOTECA
Guglielmo Fottunato
DEL MEZZOGIORNO D'ITALIA

Tav. 1. Orsomarso: Chiesa di San Leonardo, facciata
(foto Giovanni Russo).



Tav. 2. Orsomarso: Chiesa di San Leonardo, veduta
laterale (foto Giovanni Russo).



Tav. 3. Grisolia: Cappella di San Leonardo, parete interna (foto tratta da *Χρυσολεία*, a cura dell'Associazione Culturale "Italo Muti" di Grisolia, Scalea 1996).



Tav. 4. Grisolia: Cappella di San Leonardo, affresco col Santo omonimo e Santa Caterina in trono col Bambino (foto tratta da *Χρῦσολεῖα*, a cura dell'Associazione Culturale "Italo Muti" di Grisolia, Scalea 1996).



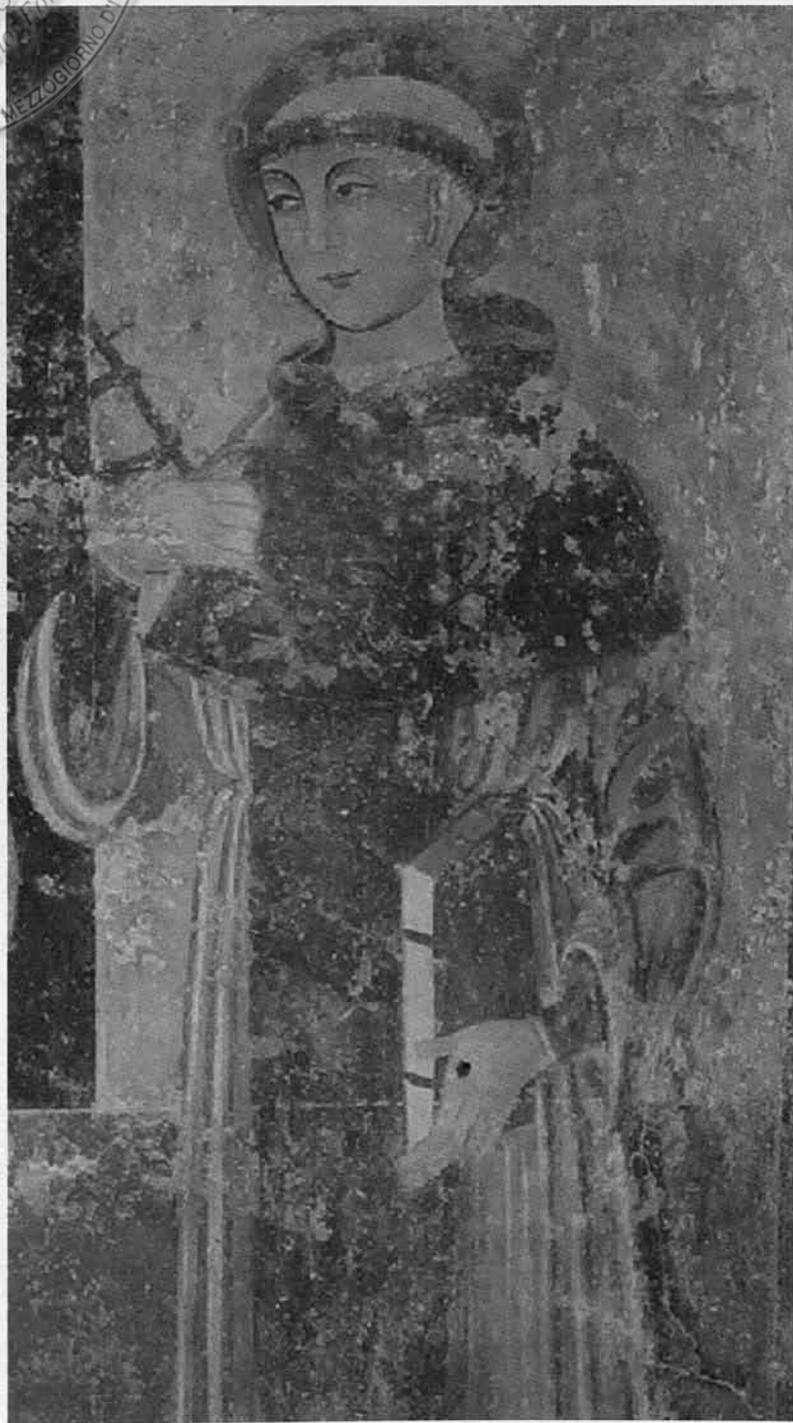
Tav. 5. Sclea: Chiesa di San Nicola in Plateis, affresco con la Trinità, San Nicola e San Leonardo (foto di Enzo De Vito e Vincenzo Errico).



Tav. 6. Verbicaro: Chiesa parrocchiale dell'Assunta, campana maggiore fusa nel 1464, con inciso San Leonardo in soccorso di due prigionieri (foto di Angelo Rinaldi e Luigi Ruotolo).



Tav. 7. Verbicaro: Chiesa di Santa Maria ad Nives, affresco con Madonna in trono, San Leonardo e Sant'Antonio da Padova (foto tratta da C. Araugio, *San Marco Argentano-Scala. Le porte dell'infinito*, Scala 2003).



Tav. 8. Verbicaro: Chiesa di Santa Maria ad Nives, secondo affresco di San Leonardo (foto di Angelo Rinaldi e Luigi Ruotolo).



Tav. 9. Verbicaro: Chiesa di Santa Maria ad Nives, affresco con San Marco e San Leonardo, 1539 (foto di Angelo Rinaldi e Luigi Ruotolo).

LA FILOSOFIA GRECA DI FRANCESCO FIORENTINO

Francesco Fiorentino scrisse il suo *Saggio storico sulla filosofia greca* nel 1862-63, e lo dedicò alla marchesa Marianna Florenzi Waddington (1); un'amica sincera e colta, cui aveva già dedicato «un lavoretto abborracciato a Napoli», e cioè il primo dei suoi saggi che meriti di esser ricordato, *Il panteismo di Giordano Bruno*, uscito nel 1861. Era un momento felice della sua vita quel 1864 in cui il *Saggio* fu pubblicato, quello della sua ascesa all'ambita cattedra nell'Università di Bologna, ove, appunto, avrebbe insegnato la storia della filosofia; e, a prolusione dei suoi corsi, egli vi aggiunse lo scritto *Aristotile e la filosofia*, ove condensava il testo del saggio più esteso (2), condendolo, occorre dirlo, di non poca retorica. Nessuno cita o ricorda più la filosofia greca secondo il Fiorentino, e forse questo, se è ben comprensibile da un lato, per la evidente arretratezza metodologica, non è del tutto un bene sotto ogni aspetto: si è del tutto perduta la sensibilità a un modo di sentire e di comprendere la storia della filosofia, basata essenzialmente su un serrato confronto con i contemporanei filosofi. Per questo intendiamo dare all'opera una sia pur rapida occhiata.

Che cos'è, anzitutto, la filosofia greca per il Fiorentino? Non è

(1) Uscì nel 1864, per i tipi di Felice Le Monnier, cfr. *Saggio storico sulla Filosofia Greca*, del professore Francesco Fiorentino, con la giunta della Prolusione *Aristotile e la filosofia*, Firenze 1864. Sulla filosofia del Fiorentino, in generale, cfr. R. MONDOLFO, *Francesco Fiorentino nel quarantennio della morte*, in *Da Ardigò a Gramsci*, Milano 1962, pp. 45-97; E. GARIN, *Storia della filosofia italiana*, Torino 1966, III, pp. 1216-1217.

(2) Letta nel 1862 e già uscita nel 1863. La condensazione del *Saggio* si trova nella parte centrale della prolusione, ove si discute del medesimo e del diverso in entrambi i pensatori. La conclusione ricalca i temi là discussi: l'idea si attua e si determina come individuo. Ma segue un tumultuoso ragguaglio delle vicende storiche che hanno poi determinato il corso della storia della filosofia, fino al «nostro secolo», cui si raccomanda di riprendere la critica di Aristotele già iniziata nel Rinascimento.

che Platone ed Aristotele, o tutt'al più ciò che conduce a Platone, ed è considerato, Socrate compreso, una introduzione ad esso. Non c'è ancora nemmeno l'idea dei 'presocratici' cui avrebbe dato poi il massimo valore Hermann Diels (3); e Parmenide stesso vi appare solo come oggetto di confutazione. Platone e Aristotele hanno elaborato i concetti che saranno più tardi ripresi dalla filosofia moderna: l'uno, l'essere, il non-essere, la materia. Fiorentino non salta però da Platone e Aristotele a Hegel: c'è in lui una sensibilità anche per quel periodo intermedio che molte volte la ricerca storico-filosofica del secolo scorso si trova ad aver messo decisamente fra parentesi, per ricominciare la sua strada da Cartesio (4). Basti vedere, come si farà più oltre, le pagine dedicate a Scoto Eriugena (o Eriugena nel testo), che attestano la sua sensibilità ai problemi della filosofia medievale, non condivisa per lo più dai contemporanei. Ma ciò che manca è, decisamente, l'ellenismo con la sua potenziale laicizzazione del sapere filosofico, s'intenda pure 'laicizzazione' con tutte le dovute cautele; di questo non è fatto parola in queste pagine, e di ciò va tenuto conto.

Le pagine iniziali esplorano l'origine della filosofia, e la ravvisano nel desiderio di conoscere, nella curiosità intellettuale. Ma per questo tema aristotelico (si pensi solo all'inizio della *Metafisica*) non è citato Aristotele; è citato in realtà, e lungamente, il Vico (5). È il Vico che, con la sua teoria dei corsi e dei ricorsi, non ha inteso dire che l'umanità si aggiri sempre in un medesimo circolo, ma che essa, questi ricorsi, mira ad allargarli, pur essendo il centro l'uno e il medesimo. E spuntano dietro il Vico Varrone e Buddha, per la tesi della triplice divisione dei tempi, degli dèi quello in cui lo spirito è

(3) Con i suoi *Fragmente der Vorsokratiker*, che uscì però la prima volta molto più tardi, nel 1903. Vedi quanto si dirà più oltre parlando di E. Zeller, di cui con tutta evidenza Fiorentino non conosceva, almeno ai tempi in cui scrisse il suo *Saggio*, la *Philosophie der Griechen*.

(4) Gli studi giovanili su Patristica e Scolastica possono avere influenzato in questo senso Fiorentino. Ma per la tendenza della storia della filosofia a battere la strada opposta cfr. ad es. H. SCHWEGLER, *Geschichte der Philosophie*, Leipzig 1855², pp. 196-197, e le parole con cui sintetizza il lungo periodo fra la fine della filosofia antica e la «rinascita» cartesiana («zwar ist die neuere Philosophie genau von dem Punkte ausgegangen, auf welchem die alte stehen geblieben war»).

(5) Cfr. l'inizio della *Metafisica*, ove Aristotele, *Metaph. A*, 980a-b, parla della filosofia come nata sul tronco della curiosità umana per il sapere. Per l'importanza del Vico e del suo pensiero negli scritti del Fiorentino cfr. oggi N. SICILIANI DE CUMIS, *Il Vico di Francesco Fiorentino*, Napoli 1979.

soltanto senso, degli eroi quello in cui è soltanto fantasia, degli uomini quello in cui è finalmente intelletto. Vi è subito, insomma, una tendenza a cercare nell'antichità e nell'Oriente dei paralleli, che caratterizzerà la trattazione anche più tardi, e su cui dovremo fermarci. La visione filosofica del Fiorentino vuole essere larga e comprensiva, e non può fermarsi alla filosofia dei nostri tempi e dello sviluppo occidentale, anche se da questa prende il suo avvio.

Sulla «teorica delle idee» si fonda tutta la filosofia di Platone. Ma la «teorica delle idee» pecca di una grave «irrisolutezza», vale a dire che la teoria delle idee non manca di una varietà di forme che le danno un tanto di incerto e di non ben definito. Lo stesso Platone ha avuto paura di perdersi in essa, e per questo si è risolto nel *Sofista* a «escludere dalla discussione ideale ogni idea che avesse un contenuto empirico», tenendo dietro a sole cinque idee fondamentali (6). Perciò il vero Platone, o il Platone filosofo, è riassumibile in tre soli dialoghi, il *Teeteto*, il *Sofista*, il *Parmenide*. Il *Timeo* compare all'inizio come un dialogo puramente mitologico, ma questa valutazione varierà grandemente nel seguito del *Saggio*, e se ne dovrà tener conto. Peraltro Fiorentino manca di qualsiasi nozione precisa circa una reale successione cronologica dei dialoghi, sì che considera ancora il *Sofista* e il *Parmenide* anteriori alla *Repubblica*; e di ciò non è da stupirsi, dal momento che la prima, e per alcuni versi definitiva, teoria della successione cronologica dei dialoghi è opera della fine del XIX e dell'inizio del XX secolo (7). E ciò gli rende possibile la fantasiosa analogia fra Platone e Kant che troviamo poco più oltre: come dice Heine di Kant, questi ha rifatto con la *Critica della Ragion pratica* quanto splendidamente aveva fatto con quella della *Ragion pura* (8); allo stesso modo, Platone nella *Repubblica* ha creduto di risolvere tutte le precedenti sue difficoltà con la

(6) *Saggio*, p. 94 sgg.; in particolare pp. 99-100. La citazione di Bertrando Spaventa («illustre prof. Spaventa») comincia da p. 87, nt. 1, e si dovrà su questo tornare più oltre. Cfr. a p. 100 l'espressione «il più gran critico dei nostri tempi, il professore Spaventa».

(7) Bisognerà aspettare le ricerche di Constantin Ritter, di J. Lutoslawski, di H. Raeder per avere un primo, relativamente esatto schema cronologico dell'attività di Platone; cfr., *exempli gratia*, RAEDER, *Platons philosophische Entwicklung*, Leipzig 1906. E. Zeller, nei suoi scritti più tardi, si opporrà ancora invano a queste nuove concezioni dello sviluppo filosofico di Platone; cfr. M. ISNARDI PARENTE, *Eduard Zeller storico della filosofia antica*, «Annali Scuola Normale Superiore», s. III, XIX, 1989, pp. 1087-1115, in part. 1112 sgg.

(8) *Saggio*, p. 99.

felice trovata dell'idea del Bene. Se l'idea del Bene sia Dio per Platone, è cosa discussa nella critica nota al Fiorentino come nella critica del XX secolo: è Dio un'idea o un intelletto che pensa le idee? La difficoltà per il Fiorentino resta inesplicabile; e non sa cavarsela se non ricorrendo allo Herbart, secondo il quale l'idea del Bene è il vincolo delle altre idee, «il mediatore della comunione, la quale viene insegnata nel *Sofista*» (9): questa è, per lo meno, una risposta ragionevole.

La filosofia vera di Platone, egli continua a sostenere, sta tutta nel *Sofista* e nel *Parmenide*; ormai anche il *Teeteto* sembra essere escluso. Ma il *Sofista* offre fondamento al *Parmenide*, e rende comprensibili le sue affermazioni: con il che si vuol significare che il *Sofista* è ciò che dà al *Parmenide* la sua piena validità, e che quindi questo è successivo ad esso (10). E in realtà nel *Parmenide* la vera natura dell'idea è svelata: essa non sta nella partecipazione né nell'imitazione, ma nella relazione: la relazione fra le idee è l'unica vera risposta, l'unica soluzione al problema. L'idea è il $\pi\rho\acute{o}s\ \tau\iota$, dice Fiorentino riprendendo la parola da Aristotele (11); è il 'verso qualcosa', 'in rapporto a qualcosa'. Se è isolata, è nulla, se è relazione, è tutto. Ma che questo non risolva tutti i problemi della filosofia di Platone, lo stesso Fiorentino non può nasconderselo. Su ciò si insiste nel capitolo *Della dialettica di Platone*, uno dei più tormentati del saggio, ricco di polemiche con Rosmini, Stallbaum, Janet, con tutti gli interpreti trascendentisti della filosofia platonica (12). Fio-

(9) *Ivi*, pp. 109-110. A p. 110, nt. 1, Fiorentino ringrazia «il prof. Bonatelli», della cortesia di avergli fatto conoscere la sua traduzione tuttora inedita di Herbart; *Introduzione alla filosofia*; il tedesco gli era evidentemente inaccessibile, come si vedrà più oltre. Dello HERBART cfr. *Einleitung in die Philosophie*, 1813, con più edizioni successive.

(10) *Saggio*, p. 115: «il Sofista porge quasi il principio e il fondamento al *Parmenide*»; donde se ne dedurrebbe la priorità del primo dialogo sul secondo. Cfr. oggi F. FRONTEROTTA, *Guida alla lettura del *Parmenide* di Platone*, Roma-Bari 1998, pp. 4-6, che conclude sintetizzando la moderna posizione della critica nel senso di uno stretto legame fra i due dialoghi, considerando però il *Parmenide* precedente fra i due (ed entrambi, ovviamente, fra gli ultimi dialoghi di Platone).

(11) *Saggio*, p. 123. Cfr. Aristotele, *Categ.* 1b 26 per la prima citazione nell'enumerazione generale delle categorie, ma per la trattazione specifica 6a 36-8b 24. A meno che non si voglia risalire a Senocrate, di cui Simplicio (*In Aristotelis Categoriae*, p. 63,22 sgg. Kalbfleisch = fr. 95 Isnardi Parente) ci attesta una divisione duplice del reale in $\kappa\alpha\theta'\alpha\upsilon\tau\acute{o}$ e $\pi\rho\acute{o}s\ \tau\iota$; ma, la fonte essendo assai tarda, si va qui per una strada rischiosa.

(12) Vedremo più oltre come Fiorentino intenda sgombrarsi il campo dalla critica trascendentistica di Platone, in omaggio al suo Platone 'laico', predecessore di Hegel.

rentino sembra avere trovato la soluzione del problema, con la traduzione di $\xi\kappa\alpha\iota\omega\nu\eta\varsigma$ con 'momento': Platone è, nel *Parmenide*, l'autore di una trilogia che consiste nell'idea isolata (che non esiste), nel contrasto fra 'uno' o 'idea' e 'non uno' o 'non ente' (che è contraddittorio), nella teoria del 'momento', che scioglie le contraddizioni. Così egli diviene il vero scopritore del 'diventare', o divenire (13). Ma solo apparentemente: perché l'altro, e cioè la materia, si riaffaccia implacabile: dove essa nasce, dove essa tende? Questo è il problema, lasciato insoluto, del *Timeo*; che Fiorentino sembra indicare come l'ultimo dei dialoghi di Platone, e riscattare dal 'mitologismo' di cui l'aveva inizialmente caratterizzato (14). La sola soluzione che egli non disprezzi è quella dello Zeller: Platone, a un certo punto, ha introdotto i numeri, come congiungimento delle due essenze (15). Ma resta in lui una insoddisfazione profonda di fronte a ciò: che le idee siano relazioni fra l'ideale e il sensibile in quanto riempite di un contenuto numerico non è, in definitiva, che una scappatoia.

Aristotele è preso in considerazione a partire dal problema, che al Fiorentino sembra in lui centrale, delle categorie. Qui egli si azzarda a un paragone con la filosofia indiana, che egli conosce attraverso il Colebrooke: la parola si trova anche nel linguaggio di questa, ed è *padartha*, una parola appartenente al sistema *nyaya*, tradotta dal Colebrooke con 'predicamenti' (16). Aristotele potreb-

(13) *Saggio*, p. 158 sgg.; ma cfr. le pagine sul movimento in Aristotele, 220 sgg.

(14) *Saggio*, p. 135 sgg. («ma in quest'ultimo sotto forma fantastica»). A questa più realistica interpretazione del *Timeo* gli fu del resto utile H.Th. MARTIN, *Études sur le Timée de Platon*, Paris 1841, ch'egli cita spesso con consenso. Quanto sia cambiato l'approccio al *Timeo* nel XX secolo lo dice chiaramente L. BRISSON, *Le même et l'autre dans la structure ontologique du Timée de Platon*, Paris 1974, Sankt Augustin 1994², p. 71 sgg.

(15) *Saggio*, p. 173. Fiorentino è spesso coerente all'opinione dello Zeller; ma di lui, quando scrisse il presente *Saggio*, non conosceva che una traduzione fatta dal Bonghi, che cita a p. 166, E. ZELLER, *Della esposizione aristotelica della filosofia di Platone*. L'estraneità del Fiorentino al tedesco rende del resto evidente la cosa. Zeller era ancora, nel periodo precedente al 1862, legato alla prima edizione della sua *Filosofia dei Greci*, dal titolo *Die Philosophie der Griechen. Eine Untersuchung ueber Charakter, Gang und Hauptmomente ihrer Entwicklung*, Tübingen 1844-1852 (più tardi addiverà alla *Philosophie der Griechen in ihrer geschichtlichen Entwicklung*).

(16) Fiorentino cita qui da H.Th. COLEBROOKE, *Essay on the Philosophy of the Hindous*, 1829, ma attraverso la traduzione francese di G. Pauthier, Paris 1833. Ma tutto ciò ch'egli dice si trova già nel *Dictionnaire de Sciences philosophiques*; ivi H. Barthélemy de Saint Hilaire aveva già notato le somiglianze fra le categorie di Aristotele e quelle di Kanada, peraltro con risultato negativo (Paris 1875², vol. I, voce *Catégories*, pp. 247-250).

be aver conosciuto questo concetto attraverso la mediazione di un filosofo persiano. O non è forse più semplice pensare che egli l'abbia desunto dall'opera di Archita *Sulle categorie*? Fiorentino è al corrente che già nella critica tedesca si considera l'opera come pseudo-architea, scritta nella scuola alessandrina «verso la comparita del cristianesimo» (17). Ma la notizia, di carattere filologico, non sembra a lui certa al punto di risparmiarsi questa ipotesi.

Trendelenburg è il primo fra gli autori moderni che abbia dato una classificazione adeguata delle categorie: le prime quattro si occupano dei nomi, i sostantivi con gli aggettivi (la qualità) e i numerali (la quantità); le ultime quattro classificano il valore dei verbi; le due intermedie (il dove, il quando) raccolgono gli avverbi (18). Si discute molto, a partire dalla tarda antichità, se le categorie si riferiscano alle cose, o indichino soltanto i loro nomi. Ma l'elemento logico è poi prevalso con Kant: le categorie di Aristotele riguardano le cose. Ed è qui che Fiorentino, con frequenti citazioni del Bonghi, nonché, in chiave diversa, del Ravaisson, scopre l'idea aristotelica di sostanza, senza preoccuparsi di eventuali contrasti con la *Metafisica* (19). La sostanza è l'individuo, la realtà individuale concreta. Di qui deriva tutto il sistema di Aristotele: la sua concezione dei due contrarii (forma e privazione) e della materia (pura possibilità); la sua idea del moto, come passaggio dalla potenza all'atto. Ma le categorie, egli le ha lasciate disunite, per timore forse di sopprimere l'individualità: non ha avuto il coraggio di unificarle sotto la superiore categoria dell'essere, come poi avrebbe fatto Hegel (20).

La forma e la materia non sono più, come per Platone, il genere e l'altro, ma l'atto, «non un'unità astratta e diffusa, ma un'unità concreta e indivisibile. Similmente la materia non è più la quantità indeterminata, il grande e il piccolo, ma la quantità conti-

(17) Per lo pseudo-Archita cfr. *Saggio*, p. 197. Cfr. anche qui BARTHÉLEMY DE ST. HILAIRE, *ibid.*, p. 248.

(18) *Saggio*, pp. 198-199. Ma il Trendelenburg non viene qui esattamente citato.

(19) Citato con consenso R. BONGHI, *Introduzione alla Metafisica di Aristotele*, di cui si darà più oltre l'indicazione più completa. Per l'incongruenza di questa posizione con la concezione di sostanza che domina la *Metafisica* cfr. più oltre, nota 22.

(20) *Saggio*, pp. 216-219. L'improvviso passaggio da Aristotele alla filosofia contemporanea, e in particolare a quella di Hegel, è tipica di questa letteratura filosofica. Hegel era conosciuto dal Fiorentino nella traduzione in francese che il Vera ne andava facendo in quegli anni, per esempio G.F. HEGEL, *Philosophie de la Nature*, trad. A. Vera, 1863 (cfr. la citazione a p. 117).

nua, o l'estensione» (21). Mirabile operazione, questa, compiuta da Aristotele; eppure non bastevole ad assicurare alla sua filosofia la completezza desiderata. Occorreva, ed egli non lo ha saputo fare, unire in una forma superiore di unità le due forme opposte. Egli ha invece cercato di risolvere il problema nella *Metafisica*, ed è caduto in un errore peggiore: «l'atto assoluto e il bene immobile da una parte, dall'altro la potenza, ossia l'essere e il non essere relativo, che non comincia se non con l'atto del moto; e nel moto la moltitudine dei mezzi»: eccoci così di fronte a un nuovo momento, che ci sbalestra al di fuori del mondo sensibile. È incredibile, dopo le parole del III libro (e qui segue una lunga citazione del Bonghi), lo «sviarsi in una regione oltremondiale» (22) da parte di Aristotele. Ciò sarebbe stato evitato se egli avesse provato che l'ente generale fosse tutt'uno con la sostanza prima, il che non fece.

È, questo, il rifiuto dell'Aristotele metafisico in senso autentico, trascendentista; rifiuto che ha a suo sostegno l'aver preso il proprio inizio da un Aristotele sbagliato, quello delle *Categorie*. La critica storica del XIX secolo dava una grande importanza a quest'opera; essa è quella per cui Aristotele viene più facilmente posto a contrasto radicale con Platone, e gli hegeliani, soprattutto, avevano bisogno di fondare non solo la filosofia, ma anche la sua storia sul motivo dell'opposizione radicale, sulla contrapposizione dialettica. Ma le *Categorie* non sono che un'opera marginale di Aristotele, e l'interpretazione della scelta 'priorità della sostanza prima', cioè dell'individuo concreto, che si pone in opposizione con quanto Aristotele dice altrove, resta ancora oggi da definirsi nella maniera più adeguata (23). Fiorentino aveva già escluso un sistema per eliminare

(21) *Saggio*, p. 236. Il Fiorentino poggia qui sulle parole di F. RAVAISSON, *Essai sur la Métaphysique d'Aristote*, I-II, Paris 1837-46, di cui ugualmente si dirà meglio più oltre. Il Bonghi non aveva dato che la traduzione dei primi sei libri dell'opera; per lo studio del dodicesimo Fiorentino aveva bisogno di altro. Che cosa intenda qui egli per 'estensione' in Aristotele resta tutto da definirsi.

(22) *Saggio*, p. 223: «noi ci troviamo sbalestrati sopra il mondo sensibile ecc.»; cfr. anche p. 245 sgg. È avvenuta una trasformazione nel pensiero di Aristotele: nel libro VI della *Metafisica* egli è passato dalla scienza delle cause prime, fondata sulla sostanza come individuo, alla scienza dell'ente in quanto ente. E ciò è in netta contraddizione con quanto egli dice nelle pagine del III libro, che vengono citate nella traduzione del Bonghi (corrispondono ad Aristotele, *Metaph.* III, 1000 a 5 sgg.). Il Bonghi del resto, nell'*Introduzione alla Metafisica*, p. XCIX, ha cercato di spiegare questo salto di Aristotele dall'essere concreto, l'individuo, all'ente o essere per analogia (pp. 223-224).

(23) Sono considerate da molti critici un'opera apocrifa, e cfr. per questo di recente R. BODEÛS, *Aristote, Catégories*, Paris (Coll. Budé), 2001, propenso

le contraddizioni, quello di riconoscere l'una o l'altra delle opere prese in considerazione come spuria o non appartenente al filosofo di cui si stesse trattando (24). Questo metodo era stato largamente usato per Platone, infatti, ma quanto ad Aristotele ancora il problema non si poneva, come non si poneva quello dello sviluppo delle opere in senso cronologico, non veramente posto se non a inizio del secolo XX, con lo Jaeger (25). E l'idea di affermare l'inautenticità delle *Categorie* è quanto di più lontano si poneva dalla interpretazione di Aristotele propria del Fiorentino, che su quest'opera veniva invece fondata.

A partire da ciò, si inizia una parte del *Saggio* che è di confronto fra la filosofia antica, riconosciuta essenzialmente in Platone ed Aristotele, e la filosofia medievale e moderna, parte che è forse la più viva e originale di esso. In essa si recupera anche la filosofia tardoantica, e cioè Plotino, ma senza la vera intenzione di un autentico recupero del neo-platonismo: Plotino vi viene citato solo per l'attenzione da lui accordata alle categorie, e cioè, in definitiva, per quella parte del suo pensiero che solo molto di recente si è fatta presente alla critica filosofica (26). La quale ha cercato molto più in lui il metafisico (che delle idee di Platone ha fatto una sorta di transizione fra il mondo dell'Uno, perfetto e inattingibile, e i vari gradi del sensibile) che non il critico attento della filosofia a lui precedente.

Plotino fa giustamente rimprovero ad Aristotele, dice Fiorentino, di non aver considerato, nelle *Categorie*, altro che il mondo sensibile; mentre anche l'intelligibile ha le sue categorie. Queste

anch'egli per suo conto all'ipotesi indicata. H.J. KRÄMER, *Aristoteles und akademische Eidoslehre*, «Archiv f. Geschichte d. Philosophie» LV, 1973, pp. 119-190, ha cercato di attribuire a influenza senocratea la concezione della 'sostanza prima' nelle *Categorie* e in *Metaph.* 998a 20 sgg.; si tratta per lo meno di una ipotesi che non manca di fascino. Ma in sostanza la contraddizione permane, e non è facile eliminarla. Cfr. *infra*, nt. 36.

(24) È storia della critica platonica appartenente in pieno al XIX secolo, e come tale oggi dimenticata. Cfr. ZELLER, *Philos. d. Griechen*, 5a ed., II, 1, Leipzig 1922, in particolare pp. 470-483. Per Fiorentino cfr. *Saggio*, pp. 99-101.

(25) Lontanissima ancora è la critica di W. JAEGER, *Aristoteles. Grundlegung einer Geschichte seiner Entwicklung*, Berlin 1923; checché voglia dirsi in proposito, solo con quest'opera Aristotele esce decisamente dalla Scolastica.

(26) Vedi, di recente, questi trattati con commento a sé stante da parte di M. ISNARDI PARENTE, Plotino. *Enneadi*, VI, 1-3. *Trattati 42-44 sui generi dell'essere*, Napoli 1994; fra i saggi usciti, in particolare K. WURM, *Substanz und Qualität. Ein Beitrag zur Interpretation der plotinischen Traktate VI, 1, 2 und 3*, Berlin-New York 1973.

non sono altro che i 'generi sommi' indicati da Platone nel *Sofista*; e Plotino, a questo proposito, si dà a un'opera di sincretismo filosofico assai lodevole, unendo le une con gli altri. Ma le cinque categorie dell'intellegibile sono assai diverse da quelle del sensibile; e questo in definitiva non fa che allontanare fra di loro ancora di più i due mondi (27). Egli non comprende poi la natura del moto e i motivi dell'esclusione di questo dalle categorie da parte di Aristotele; non comprende che il moto non è una categoria per Aristotele, ma piuttosto ciò che crea la loro stessa sostanza, senza di cui le categorie non esisterebbero (28).

Tre autori nella storia della filosofia occidentale, secondo il Fiorentino, hanno sentito il valore delle *Categorie* aristoteliche: dopo Plotino, Scoto Eriugena e Kant. Scoto Eriugena è il grande spirito che ha tentato la ricostruzione di un sistema unico delle categorie, quelle del sensibile e quelle dell'intellegibile, facendole entrambe discendere da un solo principio, o meglio accomunandole nell'unità della natura; unità sostanziale, perché divina (creatrice e increata, creata e creatrice insieme, creata e non creante, né creata né increata) (29). Ma il suo concetto di natura è di carattere teologico; e con ciò egli estingue il problema nel suo stesso porlo: arrivati che siamo alla sostanza divina, ogni distinzione categoriale si estingue. E perciò, se in questa intuizione egli ha saputo essere «il precursore di Bruno, di Vanini e di Spinoza», pure gli è mancata la possibilità di dare una vera soluzione al problema (30).

Chi rimette in onore la questione delle categorie aristoteliche è Kant. Di esse, egli fa dei concetti dello spirito, che hanno la funzione di comporre una seconda unità, superiore a quella, originaria, del tempo e dello spazio. Ma neanch'egli trova un principio unitario superiore, in cui le categorie attuino l'unità che è loro propria (31). Si

(27) *Saggio*, pp. 262-63.

(28) *Saggio*, pp. 264-65.

(29) *Saggio*, p. 267 sgg.

(30) *Saggio*, p. 270. E, questo, un echeggiamento del volume su Bruno.

(31) *Saggio*, p. 271 sgg. A pp. 275-276 abbiamo due citazioni da B. SPAVENTA, *La filosofia di Kant e la sua relazione con la filosofia italiana*, che fa parte più largamente di *La filosofia italiana nelle sue relazioni con la filosofia europea*; il saggio è del 1862; lo si veda in *Opere*, a cura di G. GENTILE, Firenze 1972. Sembra peraltro singolare non trovare nemmeno una citazione di P. Galluppi, che con le sue *Lettere filosofiche sulla Filosofia europea da Cartesio a Kant* aveva di fatto introdotto Kant nella ricerca filosofica italiana. Dello Spaventa, per la sua influenza sul pensiero del Fiorentino, si veda anche, in particolare, il più volte citato (pp. 284, 286) *Le prime categorie della logica di Hegel*, 1864, poi a

limita a discutere il carattere delle varie forme categoriali aristoteliche, ch'egli per suo conto riduce a dodici, sottoposte alla divisione quadruplica di quantità, qualità, relazione, modalità, da cui discendono per ciascuna tre sostanziali forme di giudizi. Si tratta, come dice giustamente il professor Spaventa (è qui una delle numerose attestazioni di riconoscenza del Fiorentino al suo principale maestro), di funzioni, piuttosto che di forme: ed è qui la grande novità e modernità del pensiero kantiano. Ma egli, per suo conto, non va poi più oltre.

Siamo, com'è usuale nella letteratura filosofica di tipo hegeliano del secolo scorso, al punto di affrontare Hegel. E qui le citazioni spaventiane crescono di mole e di frequenza, e Hegel è non solo affrontato, ma esaltato nella sua grandezza. Egli ha compiuto l'ammaestramento kantiano, che non riusciva ad andare oltre ad un certo limite: sostituire al pensiero puro l'unità stessa dello Spirito pensante, che assorbe in sé anche il mondo della natura. Ponendo il pensiero a capo di tutto, ha dato una risposta al problema dell'idea che Platone aveva posto, ma non aveva saputo risolvere: la natura del tutto è l'idea medesima «ma sotto una forma inadeguata a sé... la contraddizione che non ha ancora avuto scioglimento» (32). Bisogna dunque arrivare ad Hegel per avere una risposta a tutti quei problemi che invano la filosofia per secoli si è andata ponendo. E la filosofia dello Hegel finisce così per identificarsi con la scienza. Ma che cos'è la scienza per Fiorentino? Basta, per raggiungerla, l'aver raggiunto la pienezza dell'immanenza nel percorso filosofico? Il *Saggio* si conclude senza aver dato una risposta a questo, e ritenendosi con ciò appagato.

Esser hegeliano 'di sinistra' è assai diverso in Germania e in Italia nel secolo XIX. Non c'è in Fiorentino, quell'insistere sulla contraddizione dialettica che sfocierà o è già sfociata, con Marx, nella lotta di classe come rovesciamento concreto della filosofia hegeliana. Possiamo lasciare considerazioni di questo tipo, che sono piuttosto ovvie, e tornare invece un momento indietro, a considerare il modo come viene ricevuta e percepita la filosofia greca; attraverso quali fonti; con quale atteggiamento nei riguardi dei contemporanei.

cura di G. GENTILE, Napoli 1904, e quindi in *Opere*², I, pp. 347-437. Fiorentino si proclamò sempre discepolo di Bertrando Spaventa: è del 1876, in *La filosofia contemporanea*, la sua espressione «appena lo conobbi intravvidi un altro mondo e mi parve di rinascere» (p. 150). Su Spaventa cfr. in particolare la lunga *Prefazione* di G. GENTILE, *Opere*², I, pp. 3-155: e GARIN, *St. filos. ital.*, III, pp. 1229-38.

(32) *Saggio*, p. 292.

La ricezione di Platone è dovuta essenzialmente alla traduzione di Francesco Acri, per il quale Fiorentino scrive una nota di apprezzamento ammirato, ancora ben al di qua della polemica che avrebbe separato i due più tardi (33). Quella di Aristotele si presenta in forma più complessa, e ciò è attestato dalle citazioni: non sempre attraverso la traduzione, in italiano, che non può essere che quella del Bonghi, da lui più di una volta citata (34), ma talvolta anche in greco. Ne possiamo citare un esempio là dove egli, affermando la sua tesi che l'atto rappresenta la vera differenza fra le realtà, dice che «l'atto divide», ἡ γὰρ ἐντελέχεια χωρίζει, traendo la frase, non senza qualche errore, da *Metaph. Z*, 13, 1039a 7 (35). E subito dopo aggiunge che Aristotele chiama la specie, sintesi dell'identità e della differenza, «mezzo», μεταξύ (ma μεταξύ nel testo). Ora, questa non è parola del linguaggio logico di Aristotele; invano lo si cercherebbe nei *Topici* o negli *Analitici* con tale significato. Ma forse Fiorentino lo ricava da quello stesso passo di *Metaph. B*, 998a 28, in cui il filosofo sembra presentare, unico dato nella *Metafisica*, una concezione della specie affine alla πρώτη οὐσία delle *Categorie*; in un significato però differente, cui il nostro si sforza di darne uno più simile a ciò ch'egli vuole attribuire ad Aristotele (36).

Ancor più problematico si fa il discorso quando si arriva a Plotino. La prima delle due citazioni ch'egli dà, lunghe e consistenti, è

(33) Non è a caso che tra i dialoghi più «importanti» di Platone siano il *Parmenide* e il *Timeo*, se sono le sole due traduzioni di Francesco Acri di cui il Fiorentino poteva disporre: Acri aveva scritto, durante una sua vacanza accademica in Germania, *Volgarizzamenti di Platone. Il Parmenide. Il Timeo*, Berlin 1862. Gli altri seguiranno più tardi, a partire del 1884. Acri fu più tardi in polemica con la scuola hegeliana di Napoli: cfr. del FIORENTINO, *La filosofia contemporanea in Italia*, Napoli 1876.

(34) Di R. Bonghi cfr. la traduzione *I primi sei libri della Metafisica di Aristotele, volgarizzati e commentati*, dedicata all'abate Antonio Rosmini Serbati, Torino 1854. Le citazioni, numerose, della *Metafisica* son tutte derivate da quest'opera. Se talvolta Fiorentino cita altre opere, p.es. gli *Analitici*, dipende da altre fonti; cfr. p. 230, nota in cui si cita Trendelenburg, *Element. Log. Arist.*, § 62 (ma in traduzione francese; per l'opera nell'originale vedi *Erläuterungen zu den Elementen der aristotelischen Logik*, Berlin 1842).

(35) *Saggio*, p. 233.

(36) Il passo è stato sottoposto a critiche varie nella letteratura contemporanea in merito: vedi il già citato H.J. KRÄMER, *Aristoteles akad. Eidoslehre* (poi ripreso in altre opere), il quale fa di questo motivo – la sostanza prima come fondamentale, anteriore alle altre forme; un motivo che non durerà in Aristotele – una vicinanza particolare alle teorie di Senocrate, per il quale la parte è anteriore al tutto. Cfr. per questo Senocrate-Ermodoro, *Frammenti*, a cura di M. Isnardi Parente, Napoli 1982, pp. 350-53.

del trattato 42, il primo del VI libro delle *Enneadi*: riguarda le due forme categoriali dell'azione e della passione, ed è in italiano (37). La seconda, invece, è in francese, dalla traduzione del Boulliet allora in voga; essa è del trattato 43, e riguarda l'essere, il movimento e la stasi come realtà poste insieme dall'Intelligenza, che le fa essere pensandole (38). Ora, è assai difficilmente concepibile che Fiorentino attingesse Plotino direttamente, dal testo originario. Che significato può avere la sua traduzione italiana di tale testo? È essa dal latino di Marsilio Ficino, o è un'attenta ritraduzione dal francese dello stesso Boulliet?

Resta dunque abbastanza complesso il definire in qual modo Fiorentino abbia conosciuta la filosofia greca. È notoria la sua lontananza da quella che viene chiamata la 'filologia', e che del resto in Italia in quel torno di tempo stava facendo i suoi primi, difficili passi, sulla scorta della ben più avanzata ricerca che si andava compiendo in Germania (39). La conosceva, probabilmente, fondandosi su autori quali Acri o Bonghi, i primi filosofi che si pongono quale tramite fra due campi ancora fortemente lontani. Ma non è assente dalle sue pagine qualche tentativo, almeno, di avvicinare gli autori su cui discute nel loro autentico linguaggio.

Più interessante invece è cercare di cogliere l'atteggiamento del Fiorentino nei confronti della critica mossa a Platone e Aristotele in termini schiettamente filosofici. Il *Saggio* è in realtà un miscuglio di interpretazioni teoretiche dei due pensatori esaminati; a proposito dei quali, peraltro, l'autore non perde mai la propensione a coglierli in una determinata maniera, già chiaramente segnata dall'inizio; e questo è un tratto di continuità rimarchevole in una descrizione che talvolta sembra voler andare fuori strada per l'abbondanza delle tematiche perseguite.

Platone è difeso dai suoi critici trascendentisti, che sono in primo luogo per Fiorentino lo Stallbaum e il Rosmini, l'uno coi (latineggianti) *Prolegomena in Platonis Parmenidem*, l'altro con la

(37) *Enn.* VI, 1, 22; ma si tratta di una traduzione assai libera (*Saggio*, pp. 262-63).

(38) M.N. BOULLIET, *Les Ennéades traduites pour la première fois en français... précédées de la Vie de Plotin et des principes de la théorie des intelligibles de Porphyre*, Paris 1857-1861.

(39) Su questo grado di sviluppo della scienza filologica, ch'è nei suoi termini generali assai noto, si vedano in particolare le pagine di E. DEGANI, *La filologia greca nel secolo XX*, 1889, oggi in *Filologia e storia*, *Scritti di E. Degani II*, pp. 1065-1140, Hildesheim 2004.

varietà delle sue opere, a cominciare dalla *Teosofia*, ma non senza trascurare l'importante *Aristotele esposto ed esaminato* (40). Soprattutto importanti sono i due critici sulla questione dell'idea del Bene, a proposito della quale, pur nella loro diversità, si distaccano dall'opinione del Martin, che invece Fiorentino sembra preferire (41). In sostanza egli sembra assai più vicino all'interpretazione dello Zeller, le cui affermazioni «non ammettono replica» (42); e si ricorderà che egli cita lo Zeller hegeliano senza eccezione alcuna, com'era quello ch'egli cita con ammirazione, immune da sviluppi più tardivi. Altri interpreti di Platone sono nettamente rifiutati, e anche qui l'interpretazione zelleriana sembra farsi chiaramente sentire: il Weisse, ad esempio, accanito sostenitore del Platone esoterista, contro cui lo Zeller ha già mosso tante polemiche (43). Del Janet è posta in rilievo soprattutto la contraddizione nella definizione dell'idea, con citazioni abbondanti (44). Fiorentino non manca, più oltre, di citare anche il Gioberti, che di Platone si è coronato successore e esauriente complemento («si gloria di continuare ai tempi nostri la dialettica di Platone»); ma forse, qui, sotto l'impulso della critica laicistica mossa alla filosofia risorgimentale cattolica, senza alcuna simpatia (45).

Un po' meno di varietà nel giudicare i critici di Aristotele: abbiamo già visto come, sostanzialmente, Fiorentino resti fedele al Bonghi, e della *Metafisica* apprezzi soprattutto la prima parte da

(40) G. Stallbaum è ancor oggi noto per i suoi *Commentaria* ai diversi dialoghi platonici, dal 1820 al 1840; scritti in latino, potevano tutti esser noti per lettura diretta al Fiorentino. Per il *Parmenide*, da lui privilegiato, cfr. *Platonis Parmenides cum quatuor libris Prolegomenorum et commentario perpetuo*, cura G. Stallbaumii, Berolini 1839. Assai più direttamente noto gli era in ogni caso A. Rosmini, di cui egli cita una serie non irrilevante di opere, dal già citato *Aristotele esposto ed esaminato* (Torino 1857) alla *Teosofia*, conosciuta certo da lui nell'edizione del 1859; vedila oggi nell'edizione nazionale di E. Castelli-M. Sciacca, in part. a cura di G. GRAY, 1938-41 (e si veda anche l'esposizione della lunga gestazione dell'opera, GRAY, *Intr.*, p. xxxvi sgg.).

(41) Già citato *supra*, nt. 14.

(42) *Saggio*, p. 129.

(43) Ch. H. WEISSE, *De Platonis et Aristotelis in constituendis summis philosophiae principis commentatio*, Lipsiae [1827]: la conoscenza di quest'opera può esser venuta al Fiorentino dall'opera di E. Zeller. Cfr. *Saggio*, pp. 101, 166.

(44) P. JANET, *Études sur la dialectique dans Platon et dans Hegel*, Paris 1861.

(45) *Saggio*, p. 181. Del Gioberti viene citata la *Protologia*, edita dal Masari nel 1857; cfr. oggi nell'edizione nazionale, a cura di G. BONAFEDE, Padova 1983-86.

questi tradotta. Ma come critici stranieri intervengono il Ravaisson e il Michelet, e il giudizio investe anche le loro interpretazioni, premiate entrambe dall'Accademia delle scienze morali e politiche di Parigi, com'egli non manca di annotare (46). Il Ravaisson ha paragonato Aristotele con il Leibnitz, e considerato il «conato» o lo «sforzo» necessari intermediari fra la potenza e l'atto. Al contrario, Michelet ha cercato in ogni modo di ridurre Aristotele ad Hegel: ma con ciò ha messo capo soltanto ad un rifacimento integrale del filosofo greco, cui non mancherebbe, per essere Hegel, altro che il metodo dialettico (47). Le simpatie del Fiorentino vanno chiaramente al critico francese.

Che rapporto sussiste fra Platone ed Aristotele? È indubbio, e questo sarà ripetuto anche nella prolusione *Aristotile e la filosofia*, che identico e diverso, unità e molteplicità sono assai diversamente concepiti dall'uno e dall'altro: Aristotele ha sentito prepotente il bisogno di ricondurre a unità la dualità che Platone aveva «lasciata irconciliata fra il mondo ideale ed il sensibile» (48). I tentativi di far dipendere Aristotele da Platone sono quindi destinati al fallimento (49). Ma che entrambi preludano, con le loro difficoltà lasciate irrisolte, alla «meravigliosa dialettica hegeliana», che concilierà in sé ogni problema, è quanto si dà come risultato; che è, più che un risultato, un tema iniziale che avrà un fine prestabilito.

Il *Saggio storico sulla Filosofia greca* non è opera che nasca da una preliminare ricerca filologica. Filologia e filosofia, nonostante il Vico, che abbiamo visto così caro al Fiorentino medesimo, erano ancora troppo lontane l'una dall'altra. Ma nasce certo da una profonda conoscenza della filosofia moderna, di cui lo Spaventa, in definitiva, non era che uno dei tanti personaggi. È, insieme, un

(46) *Saggio*, p. 246 sg.

(47) Si è già parlato del Ravaisson, che peraltro Fiorentino afferma essere introvabile e di citare quindi tramite il Cousin; quanto all'altro, cfr. C.L. MICHELET, *Examen critique de l'ouvrage intitulé Metaphysique d'Aristote*, Paris 1836.

(48) *Saggio*, p. 291. Cfr. un analogo giudizio in *Aristotile e la filosofia* (prolusione), p. 311.

(49) Che Platone non sia esattamente colui dal quale dipende in sostanza Aristotele è precisa convinzione del Fiorentino, e l'abbiamo già visto numerose volte, con la 'dialettica' contrapposizione dei due; ma cfr. anche l'appunto a Schleiermacher (p. 163) per aver tacciato la critica che Aristotele muove alle idee come priva di valore filosofico, «critica d'un maestro di scuola». Anche il Vera è citato come svalutatore della critica di Aristotele, cfr. *ibid.*, p. 191 sgg.



È un saggio storico-filosofico sui rapporti fra Platone e Aristotele, che va considerato nella sua indubbia originalità. Entrambi sono visti retrospettivamente alla luce della dialettica hegeliana; e Spaventa contribuì non poco a formare quell'immagine di Hegel che sarebbe passata poi, impiccolita e ridotta, nei manuali di storia della filosofia, sulla quale si sarebbe formato l'hegelismo dei professori di filosofia prima ancora che quello dei loro alunni. Ma Spaventa non è il solo hegeliano del XIX secolo, anche se la ripetuta esaltazione di esso nelle pagine di questo libro ce lo fa sentire come il preferito; e ciò non va dimenticato.

Molte tematiche sono affrontate dal Fiorentino nel delineare le figure dei due personaggi che egli considera dominanti nel suo panorama storiografico. Alcune sono vive ancor oggi ed altre sono cadute. Eppure in questo libro c'è tutta la moderna critica filosofica impegnata nella fatica del comprendere, tutta quella che un ancor giovane Fiorentino, nel 1863-64, poteva conoscere e apprezzare; e il suo sforzo sta tutto nel porsi criticamente di fronte ad essa, rivedendone e riaffrontandone i problemi. Il moderno storicismo sarà un erede non disdegnoso di quest'opera, anche se l'accavallarsi della letteratura critica del periodo seguente contribuirà a farla dimenticare quasi del tutto. Ma ciò ch'è stato non solo pensato, ma scritto con tanto impegno dialettico, di rado viene realmente dimenticato.

MARGHERITA ISNARDI PARENTE



La biblioteca Giustino Fortunato della Università di Napoli, fondata nel 1873, ha una storia che si intreccia con quella della città e del Mezzogiorno d'Italia. È una biblioteca che ha sempre avuto un ruolo importante nella vita culturale e scientifica della regione. La sua storia è stata segnata da diverse vicende, ma sempre con un impegno costante per la promozione della cultura e della ricerca.

La biblioteca ha sempre avuto un ruolo importante nella vita culturale e scientifica della regione. La sua storia è stata segnata da diverse vicende, ma sempre con un impegno costante per la promozione della cultura e della ricerca. La biblioteca ha sempre avuto un ruolo importante nella vita culturale e scientifica della regione. La sua storia è stata segnata da diverse vicende, ma sempre con un impegno costante per la promozione della cultura e della ricerca.

Il libro "La biblioteca Giustino Fortunato della Università di Napoli" è un'opera che si occupa della storia e dell'evoluzione di questa importante istituzione culturale. L'opera è divisa in due volumi, il primo dei quali è dedicato alla storia della biblioteca dal 1873 al 1945, mentre il secondo volume tratta della sua evoluzione fino ai giorni nostri. L'opera è stata curata da una commissione di esperti e rappresenta un'importante fonte di informazioni per gli studiosi e per il pubblico interessato alla storia della cultura e della scienza nel Mezzogiorno d'Italia.

Il libro "La biblioteca Giustino Fortunato della Università di Napoli" è un'opera che si occupa della storia e dell'evoluzione di questa importante istituzione culturale. L'opera è divisa in due volumi, il primo dei quali è dedicato alla storia della biblioteca dal 1873 al 1945, mentre il secondo volume tratta della sua evoluzione fino ai giorni nostri.

Il libro "La biblioteca Giustino Fortunato della Università di Napoli" è un'opera che si occupa della storia e dell'evoluzione di questa importante istituzione culturale. L'opera è divisa in due volumi, il primo dei quali è dedicato alla storia della biblioteca dal 1873 al 1945, mentre il secondo volume tratta della sua evoluzione fino ai giorni nostri.



L'UNIVERSITÀ DELLA CALABRIA

a Boris Ulianich
maestro ed amico

Le origini

Dopo un decennio di intenso dibattito (1) e in un frangente particolarmente delicato e ricco di fermenti politico-sociali, connotato dalle «contestazioni» studentesche, il 12 marzo 1968, due mesi prima della notte delle barricate al quartiere latino, che a Parigi avrebbe dato inizio all'occupazione della Sorbona, il Parlamento

(1) Nella prolusione all'inaugurazione del 31° Anno accademico, il 9 dicembre 2002, il prof. Salvatore Settis ricordava: «... il mio pensiero corre inevitabilmente al lontano 1961 quando, ancora studente della Scuola Normale Superiore di Pisa, contribuì a organizzare a Palmi un convegno su *Scuola e università in Calabria...* promosso dall'Associazione per la difesa e lo sviluppo della scuola pubblica in Italia». Il problema dell'università in Calabria era stato affrontato a cura della sezione del Rotary Club di Vibo Valentia nella riunione del 15 giugno 1960. Gli atti con la relazione di F. Lo Preiato apparvero nel 1962 a Vibo Valentia per i tipi del tipografo Gigliotti. Molto interessanti per decifrare le attese del territorio i contributi apparsi in quegli anni. Si ricordano: *Università per la Calabria: le risposte all'inchiesta di «Cronache meridionali» dei professori Lucio Lombardo Radice, Giuseppe Palomba, Aldo Capitini...* Francesco De Martino; *il testo del disegno di legge governativo e gli emendamenti proposti dai senatori comunisti; i discorsi al Senato dei professori Ambrogio Donini e Cesare Luporini*, Napoli, G. Macchiaroli, 1962; C. MULÈ, *Programmazione e università in Calabria*: seduta del Consiglio comunale di Catanzaro del 1. settembre 1962, Catanzaro [1962]. L'Amministrazione Provinciale di Cosenza promosse una conferenza regionale su «*Scuola e università in Calabria*» il 6-7 dicembre 1963: la relazione introduttiva del prof. Luigi Amirante dell'università di Ferrara e del circolo «Il Mulino», insieme con il testo del documento approvato dalla commissione nominata dalla Conferenza, apparve negli Atti: *Conferenza regionale Scuola ed università in Calabria*, Cosenza, Tipo-lito D. Chiappetta, [1964]; Si vedano inoltre: G. LOMBARDI, *Università in Calabria*. Analisi dei dati raccolti nell'inchiesta curata dal Centro sociale giovanile ENAIP, Cosenza anno scolastico 1963/64, Cosenza, 1965 e D. TETI, *Università in Calabria oggi e domani*. Studio introduttivo al concorso per la migliore monografia sull'università in Calabria: presupposti e prospettive, bandito dal Rotary Club di Catanzaro, Napoli, Athena, 1968.

italiano approvò la legge n. 442, avente come titolo: *Istituzione di una università statale in Calabria* (G.U. 22.4.1968, n. 103) (2).

Si trattava indubbiamente di una legge innovativa sia per l'introduzione del «carattere residenziale» (art. 1), che prevedeva un *centro residenziale* dotato di particolari attrezzature, destinato a studenti, docenti e non docenti (art. 11), sia per l'obbligo di residenza in sede del personale «insegnante e non insegnante» (art. 15), ma soprattutto per il numero programmato degli studenti, in base alle risorse abitative e al numero dei docenti.

Fu stabilita una quota iniziale non superiore alle 1000 unità con cui avrebbero avuto inizio i corsi nelle quattro facoltà previste (lettere e filosofia; scienze matematiche, fisiche e naturali; ingegneria; scienze economiche e sociali), mentre a pieno regime il numero degli studenti avrebbe raggiunto i 12.000. Trattandosi perciò di ateneo a numero «chiuso» (anche se vari e divertenti furono gli *escamotages* adottati in seguito per aggirare tale ostacolo) erano tre «le condizioni preferenziali» per l'accesso stabilite dalla legge: la residenza della famiglia in Calabria (favorendo così un ateneo giovane che voleva affermarsi nel territorio); le condizioni economiche della famiglia (per favorire le classi meno abbienti che non riuscivano a mandare i propri figli a studiare fuori regione); e la capacità dimostrata negli studi (riproponendo, così, un diritto costituzionalmente garantito). Altra caratteristica inedita la struttura dipartimentale delle unità di ricerca, che sarà poi estesa all'intero sistema universitario nazionale con la legge 382/1980.

Ma la regione, ancora impegnata nella lotta al latifondo e oppressa dall'aumento dei flussi migratori, sembrava più attenta ai benefici economici che l'insediamento di una sede universitaria avrebbe prodotto, piuttosto che ai riflessi innovativi di indole scientifico-culturale, che sarebbero stati il vero lievito di una incipiente rinascita.

La circostanza che la legge istitutiva avesse lasciato indeterminata l'ubicazione della sede (l'art. 5 stabiliva che si doveva indicarla entro 90 giorni dall'entrata in vigore della legge) tradisce l'ansia di pervenire ad un autentico riscatto da parte di un territorio, quello —

(2) Il primo progetto di legge era stato depositato nel 1961 per iniziativa del deputato Giacinto Bosco: esso prevedeva la creazione di una università decentrata per province, con corsi di laurea in legge e in lettere. Cfr. *L'università in Calabria*, estr. da «Nord e Sud», marzo 1966, n. 75 (136). Interessanti i suggerimenti di JOLE LATTARI GIUGNI, *L'Università del sole*: dichiarazione di voto sul disegno di legge n. 4778 per la istituzione di una università statale in Calabria, Roma 1968.

appunto – delle «Calabrie», amministrato nelle tre province di Cosenza, Catanzaro e Reggio Calabria, ciascuna delle quali aspirava a trarre i maggiori benefici nell'attuazione delle riforme. Quelle aspettative politicamente mal gestite e populisticamente pilotate, che avrebbero portato – come ricorda Gaetano Cingari – alla rivolta di Reggio Calabria del 1970-71, quando si profilò la scelta di Catanzaro come capoluogo ufficiale dell'ente Regione (3).

L'inizio fu certamente non facile, addirittura tormentato, se si tiene conto delle dispute campanilistiche, registrate nella pubblicistica locale (4), anche se non mancavano forti voci di intellettuali, calabresi e non, che intravedevano con lucida lungimiranza la svolta epocale che si sarebbe determinata con l'istituzione di una università in loco, e il conseguente progressivo indebolimento dei flussi obbligati verso Messina, Salerno, Napoli, Bari e persino Lecce, per indicare solo gli atenei più vicini, nei quali si recavano a studiare soprattutto i giovani dei ceti medi.

E quando si cercò di venire incontro alle richieste del territorio con la logica della spartizione, indicando in Catanzaro il capoluogo della Regione, in Reggio la sede del Consiglio regionale (con l'aggiunta di un improbabile quinto centro siderurgico) (5) e in Cosenza la sede dell'università, i problemi non finirono.

Se, infatti, era proprio la provincia di Cosenza ad essere deputata ad accogliere la sede dell'ateneo per intese politiche e non normative (6), i notabili locali restavano divisi sull'ubicazione: c'era chi, come Giacomo Mancini e Antonio Guarasci (7), voleva che

(3) L'avvio della protesta si ebbe il 5 luglio 1970, con un rapporto del sindaco della città, presenti tutte le forze di governo, che l'anno prima si erano impegnate con uno specifico ma amorfo documento. E il moto iniziò il 15 successivo (cfr. G. CINGARI, *Storia della Calabria dall'Unità ad oggi*, Bari 1983, pp. 376 ss.) Interessanti sono a tale riguardo le note di C. PUJIA, *Un ponte sul fiume Neto*. Con prefazione di G. Andreotti, Soveria Mannelli 2003, pp. 27-29; 34-40.

(4) Ne sono eloquente testimonianza i vari convegni, i cui atti videro presto la luce: cfr. *La scelta della sede dell'Università per la Calabria nelle esigenze regionali e più generali* a cura dell'Ente studi economici per la Calabria, Cosenza, Tip. Silvio Chiappetta, 1968; *L'università in Calabria: relazioni e sintesi* a cura dell'Amministrazione provinciale, Cosenza 1968.

(5) Si trattava di un'ipotesi antieconomica, infatti già quello realizzato a Taranto 20 anni prima era vicino al collasso. Era il cosiddetto «pacchetto Colombo», fatto proprio dal Governo in carica, tramite il CIPE.

(6) Il D.P.R. 1 dicembre 1971, n. 1329 (G.U. 26 febbraio 1972, n. 53, suppl. ord.), con il quale venne emanato lo Statuto, parla di «Università statale di Calabria» (art. 1).

(7) Notevole fu l'impegno del Guarasci per la nascita dell'ateneo: cfr. F.

trovasse posto a sud del capoluogo dei Bruzi, nel territorio di Piano Lago, c'era chi, come Riccardo Misasi e Francesco Principe, la voleva verso nord, dove debordava il capoluogo dei Bruzi e si estendeva la nuova Rende; altri, invece, pensavano a Sibari, per ragioni legate al sito archeologico d'eccellenza (8).

Nella configurazione dell'ateneo un ruolo decisivo ebbe allora il cosentino Riccardo Misasi, ministro della Pubblica Istruzione dal luglio 1970 al luglio 1972 (9). Misasi aveva studiato all'università Cattolica di Milano ed era molto vicino al gruppo di quegli studiosi che a Bologna avevano dato vita alla rivista «Il Mulino»: Beniamino Andreatta, Paolo Prodi, Luigi Pedrazzi, subito coinvolti nella fondazione della nuova università e del suo Campus, come lo fu il prof. Adriano Vanzetti, ordinario di diritto industriale alla Cattolica.

Andreatta fu nominato rettore dal ministro Misasi il 28 maggio 1971, carica che mantenne sino al 30 maggio 1975, quando si costituissero le facoltà: una gestione breve ma prestigiosa che contribuì a far conoscere e apprezzare l'università della Calabria; Paolo Prodi, inserito nel comitato ordinatore della facoltà di lettere e filosofia (10), ebbe cura di stilare lo statuto; a Luigi Pedrazzi fu affidata la gestione del Centro radiotelevisivo.

E, quasi a chiudere il cerchio, ancora dall'università Cattolica veniva trasferito da Paolo VI, come nuovo arcivescovo di Cosenza mons. Enea Selis, che dal 2 settembre 1971 sino all'ottobre 1979 fu non solo un'illuminata guida spirituale, ma anche «una presenza preziosa durante gli anni difficili della contestazione studentesca» (11).

ALIMENA, *Guarasci: la battaglia per l'università della Calabria*, Cosenza 1981. Qui era stato chiamato per insegnare Storia del Risorgimento, ma non poté prendere servizio in quanto morì improvvisamente nell'ottobre 1974.

(8) Cfr. L.S. D'ANGIOLINI, *L'Università in Calabria e il destino metropolitano di Sibari*: conferenza tenuta a Rossano in Palazzo S. Bernardino il 22 marzo 1969 per iniziativa del Circolo di cultura [Milano], Cooperativa libraria universitaria del Politecnico [1969].

(9) Il 6 agosto 1970 s'insediò dopo il confronto elettorale il primo governo presieduto da Emilio Colombo, nel quale Riccardo Misasi rivestiva il ruolo di Ministro della Pubblica Istruzione. Fu un governo di ampia durata, considerati i tempi, giacché si concluse il 17 febbraio 1972, ma Misasi conservò la carica anche nel governo successivo presieduto da Giulio Andreotti, conclusosi il 26.06.1972.

(10) I molteplici impegni all'università di Trento lo indussero a dimettersi e al suo posto fu nominato il prof. Boris Ulianich, anch'egli del gruppo del Mulino.

(11) Cfr. G. ROMBI, *Don Enea Selis: un protagonista sardo del '900*, Soveria Mannelli (Calabria letteraria), 2002.

Nella primavera del 1971 vennero costituiti i comitati ordinatori e il consiglio di amministrazione, il cui orientamento era quello di ubicare l'ateneo nella piana di Santa Eufemia, laddove sarebbe sorto poi l'aeroporto internazionale, vero baricentro della regione.

Prevalse, però, l'ottica del potere politico: l'università della Calabria ebbe sede in Arcavacata (12), frazione di Rende, un territorio tra San Fili, Montalto e Castiglione Cosentino (13), e il primo rettore prof. Beniamino Andreatta, mettendo a profitto le risorse economiche stabilite dalla legge istitutiva, avviò la costruzione del Centro Residenziale, disegnato e realizzato sulle pendici della collina di Arcavacata (1972-1979) dall'architetto Enzo Zacchioli, come un agglomerato di alloggi (le *maisonnettes*) immersi nella natura, contigui ma autonomi, dimensionati a seconda delle esigenze degli utenti (14).

L'Unical decolla

L'avvio delle attività didattiche si ebbe con l'anno accademico 1972-73 nell'edificio Polifunzionale ancora in costruzione, opera dell'architetto Massimo Pica Ciamarra.

Furono attivati i primi corsi delle facoltà di scienze economiche e sociali (15), di ingegneria (16), e il corso di fisica nella facoltà di scienze matematiche, fisiche e naturali (17). L'anno successivo an-

(12) Una sede provvisoria del Rettorato e degli uffici amministrativi si ebbe a Cosenza in via Santoro. In seguito tali uffici furono trasferiti nella frazione di Roges di Rende, prima della definitiva sistemazione nel Campus di Arcavacata.

(13) In questo vasto territorio trovarono temporaneamente sede i dipartimenti, ma anche le residenze degli studenti che non potevano essere ospitati nelle *maisonnettes*.

(14) Si procedette al vincolo e all'esproprio delle terre, assicurando agli espropriati un posto di lavoro tra il personale ausiliario dell'ateneo.

(15) Del comitato ordinatore di scienze economiche e sociali oltre al rettore prof. Beniamino Andreatta, erano membri il prof. Paolo Sylos-Labini, che era approdato a Bologna dopo gli studi di specializzazione presso le università di Harvard e di Cambridge e il prof. Adriano Vanzetti della Cattolica di Milano.

(16) Il comitato ordinatore era costituito da Ferdinando Gasparini professore ordinario di elettrotecnica presso la facoltà di ingegneria dell'università di Napoli, che vantava altresì una formazione cattolica nella FUCI e poi nel Movimento laureati di Azione Cattolica, dal prof. Elio Giangreco, ordinario di tecnica delle costruzioni nell'ateneo napoletano, e da Ettore Funaioli, professore ordinario di meccanica applicata all'università di Bologna.

(17) Del comitato ordinatore facevano parte i professori Alessandro Alberigi Quaranta, ordinario di sistemi informativi nell'università di Modena, poi sostituito dal Giorgio Rostagni ordinario di fisica nell'Università di Padova, dal

che la facoltà di lettere e filosofia (18) diede inizio alle proprie attività didattiche, mentre venivano costituiti i ventuno dipartimenti previsti dallo Statuto e con essi i servizi comuni (biblioteca, laboratorio linguistico, centro di calcolo, centro per le arti, la musica e lo spettacolo, centro sportivo (19), centro librario ed editoriale, centro radiotelevisivo e di informazione, centro sanitario, cui si sarebbe poi aggiunto l'orto botanico) (20).

Inoltre per la prima volta venivano istituiti i «Settori», uffici di sostegno alla politica del rettore, in campi fino a quel momento assenti dall'ordinamento universitario. I settori, per i quali il rettore nominava i propri delegati, riguardavano l'orientamento degli studenti nell'accesso all'Università e l'assistenza durante il corso degli studi; l'orientamento professionale dei laureati e il loro inserimento nel mondo del lavoro; l'educazione permanente; lo sviluppo degli organici; lo sviluppo delle strutture edilizie e urbanistiche; le attrezzature scientifiche e didattiche.

Nella relazione introduttiva al progetto di Statuto si legge: «... si tratta di organi ai quali vengono affidati compiti istruttori e di promozione, che si svolgeranno attraverso un personale amministrativo specificatamente qualificato, organizzato in uffici. In questo organo è particolarmente chiaro lo sforzo del superamento di una concezione positivamente burocratica e legalistica dei servizi amministrativi dell'università».

Per dare avvio ai corsi, i comitati ordinatori delle facoltà cercarono direttamente negli atenei più prestigiosi della Penisola ma anche all'estero giovani talenti, che potessero con il loro entusiasmo sostenere il difficile decollo di un ateneo, sul quale la mentalità clientelare cercava di giocare brutti scherzi (21).

Ad accettare la sfida dell'innovazione furono allora molti i professori che lasciarono le sedi in cui si erano formati e giunsero in

prof. Gianfranco Ghiara ordinario di anatomia comparata nell'università di Napoli e dal prof. Carlo Felice Manara, ordinario di geometria nell'università di Milano.

(18) Il comitato ordinatore era formato dal prof. Gianvito Resta dell'università di Messina, dal prof. Boris Ulianich dell'università di Napoli e dal prof. Gianfranco Folena dell'università di Padova.

(19) Iniziò a funzionare dall'anno accademico 1981-1982.

(20) Oggi Museo di Storia naturale della Calabria ed Orto botanico.

(21) Il Decreto legge 1° ottobre 1973, n. 580, convertito in legge con modifiche dalla legge 30 novembre 1973, n. 766, permise a coloro che erano stati in precedenza inseriti nella terna di idoneità ad assistente ordinario, di poter essere chiamati in quel ruolo nell'Università.

Calabria, non sempre ben visti ed accettati, per dare inizio, nel Polifunzionale ancora in costruzione, ad un'esperienza indimenticabile: un'autentica utopia per chi ebbe l'opportunità di viverla.

Uno dei primi impegni fu quello di realizzare una Biblioteca centrale, che cominciò ad arricchirsi di fondi di primissima qualità, acquistati anche in aste internazionali.

Alcune case editrici come Il Mulino, Feltrinelli, La Nuova Italia, la Kraus Thompson accordarono condizioni d'acquisto assai favorevoli.

La fase di rodaggio dell'ateneo – caratterizzata anche da forti incomprensioni con la realtà locale – si concluse nel 1975 con la chiamata dei vincitori dei concorsi a cattedra banditi l'anno precedente.

Si costituirono le facoltà e fu eletto rettore il prof. Cesare Roda, che governò l'ateneo dal 1° giugno 1975 al 31 ottobre 1978, mentre cominciava a realizzarsi, tra non poche difficoltà (22), il grande complesso delle strutture universitarie, secondo il progetto architettonico dello studio di Vittorio Gregotti, risultato primo nel concorso ad invito effettuato nel 1973.

Il progetto – poi adattato e rivisto – prevedeva una struttura lineare della lunghezza di 3200 m. intersecante il sistema collinare della valle del Crati, che disponeva, secondo un unico principio insediativo, l'allineamento e la discontinuità dei 21 dipartimenti universitari, i cui blocchi a pianta quadrata dovevano raggiungere i livelli altimetrici del terreno a partire dalla quota costante dell'impalcato del ponte metallico attrezzato. Questo, a sua volta, era destinato a congiungere la prevista stazione passante, con il raccordo tra le autostrade nord-sud ed est-ovest.

L'impianto dei dipartimenti era impostato – come si legge nella relazione illustrativa – su un reticolo di 25,5 x 25,5 m. che si estendeva per la profondità di due moduli ai lati dell'asse organizzatore. I blocchi alti erano collegati al ponte su tre livelli – pedonale, di servizio tecnico e carraio – da un sottile corpo verticale di servizio. Gli edifici variavano dai cinque ai due piani ed erano chiusi da setti che sostenevano un sistema incrociato di travi metalliche.

(22) Il clima di questi anni trova eco nel saggio di Enzo ARCURI, *La restaurazione nell'università: scena e retroscena del campus calabrese*, introduzione di Tristano Codignola, prefazione di Walter Pedullà, Cosenza, Lericì, [1978], che palesa chiaramente la posizione vicina all'on.le Giacomo Mancini, come nel *Dossier Università della Calabria*, [promosso dal] Centro studi P. Mancini, Cosenza, Biondi, 1976. Diverse e articolate valutazioni si riscontrano in una pubblicazione promossa dalla Città di Cosenza: *Università statale della Calabria: incontri e resoconti*, Cosenza, Fasano ed., 1976, pp. 515.

Negli interni l'illuminazione naturale doveva essere ottenuta mediante vetrate e lucernari schermati da elementi frangisole. Le aule gradonate da 250 posti risultavano sospese, mantenendo così la continuità del pendio naturale e dei percorsi sottostanti. I servizi dell'università dovevano essere disposti agli incroci fra il sistema a pontile e le strade di colmo ortogonali ad esso, dove la struttura si allargava così da costituire quattro grandi piazze che sottolineano la relazione fra sistema didattico, unità residenziali e servizio territoriale.

I lavori di costruzione hanno connotato i primi trent'anni di vita dell'università della Calabria e, dopo aver stentato a decollare (23), ora stanno per essere ultimati.

I difficili anni della crescita

Negli anni «di cantiere», l'università della Calabria «fu un luogo lontano e per certi versi misterioso, un campus difficile da raggiungere, slegato dalle realtà circostanti, proprio come poteva essere l'ultimo convento d'Europa», come la definì il suo primo rettore, Andreatta. Era il tempo della crescita e della transizione, della fatica della realizzazione di progetti e della scelta di una strada da percorrere, reso più difficile e problematico dalle vicende «terroristiche» in cui l'università fu coinvolta alla fine degli anni '70, sotto il rettorato del prof. Pietro Bucci (24) (1 novembre 1978 - 21 dicembre 1987).

È significativo che nel discorso rivolto il 3 marzo 1982 al Presidente della Repubblica Sandro Pertini, in occasione della sua visita ufficiale all'Ateneo, il rettore Bucci, riferendosi alle reazioni suscitate dal blitz ordinato dal generale Dalla Chiesa nelle prime ore del 28 giugno 1979, dicesse testualmente: «Si è dipinta questa università come

(23) Di tali difficoltà si ha ampio riscontro nell'intervento del senatore Domenico GAUDIO, *Per il finanziamento della gestione del centro residenziale dell'università della Calabria*: emendamento illustrato al Senato della Repubblica nella seduta del 26 ottobre 1973, Roma, aziende tipografiche eredi G. Bardi, [1973].

(24) Il prof. Bucci, allievo della Scuola Normale di Pisa, si laureò in chimica nel 1956, ottenendo presto la libera docenza in spettroscopia molecolare. Nel 1970 fu nominato professore straordinario di chimica fisica presso la facoltà di scienze dell'università di Napoli. Nel 1972 si trasferì all'università della Calabria dove rimase sino alla sua scomparsa, avvenuta il 10 settembre 1994. Nominato preside della facoltà di scienze nel 1974, curò con grande impegno una politica di reclutamento dei docenti sulla base del merito scientifico e dell'impegno rivolto alla costruzione dell'ateneo.

in covo di terroristi (25)... si è tentata la creazione di una nuova università in Calabria, di tipo tradizionale con pesanti doppiioni».

Furono anni di enormi difficoltà, che videro l'università italiana dimenarsi «ancora tra rivolta e riforma» e registrarono per quella calabrese un tentativo di svilimento della residenzialità (26).

A partire dal 1980, con il «riordinamento della docenza universitaria» sancito dal DPR 11 luglio 1980, n. 382, si aprì una stagione di consolidamento del corpo docente e del personale tecnico amministrativo, ma anche di smembramento dell'università in Calabria, con il definitivo riconoscimento, nell'anno accademico 1982-83, dell'Istituto universitario di architettura di Reggio Calabria trasformato in Università degli studi di Reggio Calabria, con l'istituzione, oltre che della facoltà di architettura, anche delle facoltà di agraria e di ingegneria (27).

Intanto l'ateneo subiva una pesante e ingiustificata serie di critiche (28), ma allo stesso tempo era fortemente impegnato su tutti i

(25) Il riferimento era a Franco Piperno, professore incaricato nel dipartimento di fisica, leader di Potere Operaio che il 7 aprile 1979 era stato arrestato a Roma insieme con Oreste Scalzone. Nel dicembre precedente nell'ambito del gruppo di studenti vicini al suddetto movimento apparve il periodico «Calabria contro: periodico curato dal collettivo redazionale dell'università di Calabria», N. 1 (dic. 1978). Utili indicazioni su tali movimenti si leggono in A. GRANDI, *La generazione degli anni perduti. Storie di potere operaio*, Einaudi, Torino 2003. Sulle perquisizioni del giugno 1979 v. «Il giornale di Calabria», 29 giugno 1979 che titolò in prima pagina. «Improvviso blitz notturno dei carabinieri del generale Dalla Chiesa. Perquisizioni a tappeto ad Arcavacata e Cosenza», immediatamente censurato come «immeritata aggressione» dall'on.le Giacomo Mancini, che presentò un'interrogazione parlamentare.

(26) «L'università: "ancora tra rivolta e riforma" è una delle sezioni di approfondimento della rivista "Il Mulino" di marzo-aprile 1977, dove si affrontano problemi assai scottanti come "criteri e condizioni per il reclutamento all'università", "Utenti e produttività dell'università", e ancora "I mutamenti organizzativi della comunità accademica italiana: verso un sistema burocratico-patrimoniale?", senza trascurare quanto succedeva negli atenei italiani: "L'11 marzo a Bologna: la città, l'università e le forze politiche. Il ruolo delle autonomie locali nella riforma dell'università"».

(27) Cfr. DPR 590/1982. Negli anni successivi vennero istituite altre tre facoltà distaccate a Catanzaro (giurisprudenza, farmacia, medicina e chirurgia), che avrebbero portato poi alla costituzione di una autonoma università nel 1998 (DPR 29.12.1997 pubblicato sulla G.U. del 13.01.1998).

(28) In tale contesto va letta la decisione provvisoria adottata il 7 dicembre 1985, dal consiglio di facoltà di scienze matematiche, fisiche e naturali, che respinse la domanda per l'ottenimento della cattedra di struttura della materia, presentata dal prof. Franco Piperno, l'ex leader di Potere operaio rifugiato in Canada.

fronti a conquistare un grande prestigio, privilegiando l'aspetto didattico e scientifico (29), promuovendo – anche «per non morir di noia» (30), molte iniziative di sviluppo, come il C.I.R.A.E.S. (Centro interdipartimentale di ricerca e applicazioni dell'energia solare) (31) e il C.U.D. (Consorzio per l'università a distanza) fondato nel 1984 (32), e accogliendo studenti stranieri nel proprio Campus (33).

Cominciarono finalmente ad essere conferite le lauree ai primi allievi, che grazie anche ad un'oculata selezione curriculare, non tardavano ad affermarsi nella società civile, come ebbe a riconoscere Giovanni Paolo II nella sua visita alla città di Cosenza il 6 ottobre 1984, indicando nell'università della Calabria «una delle più importanti università statali italiane» (34).

In tale contesto si colloca il conferimento, il 13 aprile 1981, della prima laurea *honoris causa* nella facoltà di lettere e filosofia ad uno dei più illustri glottologi tedeschi, Gerhard Rohlf, professore emerito dell'università di Tübingen, noto per aver studiato a lungo i dialetti calabresi (35). Cinque anni dopo, il 15 marzo 1986, analogo riconoscimento fu dato dalla facoltà di scienze matematiche, fisiche e naturali a Luigi Luca Cavalli Sforza, famoso genetista del-

(29) Di tale periodo ci informano C. AMIRANTE, *L'Università della Calabria fra sperimentazione e riforma*, Cosenza, [s.n.], 1984 e A. SACCOMANNO, *Il dibattito sull'Università della Calabria: rassegna bibliografica e quadro legislativo*, Cosenza 1984.

(30) Fu l'argomento di un interessante incontro all'interno dell'ateneo: *L'Università della Calabria morirà di noia?* Atti del convegno a cura dei cattolici popolari e del centro culturale «Il frammento» (Arcavacata 11 dicembre 1984), Editoriale Progetto 2000, Cosenza 1985.

(31) Cfr. *Centro interdipartimentale di ricerca e applicazione dell'energia solare*, università della Calabria, Roma 1980.

(32) Aderirono al consorzio: l'università della Calabria, l'università degli Studi «La Sapienza» di Roma, il politecnico di Milano, l'università degli Studi di Bari, il politecnico di Bari, l'università di Siena, e l'università di Trento. In aggiunta a queste università si aggregarono partner privati come il CRAI (Consorzio per la ricerca e le applicazioni di informatica), l'Olivetti, la Confindustria, l'IBM, la RAI, Telecom e Telespazio.

(33) Il Rettore Bucci fu uno dei membri più autorevoli del Comitato nazionale del progetto *Erasmus*, nonché un pioniere nella cooperazione con la Cina: la prima convenzione, in virtù della quale furono ospitati una dozzina di studenti cinesi, destinati a divenire classe dirigente, risale al 1979.

(34) Cfr. U. MUNZI, B. TUCCI, *Il viaggio della speranza (La visita di papa Giovanni Paolo II in Calabria dal 5 al 7 ottobre 1984)*, Cosenza 1985, pag. 207.

(35) *Laurea honoris causa a Gerhard Rohlf, 13 aprile 1981*. (Arcavacata di Rende: Facoltà di Lettere e Filosofia, Università di Calabria), Cava dei Tirreni 1982.

l'università di Stanford, legato ad Arcavacata per gli studi biologici sugli italo-albanesi (36).

Il triennio di rettorato del prof. Rosario Aiello, dal 22 dicembre 1987 al 31 ottobre 1990, scontò gli esiti della forte spaccatura in seno al corpo accademico che aveva connotato l'elezione del rettore, ma segnò anche il deciso avvio alla realizzazione delle strutture edilizie dipartimentali (37).

Il Ponte prende corpo

Impegno che sarà fortemente perseguito durante il mandato rettorale del prof. Giuseppe Frega, dal 1 novembre 1990 al 31 ottobre 1999, che registrò altresì il conferimento della laurea *honoris causa* all'imprenditore Silvio Berlusconi (27 novembre 1991, facoltà di Ingegneria), al filologo Carlo Dionisotti (15 dicembre 1994, facoltà di lettere e filosofia) (38), e al regista Gianni Amelio (28 maggio 1996, facoltà di lettere e filosofia) e, nell'anno accademico 1992-93, l'inizio dei corsi di laurea della facoltà di farmacia, fortemente voluta dal prof. Pietro Bucci, scomparso poi nel settembre 1994.

Intanto l'università della Calabria si trovava a fare i conti con le innovazioni normative introdotte dalla legge 9 maggio 1989, n. 168, concernente l'istituzione del MURST (Ministero dell'università e della ricerca scientifica e tecnologica) e l'autonomia delle università. Lunga e defatigante fu la discussione che portò al varo del nuovo statuto, pubblicato il 25 marzo 1997 (G.U. n. 70) dopo aver recepito i rilievi di legittimità espressi dal competente ministero (39). Indubbiamente notevoli vantaggi furono apportati dalla legge 537/93 che rivoluzionò il sistema di finanziamento delle università, consentendo - grazie anche all'abilità della società concessionaria

(36) Della tutela di questa «minoranza» si erano fatti carico già i promotori della legge istitutiva dell'Università: cfr. A. GRECO, *L'albanese nel progetto di statuto dell'Università di Calabria*, Estr. da «Risveglio Zgjimi», a. 9, n. 9, 1971.

(37) Si costituì allora il DEIS (Dipartimento di elettronica, informatica e sistemistica) per aggregazione dei precedenti dipartimenti di sistemi ed elettrico.

(38) Cfr. *Laurea honoris causa a Carlo Dionisotti: 15 dicembre 1994*, Università degli studi della Calabria, Soveria Mannelli, Rubbettino, 1996.

(39) Si trattò di un testo assai discutibile, come si evince dal fatto che il rettore nell'aprile 1998 nominò «un gruppo di studio per le modifiche dello statuto». Ma, cessato il rettorato del prof. Frega, i suggerimenti di modifica non arrivarono alla definizione degli organismi competenti. Nel corso degli ultimi cinque anni lo statuto è stato più volte adeguato alle nuove normative e in alcune parti snaturato rispetto al disegno originale.

dei lavori (40) – una poderosa crescita, che ha messo sul rettilineo di arrivo il completamento delle strutture edilizie del Campus (41). Alla fine del 1996 il Rettorato si trasferiva definitivamente ad Arcavacata, raggiungendo molti dipartimenti che vi si erano già insediati lasciando il Polifunzionale, dove le generazioni studentesche avevano consegnato significativi segni della loro presenza, come i tanti «murales» diffusi nei «vecchi» edifici (42). Approfittando di tali trasferimenti, il 14 dicembre 1995 un gruppo di studenti occupò l'ex laboratorio linguistico. Nasceva il «Filo Rosso», collettivo politico e centro sociale molto attivo nel campus universitario e nel sud, attorno a tematiche quali la formazione e il diritto al sapere, precarietà e lavoro intellettuale, cittadinanza e qualità della vita. Da quell'esperienza sono nate diverse associazioni e progetti sociali, che hanno poi in parte aderito alle organizzazioni «no-global».

Ma se ancora nel 1997, dall'esterno, ci si lamentava del «dichiarato confine che separa la città universitaria dalla città amministrativa» (43), dall'interno non si esitava a mettere in luce con numerose iniziative culturali (44) il lungo cammino compiuto dall'università, rispetto ad una regione in ritardo sulla modernità del paese.

L'Ateneo guarda al futuro

Ad ampliare l'offerta didattica, nell'anno accademico 1997-98 ebbero inizio i corsi della facoltà di scienze politiche, mentre con la realizzazione delle nuove procedure concorsuali e dei nuovi ordinamenti didattici, si apriva – come in tutti gli atenei italiani – una fase assai problematica, che «Il Mulino» non ha esitato a titolare: «Università: concorsi di colpa» (45).

(40) Si tratta della Bo.Co.Ge.

(41) Una piacevole rassegna sullo stato dell'Unical agli inizi degli anni '90 del secolo scorso si legge in *L'Università della Calabria: un breve viaggio tra facoltà, dipartimenti, centri, servizi e consorzi dell'Ateneo*, a cura di Pasquale Versace, Arcavacata: [s.n.], 1992.

(42) Una attenta valutazione la fornisce il prof. Ilario PRINCIPE, *Sotto lo stesso cielo: i murales dell'Università della Calabria*; foto di Elio Brogno, Coenza, Due Emme, 1990.

(43) Così scriveva Ennio Simeone in un editoriale apparso su «Campus Calabria», anno II, marzo-aprile 1997.

(44) Basti ricordare i numerosi congressi scientifici a livello internazionale.

(45) N. 384 - luglio-agosto 1999. Da ricordare anche l'applicazione della legge n. 4, 14 gennaio del 1999, relativa al passaggio nel ruolo dei ricercatori di alcune figure di tecnici. Significativo anche il *corsivo* di DEVIL, *Il cretino locale*, «L'Espresso» 24 maggio 2001, p. 35 che rispecchia alcuni casi dell'Unical.

Per iniziativa di 23 soci fondatori, il 29 giugno 2000, è nata l'«Associazione laureati diplomati universitari e dottori di ricerca dell'UniCal», a somiglianza di altre prestigiose associazioni di «alumni».

Si andava, intanto, sviluppando il sistema bibliotecario, uno dei più grandi del Mezzogiorno d'Italia (46), composto da tre biblioteche di area, che si estendono su 20.000 metri quadrati di superficie, ospitano circa 400.000 volumi e offrono 900 posti lettura e 300 punti di rete telematica.

L'edificio delle biblioteche, inaugurato dal Presidente della Repubblica, Carlo Azeglio Ciampi, il 7 febbraio 2001, è suddiviso in tre corpi di fabbrica che riflettono l'organizzazione istituzionale delle biblioteche: la Biblioteca di area umanistica «F. E. Fagiani»; la Biblioteca di area tecnico-scientifica; la Biblioteca interdipartimentale di scienze economiche e sociali «E. Tarantelli».

A turbare la serenità della comunità universitaria intervenne nella notte tra il 14 e il 15 novembre 2002 la perquisizione che polizia e carabinieri eseguirono negli uffici di due giovani studiosi del dipartimento di sociologia, nonché nei locali in uso al centro sociale «Filo Rosso». Tale operazione, che a molti ricordava quella analoga a cui, nell'estate del 1979, ai tempi delle Brigate Rosse, furono sottoposti alcuni alloggi di docenti e non docenti, veniva a cadere nel delicato frangente in cui si moltiplicavano anche in Italia le manifestazioni contro la guerra annunciata dagli USA contro l'Iraq, e all'interno dell'ateneo fu valutata «come un attacco all'università ed al suo contesto», ma non determinò alcuna conseguenza sulla normale attività didattica. Notevole, però, fu la partecipazione alla manifestazione che ebbe luogo a Cosenza il 22 novembre successivo, promossa dal «Cosenza Social Forum» e dagli organizzatori del Forum sociale europeo di Firenze.

L'anno 2003, oltre alla riconferma del rettore Latorre alla guida dell'Ateneo per un nuovo quadriennio accademico (2003-2007), ha registrato l'assegnazione della laurea *honoris causa* a due illustri personalità: il giudice Frank Iacobucci della Corte suprema del Canada da parte della facoltà di scienze politiche; il prof. Gianvito Resta, accademico dei Lincei, dalla facoltà di lettere e filosofia che lo ebbe primo preside.

Oggi l'università della Calabria – come ha ribadito il rettore

(46) In essa è stato depositato l'archivio privato Francesco Flora (1891-1962), donato dal prof. Pietro Bucci, nipote del grande filologo. Sono altresì presenti i fondi «Gangale»; «De Rada» e «Solano» di contenuto albanologico, quest'ultimo donato dal prof. Francesco Solano, primo titolare della cattedra di albanologia nell'Unical.

Latorre in occasione dell'apertura dell'anno accademico 2003-2004, alla quale ha partecipato il presidente della Commissione Europea, prof. Romano Prodi – si presenta come una realtà capace di sostenere la frequenza di quasi 30.000 studenti, di cui circa 2.850 sono residenti ed è significativo che questi ultimi rappresentino quasi il 50% della popolazione nazionale degli studenti residenti nell'ambito di tutte le università italiane. Ciò significa – secondo il prof. Latorre – «dare vita a una comunità dentro la comunità, con una popolazione residente che riguarda tutte le componenti universitarie, quindi studenti, docenti e personale amministrativo, che necessita di adeguate attrezzature di ristorazione, servizi necessari alla qualità della vita, come un centro editoriale, librerie, un ufficio postale, un'agenzia bancaria, centri sportivi, un centro radio televisivo» (47).

Riandando alle origini, non era questa l'unica scommessa: l'altra era la struttura dipartimentale (48), che oggi ha dato vita a centri interdisciplinari, con organi di autogoverno, e ad un'enorme quantità di sperimentazioni. Una realtà più complessa di quella che appare dai numeri, che pure sono significativi e che fa riferimento a più di 40 corsi di laurea, oltre a quelli di specializzazione.

«Insomma un luogo di opportunità, non solo per la semplice ragione che da trent'anni i giovani calabresi non devono andare via per studiare, avendo a disposizione un'offerta formativa d'avanguardia, ma perché oltre a questo c'è il contributo alla formazione di una classe dirigente nuova e la spinta all'innovazione (49) e al confronto di una comunità intellettuale capace di interagire con la realtà sociale in cui è inserita».

Una sfida, perciò, che non può conoscere soste, né ripiegarsi su se stessa, ma deve correre verso il futuro con parametri di eccellenza e di rettitudine, se vuole smentire l'immagine consegnata dalla letteratura e dalla pubblicistica, cioè quella di una regione gravata da un retaggio amaro e difficile.

PIETRO DE LEO

(47) Da ricordare anche: il Centro interdipartimentale di Women's Studies «Milly Villa»; il Centro servizi didattici, informatici e multimediali (C.S.D.I.M.); il Settore informatico statistico (S.I.S.); il Laboratorio didattico della facoltà di ingegneria; il Laboratorio statistico informatico della facoltà di economia; il Centro interdipartimentale di scienze religiose; il Centro di calcolo interdipartimentale (CCUC) e il Centro di documentazione demografica e antropologica.

(48) Agli inizi dell'anno accademico 2003-2004 è stato istituito il Dipartimento di scienze giuridiche.

(49) In tale contesto vanno registrati i numerosi protocolli per la cooperazione internazionale (con Russia, Cina, Albania, Canada etc.) stipulati dall'Unical.



IN RICORDO DI ANTONINO DE STEFANO

Non risponde senza dubbio ad una sollecitazione di gusto meramente statistico, né riflette una curiosità pura e semplice, la constatazione secondo la quale nei saggi precedenti all'*Arnaldo da Brescia e i suoi tempi* (Roma, 1921) in buona parte raccolti, insieme con quest'ultimo lavoro ormai esaurito, in *Riformatori ed eretici del medioevo* (Palermo, 1938) Antonino De Stefano riesca a non fare mai, quasi per partito preso, il nome di Federico II.

Dalla grande e complessa monografia sugli umiliati (1906) attraverso quella sui «poveri lombardi» (1917) fino al saggio importantissimo sui frati gaudenti che si spinge al 1926, con in mezzo l'indagine d'assieme sui moti ereticali dei secoli XII e XIII che respira con tanta potenza l'atmosfera inconfondibile di *Bilychnis*, la sola immagine che richiami all'incirca, dialetticamente parlando, il clima fridericiano, ma, s'intende, non esclusivamente esso, risalendo anzi assai addietro nel tempo, è quella polemicissima di Milano *fovea*, madre e nutrice di eretici, che sarebbe stata così cara alla propaganda sveva.

E sì che questi lavori, molto più sciolti, liberi ed originali, a nostro modesto avviso, rispetto a certi schematismi ed a non poche forzature posteriori, respirano già senz'altro quella che sarebbe stata la novità metodologica più stimolante del De Stefano maggiore, e che egli stesso sintetizza felicemente nel 1938 parlando di «natura religiosa (che) non esclude, anzi presuppone e potenzia, un contenuto schiettamente sociale e politico».

Tutto ciò, è ben noto, si raccoglie e si sintetizza nella monografia arnaldiana, che viene all'indomani della riduzione allo stato laicale del Nostro ma anche di una sua milizia interventista appassionata e convinta che lo ha condotto, sì, a collaborare all'*Unità* salveminiana ma anche a cogliere da vicino le suggestioni dell'interventismo risorgimentale e mazziniano *tout court*, quello di Gentile e di Murri, per intenderci, che trascorreva dalla *Guerra e fede* del filosofo siciliano alla serie ben più pericolosa e impegnativa di *Guerra e religione* che l'ex sacerdote marchigiano affiancava proprio in *Bilychnis* all'*Arnaldo* del De Stefano, ed in cui *Il sangue e l'altare* piuttosto equivocamente dannunziani facevano da preambolo alquanto crudo e prosaico ad *Imperialismo ecclesiastico e democrazia religiosa*.

Vorremmo e dovremmo sapere molto di più, naturalmente, su questo *iter* che conduce il Nostro in nuovi climi ed in atmosfere diverse anche

rispetto alla *Bilychnis* prebellica, a non parlare delle precedenti esperienze modernistiche, l'attività frenetica di Piero Chiminelli, ad esempio, che precede e segue la monografia arnaldiana, oppure l'incontro con Guglielmo Quadrotta e soprattutto quello, al momento particolarmente congeniale, con Mario Chini, di cui nell'*Arnaldo* si citano tradotti ampi brani dai *Carmina Burana* ed al quale, dal 1904, a ventotto anni, insegnante di materie letterarie nel ginnasio inferiore della mia Aquila, dove sarebbe restato tutta la vita, con importanti esiti culturali, è dedicata in autografo Roma 15 settembre 1923 la copia dell'*Arnaldo* posseduta dalla nostra Biblioteca Provinciale «perché non mi dimentichi», una prova ennesima di quella «lunga, angosciosa crisi spirituale», di quei «gravi problemi interiori», e non soltanto forse in ambito religioso, di cui avrebbe parlato tanti anni più tardi, con sobria e contenuta finezza, Francesco Giunta.

Siamo intanto, l'abbiamo detto, all'*Arnaldo*, ed il contenuto essenzialmente laico dell'attività essenzialmente religiosa dell'agitatore bresciano, senza autentici risvolti politici, senza vere e proprie novità dogmatiche, nell'ambito sostanziale dell'ortodossia, costituisce un punto fermo a cui De Stefano rimarrà costantemente fedele, sia che si debba retrocedere alla funzione sociale di promotore della città, dell'artigianato, addirittura del movimento proletario, esercitata da Gregorio VII sul presupposto riformistico religioso della povertà della Chiesa e specialmente della condanna dei ministri indegni, che nulla ha però da spartire con l'evangelismo pauperistico più o meno ereticheggiante (e qui si colloca anche, ma con più accentuata durezza istituzionale, san Bernardo) sia che si proceda avanti, avremo ampio modo di vederlo, con Federico II, fino all'inevitabile esito savonaroliano del Cristo *rex regum et dominus dominantium*.

Ispirazione religiosa e risultato politico, dunque, queste le coordinate in virtù delle quali Arnaldo si misura con la grande esperienza repubblicana romana del 1144, un ritorno alla classicità fine a sé stessa che malamente pallia l'assenza delle moderne strutture artigiane e perciò una costruzione meramente retorica della quale dovremo ricordarci per giustificare la sua estraneità, secondo De Stefano, alla complessa architettura di pensiero di Federico II.

Per il momento, vale la pena di sottolinearlo con forza, nonostante il Senato e Roncaglia e la relativa pubblicistica contemporanea, alle spalle così del Barbarossa come del suo generoso e sfortunato antagonista non ci sono l'*imperium*, né il diritto, né il pessimismo agostiniano del peccato originale, i formidabili postulati, cioè, di quella che sarebbe stata l'accennata architettura fridericiana.

Essa, per la verità, non traspare ancora pressoché affatto nel primo notevole lavoro che il Nostro dedica monograficamente allo Svevo, e che appare significativamente subito dopo l'*Arnaldo*, nel 1922, col titolo *Federico II e le correnti spirituali del suo tempo* per i tipi della Libreria di scienze e lettere di Roma.

Si tratta, come fa comprendere anche l'insistenza esplicita sulla spiritualità, di una sorta di allegazione defensionale preliminare che si presta

alla polemica antipapista in nome della *ecclesia* e specialmente dell'ortodossia religiosa, ma prestando il fianco alle più pericolose degenerazioni possibili, se è vero che nel 1981 l'opera viene ristampata a Parma all'insegna del Veltro (che tre anni prima aveva riproposto la ben più impegnativa monografia sull'idea imperiale di Federico II) a cura di Claudio Mutti, il quale nella prefazione dichiara senza mezzi termini di non accontentarsi del «teocrate cristiano» tratteggiato da De Stefano, insistendo viceversa non tanto e non solo sul ghibellinismo degli eretici caro a suo tempo al Volpe quanto soprattutto sui Fedeli d'Amore come determinanti e condizionanti l'ideologia fridericiana, un piano inclinato che, partendo da Luigi Valli e facendo tappa al Graal ed ai Templari, non può che precipitare a capofitto, attraverso Kantorowicz, fino a Julius Evola.

Il Nostro, s'intende, si era guardato bene nel 1922 da siffatte fantasticherie ma, mirando polemicamente in modo esplicito a Huillard-Bréholles, aveva in realtà tracciato di Federico II un ritratto rigidissimo e pressoché intrattabile, presentandolo come «non solo profondamente cristiano ma anche sinceramente ed ortodossamente cattolico apostolico romano», donde l'assurdità per lui di «parlare di razionalismo, libero pensiero ed epicureismo nel senso religioso di questa parola» dal momento che la sua eresia «è soprattutto un'eresia squisitamente politica, la menomazione del potere temporale della Chiesa» al pari di Dante (e qui ci poteva essere l'avallo di Gregorovius) ma altresì di Napoleone e del conte di Cavour, il che non manca quanto meno di sconcertare.

Liquidata la leggenda della pretesa «messianità» dello Svevo (anche il suo grande avo non era stato altro che «un eroe cristiano») il Federico II del 1922 si presenta come il coordinatore dell'antico riformismo imperiale germanico con quello moderno normanno attraverso l'esperienza dell'arnaldismo, e perciò di un evangelismo ortodosso che in Dante si fa senz'altro ghibellino ma che, proprio in nome dell'ortodossia, e quindi per motivi politici ma altresì religiosi, rifiuta l'estremismo spiritualistico ed il profetismo ereticheggiante (e qui l'importante filone dell'amicizia e collaborazione con frate Elia, che non sarebbe stato ripreso in seguito).

Spiritualità, comunque, non ancora *imperium*: quest'ultimo domina invece e grandeggia fin nel titolo de *L'idea imperiale di Federico II* che Vallecchi pubblica nel 1927 nella collana storica diretta da un gentiliano di ferro quale Ernesto Codignola e con dedica significantissima personalmente a Giovanni Gentile *excubitor ingeniorum* un epiteto fridericiano che è davvero tutto un programma.

Francesco Giunta, nel medaglione che abbiamo già avuto modo di citare (*Medio evo e medievisti*, Sciascia, 1971, pp 310-334) parla per De Stefano di «un certo bisogno d'inserirsi nella vita politica italiana, mantenendo fede alla sua formazione cristiana. Donde taluni, a prima vista, inspiegabili tentennamenti o incertezze».

Non conosciamo la vicenda di codesti inserimenti né ci interessano in questa sede: rimane il problema culturale relevantissimo del rapporto con Gentile nel dopo guerra e per tutti gli anni venti fino almeno alla tarda e

forse contestata libera docenza del 1932, a cinquant'anni passati, e rimane questa «scoperta» dell'*imperium* quale nota distintiva dell'ideologia fridericiana, che non può non collegarsi con un certo attualismo risorgimentale più o meno «inverato» nel fascismo che caratterizzò quegli anni (e che andò dileguando nel decennio successivo, come vedremo indirettamente anche a proposito del De Stefano).

Si è parlato per lui, nell'ambito di un suo riconosciuto eclettismo (ma che andrebbe assai più attentamente chiarito) d'influsso crociano: e certo l'intento di «penetrare nella coscienza» di Federico attraverso l'attività letteraria o il contrapporre la sensibilità moderna di lui alle idee medievali con sullo sfondo un «gigantesco tramonto» del medioevo può autorizzare una sensazione del genere, ancorché con risvolti muscolosi ed enfatici che non sarebbero certo andati a genio al maestro napoletano.

Ma questa terminologia psicologista non trascende in realtà il medioevo, nel quale non solo lo Svevo ma vorremmo dire lo stesso De Stefano sono indissolubilmente inseriti e radicati come una sorta di «momento eterno» dello spirito umano che dischiude ben altre prospettive che non quelle meramente storiografiche.

Il Nostro l'avrebbe scritto a tutte lettere non a caso a suggello dell'opera che il Giunta reputa non senza motivo quale suo autentico testamento spirituale, *Civiltà medioevale* (1937): «L'Europa non avrà pace finché non saranno stati definitivamente risolti i problemi posti dalla coscienza medioevale».

Ma già dieci anni prima lo Stato come «redenzione etica dell'uomo», lo Stato avente in sé stesso la propria legge, che sembrava perciò potersi aprire incondizionatamente a Gentile, diventava poi in De Stefano qualche cosa di «soprannaturale e quasi mistico» che sfociava senz'altro nel teologico, donde un rinnovato appaiamento fra Dante e Federico che non sopportava peraltro *reductio* alcuna in termini attualistici.

Singularmente oscillante tra la *pax* augustea e la *iustitia* tomistica quale suo preminente obiettivo ma identificante sintomaticamente la *fides* religiosa con la *fidelitas* politica, la libertà con l'obbedienza all'*imperium*, quest'ultimo col *sacerdotium* in virtù della scambievole *charitas*, quello che il Nostro chiama senz'altro «Stato forte» fridericiano respinge la tradizione classica romana perché repubblicana e ne accoglie, l'abbiamo visto, la *pax* esclusivamente in quanto garanzia dell'*unitas* imprescindibile dall'*imperium*, quel concetto monolitico al quale sarà sacrificata la Sicilia in nome del diritto e che Federico vedrà fallire rovinosamente contro i comuni lombardi, autentico «punto debole» di tutto il suo sistema (De Stefano lo ripeterà in altra occasione, ma senza trarne tutte le debite conseguenze).

Con Arnaldo sullo sfondo ed in prospettiva un Dante che si cercava invano di gentilianizzare, il Federico II di De Stefano è un riformatore ortodosso non dogmatico la cui «sublime utopia» ed i cui «occhi fissi al cielo» ribadiscono come e quanto il Nostro rimanga prigioniero dell'ideologismo da lui stesso costruito, e dal quale non è certo il citato e rispettato Gioacchino Volpe a poterlo liberare, a non parlare dei pochi e distratti accenni dedicati a Croce o a Salvemini.

Del 1932, l'anno della libera docenza, è il contributo di Antonino De Stefano al volume della biblioteca storica Principato che, col titolo *Il Regno Normanno*, raccoglie le conferenze e lezioni tenute all'Istituto Fascista di Cultura di Palermo per l'ottavo centenario dell'incoronazione di re Ruggero.

Il Nostro si occupa de *La cultura in Sicilia nel periodo normanno* e la trattazione, molto calorosa ed enfatica, di questo «microcosmo» è ovviamente propedeutica a quella che di lì a poco verrà dedicata all'età fridericiana.

Se l'*imperium*, l'abbiamo visto, era stata la «scoperta» basilare del 1927, cinque anni più tardi ad esso si affianca la *latinitas* quale principale asse portante di quella che sarebbe stata la grande ricostruzione di poco posteriore (si noti, non Roma!).

La raffinatezza, la tolleranza, la geniale organizzazione dei Normanni proiettano la Sicilia verso la modernità, ed in particolare Ruggero, il cui interesse scientifico, così lontano dall'*epos* militaresco del Barbarossa, anticipa invece nella sua spontaneità quello di Federico, senza sostanziali determinazioni arabe, una preoccupazione polemica, quest'ultima, che rimarrà costantissima nel De Stefano, a cominciare dall'estraneità alla Sicilia storica da parte della poesia araba, la quale riuscirà pertanto a sostenersi esclusivamente in quanto sostenuta dalla corona.

Maggiore è l'importanza della cultura bizantina, la quale peraltro decade anch'essa dopo Ruggero, dominata ed assorbita com'è, al pari di quella araba, dalla cultura latina, senza dubbio adoperata strumentalmente a fine di unificazione e di creazione della coscienza nazionale siciliana (*sic!*) soprattutto in chiave monastica ed in funzione anti-islamica, e tuttavia in grado di misurarsi con efficacia con la cultura greca, la cui introduzione si avvale di una mediazione siciliana incomparabilmente meno consistente rispetto a quella iberica ma pur non trascurabile, e specialmente (è il chiodo fisso del Nostro) non controllata e governata dagli arabi.

Né Salerno né Montecassino, quanto dire i due principali centri culturali del Mezzogiorno continentale, essendo stati in grado di esercitare sui Normanni un'influenza considerevole, la corte di Palermo viene ad assumere agli occhi del De Stefano un'autonomia che si sublimerà ai tempi di Federico, inserendo accanto all'*imperium* ed alla *latinitas* un terzo elemento caratterizzante dell'opera maggiore, la corte, appunto, nei cui confronti Romualdo Guarna afferma con maggior prestigio la tradizione longobarda ed Ugo Falcando quella normanna, ma sicilianizzandosi quest'ultimo ben più a fondo di quanto non fosse avvenuto con Goffredo Malaterra, e soprattutto confluendo entrambi nella vittoriosa *latinitas*, che perciò riesce a resistere ed a sormontare dinanzi alla cultura francesizzante dei tempi dei due Guglielmi.

Inevitabilmente disorganica e pertanto tutt'altro che in grado di egemonizzare la società, così come negli stessi decenni si verificava in Inghilterra, la cultura normanna rinveniva la ragion d'essere della propria sopravvivenza e vitalità in quella latina, la quale, conclude De Stefano, «dalla Sicilia s'irradiò all'epoca di Federico II (e) rappresenta lo sbocco naturale di tutto il processo storico delle culture anteriori» in chiave per la prima volta schiettamente e consapevolmente universalistica.

L'unità cristiana di questa prospettiva caratterizza dunque in modo essenziale la civiltà medievale a cui il Nostro dedica il titolo omonimo del 1937 già richiamato più sopra, primo di una stagione intensissima che si sarebbe protratta per un paio d'anni e che va anch'essa studiata e valutata non tanto e non solo in funzione del conseguimento della titolarità della cattedra di storia medievale nell'università di Palermo, nel 1939, quanto in primo luogo nell'ambito e nel clima del fascismo «imperiale», mediterraneo e «cristiano» (la guerra di Spagna!) di quegli anni, con l'amico editore Filippo Ciuni che non a caso affiancava al lavoro del Nostro il grosso zibaldone di Francesco Ercole sulla rivoluzione fascista e la monografia desanc-tisiana di Gino Raya.

Il «testamento spirituale» di Antonino De Stefano è dunque davvero tale, forse specialmente perché concepito come un messaggio educativo e formativo agli allievi, una «serrata sintesi» sulla quale brillava il cattolicesimo quale compenetrazione della tradizione romana con quella cristiana in nome di una coscienza religiosa che, insiste il Nostro, «costituisce l'essenza più intima della civiltà medievale».

Fallito il sogno di dominazione politica accarezzato da Gregorio VII, non per questo ne vengono meno le straordinarie conseguenze sociali, secondo un *iter* che già conosciamo, ma al quale si affianca ora l'indipendenza nazionale (*sic!*) donde una dialettica tra *imperium* e popolo che Federico II procurerà di trascendere con l'affermare il primato del diritto, sul quale, sono parole del Nostro, «fonderà la sua concezione imperiale e l'ultimo vano tentativo di armonizzare i diritti delle due potestà supreme», il *sacerdotium* e l'*imperium*, si intende, che lo Svevo vedrà in prospettiva di «intima compenetrazione e quasi fusione», quantunque il De Stefano eviti studiosamente di parlare in proposito di cesaropapismo o di qualche formula del genere, ancorché religiosamente ortodossa.

Essa sarebbe invero sullo sfondo, quasi evocandosi l'ombra di un Giuseppe II, allorché il Nostro inquadra con qualche audacia il modello di Stato proposto da Federico nella cornice del dispotismo illuminato vagheggiato da san Tommaso in una forma che non si può evidentemente trasferire *sic et simpliciter* al secolo XVIII, quantunque De Stefano non esiti a parlare d'illuminati ed addirittura di massoni quali eredi della «autonomia della coscienza» che sarebbe stata tenuta viva nel mondo fridericiano grazie all'eredità ed al contributo decisivo apportato dai moti ereticali al rinnovamento sociale, e così pure dai riformatori ortodossi, tutti laici, e tuttavia creatori di valori squisitamente religiosi (è la via regia che da Arnaldo conduce a Federico attraverso Francesco d'Assisi).

Ancora una volta, e senza che se ne comprenda bene la dialettica se non sullo sfondo di una «libertà» assai fumosamente evocata, i comuni lombardi rappresentano il «punto veramente debole» del sistema fridericiano, animato, conclude il Nostro, da uno spirito squisitamente scientifico, perciò senz'altro prerinascimentale (*sic!*) in chiave di *latinitas* laica averroistica mirante a separare il laico dal religioso allo scopo di farlo progressivamente prevalere, una «laicizzazione della ragione», un aristotelismo

estremista, che De Stefano, lo vedremo tra poco, non esiterà ad abbandonare (e se ne dovrebbero chiarire le motivazioni) in queste formulazioni così intransigenti.

Il 25 giugno 1937 cadeva intanto il sesto centenario della morte di Federico III d'Aragona re di Sicilia, e l'ottimo Ciuni non voleva perdere la coincidenza cronometrica, costringendo il Nostro a uscire con una monografia senza note, che sarebbero poi state aggiunte dal De Stefano nell'edizione curata personalmente da lui nel 1956 per lo Zanichelli di Bologna ma nella tipografia inconfondibilmente palermitana del Boccone del Povero, cara alla memoria dell'apostolato di Giacomo Cusmano.

Il carattere imperiale, universale ed unitario (non romano!) della concezione di Federico II è inesorabilmente grandeggiante ad animare e determinare l'opera del suo pronipote aragonese, un'eredità sveva in chiave mistica e profetica che si sostanziava e strutturava concretamente nella *voluntas siculorum* per la prima volta affermata in quanto tale, quale espressione di coscienza nazionale e popolare, dalla borghesia sorta in età fridericiana, ma che il suo remoto successore, pur pervaso d'ideologia profetica imperiale (che era quella che gli dettava il discorso per l'incoronazione del 1296, così vicino al proemio delle costituzioni del grande bisavolo) e di sicura consapevolezza nazionale, non era stato in grado d'intendere e di potenziare perché troppo legato ad una tradizione feudale ed aristocratica medievale ormai in via d'esaurimento.

Se gli Svevi avevano violentato (*sic!*) il destino nazionale e mediterraneo della Sicilia proiettandolo in dimensioni imperiali ed universali, ciò aveva avuto per conseguenza positiva e decisiva, appunto, la creazione effettiva di un *imperium* squisitamente religioso, mentre ora, avvicinandosi la metà del Trecento, la *finis Siciliae* traeva seco quella di Napoli, a non parlare delle nebbie nelle quali sprofondava e dileguava l'impero.

«Al centro della storia siciliana – concludeva Antonino De Stefano per questa monografia il cui ultrasicilianismo va tenuto presente con attenzione, per comprendere il Federico II dell'anno successivo, abbastanza diverso da quelli precedenti – tra l'alba normanna e il crepuscolo aragonese, sta, come sole al meriggio, Federico II imperatore».

Imperatore, dunque, ma siciliano, questo è il nuovo e grande postulato pregiudiziale che fa da fondamento a *La cultura alla corte di Federico II imperatore* (il lettore non ha più bisogno, mi auguro, che gli si segnalino certi termini e determinate sfumature) che reca nella dedica la data 2 maggio 1938 (negli stessi giorni il Ciuni dava fuori tra l'altro la *Storia dell'Inquisizione in Sicilia* di Giuseppe Pitrè con prefazione del Gentile) e la cui copia posseduta dalla Biblioteca provinciale dell'Aquila, che ho sott'occhio, è arricchita, con la data Roma 23 settembre 1949, dalla dedica autografa a Mario Chini «a ricordo del giorno felicissimo in cui ti ho dopo molti anni rivisto» (e anche questa circostanza non esclusivamente biografica meriterebbe qualche attenzione).

Non è meraviglia che quest'opera segni in esordio un ritorno al clima spiritualistico e fremebondo del 1922, «l'ultimo imperatore del medio-

evo... l'uomo universale» che è stato Federico II avvolto in un'aura di dichiarato misticismo, nell'ambito della quale «la sublimità dell'impero» assume connotati inconfondibilmente religiosi e teocratici, anche al di là del preliminare universalismo.

Ma dal misticismo religioso ed anche dall'impalcatura giuridica che era stata assunta a fondamento dell'idea imperiale dello Svevo viene ora fuori assai più distintamente il filosofo, dirò meglio la «mentalità scientifica» che Federico eredita in certo modo da Ruggero e che gli consente di mediare tra l'originario pessimismo agostiniano e l'aurorale razionalità tomistica, quella ragione tutta latina e scolastica che non ha nulla da spartire col razionalismo fine a se stesso e che ora il Nostro richiama con insistenza nell'alveo aristotelico vero e proprio, senza le precedenti suggestioni e tentazioni averroistiche.

La *latinitas* già così fortemente affermatasi in Sicilia riesce ad incontrarsi e confrontarsi con Avicenna e Maimonide meglio e più fruttuosamente che non con Averroè, ispirando in modo potente gli scienziati protagonisti del mondo cortigiano fridericiano, Michele Scoto e Leonardo Fibonacci, evitando, checché ne avessero pensato l'Amari e lo stesso Gentile, che i famosi *Quesiti siciliani* ad Ibn Sabin debordassero in una vera e propria concezione dell'autonomia della natura, né tanto meno dell'eternità del mondo, e mantenendoli anzi nell'alveo di una tradizione razionale cristiana che il Nostro fa risalire, forse con qualche ambiguità, addirittura al remoto Scoto Eriugena.

In questa dialettica fra la tradizione culturale siciliana e la novità dell'*imperium*, con in mezzo la natura, alla quale Federico guarda con occhi nuovi, al pari di Francesco d'Assisi (è questa, a mio sommo avviso, una delle intuizioni più geniali del Nostro, che meriterebbe di essere sviluppata a dovere) la teoria del diritto continua a rinvenire la sua capitale a Bologna, non riesce ad essere trapiantata né tanto meno radicata nella nuova fondazione universitaria di Napoli, nonostante il prestigio e la dedizione di Roffredo (anche questo, s'intende, un tema *in progress* dal punto di vista critico).

Moderno perché laico ma non propriamente dispotico, con significativa oscillazione rispetto a ciò che si era sostenuto appena pochi mesi innanzi, lo Stato fridericiano persegue essenzialmente la giustizia e il bene pubblico, anziché la *pax* e l'*unitas* di cui si era parlato in termini più propriamente religiosi e teocratici in precedenza, e perciò il *Liber Augustalis* può venir considerato la prima carta costituzionale della burocrazia, formula di per sé alquanto sconcertante ma che si può, almeno fino ad un certo punto, comprendere, se si riflette che De Stefano ne fa discendere in primo luogo l'eguaglianza dei cittadini davanti alla legge, e perciò la «vera democrazia» rispetto a quella falsa e formalistica dei comuni, e sia pure inevitabilmente corretta ed egemonizzata dalla «nuova aristocrazia della cultura».

Di quest'ultima, ben più che non Pier della Vigna, è promotore e patrocinatore in prima persona Federico II, ora più che mai *excubitor ingeniorum* come lo si saluta calorosamente, protagonista della laicizzazione del diritto grazie al ritorno alla tradizione romana, alla conseguente separazione del ci-



vile dal canonico, soprattutto all'ossequio ad una ragione naturale che, puramente aristotelica che sia, sembra distaccarsi alquanto dal misticismo e dalla preoccupazione di ortodossia che aveva caratterizzato a lungo la prospettiva fridericiano del Nostro e che qui vengono quanto meno ridimensionati.

La *latinitas* trionfa infatti in modo definitivo diffondendosi da Bologna nel barocco cancelleresco attraverso l'asse Roma-Capua in attesa di diventare propriamente umanistica una volta che siano stati sostituiti motivi nuovi a quelli consuetudinariamente medievali (il che non sembra per la verità sostituzione di poco conto!).

Ed i giuristi sono anche coloro che dominano in campo letterario, Federico non essendosi preoccupato d'ispirare un'autentica storiografia ufficiale al di là della massa sterminata dei manifesti e dei libelli (il cui impatto propagandistico, con connesso retroscena di costruzione retorica, appare peraltro sottovalutato dal De Stefano).

Questo dominio si estrinseca sul volgare siciliano in forme complesse, tra le quali le finalità politiche non hanno certo l'ultimo posto, in un'articolazione difficile nella quale i grandi nomi della filologia, da D'Ancona a Monaci e da D'Ovidio a De Bartholomaeis, hanno fatto sentire le loro voci tanto autorevoli quanto discordanti, sicché il Nostro solo assai laboriosamente riesce a pervenire all'approdo ultrasicilianista caro al Santangelo ed al Cesareo, ma già lasciato intravedere dal suo maestro Giulio Bertoni, su cui sostanzialmente l'opera si conclude.

Circoscritta in equi e secondari limiti la componente provenzale, il cui esasperato individualismo non consentiva la *reductio* a funzione di Stato cara all'impostazione fridericiano teorizzata e realizzata dai giuristi, nonostante la presenza di elementi filosofici opportunamente assimilati e valorizzati, il siciliano aulico riusciva ad affermarsi vittoriosamente proprio perché latino ed imperiale rispetto ad una Bologna il cui predominio quanto a contenuto e forma della nuova poesia non riusciva a risolversi altresì in un nuovo linguaggio.

Latinitas ed *imperium* tornano dunque a caratterizzare e giustificare questo momento conclusivo e trionfale del siciliano illustre, al cui verificarsi il contributo personale di Federico II è risultato assolutamente determinante.

Imperatore che opera essenzialmente in Sicilia per un risultato essenzialmente siciliano, e sia pure slargato ad egemonizzare a metà Duecento un po' tutta l'Italia, questa l'estrema immagine che dello Svevo ci fornisce Antonino De Stefano: un'immagine che, lo ripetiamo, va inquadrata nell'acquisizione del nuovo ed agile concetto di corte e collocata con forza nell'*hic et nunc* 1938, ma con la quale il «teocrate cristiano» e forse anche l'*imperium* nella sua proiezione obiettivamente universalistica non riescono con facilità a convivere.

P.S. Mi permetto di destinare all'ASCL questo rapidissimo, e del tutto sommario ed inadeguato profilo che dell'eminente medievista mi fu richiesto anni addietro in introduzione ad una ristampa che non si è più realizzata.



Non più che «dilettante» in materia come sono, accettai volentieri sotto la suggestione sia del ruolo determinante rivestito dal De Stefano nel chiarire le origini dell'Aquila a metà Duecento sia del rapporto, più volte richiamato nelle pagine che precedono, con una personalità composta ed originale quale quella di Mario Chini.

Mi riprometto pertanto di esaminare il carteggio di quest'ultimo, conservato nella Biblioteca Provinciale dell'Aquila, mentre alla sua memoria, pur non avendolo conosciuto di persona, dedico questo modesto contributo nell'anno 2004 che è il cinquecentesimo dalla morte di Silvestro, il magister artista aquilano, poliedrico come i suoi grandi contemporanei, a cui nel 1954, in analogo anniversario, Mario Chini dedicò una monografia che è tuttora imprescindibile punto di partenza in proposito.

RAFFAELE COLAPIETRA



RECENSIONI

AUGUSTA ACCONCIA LONGO, *Ricerche di agiografia italogreca*, Dipartimento di Filologia greca e latina. Sezione bizantino-neoellenica, Università di Roma «La Sapienza» (Testi e studi Bizantino-neoellenistici, XIII), Roma 2003, pp. 5-236.

Con questa compatta raccolta di saggi, già presentati in diverse sedi e qui ripresi, l'Autrice ci introduce nel cuore dell'agiografia italo-greca e delle sue problematiche. L'agiografia, da considerarsi – nella difficoltà di reperire testimonianze documentarie coeve – fonte per eccellenza per la storia della provincia italiota di Bisanzio non si presta ad essere agevolmente decodificata su un piano critico. Essa costituisce un terreno tipico di «inganni» tesi allo specialista, costretto nelle maglie di dimensioni miracolistiche e spesso leggendarie da raccordare con le *res* e con le relative coordinate culturali, così da esigere innanzi tutto un approccio filologico competente e raffinato, sostenuto dalla contestualizzazione storica. Scopo dell'agiografo, come mette in guardia a più riprese Acconcia Longo, è la celebrazione dell'eroe protagonista in funzione di supporto delle istituzioni ecclesiastiche o, *sic et simpliciter*, in funzione edificante, assolta sulla lunghezza d'onda di luoghi comuni e di stili narrativi che fanno capo ai più antichi modelli, quali l'agiografia monastica della *Vita Antonii* o l'opera di Cirillo di Scitopoli (p. 181): la precisione storica è insomma l'ultimo dei pensieri di un agiografo. Al punto che non ci si può fidare neppure di testi che collegano in termini corretti la vita del santo alla realtà dei tempi, quale la *Vita di Zosimo* – vescovo greco di Siracusa, morto tra 655 e 662 (p. 12) – che pone problemi gravissimi per omissione, lasciando ad esempio il lettore all'oscuro sulla mancata presenza di Zosimo al Concilio Lateranense del 649 (p. 14) e sulle sue ipotizzabili prese di posizione monotelite. Nel complesso, ferma restando l'importanza «storica» dell'agiografia, purché opportunamente decifrata, sarebbe persino lecito accostarsi come se si trattasse di documenti «storici» agli stessi resoconti «inverosimili», che si presentano in termini di «leggenda». Questa in effetti può «contenere notizie inedite e costituire un documento di importanza determinante per la comprensione di certi ambienti e situazioni» (p. 13). Il punto è che l'agiografo non è mai disinteressato, ma intende sempre mandare un messaggio al suo pubblico (p. 208); anche quando egli scrive rifacendosi alla fattualità, compone e manipola le *res* secondo i propri intendimenti. Allora un testo agiografico costituisce «una preziosa testimonianza su situazioni e problemi del tempo e del luogo in cui viene composto» (p. 208), qualunque ne sia la tipologia, romanzesca o fantasiosa.

La linea di ricerca impone di identificare l'estensore e di distinguerlo

dal suo biografato, che può anche collocarsi in epoca lontana e diversa; di vagliare la tradizione relativamente alle vicissitudini ad essa intrinseche e relativamente alle manipolazioni che le esigenze propagandistiche possono avere introdotto. È inoltre importante sgombrare il campo dai pregiudizi che gli studiosi del passato hanno eventualmente fatto gravare sulla critica: è scontato che tutto ciò non significa svalutare chi ci ha preceduto, ma andare oltre. Si sa che ogni indagine si alimenta dell'*bumus* preesistente e che ogni uomo di scienza è in grado di dilatare il proprio orizzonte discernendo dalla vetta di un secolare lavoro critico, ovvero dalle «spalle dei giganti», per riprendere un'immagine di Bernardo di Chartres.

Uno dei meriti dell'Autrice, così addentro nel genere ed in altri – quali l'innografia – tipologicamente affini, è quello di offrirci un giro d'orizzonte a tutto campo, dipanando, o cercando di dipanare, nodi cruciali. Ne vengono scaverati elementi utili a caratterizzare lo sviluppo storico di un filone, di per sé «magmatico» e per definizione «astorico»; si scoprono specificità che rendono evidenti *turning points* e valgono a caratterizzare la produzione nel lungo e variegato periodo intercorso tra la riconquista giustiniana e il venir meno della dominazione bizantina.

Nell'arco dei cinquecento anni in cui Bisanzio fu presente in Italia i modelli agiografici non rimasero statici, ma si fecero interpreti dei loro tempi e si modificarono. All'inizio, nota l'Autrice, furono al centro dell'attenzione le vite di martiri e di santi vescovi collegati alle origini del cristianesimo, con il fine palese di celebrare le principali sedi vescovili (p. 179). A quest'ultimo proposito ci appare curioso, nella sua particolarità, ma pur sempre riflesso delle tendenze coeve, il caso di s. Fantino di Tauriana o Cavallaro. Ricordiamo preliminarmente che questi ebbe l'onore di una *Vita*, di inni liturgici e di una raccolta di miracoli, composti, almeno come ci sono giunti, prima della conquista araba di Siracusa (878), escluso gli ultimi due, i quali sono invece opera dell'autore della *Vita*, un Pietro, vescovo di Tauriana o, più verosimilmente, secondo von Falkenhausen, di Siracusa, da collocarsi «alla fine del primo iconoclasmo» (pp. 46 e 36). La *Vita* si data da un riferimento all'imperatore «Leone eretico», contenuto nel penultimo miracolo (il XIX), un personaggio in cui Acconcia Longo riconosce Leone IV (775-780), un iconoclasta di stampo moderato rispetto al padre Costantino V (p. 33). Ora, sebbene Fantino il Cavallaro sia stato un testimone del vangelo, vissuto in età pagana, e non un vescovo, tuttavia i miracoli a lui riferiti hanno la funzione di illustrare la sede del suo culto in Calabria, e cioè il monastero femminile, dove erano venerate le reliquie appunto del Cavallaro (cf. pp. 39 e 180)! Su un'analogia lunghezza d'onda colpisce, ci sembra, ancor più la biografia di s. Filippo, fondatore del monastero di Agira, scritta, nella sua redazione più antica, tra la metà e la fine del IX secolo: l'«anomalia» qui è di voler attribuire al cenobio quelle origini apostoliche che costituivano un tipico vanto delle sedi vescovili (p. 180).

Tra l'età di papa Gregorio Magno e la conquista araba della Sicilia le agiografie italogreche si rivelano particolarmente interessanti nel convogliare le opinioni, in materia ecclesiastica, dei sudditi bizantini. Nell'episto-

lario di quel pontefice sono segnalate, per così dire, «pecore nere» (p. 185), che illustrano invece il santorale siceliota. Tali i vescovi Leone di Catania, Gregorio di Agrigento ed Agatone di Lipari. Fu questo forse un modo con cui l'elemento greco della Sicilia orientale, soffocato a favore dei Latini, rispose a Roma. Gradualmente esso acquistò la preminenza con il crescere dell'isola sul piano politico-amministrativo. Così a circa cinquant'anni da papa Gregorio I, la capitale bizantina, Siracusa, poté avere il suo primo vescovo greco, Zosimo, più sopra ricordato, cui seguirono altri Greci sulla medesima cattedra. Da notare che il vescovo siracusano Teodosio, presente nel 680 al sinodo di papa Agatone, ci tenne ad accreditare una leggenda sulle origini apostoliche della sua sede, che sarebbe stata assegnata in origine a Marciano per mano di Pietro, mentre questi si trovava ancora ad Antiochia, prima del passaggio in Occidente. È pur vero che siamo in un'epoca in cui non viene messa in discussione l'investitura romana del presule di Siracusa (p. 200), ma la «scoperta» di Marciano non può non avere il senso di una rivendicazione di maggiori margini di autonomia rispetto al pontefice: un genere di rivendicazione che, com'è noto, aveva preso il via da Ravenna. Acconcia Longo rifiuta l'assioma che «celebrare l'origine apostolica di una sede rientra in un'ottica favorevole a Roma» (p. 199) e, d'altra parte, non manca di evidenziare che le leggende di fondazioni apostoliche erano malviste presso i centri del potere, a Roma come a Costantinopoli (p. 204). Sebbene, a prima vista, tali leggende si possano porre in relazione con le rivendicazioni da parte romana delle diocesi trasferite a Costantinopoli nel 731, non è il caso comunque di interpretarle come una sorta di levata di scudi a favore della sede pontificia. Acconcia Longo pensa piuttosto ad un desiderio di promozione che toccava i centri maggiori, tra i quali anche Reggio in Calabria, per cui si tramandano due diverse leggende, una di ascendenza petrina ed un'altra, più recente, che, basata sugli *Atti degli Apostoli*, si richiamava invece a s. Paolo. In ogni caso, la lettura delle fonti non è semplificabile: ad esempio, in materia di giurisdizione ecclesiastica, ciascuna si caratterizza per «vari livelli di adesione ai diversi fattori del problema stesso» (p. 199).

Passiamo ora a considerare una *Vita*, quella di s. Pancrazio di Taormina, una delle più complicate, che può riuscire per molti aspetti paradigmatica, o almeno tale ci risulta attraverso l'analisi chiarificatrice di Acconcia Longo. Per soffermarci sulla questione appena richiamata, è evidente che l'agiografo sostiene l'origine apostolica delle sedi di Taormina, di Siracusa e di Reggio. È anche evidente che si tratta di un'opera iconodula. Basti qui dire che Pancrazio ed il collega Marciano riceverono dalle stesse mani di Pietro in Antiochia alcune icone da effigiare nelle chiese che essi avrebbero in futuro fatto erigere. L'ossequio a Roma si coglie a tutto campo nella condivisione dell'iconodulia, ma anche da altri particolari. Ad esempio, Evagrio, successore di Pancrazio, si reca a farsi consacrare da Pietro, che, nel frattempo, era giunto a Roma da Antiochia. Poiché la *Vita* fu composta dopo il II Concilio Niceno (787), sembrerebbe scontata una sua presa di posizione a favore delle tesi del pontefice romano. Eppure, alcu-

ne indicazioni, che non sfuggono all'Autrice, ci trasportano in tutt'altra dimensione, prettamente bizantina. L'agiografo, lo Pseudo-Evagrio, fa dire a Pancrazio che «Pietro l'apostolo, dopo aver percorso l'Asia annunciando la parola di Dio, passato per Ravenna, giunse a Roma» (p. 203). «Nemmeno nella leggenda di s. Apollinare di Ravenna», avverte Acconcia Longo, «si arriva a proporre uno scenario simile» (*ibidem*). Qui Pietro inizia il suo magistero a Roma e, in un secondo tempo, si reca a Ravenna. Nella *Vita di Pancrazio* l'ordine è rovesciato. Lo Pseudo-Evagrio, che proietta il presente sul passato, si esprime con l'*animus* di chi ritiene che l'autorità della Sede romana si fondi sul consenso dell'imperatore, demandato al suo vicario in Italia, l'esarca di Ravenna! Egli osa persino attribuire al vescovo taorminese un'investitura petrina, antecedente a quella romana, concessa mentre ancora l'apostolo non aveva lasciato l'Oriente. Dunque, bisogna in generale procedere con estrema cautela nell'esegesi e non lasciarsi indurre ad omologazioni più apparenti che effettive.

È merito di Acconcia Longo avere approfondito la lettura di agiografie di età iconoclasta, ma ideologicamente differenziate. Della *Vita* di Pancrazio di Taormina si è appena detto. Quella di Gregorio di Agrigento, composta tra l'VIII e l'inizio del IX secolo dal siculo Leonzio del monastero di S. Saba in Roma, è una fantasiosa rielaborazione, che trasporta il protagonista ai tempi del VI Concilio Ecumenico (680-681), datato erroneamente sotto l'impero di Giustiniano II (685-695, 705-711). Poiché Leonzio viveva a Roma, la questione delle immagini non gioca un ruolo determinante; inoltre, il nome del papa, Gregorio Magno, responsabile, certo, di avere inquisito l'agrigentino, ma in seguito venerato come santo in tutto l'Impero, viene, com'è comprensibile, taciuto (pp. 189 e s.). Un vero e proprio *pamphlet* iconoclasta, nonostante la censura iconodula per cui dovette passare, è invece la *Vita di Leone di Catania*. Mentre le vite iconoclaste studiate da I. Ševčenko rimangono incentrate sulla santità del protagonista, Leone è una figura alquanto sbiadita rispetto al suo «diabolico antagonista», il mago Eliodoro (p. 89). La disistima che l'agiografo attira su Eliodoro, ancorato ad un rituale idolatrico di stampo pagano, lascia intuire un messaggio specifico rivolto al pubblico catanese, che doveva essere coinvolto proprio nella superstiziosità di cui il mago si faceva campione. Si resta colpiti da un'intransigenza che rifiuta l'antico senza scerverare da ciò che era «il male» «la cultura letteraria e il sapere scientifico» (p. 90), ma respingendo il tutto come profano. La questione presenta una complessità di sfaccettature che non si colgono agevolmente... tanto più che l'agiografo è «attento, smagliato... "istruito" in senso umanistico...» (p. 103). Potremmo dire che egli riceve gli strumenti culturali dalla cultura pagana che respinge.

Nella curva temporale proposta dall'Autrice, la biografia di Elia il Giovane costituisce «un prodotto di transizione», come vide Enrica Follieri, «tra le opere degli agiografi italogreci dell'età precedente e la nuova agiografia monastica» (p. 180).

Il periodo successivo, a partire dal X secolo, è quello della «affermazione dell'agiografia monastica» (p. 181), le cui motivazioni sono com-

plesse. Si può ricordare in proposito la dignità accresciutasi in tutto l'Impero, attraverso la persecuzione iconoclasta, della figura del monaco rispetto al clero secolare (interessanti alcune notazioni della *Vita di Nilo di Rossano*); in particolar modo per l'Italia si può richiamare il ruolo delle fondazioni monastiche in una fase recessiva che vide l'oscurarsi della civiltà urbana e le comunità rurali ed i *castra* farsi perno della vita associata e teatro delle nuove agiografie (*ibidem*). Nella stesura letteraria si passa da toni eminentemente fiabeschi ad una maggiore concretezza con richiami alle vicende contemporanee, il che non significa che gli intenti agiografici siano cambiati: non sono eludibili infatti le difficoltà di scritture «mirate», che, per un verso o per un altro, presentano un'impronta apodittica e «tranelli» all'interprete.

Con l'avvento normanno, la *Vita di Luca vescovo di Isola Capo Rizzuto*, morto nel 1114, testimonia del mutato clima politico-religioso e delle difficoltà di professare la fede ortodossa. Il santo, cui i Latini resero la vita problematica, svolse con fermezza la sua opera pastorale, spostandosi anche nella Sicilia depressa dalla dominazione islamica. In questa terra «senza parola», *ἄλαλος*, egli ordinò sacerdoti, incurante dei «nemici senza Dio» che vi abitavano. Nella lettura di Acconcia Longo, che riteniamo plausibile, l'espressione *ἄλαλος* si riferisce, come pensava l'editore G. Schirò (1954), ad «una regione dove i Cristiani erano di lingua greca», «cui vengono però imposti pastori che parlano un'altra lingua, condannandola al silenzio» (p. 207). Secondo una diversa interpretazione, già avanzata da Bruno Lavagnini (1964), l'agiografo alludeva piuttosto agli Arabi, presenti «ancora» nell'isola (*ibidem*).

Per comodità dei lettori, che saranno interessati a quest'opera anche per il suo pregio formativo e didattico, indichiamo le singole tematiche trattate negli 11 articoli che la compongono: *La Vita di Zosimo, vescovo di Siracusa: un esempio di «agiografia storica»* alle pp. 9-22; *La Vita e i Miracoli di s. Fantino di Tauriana e l'identificazione dell'imperatore Leone «eretico»* alle pp. 23-36; *I Miracula s. Phantini e la società calabrese dell'epoca* alle pp. 37-52; *Siracusa e Taormina nell'agiografia italo-greca* alle pp. 53-74; *L'Encomio per s. Marciano di Siracusa (BHG 1030): un'opera di età normanna?* alle pp. 75-84; *L'antichità pagana nell'agiografia italogreca di età iconoclasta* alle pp. 85-103; *La leggenda di s. Stefano di Reggio* alle pp. 105-119; *S. Giovanni Terista nell'agiografia e nell'innografia* alle pp. 121-143; *Santi monaci italogreci alle origini del monastero di S. Elia di Carbone* alle pp. 145-164; *S. Leo, s. Luca di Bova e altri santi italogreci* alle pp. 165-177; *Il contributo dell'agiografia alla storia delle diocesi italogreche* alle pp. 179-208.

Il volume è corredato da un indice dei nomi alle pp. 211-225; da un indice delle fonti agiografiche alle pp. 227-229 e da un indice dei manoscritti citati alle pp. 231-233.

Vorremmo dire infine, se ci è consentito, che questo lavoro lo sentiamo come un omaggio di Augusta Acconcia Longo alla memoria della Maestra che «il lungo studio e il grande amore» hanno sollecitato alla inesausta esplorazione del mondo agiografico italogreco: Enrica Follieri.

Comunità Montana del Vallo di Diano. AA.VV., *Storia del Vallo di Diano*, volume quarto: *La cultura artistica*, Salerno, Laveglia Editore, 2004.

È questo il quarto volume dell'opera, concepita, sorretta e nei primi due libri pubblicata per la gioia anzitutto dell'animo suo da Pietro Laveglia. Il terzo volume, articolato in due tomi, che uscì postumo, e questo, che ha appena visto la luce, han tenuto fede all'impegno che l'editore aveva elevato a fiaccola del proprio incedere e si raccomandano alla curiosità o, secondo i gradi, all'attesa e alla voracità del lettore. Quest'ultimo libro per ricchezza di illustrazioni in buona parte a colori stampate in patinati fuori testo, con ottima resa tecnica e bell'effetto generale e particolare, accompagna il discorso dei vari scrittori con esponenti numerici di rinvio alla tavola lungo il margine bianco della pagina all'altezza delle righe in cui cade la menzione dell'opera riprodotta. La qualcosa rivela l'attenzione con cui il libro è stato seguito dagli autori e dallo stampatore, Carmine Carlone, che dal 1985, l'anno in cui Laveglia scomparve, ha seguito a mantenere il suo nome in fronte a questo e a decine di altri libri personalmente guidati e immessi tra gli studi.

Le opere vanno accolte, mi accade di ripeterlo, per quel che sono e non come vorremmo che fossero o come noi immaginiamo che debbano essere. Così il nuovo libro, che raccoglie bei contributi di competenza e d'esperienza, che affondano l'inchiesta nello spessore della materia – l'arte nel Vallo di Diano – e sorreggono il discorso con puntuale descrizione di opere e lume di confronti. Una perla: il saggio, dovuto a Concetta Restàino, sul coro dei padri nella Certosa di Padula, ove i tergalì lignei del primo decennio del Cinquecento, intarsiati dall'estro di Giovanni Gallo, son descritti per ogni scena – per la prima volta, ch'io sappia nella loro interezza – sul fondamento d'un raffronto filologico con le fonti scritte e vulgate sulla vita dei santi Padri, col conseguente effetto che prendono risalto analogie e differenze fra la tradizione letteraria e il trapianto figurato sul nudo legno che accolse di volta in volta un episodio.

Pure, nell'insieme, questo libro non porge una storia organica della vicenda artistica della contrada lungo il succedere dei secoli, perché lo ha impedito il taglio dato alla trattazione, ripartita fra i collaboratori con poco richiamo vicendevole alla scrittura, di modo che il lettore trascorre di saggio in saggio, e tutti trova disposti secondo un criterio di affiancamento puro, con inevitabili ripetizioni e riprese di artisti e di opere. Ci troviamo in presenza di materiali – di dotti e consapevoli materiali – per una tessitura della cultura artistica del territorio; di fronte a qualcosa che assai da presso ricorda i due volumi espressi a suo tempo dal Carlone medesimo, per far da base e preparazione a una storia di Sicignano degli Alburni, sua terra d'origine. Anche la successione dei titoli avverte: ora un saggio particolare sull'arte a Teggiano, la Diano dei secoli di mezzo (onde poi il nome esteso all'intera contrada), ora un altro su Polla, ora sui monumenti accolti nell'immenso abbraccio della Certosa di Padula, ora invece uno specifico

scritto rivolto a una chiesa, quella di Santo Stefano a Sala, ripreso tal quale da autonoma pubblicazione, come ammette l'autrice stessa Restàino, che ingenera non so quale scompenso con altre chiese, non messe al centro di altrettanti inchieste, ma o taciute o toccate di striscio.

Qualche osservazione. Nelle pagine rivolte da Francesco Abbate a Teggiano sorprende di non trovare accenno allo smembrato portale medievale a cui appartennero i rilievi che ancora si veggono murati sulla facciata d'un'abitazione, intorno ai quali si lascian nella penna i dovuti rinvii di illustrazione e di studio per non far torto all'informazione dello studioso. Tra le opere di Padula non trovo menzione – a meno che l'occhio mio sia stato ingannato dall'avidio suo trascorrere – del monumentale ciborio bronzeo fuso da Iacopo Del Duca nel 1572-74, il quale fu, anni or sono, al centro d'una mostra a restauro avvenuto, anche per suggellare la sua riconsegna di Stato al monastero padulese, a conclusione della lunga esposizione a Napoli, ove pervenne nel 1813 per il disfacimento dei beni d'arte e di devozione della Certosa ordinato dalla regia autorità del tempo.

Del saggio su Polla, poiché son chiamato in causa dall'Abbate medesimo, perché avrei confuso la paternità d'un locale ciclo d'affreschi, devo dire che confusione non v'è stata, in quanto le due epigrafi dipinte che ricordano i due artefici, il Palmieri e il De Martino – quello per le *images*, questo per gli ornati – mi pare che parlino chiaro: v'è infatti dichiarato che *totum*, nella sua totalità, il repertorio dipinto lungo le pareti dell'unica navata fu dovuto alla mano dei due artisti citati: se le parole devono essere intese per quello che esprimono, non v'è ragione di ridurne a piacimento il senso; se infatti l'iscrizione, dipinta a mezz'altezza della chiesa (che è quella di Sant'Antonio) avesse voluto indicare soltanto la fascia inferiore delle pareti, avrebbe dovuto a un di presso, dire *inferius pintoratum hoc*, escludendo dall'intendimento la fascia che corre in alto lungo la navata, o limitare, con altra espressione, l'intervento dei due maestri. Se non l'han fatto, vuol dire allora che i due dipinsero, ciascuno per il proprio partito di competenza (le figure e le scene il Palmieri, i geometrici ornati l'altro) l'intera navata.

Nell'articolo di Antonio Braca con la rassegna di opere noverate in alcune terre della contrada, trovo la citazione dell'altissima torre di Atena, su cui spesi alcune note di commento allorché pubblicai il dimenticato scritto seicentesco dell'Eterni da cui lo studioso prende la citazione, tralasciando la parola, più meritevole di fede, che ne fa il pressoché contemporaneo frate Mandelli di Diano. Così pure m'è parsa affrettata la menzione del quadro, da identificare con la Pala Abbatemarco a Buonabitacolo, di cui si tace l'autore, che fu Orazio Iacobotta da Spinazzola e si tace pure l'identificazione dei due oranti, che a suo tempo riconobbi per Filippo secondo e la di lui quarta consorte, allorché incappellai un annuario del Liceo classico di Sala (nel 1994, per l'esattezza) con la riproduzione a colori, in copertina, del non comune dipinto.

Intanto un pertinente e non rinviabile indice analitico finale, la cui assenza ha troppe volte causato pena a me, insaziato lettore di stampe, avrebbe procurato precisi e desiderati rinvii puntuali ad opere, a terre, ad

artisti. Se ben ricordo, nel piano dell'opera si parlò d'un indice alfabetico conclusivo per i volumi. Ma i libri son quello che sono oggi e non è giusto né bello affidarsi a un incerto indice di domani. Per trarre in campo un'opera immensa, il Dizionario italiano del Battaglia, si è promesso un indice del largo stuolo degli autori citati ad illustrazione di voci e di lemmi; intanto dell'opera, che ha impiegato quarant'anni a giungere alla zeta, si sospira ancora quel fascicolo o volume che sarà, del quale è stato anche messo in dubbio da qualcuno l'inveramento. Con quale risultato, nella delusione della fruizione, ciascuno potrebbe veder da sé.* Soprattutto dei vari volumi fin qui espressi dalle edizioni Laveglia, questo è quello nel quale sarebbe caduta più opportuna l'elaborazione d'un proprio indice alfabetico per offrire un rapido mezzo di verifica, a cui non sempre si ha il tempo o la pazienza di sopperire cercando e ricercando tra le pagine nello spoglio mentale volto fondamentalmente a costatare quel che v'è e quel che manca nelle quasi quattrocento pagine adunate.

In linea con questo discorso, conviene invece lodare la pubblicazione, benché parzialmente avvenuta già altrove, degli inventari ottocenteschi delle opere d'arte dichiarate ufficialmente all'autorità al momento della chiusura di comunità religiose e della contrazione di chiese e cappelle, decretate sotto il Murat. Stupisce il tratto generico con cui alcune opere vengono indicate: un capolavoro di disinformazione in questi casi a meno che i dati relativi alle opere fossero stati ridotti alla citazione minima per timore di incameramenti nella capitale. È questo l'esempio dello scarno inventario pollese del Monastero di Santa Chiara, che esponeva sull'altar maggiore la dolce *Natività della Vergine* di Angelo Mozzillo, dipinta soltanto qualche anno prima con firma e data. Per tacere la tela con Francesco di Paola, che traccia il proprio sembiante col carbone, quasi certamente del Pecchededa, di cui in altri inventari, pollesi e non, della raccolta si coglie per esteso la dichiarata paternità di tele e affreschi, come di artista che era ancora nel ricordo dei vivi.

Quest'inventario è come un epicedio per l'arte? In un'opera che si sia proposto, mantenendo in parte l'intenzione, di giungere alle soglie del Novecento (e, nei precedenti volumi, l'assunto dimostra di avere assecondato lo slancio), non si comprende il silenzio in cui cade l'Ottocento sul cammino della cultura artistica. In realtà l'arte, fattasi laica, continua come la vita stessa, a segnare della propria presenza, dimessa, modesta se si vuole, con poco rilievo di artisti, l'edilizia civile, non meno che la scultura - basti un nome, Andrea Cariello di Padula - o l'iniziativa privata di case e ville nella campagna, precedente sociale della disseminazione viepiù crescente del nostro tempo segnata dallo scialo di dimore agiate e sottese nelle comodità suggerite dal progresso della tecnica. Si commetterà a qualche studioso l'incarico di occuparsene? Significherebbe chiudere in tondo il tracciato,

* Così non è stato. È di questi ultimi mesi l'apparizione dell'indice monumentale in tutto degno dell'opera in un articolato e auspicato volume.



che finora dà l'irragionevole impressione di accomiatere il fruitore e suggellarsi da sé nell'ambito andato dell'universo chiesastico e conventuale, lungo la plurisecolare preminenza della Chiesa di Roma.

VITTORIO BRACCO

AA.VV., *Silvio Spaventa Filippi fondatore e direttore del «Corriere dei Piccoli» (1908-1931)*, testimonianze e inediti a cura di SANTINO G. BONSERÀ - MARIA BONSERÀ, Erreci Edizioni, 2003, pp. 254 s.i.p.

Nato nel 1871 ad Avigliano patria dello zio Luigi vescovo ed in seguito primo arcivescovo dell'Aquila (dalla vicina Melfi proveniva Michele Navazio predecessore del Filippi mentre nel Settecento Matera aveva dato i natali a Francesco Maria Tanzi e Domenico Tagliatela importanti protagonisti della vita ecclesiastica aquilana ed era stata sede diocesana dell'aquilano e grande erudito Antinori, un rapporto che andrebbe studiato monograficamente) Silvio Filippi si trasferiva meno che decenne al seguito del padre insegnante nella città abruzzese, dove sarebbe rimasto sino a fine secolo, aggiungendo nel 1890 al suo originario il cognome Spaventa, nulla da spartire con l'insigne coppia di patrioti, assai più probabilmente (ma è da precisare) un'adozione da parte dell'illustre famiglia patrizia abruzzese dei marchesi Spaventa, venuti prestigiosamente all'Aquila ai primi dell'Ottocento e prossima ad un'estinzione contrassegnata da tragici colpi di scena.

Affidato, dopo la morte dell'arcivescovo e del padre, alle cure dell'altro zio anch'egli Luigi, valente architetto neoclassicista, Silvio aveva tardato a conseguire la licenza liceale fino al 1892, data alla quale, peraltro, era già notissimo in città per il paio di giornali elettorali da lui fondati e diretti, *La Campana* e *La Bandiera*, a cui avrebbero fatto seguito *Folchettino* e soprattutto il brillantissimo *Tartarino*, mentre le straordinarie doti di prosatore e di conferenziere del giovane scrittore cominciavano a rifulgere, sempre all'Aquila (dove il Nostro si sarebbe anche sposato con la figlia di un altro immigrato, Rocco Marra, veterinario principe nel delicato tramonto della grande pastorizia transumante appenninica) rispettivamente col romanzo romanticheggiante *Intorno a sé stesso* e con gli studi *Testa e croce* e *L'umorismo e gli umoristi*, il cui ultimo titolo richiama immediatamente Pirandello, per non parlare di Bergson, e già prefigura la congenialità con Dickens, sostanzialmente rivelato al pubblico italiano proprio dalle traduzioni di Spaventa Filippi.

Esse sarebbero venute fuori da Milano, dove Silvio si era trasferito ai primissimi del Novecento e dove, dopo una breve esperienza alla *Lombardia* di Alfredo Comandini, era approdato al composito e formidabile mondo che Luigi ed Alberto Albertini stavano mettendo insieme a rinnovare drasticamente e rilanciare da dominatore il vecchio *Corriere della sera*, di cui il Nostro, con Simoni, Janni, Barzini e così via, sarebbe diventato ben presto uno dei più significativi esponenti.

È appunto in questa prospettiva di sistematica conquista egemonica della buona borghesia di età giolittiana che, sintomaticamente durante le vacanze natalizie 1908, dopo *La Domenica del Corriere* delle memorabili illustrazioni di Beltrame e *La Lettura* di Giuseppe Giacosa che già da alcuni anni s'irradiavano da via Solferino ad illuminare sezioni ben precise e differenziate di quella borghesia, nasce *Il Corriere dei Piccoli*, che Spaventa Filippi strappa alla concorrenza di Paola, la figlia di Cesare Lombroso, che a questo periodico per l'infanzia avrebbe voluto conferire un'incisività socialmente pedagogica non molto lontana da quella che in chiave pressoché sovvertitrice o comunque assai spregiudicata era stata conferita genialmente da Vamba al *Giornalino della Domenica* con l'inimitabile personaggio di Gian Burrasca.

Spaventa Filippi avrebbe invece rappresentato, e fatto rappresentare alla sua creatura, fino alla morte sessagenaria nel 1931, una sfumatura educativa ed esemplare assai più rassicurante e confortante, ancorché tutt'altro che conformista, come istruttivamente si vede nella netta indipendenza che essa seppe vittoriosamente serbare nei confronti di quella programmatica formazione fascista della gioventù che proprio nel 1931 avrebbe dato tanto da pensare persino alle poderose organizzazioni cattoliche.

È appunto allo Spaventa Filippi del giornalismo milanese che è dedicata la densa ed elegante pubblicazione di cui discorriamo, ricca peraltro di una vivace appendice documentaria sia sull'esperienza giornalistica aquilana, integrata da un breve contributo di chi scrive, sia sulla corrispondenza familiare e professionale del Nostro, assai suggestiva la prima per le toccanti doti umane che illustra e conferma rispetto all'affettuosa rievocazione che ne viene compiuta dal figlio Leo, l'egregio pittore purtroppo scomparso nelle more editoriali dell'opera, molto deludente, perché pressoché esclusivamente tecnica e d'affari, la seconda, nonostante la levatura degli interlocutori, in primo luogo il Formiggini.

Il nerbo del lavoro, accanto a Silvia Spaventa Filippi nipote del Nostro che riprende suoi scritti precedenti per illustrare la prestigiosa squadra di collaboratori che Albertini mette a disposizione per portare avanti l'iniziativa, la scelta dell'ottonario di commento alle illustrazioni anziché il fumetto americano, una prova di più circa la società particolare alla quale ci si rivolge («Il mondo che circonda queste figure è quello della gente per bene... Sembra di essere in un'aula scolastica, sotto le ali protettrici della maestra») e perciò qualche cosa di originale e di coerente, nonostante le importazioni americane (Arcibaldo e Petronilla, Fortunello) fino all'irrazionalità stravagante e tuttavia trionfante di Mio Miao, poi irrigiditesi nel perbenismo conformista di Topolino, il nerbo del lavoro, dicevamo, è fornito dal cospicuo saggio di una specialista autorevole quale Sabrina Fava.

Esso, dopo avere delineato le sfumature su cui ci siamo già intrattenuti, dalla Lombroso a Vamba, e con sullo sfondo le figure più caratteristiche e memorabili, sor Bonaventura esistenzialmente nei giorni oscuri di Caporetto, la satira antimilitarista di Marmittone alla vigilia della Conciliazione e subito dopo, l'intimismo sfortunato e rassegnato di sor Pampurio,

in fine l'evasione fantastica e fiabesca di Pier Lambicchi, unico modo per sottrarsi in qualche misura (ma, ripetiamo, ci si riesce, e chi scrive è in grado di testimoniarlo ancora a tanti anni di distanza) alla stretta soffocante del regime, ci accompagna nella lunga storia del *Corriere dei Piccoli* «venuto al mondo con un'unica speranza, quella di piacere», per dirla con Spaventa Filippi nell'inaugurare la presenza umbratile e discreta, ma fermissima, che avrebbe contraddistinto l'intero quarto di secolo della sua direzione, «mai eccessivamente stravolta dagli eventi politici» e perciò in grado, grazie ad «un orientamento culturale generalmente liberale distante dal fascismo», di operare con risultati più che positivi, ed a lunga scadenza, sulle giovani generazioni.

RAFFAELE COLAPIETRA

SALVATORE CINGARI, *Benedetto Croce e la crisi della civiltà europea*, Rubbettino, 2003, pp. 436 € 25,00.

Si conclude con un esito forse non felicissimo la trilogia crociana grazie alla quale il giovane studioso fiorentino si è guadagnato in pochi anni un posto di tutto rispetto tra gli indagatori di una tematica che negli ultimi tempi ha conosciuto una rinnovata, e non sempre disinteressata, fioritura.

Questo risultato almeno parzialmente deludente, fatte salve, si capisce, la straordinaria padronanza della materia acquisita dall'A. e la densità e l'acutezza del suo spesso non agevole discorso interpretativo, deriva, a mio modo di vedere, dall'aver l'A. privilegiato la ricca e documentata confutazione di alcuni grossi luoghi comuni della *vulgata* crociana anziché soffermarsi su nodi effettivamente cruciali ed ancor oggi non facilmente risolvibili dell'accidentato percorso del Croce, percorso che egli per di più ridisegna attraverso grandi ed arditi balzi cronologici (ho avuto modo di osservarglielo anche in altra occasione) che mettono insieme non senza arbitrio atteggiamenti critici del Nostro magari formalmente analoghi ma nei cui intervalli infinita acqua è passata sotto i ponti, sicché quell'analogia viene a riflettere atteggiamenti mentali e situazioni ambientali radicalmente differenti.

Una debolezza del genere è del resto presente anche nel prefatore Paolo Bonetti, preoccupato ad esempio di negare che «la filosofia crociana abbia mai preteso di essere conoscenza di una *totalità* metafisica», il che potrebbe essere oggi ripetuto soltanto da qualche futurista in ritardo, e di affermare al contrario un «cambiamento» nel «drastico giudizio sulla democrazia e sui valori dell'illuminismo» in realtà tutti insieme dissolti nella gran luce della religione della libertà senza che mai Croce tornasse specificamente a «cambiare» i termini della martellante polemica a cui erano stati sottoposti quei valori tra il 1910 ed il 1925, a cominciare dalla «umanità» che Croce non ha mai inteso nel senso settecentesco o romantico o mazziniano, bensì esclusivamente quale insieme di «patrie» essendo questo, secondo la migliore tradizione borghese risorgimentale, ben al di là della nazione più o meno biologica e dello Stato mai da lui accettato come

etico (ma sì come forza, i Leviatani colossali animali dal cuore di bronzo) l'unico concetto politico intorno al quale raccogliere *naturaliter* il liberalismo tradizionale.

Che poi questo fosse conservatore, come qua e là ammette Cingari, ovvero decisamente riformatore nella sua «libera creatività», come strenuamente sostiene Bonetti, questo non dipende, ancora una volta, che dal privilegiare le concrete ed autonome prese di posizione crociane su determinati e circoscritti problemi oppure le sue grandi impostazioni teoriche, la libertà subordinando a sé, e comprendendo in sé, è vero, tanto il liberismo economico quanto la giustizia sociale, fino a quando si tratta di discutere con Einaudi o con Calogero, ma non ravvisandosi poi in realtà nel Croce alcuna particolare attenzione all'interventismo statale sia che provenisse da Spaventa o da Giolitti o da Mussolini (e sì che atteggiamenti del genere alteravano dalle fondamenta l'intero liberalismo ottocentesco e il regime di massa albeggiante sulla grande guerra e ad essa susseguente e conseguente) né tanto meno al riformismo socialista nell'*hic et nunc* del suo fiorire, anzi allora contrastatissimo, e recuperato soltanto nel 1928, in tendenziosa chiave antifascista, quale particolare e sezionale risvolto del liberalismo.

Il primo dei luoghi comuni a cui si accennava in esordio è quello che rivendica al Croce di fine Ottocento «la massima apertura verso gli interessi scientifico-sociali» che nessuno oggi si sognerebbe di negare purché questi termini si raccolgano sotto l'etichetta del realismo e del positivo a cui già De Sanctis si era aperto con larghezza programmatica e senza i quali, sia pure attraverso Herbart, non si comprenderebbe il lungo *feeling* labriolano fino all'apprendistato marxista, là dove avviene la rottura per motivazioni propriamente filosofiche che Croce non è ancora in grado di affrontare prima dell'incontro con Gentile.

Quando ciò avverrà, le scienze naturali verranno emarginate come imperfette ed improprie, e la sociologia dissolta nella filosofia dello spirito, sicché di fatto Croce, non può che concludere l'A., e non stiamo ora a vedere se perché reso conservatore da Gentile dopo il progressismo di fine secolo, «si allontanava dalle ricerche europee... verso uno spiritualismo idealistico... che in taluni epigoni rischiava di tradursi in una formulistica astratta e inefficace», ed è davvero il minimo che possa dirsi, fino alla vigilia dei tempi nostri.

A sostanziare quel progredire «nel sempre più alto e più complesso dolore» è richiamato a questo punto inattesamente Schopenhauer, il cui pessimismo, peraltro, risponde ad un atteggiamento filosofico complessivamente antihegeliano affine a quello di Heine a metà Ottocento e già allora efficacemente combattuto da De Sanctis nel celebre parallelo con Leopardi, da lui inteso molto più corposamente, perché romanticamente «in atto», che non da Croce, il quale, si noti, scrive la frase che abbiamo virgolettato nel 1938, allorché il dolore assume per lui la tragicità di *Sorge* che aprirà la strada a quella finale della vitalità, ma a fine Ottocento, se assorbe qualche cosa di Schopenhauer (e le citazioni dell'A. sono quanto mai frammentarie) lo fa in chiave esistenziale, non certo, ad esempio, con quell'at-

tenzione più o meno metafisica alla musica che tanto aveva influenzato, in chiaroscuro a De Sanctis, il Wagner di Zurigo (né il *Will* avrà miglior fortuna quando riapparirà con Amendola, incondizionatamente vicino, e non è un caso, solo al Croce di *Fede e programmi*).

Accanto a Schopenhauer, Nietzsche, non certo il distruttore dei ben calcolati fraintendimenti dannunziani, ma l'artista e il moralista del tutto destituito di sistematicità speculativa che non poteva non affascinare (ben altra cosa è l'intesa apparentemente affine con Sorel, interrotta soltanto dalla morte di quest'ultimo, e poi distorta e fatta distorcere da Croce e da De Ruggiero) mentre sullo sfondo ostinatamente polemico risulta Pirandello, che Croce non solo non intende ma si preoccupa di demolire fino alle soglie dell'irrisione sotto un'etichetta di pessimismo radicale che, come per Leopardi, è la migliore certificazione di una mancata intelligenza da parte del critico non a caso più che mai inquadrato nelle «forme fissate dalla buona società» che sono proprio quelle programmaticamente volute sovvertire da Pirandello.

Si tratta dunque di personaggi che di sbieco e qua e là per equivoco possono essere richiamati all'interno dell'universo crociano, come sarebbe agevole osservare non appena li si storicizzasse autonomamente a prescindere da Croce.

Ben più serrato invece, ma tendenziosissimo, perché prescinde da tutto quello che viene organicamente ed immediatamente prima, fino ad Italia Nostra, è il discorso che dalla grande guerra conduce alla distruzione della civiltà paventata dal Croce nei suoi ultimi anni e rispetto alla quale, ed al trionfo dell'Anticristo e dell'antistoricismo che ne consegue, ben piccola cosa è lo stabilire se il fascismo sia stato davvero per il Croce una parentesi in attesa dell'*heri dicebamus* (ed in realtà, aveva ragione Del Noce, nessuna forma di società si delinea a suggestionare la fantasia e il rimpianto del Croce se non quella dell'Italia 1871-1914, l'Italia, badiamo bene, non l'Europa, che era e rimane sempre esclusivamente quella della cultura anziché della *fraternità* giacobina o della *charitas* cristiana) o non piuttosto una tappa di avvicinamento all'abisso finale, al pari del nazismo o del comunismo, del quale ultimo curiosamente non si fa parola alcuna nonostante la sua massiccia e crescente presenza nel Croce «militante» quanto meno a partire dal 1937.

Il patriottismo «inteso in modo etico... è la forza concreta e storica dell'idea morale» scriveva Croce nel 1923 in recensione a Mosca definendo così sinteticamente l'alfa e l'omega del suo pensiero politico risorgimentale e carducciano (altro nome troppo assente, è quello che viene contrapposto a D'Annunzio per accettare la guerra, che è dunque guerra essenzialmente patriottica, e perciò anacronistica, da parte di chi, lo scrive Sasso, e l'A. consente, «aveva fede nella forza ideale che teneva insieme l'Italia», pur non avendo invece «reale attitudine alla diagnosi politica del presente» che peraltro, aggiungo io, esercitava con frequenza ed impressionante tempestività, di cui pur si dovrebbe fornire ragione).

Se in realtà Croce, come conclude l'A., avesse voluto dopo il fascismo

«riprodurre una nuova forma di egemonia borghese, adeguata ai mutamenti in corso» non avrebbe nel 1950 parlato dell'Anticristo così come nel 1930 aveva fatto per Totila e Alboino: erano gli opposti che venivano a sconvolgere la confortante ed infallibile dialettica dei distinti, le quattro parole delle caricature più o meno becere: ed il malessere che nel marzo 1944, proprio mentre il fascismo crollava, «ci farà accogliere più amica la morte» è qualche cosa d'infinitamente ed assai più tragicamente fallimentare che non la restaurazione del liberalismo o l'auspicio del più vago tra i riformismi possibili.

RAFFAELE COLAPIETRA

X ANTONIO BONSERÀ, *Tommaso Pedio. Una vita per gli studi storici Bibliografia 1936-2000*, Circolo Culturale Silvio Spaventa Filippi, Quaderni di LeuKaniKà, I, Erreci Edizioni, 2004, pp. 270 s.i.p.

Vede la luce con qualche ritardo, ma sempre opportuna e gradita, un'opera della quale si avvertiva l'esigenza di consultazione e riscontro per una produzione storiografica come quella di Pedio, singolarmente monocorde nella sua ispirazione ma ricchissima di riproposte, aggiustamenti, ampliamenti, tali da far desiderare una sistemazione per quanto possibile definitiva.

Abbiamo parlato d'ispirazione monocorde ed il volume lo conferma non solo nella sua sezione più propriamente e tecnicamente bibliografica ma altresì e forse soprattutto in quella narrativa d'introduzione, felicemente ampia e ricca a documentare il Pedio giovanissimo fino alla svolta dei trent'anni che io stesso, suo vecchio amico, non conoscevo nella sua particolarità di militanza anarchica vera e propria, a livello nazionale, e perciò d'interpretazione personalissima, ferocemente individualistica, del socialismo, di conseguenza contestativa di ogni e qualsiasi forma di comunismo, più o meno staliniano o togliattiano (di Gramsci si echeggia solo un vago meridionalismo ribellistico, e stiamo per riparlarne) anche se la componente libertaria appariva a prima vista straripante negli scritti, nei giudizi, direi perfino nel comportamento umano e civile dell'amico Tommaso.

Questa componente libertaria implica alcuni punti fermi che determinano luci ed ombre parimenti decisive, da un lato un populismo di vecchia matrice ottocentesca debitore di Bovio assai più che di Ciccotti (non parliamo di Marx, semmai qualche cosa del volontarismo materialistico di Pisacane e qua e là qualche suggestione bakunista), dall'altro una chiusura assoluta per tutto ciò che riguardasse non solo la Chiesa istituzionalmente intesa ma la religiosità e direi anche la spiritualità nel senso più ampio e generico possibile, se non quella degli spiriti forti, dei patrioti, dei ribelli, appunto, terminologia anche questa ottocentesca che in Pedio risulta quanto mai familiare e congeniale.

Elementi siffatti sarebbero più che sufficienti per emarginare se non addirittura per squalificare un'impostazione così arcaica ed ingenuamente moralistica dalla linea di ricerca più moderna e smalzata dei tempi nostri.

Ma ad avviare ad un risultato sconcertante come questo (che pure qua e là si è cercato di registrare ad opera di quel tipo di storiografia che don Tommaso etichettava non a torto come ufficiale) letteralmente s'impone la massa sterminata d'informazione di prima mano o, lo abbiamo accennato, di rilettura e spesso di riscoperta che nelle grandi opere erudite di Pedio, nelle sue interminabili schedature d'archivio, nelle sue infinite microstorie locali e biografiche, s'incontra ad ogni più sospinto, e che rende perciò il suo contributo assolutamente insostituibile per tutto ciò che concerne un ambito spaziale e cronologico rigorosamente definito, il Sette-Ottocento in Basilicata ed in Puglia, ma altresì il tardo antico ed il medioevo fino agli Angioini per la prima regione, non poche cospicue rivisitazioni cinquecentesche per l'intero Mezzogiorno.

In realtà Pedio non ha occhi né per Napoli né per l'Italia, egli è studioso regionale ed ambientale anche qui nel senso ottocentesco, borbonico e «positivo» del termine, non il municipalismo localistico fine a sé stesso, ma neppure il nesso tra cultura e società, tra istituzioni e vita vissuta, che aveva in certa misura tenuti insieme Croce e Fortunato e che don Tommaso rifiuta drasticamente, la sua non essendo che una storia in negativo, di protesta, di rivendicazione, di contestazione, assai più e meglio che non di ripensamento dialettico della realtà, si vedano le presentazioni ostinate del sanfedismo in chiave patriottica e del brigantaggio alla luce della guerra sociale e della lotta di classe, nonostante le sfumature numerose che ad esse sono state apportate negli ultimi decenni, a cominciare dall'inesistenza del nesso tra briganti e demanio, il quale ultimo sta a Pedio ragionevolmente tanto a cuore.

Non posso fare a meno infine di deplorare che la narrazione biografica e la corrispondente documentazione si arrestino, come s'è accennato, a fine anni quaranta, a quella così significativa adesione del Nostro, dopo mille andirivieni, a quell'atmosfera composita del Fronte che tanto male ha fatto al Mezzogiorno, quasi che Pedio nel successivo mezzo secolo non avesse operato altro nella società civile, l'insegnamento universitario a Bari, invece, ed il premio Basilicata in primissimo luogo, due lunghi e sintomatici episodi che mettono l'impenitente anarchico a contatto diretto con le istituzioni, ve lo calano dentro, là dove avremmo amato in qualche modo seguirlo, per riscontrare anche in quei casi i pro ed i contro di un temperamento irriducibile della cui presenza, più o meno volentieri, non si è riusciti mai a fare a meno (e non parliamo per carità di patria di *Studi storici meridionali*, la bella ed originale rivista che Pedio aveva intelligentemente escogitato a colmare una lacuna che oggi più che mai si deve constatare e deplorare, oggi che quella rivista, con tutto il protagonismo sfumato che don Tommaso non poteva non metterci, è stata infelicemente fatta morire e per tanti interventi, tante puntualizzazioni, e con tanta spregiudicatezza e libertà, non si sa più dove rivolgersi).

RAFFAELE COLAPIETRA



NOTIZIARIO

IN MEMORIAM: GAETANO CINGARI

Ricorre il decimo anniversario della scomparsa di Gaetano Cingari, direttore di questa rivista, che molto lo rimpiange e lo ha già ricordato a suo tempo. Oggi la Deputazione di Storia Patria della Calabria e il ricostituito a suo nome Centro di Studi e promozione culturale hanno dato luogo a un convegno dal titolo *Mezzogiorno e meridionalismo di Gaetano Cingari*, cui hanno partecipato numerosi studiosi dei problemi del Mezzogiorno (Giuseppe Caridi, Giuseppe Scopelliti, Pasquino Crupi, Giuseppe Masi, Guido Pescosolido, Salvatore Cingari, Salvatore Tramontana, Rosario Battaglia; importante la coordinazione di Maria Mariotti, presidente onorario della Deputazione). Il convegno si è tenuto a Reggio Calabria il 19 novembre 2004.

IN MEMORIAM: EMILIA ZINZI

Emilia Zinzi è venuta a mancarci il 9 settembre 2004. Era nata il 15 aprile 1921, e ci saremmo augurati una sua più lunga vita. Studiosa di grande rilievo dell'arte medievale in Calabria, il suo nome sarà certamente ricordato ben più ampiamente di quanto non si possa fare qui in questo breve necrologio. Era stata professore di storia dell'arte nell'Università di Reggio Calabria, ed era oggi, dal 1998, presidente onorario del Direttivo della Sezione Calabria dell'Istituto Nazionale di urbanistica, nonché membro attivo della Deputazione di Storia Patria calabrese. Attiva nell'organizzazione di numerosi congressi, aveva ottenuto una ricca serie di premi e riconoscimenti, anche su piano internazionale. Resta a noi la sua ricca produzione storiografica, incentrata su temi urbanistico-territoriali che non è facile trovare svolti con altrettanto rigore ed impegno; sull'insediamento in Calabria dall'età antica all'ottocento, sulla formazione e lo sviluppo della città di Catanzaro, su territorio e cultura nei più diversi settori della regione. E resta il ricordo della sua dolcezza e gentilezza, e della sua integerrima onestà, collegato alla sua figura; ricordo che non si spegne.

L'ASCL



INDICE

	<i>Pag.</i>
VIVIEN PRIGENT, Ek prosôpou et stratêges, notes sur les subordonnés du catépan d'Italie	5
GIUSEPPE OCCHIATO, Osservazioni in merito ad alcuni problemi interpretativi concernenti le scomparse abbaziali benedettine di Mileto e di Sant'Eufemia, in Calabria (XI sec.)	27
MARIAROSARIA SALERNO, La storiografia degli ultimi dieci anni sulla Calabria medievale: bilancio degli studi e prospettive di ricerca	49
MICHAELA VALENTE, Appunti per una storia dell'inquisizione in Calabria tra Cinque e Seicento	73
SAVERIO NAPOLITANO, Turco-barbareschi e devozione leonardiana nell'alto tirreno cosentino (XV-XVII secolo)	91
MARGHERITA ISNARDI PARENTE, La filosofia greca di Francesco Fiorentino	113
PIETRO DE LEO, L'Università della Calabria	129
RAFFAELE COLAPIETRA, In ricordo di Antonino De Stefano	143
 <i>Recensioni</i>	
ACCONCIA LONGO A., <i>Ricerche di agiografia italogreca</i> (F. Luzzati Laganà)	153



AA.VV., *Storia del Vallo di Diano*, volume quarto: *La cultura artistica* (V. Bracco) 158

AA.VV., *Silvio Spaventa Filippi fondatore e direttore del «Corriere dei Piccoli» (1908-1931)*, a cura di SANTINO G. BONSERERA e MARIA BONSERERA (R. Colapietra) 161

CINGARI S., *Benedetto Croce e la crisi della civiltà europea* (R. Colapietra) 163

BONSERERA A., *Tommaso Pedio. Una vita per gli studi storici. Bibliografia 1936-2000* (R. Colapietra) 166

Notiziario

In memoriam: Gaetano Cingari 169

In memoriam: Emilia Zinzi 169



Trattato di diritto civile
di Francesco Forte
1910 - Roma - Via degli Arcispedali, 21

AA.VV. <i>Tracce del Medio Evo in Caserta</i> , volume quarto. <i>La cultura aragonese</i> (N. Bianco)	153
AA.VV. <i>Storia Spagnola. Política, legislación e literatura del siglo XVII del Parnaso (1700-1714)</i> , a cura di Santuzza G. Hies- sen e Maria Borello (R. Calapiana)	161
Cicconi S. <i>Benvenuto Cellini e i suoi disegni</i> (R. Calapiana)	163
De Santis A. <i>Tommaso Pecci. Una vita tra gli studi storici Bibliografia 1876-1908</i> (R. Calapiana)	166
<i>Notiziario</i>	
<i>Lettere inedite</i> (Giovanni Caputo)	169
<i>Le missioni</i> (Ettore Zucchi)	169



Finito di stampare nel febbraio 2005
dalla Tipografia della Pace
00186 Roma - Via degli Acquasparta, 25

10001

ASSOC. NAZ. PER GLI INTERESSI
BIBLIOTECA
Giustino Fortunato
DEL MEZOGIORNO D'ITALIA

Primo di via...
alla...
di via... - ...

46657

04 APR. 2005

COLLEZIONE DI STUDI MERIDIONALI

Fondata da Umberto Zanotti-Bianco

A CURA DELL'ASSOCIAZIONE NAZIONALE PER GLI INTERESSI DEL
MEZZOGIORNO D'ITALIA (ANIMI)

EDITORI LATERZA

- SALVEMINI G.: *Carteggio 1912-1914* (a cura di E. Tagliacozzo), 1984.
- CINGARI G., GALASSO G., ROSSI-DORIA M., SACCO L., JANNAZZO A., ZANOTTI-BIANCO U.: *Giustino Fortunato*, 1984.
- SALVEMINI G.: *Carteggio 1914-1920* (a cura di E. Tagliacozzo), 1984.
- CARDINI A.: *Antonio De Viti De Marco. La democrazia incompiuta 1858-1943*, 1985.
- FRANCHETTI L.: *Condizioni Economiche e amministrative delle provincie napoletane. Appunti di viaggio - Diario del viaggio* (a cura di A. Jannazzo), 1985.
- ISNARDI G.: *La scuola, la Calabria, il Mezzogiorno* (a cura di M. Isnardi Parente), 1985.
- SALVEMINI G.: *Carteggio 1921-1926* (a cura di E. Tagliacozzo), 1985.
- BARBAGALLO F., BARONE G., COLOMBO A., D'AURIA E., FORTE F., LACAITA C.G., MONTELEONE R., MONTICONE A., ROSSI-DORIA M., SERRA E., SOMOGYI G., VENERUSO D.: *Francesco Saverio Nitti. Meridionalismo e europeismo* (Atti del Convegno, 1984), 1985.
- AMENDOLA G.: *Carteggio 1897-1909* (a cura di E. D'Auria), 1986.
- JANNAZZO A.: *Sonnino meridionalista*, 1986.
- DORSO G.: *L'occasione storica* (a cura di C. Muscetta), 1986.
- DORSO G.: *Dittatura, classe politica e classe dirigente* (a cura di C. Muscetta), 1986.
- ZANOTTI-BIANCO U.: *Carteggio 1906-1918* (a cura di V. Carinci), 1987.
- AMENDOLA G.: *Carteggio 1910-1912* (a cura di E. D'Auria), 1987.
- NITTI F.S.: *Il Mezzogiorno in una democrazia industriale. Antologia degli scritti meridionalistici* (a cura di F. Barbagallo), 1987.
- SALVEMINI G.: *Carteggio 1894-1902* (a cura di S. Bucchi), 1988.
- COMPAGNA F.: *Il meridionalismo liberale. Antologia degli scritti* (a cura di G. Ciranna e E. Mazzetti), 1988.
- CHECCO A., D'ANTONE L., MERCURIO F., PIZZINI V.: *Il Tavoliere di Puglia. Bonifica e trasformazione tra XIX e XX sec.* (a cura di P. Bevilacqua), 1988.
- ZANOTTI-BIANCO U.: *Carteggio 1919-1928* (a cura di V. Carinci e A. Jannazzo), 1989.
- SALVEMINI G.: *Socialismo, riformismo, democrazia* (a cura di E. Tagliacozzo e S. Bucchi), 1990.
- La Questione Meridionale ne «Il Mondo» di M. Pannunzio* (a cura di F. Erbani), 1990.
- ROSSI-DORIA M.: *Gli uomini e la storia - Ricordi di contemporanei* (a cura di P. Bevilacqua), 1990.
- RUINI M.: *Le opere pubbliche in Calabria, 1906-1913* (a cura di G. Cingari), 1991.
- LA MALFA U.: *Il Mezzogiorno nell'Occidente. Antologia degli scritti e dei discorsi* (a cura di G. Ciranna), 1991.
- SALVEMINI G.: *Antologia di scritti storici* (a cura di E. Tagliacozzo e S. Bucchi), 1992.

BIBLIOPOLIS

- COLAJANNI N.: *La condizione meridionale. Scritti e discorsi* (a cura di A.M. Cittadini Cipri), 1994.
- FRANCHETTI L.: *Politica e mafia in Sicilia. Gli inediti del 1876* (a cura di A. Jannazzo), 1995.
- SALVO C.: *Giurati, feudatari, mercanti. L'élite urbana a Messina tra Medioevo ed età moderna*, 1995.
- Pietro Gobetti e gli intellettuali del Sud* (Atti del seminario, 1993), 1995.
- FORTUNATO G.: *Prose autobiografiche* (a cura di M. Tondo), 1996.
- SALVEMINI G. - TASCA A.: *Il dovere di testimoniare. Carteggio* (a cura di E. Signori), 1996.
- Radici storiche ed esperienza dell'intervento straordinario nel Mezzogiorno* (Atti del Convegno, 1994), 1996.

LACAITA

- GIORDANO R.: *La formazione dell'Europa comunitaria. Lettere a Jean Monnet 1955-1959* (a cura di F. Attal), 1997.
- SALVEMINI G.: *Carteggio 1903-1906* (a cura di S. Bucchi), 1997.
- CAIZZI B.: *Meridionalismo critico. Scritti sulla questione meridionale 1945-1973* (a cura di C.G. Lacaíta), 1998.
- CUOCO V.: *Saggio storico sulla rivoluzione di Napoli* (a cura di A. De Francesco), 1998.
- AMENDOLA G.: *Carteggio 1913-1918* (a cura di E. D'Auria), 1999.
- Tommaso Fiore e i suoi corrispondenti (1910-1931)* (a cura di C. Nassisi, con prefazione di P. Grossi), 1999.
- RAIMONDO C.: *La risorsa che non c'è più. Il lago del Fucino dal XVI al XIX secolo*, 2000.
- CAFIERO S.: *Storia dell'intervento straordinario del Mezzogiorno (1950-1993)*, 2000.
- Per una storia dell'Associazione nazionale per gli interessi del Mezzogiorno d'Italia (1910-2000). I Presidenti*, 2000.
- SALVEMINI G.: *Carteggio 1907-1909* (a cura di S. Bucchi), 2001.
- CARANO DONVITO G.: *Mezzogiorno incompiuto. Scritti di economia, finanza e storia* (a cura di M. Paradiso), 2003.
- DE SAMUELE CAGNAZZI L.: *Elementi di economia politica* (a cura di E. Parise), 2003.
- SALVEMINI G.: *Carteggio 1910* (a cura di S. Bucchi), 2003.
- Francesco Compagna meridionalista europeo* (a cura di G. Pescosolido), 2003.
- AMENDOLA G.: *Carteggio 1919-1922* (a cura di E. d'Auria), 2003.
- SYLOS LABINI P.: *Scritti sul Mezzogiorno (1954-2001)* (a cura di G. Arena), 2003.
- SALVEMINI G.: *Carteggio 1911* (a cura di S. Bucchi), 2004.